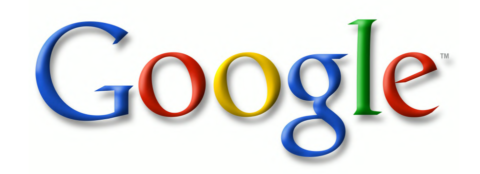
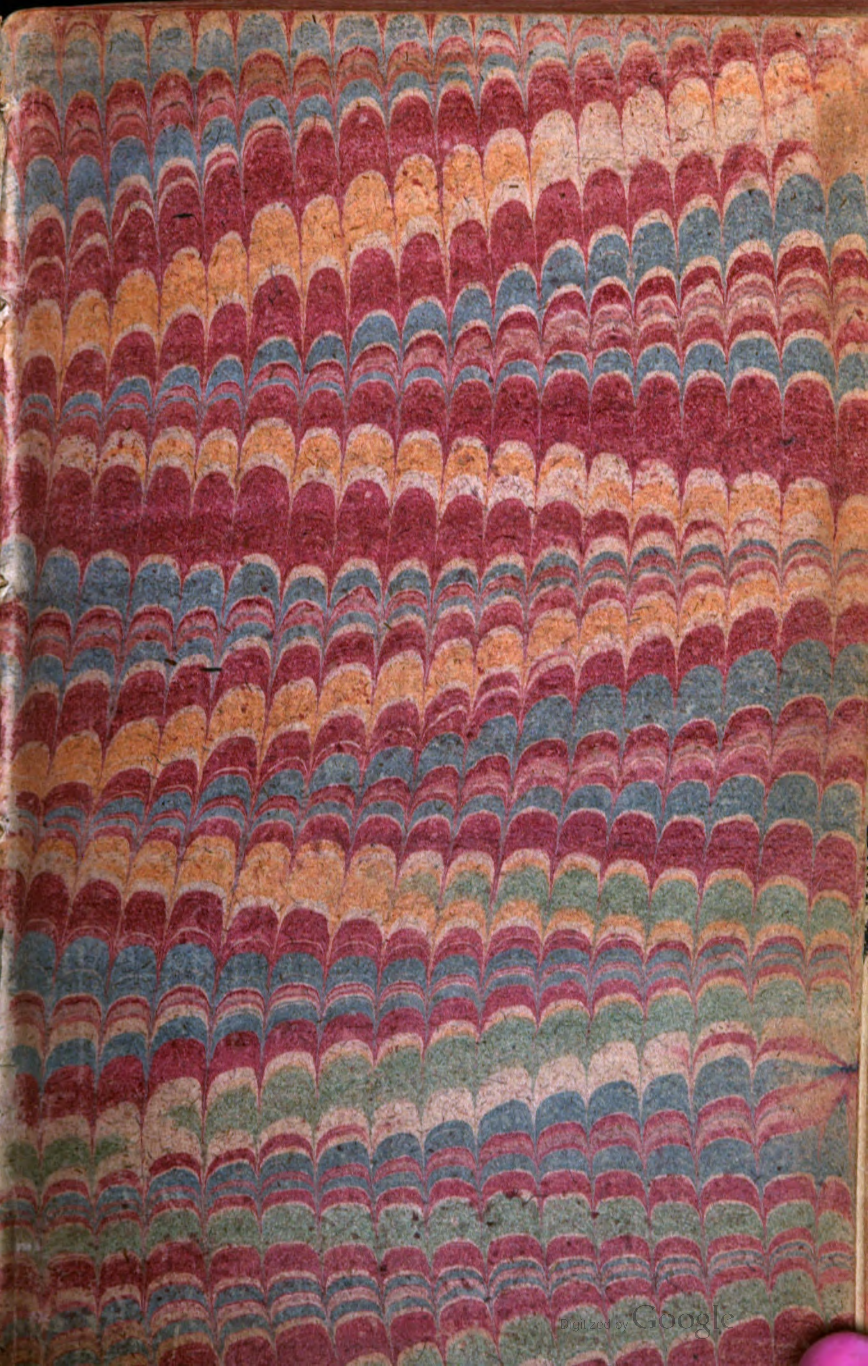








COLLECTION
COMPLETTE
DES
ŒUVRES
DE
Mr. DE VOLTAIRE.

TOME PREMIER.

AVIS.

Outre la table des Chapitres qui commence chaque volume, on trouve à la fin du sixiéme celle de tous les noms des personnes dont il est fait mention dans cet Essai.

ESSAI

SUR

LES MŒURS ET L'ESPRIT DES NATIONS,

ET SUR LES PRINCIPAUX FAITS

DE L'HISTOIRE,

DEPUIS CHARLEMAGNE

JUSQU'A LOUIS XIII.

NOUVELLE ET DERNIERE ÉDITION;

Revue, corrigée & considérablement augmentée.



M. DCC. LXX.

AVERTISSEMENT.

NOus offrons au public une nouvelle édition des Oeuvres de Mr. de VOLTAIRE, qui sera certainement la plus complette de toutes celles qui ont paru jusques à présent. Le nom de l'auteur nous dispense de faire l'éloge de cette entreprise, & d'accompagner cette édition d'aucune préface. C'est par la même raison que nous avons cru devoir supprimer toutes celles qui ont paru jusqu'ici de la part des différens éditeurs, comme assez indifférentes pour les lecteurs, & tenant une place qui ne doit être occupée que par l'auteur même. La lettre suivante venant de sa main, doit être considérée comme faisant partie de ses œuvres, & par-là même devient un morceau précieux dont nous n'avons garde de vouloir priver le public. On peut voir dans le prospectus que nous avons publié en annonçant cette édition, l'ordre que nous avons cru devoir donner aux différens morceaux qui la composent.

*

LETTRE
DE Mr. DE VOLTAIRE
AUX EDITEURS
de la première édition de Genève.

Je ne peux que vous remercier, Messieurs, de l'honneur que vous me faites d'imprimer mes ouvrages; mais je n'en ai pas moins de regret de les avoir faits. Plus on avance en âge & en connaissances, plus on doit se repentir d'avoir écrit. Il n'y a presque aucun de mes ouvrages dont je sois content, & il y en a quelques-uns que je voudrais n'avoir jamais faits. Toutes les piéces fugitives que vous avez recueillies, étaient des amusemens de societé qui ne méritaient pas d'être imprimés. J'ai toujours eu d'ailleurs un si grand respect pour le public, que quand j'ai fait imprimer la HENRIADE *& mes Tragédies, je n'y ai jamais mis mon nom. Je dois à plus forte raison n'être point responsable de toutes ces piéces fugitives qui échapent à l'imagination, qui sont consacrées à l'amitié, & qui devaient rester*

dans les porte-feuilles de ceux pour qui elles ont été faites.

A l'égard de quelques écrits plus sérieux, tout ce que j'ai à vous dire, c'est que je suis né Français & Catholique; & c'est principalement dans un pays Protestant que je dois vous marquer mon zèle pour ma patrie, & mon profond respect pour la Religion dans laquelle je suis né, & pour ceux qui sont à la tête de cette Religion. Je ne crois pas que dans aucun de mes ouvrages il y ait un seul mot qui démente ces sentimens. J'ai écrit l'histoire avec vérité: j'ai abhorré les abus, les querelles, & les crimes; mais toûjours avec la vénération due aux choses sacrées, que les hommes ont si souvent fait servir de prétexte à ces querelles, à ces abus, & à ces crimes. Je n'ai jamais écrit en théologien: je n'ai été qu'un citoyen zélé, & plus encor un citoyen de l'Univers. L'humanité, la candeur, la vérité m'ont toûjours conduit dans la Morale & dans l'Histoire. S'il se trouvait dans ces écrits quelques expressions repréhensibles, je serais le premier à les condamner & à les réformer.

Au reste, puisque vous avez rassemblé mes ouvrages, c'est-à-dire les fautes que j'ai pu faire, je vous déclare que je n'ai point commis d'autres fautes; que

toutes les piéces qui ne seront point dans votre édition sont supposées, & que c'est à cette seule édition que ceux qui me veulent du mal ou du bien, doivent ajouter foi. S'il y a dans ce recueil quelques piéces pour lesquelles le public ait de l'indulgence, je voudrais avoir mérité encor plus cette indulgence par un plus grand travail; s'il y a des choses que le public désapprouve, je les désapprouve encor davantage.

Si quelque chose peut me faire penser que mes faibles ouvrages ne sont pas indignes d'être lûs des honnêtes gens, c'est que vous en êtes les Editeurs. L'estime que s'est acquise depuis long-tems votre famille dans une République où règne l'esprit, la philosophie & les mœurs, celle dont vous jouissez personnellement, les soins que vous prenez, & votre amitié pour moi, combattent la défiance que j'ai de moi-même. Je suis &c.....



TABLE DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.



DISCOURS

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Introduction.

VOus voudriez que des philoſophes euſſent écrit l'hiſtoire ancienne, parce que vous voulez la lire en philoſophe. Vous ne cherchez que des vérités utiles, & vous n'avez guères trouvé, dites-vous, que d'inutiles erreurs. Tâchons de nous éclairer enſemble; eſſayons de déterrer quelques monumens précieux ſous les ruines des ſiécles.

Commençons par examiner ſi le globe que nous habitons était autrefois tel qu'il eſt aujourd'hui.

Il ſe peut que notre monde ait ſubi autant de changemens que les Etats ont éprouvé de révolutions. Il paraît prouvé que la mer a couvert des terrains immenſes chargés aujourd'hui de grandes villes & de riches moiſſons. Il n'y a point de rivage que le tems n'ait éloigné ou rapproché de la mer.

Les ſables mouvans de l'Afrique ſeptentrionale & des bords de la Syrie voiſins de l'Egypte, peuvent-ils être autre choſe que les ſables de la mer qui ſont demeurés amoncelés quand la mer s'eſt peu à peu retirée? *Hérodote* qui ne ment pas toûjours, nous dit ſans doute une très-grande vérité, quand il raconte que ſuivant le récit des prêtres

de l'Egypte, le Delta n'avait pas été toûjours terre. Ne pouvons-nous pas en dire autant des contrées toutes sablonneuses qui sont vers la mer Baltique ? Les Ciclades n'attestent-elles pas aux yeux même, par tous les bas fonds qui les entourent, par les végétations qu'on découvre aisément sous l'eau qui les baigne, qu'elles ont fait partie du Continent ?

Le détroit de la Sicile, cet ancien gouffre de Caribde & de Scilla, dangereux encor aujourd'hui pour les petites barques, ne semble-t-il pas nous apprendre que la Sicile était autrefois jointe à l'Appulie, comme l'antiquité l'a toûjours cru ? Le mont Vésuve & le mont Etna ont les mêmes fondemens sous la mer qui les sépare. Le Vésuve ne commença d'être un volcan dangereux que quand l'Etna cessa de l'être; l'un des deux soupiraux jette encore des flammes quand l'autre est tranquille. Une secousse violente abyma la partie de cette montagne qui joignait Naples à la Sicile.

Toute l'Europe sait que la mer a englouti la moitié de la Frise. J'ai vu il y a quarante ans les clochers de dix-huit villages près du Mordik, qui s'élevaient encor au dessus de ses inondations, & qui ont cédé depuis à l'effort des vagues. Il est sensible que la mer abandonne en peu de tems ses anciens rivages. Voyez Aiguemorte, Fréjus, Ravenne, qui ont été des ports & qui ne le sont plus. Voyez Damiette où nous abordames du tems des croisades, & qui est

actuellement à dix milles au milieu des terres ; la mer ſe retire tous les jours de Roſette. La nature rend par-tout témoignage de ces révolutions ; & s'il s'eſt perdu des étoiles dans l'immenſité de l'eſpace, ſi la ſeptième des Pléiades eſt diſparue depuis long-tems, ſi pluſieurs autres ſe ſont évanouies aux yeux dans la voye lactée, devons-nous être ſurpris que notre petit globe ſubiſſe des changemens continuels.

Je n'oſerais pourtant aſſurer que la mer ait formé ou même cotoyé toutes les montagnes de la terre. Les coquilles trouvées près de ces montagnes peuvent avoir été le logement des petits teſtacées qui habitaient des lacs ; & ces lacs qui ont diſparu par des tremblemens de terre, ſe seront jettés dans d'autres lacs inférieurs. Les cornes d'Ammon, les pierres étoilées, les lenticulaires, les judaïques, les gloſſopètres, m'ont paru des foſſiles terreſtres. Je n'ai jamais oſé penſer que ces gloſſopètres puſſent être des langues de chien marin, & je ſuis de l'avis de celui qui a dit qu'il vaudrait autant croire que des milliers de femmes ſont venues dépoſer leurs *concas Veneris* ſur un rivage, que de croire que des milliers de chiens marins y ſont venus aporter leurs langues.

Gardons nous de mêler le douteux au certain, & le faux avec le vrai ; nous avons aſſez de preuves des grandes révolutions du globe, ſans en aller chercher de nouvelles.

La plus grande de toutes ces révolutions

ſerait la perte de la terre Atlantique, s'il était vrai que cette partie du monde eût exiſté. Il eſt vraiſemblable que cette terre n'était autre choſe que l'iſle de Madère découverte peut-être par les Phéniciens, les plus hardis navigateurs de l'antiquité, oubliée enſuite, & enfin retrouvée au commencement du quinziéme ſiécle de notre ère vulgaire.

Enfin il paraît évident, par les échancrures de toutes les terres que l'Océan baigne, par ces golphes que les irruptions de la mer a formées, par ces archipels ſemés au milieu des eaux, que les deux hémiſphères ont perdu plus de deux mille lieues de terrein d'un côté, & qu'ils l'ont regagné de l'autre.

Des différentes races d'hommes.

Ce qui eſt plus intéreſſant pour nous, c'eſt la différence ſenſible des eſpèces d'hommes qui peuplent les quatre parties connues de notre monde.

Il n'eſt permis qu'à un aveugle de douter que les Blancs, les Nègres, les Albinos, les Hottentots, les Lapons, les Chinois, les Américains, ſoient des races entiérement différentes.

Il n'y a point de voyageur inſtruit qui en paſſant par Leyde n'ait vu la partie du *reticulum mucoſum* d'un Nègre diſſéqué par le célèbre *Ruiſh*. Tout le reſte de cette membrane eſt dans le cabinet des raretés à Pe-

tersbourg. Cette membrane est noire, & c'est elle qui communique aux Nègres cette noirceur inhérente qu'ils ne perdent que dans les maladies qui peuvent déchirer ce tissu, & permettre à la graisse échappée de ses cellules de faire des taches blanches sous la peau.

Leurs yeux ronds, leur nez épaté, leurs lévres toûjours grosses, leurs oreilles différemment figurées, la laine de leur tête, la mesure même de leur intelligence, mettent entr'eux & les autres espéces d'hommes des différences prodigieuses; & ce qui démontre qu'ils ne doivent point cette différence à leur climat, c'est que des Nègres & des Nègresses transportés dans les pays les plus froids, y produisent toûjours des animaux de leur espèce, & que les mulâtres ne sont qu'une race bâtarde d'un noir & d'une blanche, ou d'un blanc & d'une noire.

Les Albinos sont à la vérité une nation très-petite & très-rare; ils habitent au milieu de l'Afrique. Leur faiblesse ne leur permet guères de s'écarter des cavernes où ils demeurent; cependant les Nègres en attrapent quelquefois, & nous les achetons d'eux par curiosité. J'en ai vu deux, & mille Européans en ont vus. Prétendre que ce sont des Nègres nains, dont une espéce de lèpre a blanchi la peau, c'est comme si on disait que les noirs eux-mêmes sont des blancs que la lèpre a noircis. Un Albino ne ressemble pas plus à un Nègre de Gui-

née qu'à un Anglais ou à un Espagnol. Leur blancheur n'est pas la nôtre, rien d'incarnat, nul mêlange de blanc & de brun, c'est une couleur de linge, ou plutôt de cire blanchie; leurs cheveux, leurs sourcils sont de la plus belle & de la plus douce soie; leurs yeux ne ressemblent en rien à ceux des autres hommes, mais ils approchent beaucoup des yeux de perdrix. Ils ressemblent aux Lapons par la taille, à aucune nation par la tête, puisqu'ils ont une autre chevelure, d'autres yeux, d'autres oreilles, & ils n'ont d'homme que la stature du corps, avec la faculté de la parole & de la pensée dans un degré très-éloigné du nôtre.

Le tablier que la nature a donné aux Cafres, & dont la peau lâche & molle tombe du nombril à la moitié des cuisses; le mamelon noir des femmes Samoyèdes, la barbe des hommes de notre continent, & le menton toûjours imberbe des Américains, sont des différences si marquées, qu'il n'est guères possible d'imaginer que les uns & les autres ne soient pas des races différentes.

Au reste, si l'on demande d'où sont venus les Américains? il faut aussi demander d'où sont venus les habitans des terres Australes? & on a déja répondu que la Providence qui a mis des hommes dans la Norvège en a planté aussi en Amérique & sous le cercle polaire méridional, comme elle y a planté des arbres, & fait croître de l'herbe.

Plusieurs savans ont soupçonné que quelques races d'hommes, ou d'animaux approchans de l'homme, ont péri; les Albinos sont en si petit nombre, si faibles, & si maltraités par les Nègres, qu'il est à craindre que cette espéce ne subsiste pas encore long-tems.

Il est parlé de Satyres dans presque tous les auteurs anciens. Je ne vois pas que leur existence soit impossible; on étouffe encore en Calabre quelques monstres mis au monde par des femmes. Il n'est pas improbable que dans les pays chauds, des singes aient subjugué des filles. *Hérodote* au livre II, dit, que dans son voyage en Egypte, il y eut une femme qui s'accoupla publiquement avec un bouc dans la province de Mendès; & il appelle toute l'Egypte en témoignage. Il est défendu dans le Lévitique au chap. 17. de commettre des abominations avec les boucs & avec les chevres. Il faut donc que ces accouplemens aient été communs; & jusqu'à ce qu'on soit mieux éclairci, il est à présumer que des espèces monstrueuses ont pu naître de ces amours abominables; mais si elles ont existé, elles n'ont pu influer sur le genre humain, & semblables aux mulets qui n'engendrent point, elles n'ont pu dénaturer les autres races.

A l'égard de la durée de la vie des hommes, (si vous faites abstraction de cette ligne de descendans d'*Adam* consacrée par les livres juifs,) il est vraisemblable que toutes les races humaines ont joui d'une

vie à peu près aussi courte que la nôtre, comme les animaux, les arbres, & toutes les productions de la nature ont toûjours eu la même durée.

Mais il faut observer que le commerce n'ayant pas toûjours apporté au genre humain les productions & les maladies des autres climats, & les hommes ayant été plus robustes & plus laborieux dans la simplicité d'un état champètre pour lequel ils sont nés, ils ont dû jouir d'une santé plus égale, & d'une vie un peu plus longue que dans la mollesse, ou dans les travaux malsains des grandes villes; c'est-à-dire que si dans Constantinople, Paris & Londres, un homme sur vingt mille arrive à cent années, il est probable que vingt hommes sur vingt mille atteignaient autrefois cet âge. C'est ce qu'on vit dans plusieurs endroits de l'Amérique où le genre humain s'était conservé dans l'état de pure nature.

La peste, la petite vérole que les caravanes Arabes communiquèrent avec le tems aux peuples de l'Asie & de l'Europe, furent long-tems inconnues. Ainsi le genre humain en Asie, & dans les beaux climats de l'Europe, se multipliait plus aisément qu'ailleurs. Les maladies d'accident, & plusieurs blessures ne se guérissaient pas à la vérité comme aujourd'hui, mais l'avantage de n'être jamais attaqué de la petite vérole & de la peste, compensait tous les dangers attachés à notre nature; de sorte qu'à tout prendre il est à croire que le genre humain dans

les climats favorables, jouissait autrefois d'une vie beaucoup plus saine & plus heureuse que depuis l'établissement des grands Empires.

De l'antiquité des nations.

Presque tous les peuples, mais sur-tout ceux de l'Asie, comptent une suite de siécles qui nous effraie. Cette conformité entr'eux doit au moins nous faire examiner si leurs idées sur cette antiquité étaient destituées de toute vraisemblance.

Pour qu'une nation soit rassemblée en corps de peuple, qu'elle soit puissante, aguerrie, savante, il est certain qu'il faut un tems prodigieux. Voyez l'Amérique; il n'y avait que deux royaumes quand elle fut découverte, & encor dans ces deux royaumes on n'avait pas inventé l'art d'écrire. Tout le reste de ce vaste continent était partagé, & l'est encor, en petites sociétés à qui les arts sont inconnus. Toutes ces peuplades vivent sous des huttes, elles se vétissent de peaux de bêtes dans les climats froids, & vont presque nues dans les tempérés. Les unes se nourrissent de la chasse, les autres de racines qu'elles pêtrissent. Elles n'ont point recherché un autre genre de vie; parce qu'on *ne désire point ce qu'on ne connaît pas.* Leur industrie n'a pu aller au delà de leurs besoins pressans. Les Samoyèdes, les Lapons, les habitans du nord de la Sibérie, ceux du Kamshatka, sont encor

moins avancés que les peuples de l'Amérique. La plupart des Nègres, tous les Cafres sont plongés dans la même stupidité.

Il faut un concours de circonstances favorables pendant des siécles pour qu'il se forme une grande société d'hommes rassemblés sous les mêmes loix. Il en faut même pour former un langage. Les hommes n'articuleraient pas si on ne leur apprenait à prononcer des paroles ; ils ne jetteraient que des cris confus, ils ne se feraient entendre que par signes. Un enfant ne parle au bout de quelque tems que par imitation ; & il ne s'énoncerait qu'avec une extrême difficulté si on laissait passer ses premières années sans dénouer sa langue.

Il a falu peut-être plus de tems pour que des hommes doués d'un talent singulier aient enséigné aux autres les premiers rudimens d'un langage imparfait & barbare, qu'il n'en a falu pour parvenir ensuite à l'établissement de quelque société. Il y a même des nations entières qui n'ont jamais pu parvenir à former un langage régulier & à prononcer distinctement ; tels ont été les Troglodites au rapport de *Pline* ; tels sont encor ceux qui habitent vers le Cap de Bonne-Espérance. Mais qu'il y a loin encor de ce jargon barbare à l'art de peindre ses pensées ! la distance est immense.

Cet état de brutes où le genre humain a été long-tems, dut rendre l'espèce infiniment rare dans tous les climats. Les hommes ne pouvaient guères suffire à leurs be-

ſoins, & ne s'entendant pas ils ne pouvaient ſe ſecourir. Les bêtes carnaſſières ayant plus d'inſtinct qu'eux, devaient couvrir la terre, & dévorer une partie de l'eſpèce humaine.

Les hommes ne pouvaient ſe défendre contre les animaux féroces, qu'en lançant des pierres, & en s'armant de groſſes branches d'arbres; & de là, peut-être, vint cette notion confuſe de l'antiquité, que les premiers héros combattaient contre les lions & contre les ſangliers avec des maſſues.

Les pays les plus peuplés furent ſans doute les climats chauds, où l'homme trouva une nourriture facile & abondante dans les cocos, les dattes, les ananas, & dans le ris qui croît de lui-même. Il eſt bien vraiſemblable que l'Inde, la Chine, les bords de l'Euphrate & du Tigre, étaient très-peuplés, quand les autres régions étaient preſque déſertes. Dans nos climats ſeptentrionaux au contraire, il était beaucoup plus aiſé de rencontrer une compagnie de loups qu'une ſociété d'hommes.

De la connaiſſance de l'ame.

Quelle notion tous les premiers peuples auront-ils eue de l'ame? Celle qu'ont tous nos gens de campagne avant qu'ils aient entendu le catéchiſme, ou même après qu'ils l'ont entendu. Il n'acquièrent qu'une idée confuſe, ſur laquelle même ils ne réfléchiſſent jamais. La nature a eu trop de bonté

pour eux pour en faire des métaphysiciens; cette nature est toûjours & par tout la même. Elle fit sentir aux premières sociétés qu'il y avait quelque être supérieur à l'homme, quand elles éprouvaient des fléaux extraordinaires. Elle leur fit sentir de même qu'il est dans l'homme quelque chose qui agit & qui pense. Elles ne distinguaient point cette faculté de celle de la vie.

Par quels degrés peut-on parvenir à imaginer dans notre être physique un autre être métaphysique? Certainement des hommes uniquement occupés de leurs besoins n'étaient pas philosophes.

Il se forma dans la suite des tems des sociétés un peu policées, dans lesquelles un petit nombre d'hommes put avoir le loisir de réfléchir. Il doit être arrivé qu'un homme sensiblement frappé de la mort de son père, ou de son frère, ou de sa femme, ait vu dans un songe la personne qu'il regrettait. Deux ou trois songes de cette nature auront inquiété toute une peuplade. Voilà un mort qui apparaît à des vivans; & cependant ce mort rongé des vers est toûjours en la même place. C'est donc quelque chose qui était en lui, qui se promène dans l'air. C'est son ame, son ombre, ses manes; c'est une figure légère de lui-même. Tel est le raisonnement naturel de l'ignorance qui commence à raisonner. Cette opinion est celle de tous les premiers tems connus, & doit avoir été par conséquent celle des tems ignorés. L'idée d'un être pu-

rement immatériel n'a pu se présenter à des esprits qui ne connaissaient que la matière. Il a falu des forgerons, des charpentiers, des maçons, des laboureurs, avant qu'il se trouvât un homme qui eût assez de loisir pour méditer. Tous les arts de la main ont sans doute précédé la métaphysique de plusieurs siécles.

Remarquons en passant que dans l'âge moyen de la Grèce, du tems d'*Homère*, l'ame n'était autre chose qu'une image aërienne du corps. *Ulysse* voit dans les enfers des ombres, des manes; pouvoit-il voir des esprits purs?

Nous examinerons dans la suite comment les Grecs empruntèrent des Egyptiens l'idée des enfers & de l'apothéose des morts; comment ils crurent, ainsi que d'autres peuples, une seconde vie, sans soupçonner la spiritualité de l'ame; au contraire ils ne pouvaient imaginer qu'un être sans corps pût éprouver du bien & du mal. Et je ne sais si *Platon* n'est pas le premier qui ait parlé d'un être purement spirituel. C'est là peut-être un des plus grands efforts de l'intelligence humaine. Mais nous n'en sommes pas à ces tems si nouveaux, & nous ne considérons le monde que comme encor informe & à peine dégrossi.

De la religion des premiers hommes.

Lorsqu'après un grand nombre de siécles quelques sociétés se furent établies, il est

à croire qu'il y eut quelque religion, quelque espèce de culte grossier. Les hommes alors uniquement occupés du soin de soutenir leur vie, ne pouvaient remonter à l'auteur de la vie; ils ne pouvaient connaître ces raports de toutes les parties de l'univers, ces moyens, & ces fins innombrables qui annoncent aux sages un éternel architecte.

La connaissance d'un Dieu créateur, rémunérateur & vengeur, est le fruit de la raison cultivée, ou de la révélation.

Tous les peuples furent donc, pendant des siécles, ce que sont aujourd'hui les habitans de plusieurs côtes méridionales de l'Afrique, ceux de plusieurs isles, & la moitié des Américains. Ces peuples n'ont nulle idée d'un Dieu unique, ayant tout fait, présent en tous lieux, existant par lui-même dans l'éternité. On ne doit pas pourtant les nommer athées dans le sens ordinaire; car ils ne nient point l'Etre suprême; ils ne le connaissent pas; ils n'en ont nulle idée. Les Cafres prennent pour protecteur un insecte, les Nègres un serpent. Chez les Américains, les uns adorent la lune, les autres un arbre. Plusieurs n'ont absolument aucun culte.

Les Péruviens étant policés adoraient le soleil. Ou *Mango Capac* leur avait fait accroire qu'il était le fils de cet astre, ou leur raison commencée leur avait dit qu'ils devaient quelque reconnaissance à l'astre qui anime la nature.

Pour savoir comment tous ces cultes ou ces superstitions s'établirent, il me semble qu'il faut suivre la marche de l'esprit humain abandonné à lui-même. Une bourgade d'hommes presque sauvages, voit périr les fruits qui la nourrissent : une inondation détruit quelques cabanes ; le tonnerre en brûle quelques autres. Qui leur a fait ce mal ? Ce ne peut être un de leurs concitoyens, car tous ont également souffert. C'est donc quelque puissance secrette ; elle les a maltraités, il faut donc l'apaiser. Comment en venir à bout ? en la servant comme on sert ceux à qui on veut plaire, en lui faisant de petits présens. Il y a un serpent dans le voisinage, ce pourrait bien être le serpent ; on lui offrira du lait près de la caverne où il se retire ; il devient sacré dès-lors ; on l'invoque quand on a la guerre contre la bourgade voisine, qui de son côté a choisi un autre protecteur.

D'autres petites peuplades se trouvent dans le même cas. Mais n'ayant chez elles aucun objet qui fixe leur crainte & leur adoration, elles appelleront en général l'être qu'elles soupçonnent leur avoir fait du mal, *le Maître*, *le Seigneur*, *le Chef*, *le Dominant*.

Cette idée étant plus conforme que les autres à la raison commencée qui s'accroît & se fortifie avec le tems, demeure dans toutes les têtes quand la nation est devenue plus nombreuse. Ainsi nous voyons que beaucoup de nations n'ont eu d'autre Dieu

que le Maître, le Seigneur. C'était *Adonaï* chez les Phéniciens, *Baal*, *Melkom*, *Adad* chez les peuples de Syrie. Tous ces noms ne signifient que *le Seigneur*, *le Puissant*.

Chaque état eut donc avec le tems sa divinité tutélaire, sans savoir seulement ce que c'est qu'un Dieu; & sans pouvoir imaginer que l'Etat voisin n'eût pas comme lui un protecteur véritable. Car comment penser, lorsqu'on avait un Seigneur, que les autres n'en eussent pas aussi? Il s'agissait seulement de savoir lequel de tant de maîtres, de seigneurs, de Dieux, l'emporterait quand les nations combattraient les unes contre les autres.

Ce fut là, sans doute, l'origine de cette opinion si généralement & si long-tems répandue, que chaque peuple était réellement protégé par la divinité qu'il avait choisie. Cette idée fut tellement enracinée chez les hommes, que dans des tems très-postérieurs, on la voit adoptée par les Juifs eux-mêmes. *Jephté* dit aux Ammonites, *Ne possédez-vous pas de droit ce que votre seigneur* Chamos *vous a donné? Souffrez donc que nous possédions la terre que notre seigneur* Adonaï *nous a promise.*

Il y a deux autres passages non moins forts, ce sont ceux de *Jérémie* & d'*Isaïe*, où il est dit, *Quelle raison a eu le seigneur* Melkom *pour s'emparer du pays de Gad?* Il est clair par ces expressions, que les Juifs, quoique serviteurs d'*Adonaï*, reconnaissaient

pourtant

pourtant le seigneur *Melkom* & le seigneur *Chamos*.

Il y a bien plus. Rien ne fut plus commun que d'adopter les Dieux étrangers. Les Grecs reconnurent ceux des Egyptiens, je ne dis pas le bœuf *Apis* & le chien *Anubis*, mais *Ammon*, & les douze grands Dieux. Les Romains adorèrent tous les Dieux des Grecs. *Jérémie*, *Amos* & *St. Etienne*, nous assurent que dans le désert pendant quarante années, les Juifs ne reconnurent que *Moloc*, *Remphan* & *Kium*, qu'ils ne firent aucun sacrifice, ne présentèrent aucune offrande au seigneur *Adonaï*, qu'ils adorèrent depuis. Il est vrai que le pentateuque ne parle que du *veau d'or*, dont aucun prophète ne fait mention; mais ce n'est pas ici le lieu d'éclaircir cette grande difficulté : il suffit de révérer également *Moïse*, *Jérémie*, *Amos* & *St. Etienne*, qui semblent se contredire, & que l'on concilie.

Ce que j'observe seulement, c'est qu'excepté ces tems de guerre & de fanatisme sanguinaire qui éteignent toute humanité & qui rendent les mœurs, les loix, la religion d'un peuple l'objet de l'horreur d'un autre peuple, toutes les nations trouvèrent très-bon que leurs voisins eussent leurs Dieux particuliers, & qu'elles imitèrent souvent le culte & les cérémonies des étrangers.

Les Juifs mêmes, malgré leur horreur pour le reste des hommes, qui s'accrut avec le tems, imitèrent la circoncision des Arabes & des Egyptiens, s'attachèrent comme

ces derniers à la distinction des viandes; prirent d'eux les ablutions, les processions; les danses sacrées, le bouc *Hazazel*, la *vache rousse*. Ils adorèrent souvent le *Baal*, le *Belphegor* de leurs autres voisins; tant la nature & la coutume l'emportent presque toûjours sur la loi, sur-tout quand cette loi n'est pas généralement connue du peuple. Ainsi *Jacob* petit-fils *d'Abraham* ne fit nulle difficulté d'épouser deux sœurs, qui étaient ce que nous appellons idolâtres & filles d'un père idolâtre. *Moïse* même épousa la fille d'un prêtre Madianite idolâtre.

Ces mêmes Juifs qui criaient tant contre les cultes étrangers, appellèrent dans leurs livres sacrés l'idolâtre *Nabucodonosor*, l'oint du seigneur, l'idolâtre *Cyrus* aussi l'oint du seigneur. Un de leurs prophètes fut envoyé à l'idolâtre Ninive. *Elisée* permit à l'idolâtre *Naaman* d'aller dans le temple de *Remnon*. Mais n'anticipons rien; nous savons assez que les hommes se contredisent toûjours dans leurs mœurs & dans leurs loix. Ne sortons point ici du sujet que nous traitons; continuons à voir comment les religions diverses s'établirent.

Les peuples les plus policés de l'Asie en deça de l'Euphrate adorèrent les astres. Les Caldéens avant le premier *Zoroastre*, rendaient hommage au Soleil, comme firent depuis les Péruviens dans un autre hémisphère. Il faut que cette erreur soit bien naturelle à l'homme, puisqu'elle a eu tant de sectateurs dans l'Asie & dans l'Amérique.

Une nation petite & à demi ſauvage n'a qu'un protecteur. Devient-elle plus nombreuſe ? elle augmente le nombre de ſes Dieux. Les Egyptiens commencent par adorer *Isheth* ou *Iſis*, & ils finiſſent par adorer des chats. Les premiers hommages des Romains agreſtes ſont pour *Mars*, ceux des Romains maîtres de l'Europe ſont pour la Déeſſe de l'acte du mariage, pour le Dieu des latrines. Et cependant *Ciceron* & tous les philoſophes & tous les initiés reconnaiſſaient un Dieu ſuprême & tout-puiſſant. Ils étaient tous revenus par la raiſon au point dont les hommes ſauvages étaient partis par inſtinct.

Les apothéoſes ne peuvent avoir été imaginées que très-long-tems après les premiers cultes. Il n'eſt pas naturel de faire d'abord un Dieu d'un homme que nous avons vu naître comme nous, ſouffrir comme nous les maladies, les chagrins, les miſères de l'humanité, ſubir les mêmes beſoins humilians, mourir & devenir la pâture des vers. Mais voici ce qui arriva chez preſque toutes les nations après les révolutions de pluſieurs ſiécles.

Un homme qui avait fait de grandes choſes, qui avait rendu des ſervices au genre humain, ne pouvait être à la vérité regardé comme un Dieu par ceux qui l'avaient vu trembler de la fievre, & aller à la garderobe ; mais les entouſiaſtes ſe perſuadèrent qu'ayant des qualités éminentes, il les tenait d'un Dieu, qu'il était fils d'un Dieu :

ainsi les Dieux firent des enfans dans tout le monde ; car sans compter les rêveries de tant de peuples qui précédèrent les Grecs, *Bacchus*, *Persée*, *Hercule*, *Castor* & *Pollux* furent fils de Dieu ; *Romulus* fils de Dieu ; *Alexandre* fut déclaré fils de Dieu en Egypte ; un certain *Odin*, chez nos nations du Nord, fils de Dieu ; *Mango Capac* fils du Soleil au Pérou. L'historien des Mogols *Abulgazi* raporte qu'une des ayeules de *Gengis-Kan* nommée *Alanku*, étant fille fut grosse d'un rayon céleste. *Gengis-Kan* lui-même passa pour le fils de Dieu. Et lorsque le pape *Innocent* envoya frère *Ascelin* à *Batoukan* petit-fils de *Gengis*, ce moine ne pouvant être présenté qu'à l'un des visirs, lui dit qu'il venait de la part du vicaire de Dieu : le ministre répondit, Ce vicaire ignore-t-il qu'il doit des hommages & des tributs au fils de Dieu le grand *Batoukan* son maître ?

D'un fils de Dieu à un Dieu il n'y a pas loin chez les hommes amoureux du merveilleux. Il ne faut que deux ou trois générations pour faire partager au fils le domaine de son père ; ainsi des temples furent élevés avec le tems à tous ceux qu'on avait supposé être nés du commerce surnaturel de la Divinité avec nos femmes & avec nos filles.

On pourrait faire des volumes sur ce sujet ; mais tous ces volumes se réduisent à deux mots, c'est que le gros du genre humain a été très-long-tems insensé & imbé-

cille; & que peut-être les plus insensés de tous ont été ceux qui ont voulu trouver un sens à ces fables absurdes, & mettre de la raison dans la folie.

Des usages & des sentimens communs à presque toutes les nations anciennes.

La nature étant par-tout la même, les hommes ont dû nécessairement adopter les mêmes vérités & les mêmes erreurs dans les choses qui tombent le plus sous les sens, & qui frappent le plus l'imagination. Ils ont dû tous attribuer le fracas & les effets du tonnere au pouvoir d'un être supérieur habitant dans les airs. Les peuples voisins de l'Océan voyant les grandes marées inonder leurs rivages à la pleine lune, ont dû croire que la lune était cause de tout ce qui arrivait dans le tems de ses différentes phases.

Dans leurs cérémonies religieuses, presque tous se tournèrent vers l'orient, ne songeant pas qu'il n'y a ni orient ni occident, & rendant tous une espèce d'hommage au soleil, qui se levait à leurs yeux.

Parmi les animaux, le serpent dut leur paraître doué d'une intelligence supérieure, parce que voyant muer quelquefois sa peau, ils durent croire qu'il rajeunissait. Il pouvait donc en changeant de peau se maintenir toûjours dans sa jeunesse; il était donc immortel. Aussi fut-il en Egypte, en Grèce, le symbole de l'immortalité. Les gros serpens qui se trouvaient auprès des fon-

taines empêchaient les hommes timides d'en approcher. On pensa bientôt qu'ils gardaient les trésors. Ainsi un serpent gardait les pommes d'or hespérides; un autre veillait autour de la toison d'or; & dans les mystères de *Bacchus* on portait l'image d'un serpent qui semblait garder une grappe d'or.

Le serpent passait donc pour le plus habile des animaux; & de là cette ancienne fable indienne, que Dieu ayant créé l'homme, lui donna une drogue qui lui assurait une vie saine & longue; que l'homme chargea son âne de ce présent divin, mais qu'en chemin l'âne ayant eu soif, le serpent lui enseigna une fontaine, & prit la drogue pour lui, tandis que l'âne buvait; de sorte que l'homme perdit l'immortalité par sa négligence, & le serpent l'acquit par son adresse. De là enfin tant de contes de serpens & d'ânes.

Ces serpens faisaient du mal; mais comme ils avaient quelque chose de divin, il n'y avait qu'un Dieu qui eût pu enseigner à les détruire. Ainsi le serpent *Python* fut tué par *Apollon*. Ainsi *Ophionée* le grand serpent, fit la guerre aux Dieux long-tems avant que les Grecs eussent forgé leur *Apollon*. Un fragment de *Phérécide* rapporte que cette fable du grand serpent ennemi des Dieux était une des plus anciennes de la Phénicie.

Nous avons déja vu que les songes, les rêves durent introduire la même superstition dans toute la terre. Je suis inquiet pen-



dant la veille de la santé de ma femme, de mon fils, je les vois mourans pendant mon sommeil, ils meurent quelques jours après: il n'est pas douteux que les Dieux ne m'aient envoyé ce songe véritable. Mon rève n'a-t-il pas été accompli? c'est un rêve trompeur que les Dieux m'ont député. Ainsi dans *Homère*, *Jupiter* envoie un songe trompeur au chef des Grecs *Agamemnon*. Tous les songes vrais ou faux viennent du ciel. Les oracles s'établissent de même par toute la terre.

Une femme vient demander à des mages si son mari mourra dans l'année. L'un lui répond oui, l'autre non. Il est bien certain que l'un d'eux aura raison; si le mari vit, la femme garde le silence; s'il meurt, elle crie par toute la ville que le mage qui a prédit cette mort est un prophète divin. Il se trouve bientôt dans tous les pays des hommes qui prédisent l'avenir, & qui découvrent les choses les plus cachées. Ces hommes s'appellent les *Voyans* chez les Egyptiens, comme dit *Manéthon* au rapport même de *Joseph* dans son discours contre *Appion*.

Il y avait des Voyans en Caldée, en Syrie. Chaque temple eut ses oracles. Ceux d'*Apollon* obtinrent un si grand crédit, que *Rollin* dans son histoire ancienne répète les oracles rendus par *Apollon* à *Crésus*. Le Dieu devine que le Roi fait cuire une tortue dans une tourtière de cuivre, & lui répond que son régne finira quand un mulet sera sur le trône des Perses. *Rollin* n'exa-

mine point si ces prédictions dignes de *Nostradamus* ont été faites après coup. Il ne doute pas de la science des prêtres d'*Apollon*, & il croit que Dieu permettait qu'*Apollon* dît vrai. C'était apparemment pour confirmer les Payens dans leur religion.

Une question plus philosophique, dans laquelle toutes les grandes nations policées se sont accordées depuis l'Inde jusqu'à la Grèce, c'est l'origine du bien & du mal.

Les premiers théologiens de toutes les nations durent se faire la question que nous faisons tous dès l'âge de quinze ans, Pourquoi y a-t-il du mal sur la terre?

On enseigna dans l'Inde qu'*Adimo* fils de *Brama* produisit les hommes justes par le nombril du côté droit; & les injustes du côté gauche, & que c'est de ce côté gauche que vint le mal moral & le mal physique. Les Egyptiens eurent leur *Tiphon*, qui fut l'ennemi d'*Osiris*. Les Persans imaginèrent qu'*Ariman* perça l'œuf qu'avait pondu *Oromase*, & y fit entrer le péché. On connaît la *Pandore* des Grecs: c'est la plus belle de toutes les allégories que l'antiquité nous ait transmises.

L'allégorie de *Job* fut certainement écrite en arabe, puisque les traductions hébraïques & grecques ont conservé plusieurs termes arabes. Ce livre qui est d'une très-haute antiquité, représente le *Satan*, qui est l'*Ariman* des Perses, & le *Typhon* des Egyptiens, se promenant dans toute la terre, & demandant permission au seigneur

d'affliger *Job.* *Satan* paraît subordonné au seigneur; mais il résulte que *Satan* est un être très-puissant, capable d'envoyer sur la terre des maladies, & de tuer les animaux.

Il se trouva au fond que tant de peuples sans le savoir étaient d'accord sur la croyance de deux principes, & que l'univers alors connu était en quelque sorte Manichéen.

Tous les peuples durent admettre les expiations; car où était l'homme qui n'eût pas commis de grandes fautes contre la société? & où était l'homme à qui l'instinct de sa raison ne fit pas sentir des remords? L'eau lavait les souillures du corps & des vêtemens, le feu purifiait les métaux; il falait bien que l'eau & le feu purifiassent les ames. Aussi n'y eut-il aucun temple sans eaux & sans feux salutaires.

Les hommes se plongèrent dans le Gange, dans l'Indus, dans l'Euphrate, au renouvellement de la lune, & dans les éclipses. Cette immersion expiait les péchés. Si on ne se purifiait pas dans le Nil, c'est que les crocodiles auraient dévoré les pénitens. Mais les prêtres qui se purifiaient pour le peuple se plongeaient dans de larges cuves, & y baignaient les criminels qui venaient demander pardon aux Dieux.

Les Grecs dans tous leurs temples eurent des bains sacrés, comme des feux sacrés, symboles universels chez tous les hommes de la pureté des ames. Enfin les superstitions paraissent établies chez toutes

les nations, excepté chez les lettrés de la Chine.

Des Sauvages.

Entendez-vous par ſauvages des ruſtres vivans dans des cabanes avec leurs femelles & quelques animaux, expoſés ſans ceſſe à toute l'intempérie des ſaiſons, ne connaiſſant que la terre qui les nourrit, le marché où ils vont quelquefois vendre leurs denrées, pour y acheter quelques habillemens groſſiers, parlant un jargon qu'on n'entend pas dans les villes, ayant peu d'idées, & par conſéquent peu d'expreſſions; ſoumis, ſans qu'ils ſachent pourquoi, à un homme de plume, auquel ils portent tous les ans la moitié de ce qu'ils ont gagné à la ſueur de leur front; ſe raſſemblant certains jours dans une eſpèce de grange pour célébrer des cérémonies où ils ne comprennent rien, écoutant un homme vêtu autrement qu'eux, & qu'ils n'entendent point; quittant quelquefois leur chaumière lorſqu'on bat le tambour, & s'engageant à s'aller faire tuer dans une terre étrangère, & à tuer leurs ſemblables pour le quart de ce qu'ils peuvent gagner chez eux en travaillant? Il y a de ces ſauvages-là dans toute l'Europe. Il faut convenir, ſur-tout, que les peuples du Canada, & les Cafres, qu'il nous a plu d'appeller ſauvages, ſont infiniment ſupérieurs aux nôtres. Le Huron, l'Algonquin, l'Illinois, le Cafre, le Hottentot, ont l'art de fabriquer

eux-mêmes tout ce dont ils ont besoin, & cet art manque à nos rustres. Les peuplades d'Amérique & d'Afrique sont libres, & nos sauvages n'ont pas même d'idée de la liberté.

Les prétendus sauvages d'Amérique sont des souverains qui reçoivent des ambassadeurs de nos colonies, que l'avarice & la légéreté ont transplantées auprès de leur territoire. Ils connaissent l'honneur, dont jamais nos sauvages d'Europe n'ont entendu parler. Ils ont une patrie, ils l'aiment, ils la défendent; ils font des traités; ils se battent avec courage, & parlent souvent avec une énergie héroïque. Y a-t-il une plus belle réponse dans les grands-hommes de *Plutarque*, que celle de ce chef des Canadiens, à qui une nation européane proposait de lui céder son patrimoine? *Nous sommes nés sur cette terre, nos pères y sont ensevelis; dirons-nous aux ossemens de nos pères, levez vous, & venez avec nous dans une terre étrangère?*

Ces Canadiens étaient des Spartiates en comparaison de nos rustres qui végètent dans nos villages, & des Sibarites qui s'énervent dans nos villes.

Entendez-vous par sauvages des animaux à deux pieds, marchant sur les mains dans le besoin, isolés, errans dans les forêts, *Salvatici*, *Selvagi*, s'accouplant à l'aventure, oubliant les femmes auxquelles ils se sont joints, ne connaissant ni leurs fils ni leurs pères; vivans en brutes, sans avoir

ni l'inſtinct ni les reſſources des brutes? On a écrit que cet état eſt le véritable état de l'homme, & que nous n'avons fait que dégénérer miſérablement depuis que nous l'avons quitté. Je ne crois pas que cette vie ſolitaire attribuée à nos premiers pères ſoit dans la nature humaine.

Nous ſommes, ſi je ne me trompe, au premier rang (s'il eſt permis de le dire) des animaux qui vivent en troupe, comme les abeilles, les fourmis, les caſtors, les oies, les poules, les moutons, &c. Si on rencontre une abeille errante, devra-t-on conclure que cette abeille eſt dans l'état de pure nature, & que celles qui travaillent dans la ruche ont dégénéré?

Tout animal n'a-t-il pas ſon inſtinct irréſiſtible auquel il obéit néceſſairement? Qu'eſt-ce que cet inſtinct? l'arrangement des organes dont le jeu ſe déploie par le tems. Cet inſtinct ne peut ſe déveloper d'abord, parce que les organes n'ont pas acquis leur plénitude.

Leur pouvoir eſt conſtant, leur principe eſt divin,
Il faut que l'enfant croiſſe avant qu'il les exerce;
Il ne les connaît pas ſous la main qui le berce.
Le moineau dans l'inſtant qu'il a reçu le jour,
Sans plumes dans ſon nid peut-il ſentir l'amour?
Le renard en naiſſant va-t-il chercher ſa proie?
Les inſectes changeans qui nous filent la ſoie,
Les eſſains bourdonnans de ces filles du ciel,
Qui pétriſſent la cire, & compoſent le miel,

Si-tôt qu'ils sont éclos forment-ils leur ouvrage?
Tout s'accroît par le tems, tout meurit avec l'âge.
Chaque être a son objet, & dans l'instant marqué
Marche & touche à son but par le ciel indiqué.

Ne voyons-nous pas en effet que tous les animaux, ainsi que tous les autres êtres, exécutent invariablement la loi que la nature donne à leur espèce? L'oiseau fait son nid, comme les astres fournissent leur course, par un principe qui ne change jamais. Comment l'homme seul aurait-il changé? S'il eût été destiné à vivre solitaire comme les autres animaux carnassiers, aurait-il pu contredire la loi de la nature jusqu'à vivre en société? & s'il était fait pour vivre en troupe comme les animaux de basse-coùr & tant d'autres, eût-il pu d'abord pervertir sa destinée jusqu'à vivre pendant des siécles en solitaire? Il est perfectible; & de là on a conclu qu'il s'est perverti. Mais pourquoi n'en pas conclûre qu'il s'est perfectionné jusqu'au point où la nature a marqué les limites de sa perfection?

Tous les hommes vivent en société: peut-on en inférer qu'ils n'y ont pas vécu autrefois? n'est-ce pas comme si on concluait que si les taureaux ont aujourd'hui des cornes, c'est parce qu'ils n'en ont pas toûjours eu?

L'homme en général a toûjours été ce qu'il est: cela ne veut pas dire qu'il ait toûjours eu de belles villes, du canon de vingt-quatre livres de balle, des opéra comiques & des couvens de religieuses; mais il a toû-

jours eu le même inſtinct qui le porte à s'aimer dans ſoi-même, dans la compagne de ſon plaiſir, dans ſes enfans, dans ſes petits-fils, dans les œuvres de ſes mains.

Voilà ce qui jamais ne change d'un bout de l'univers à l'autre. Le fondement de la ſociété exiſtant toûjours, il y a donc toûjours eu quelque ſociété ; nous n'étions donc point faits pour vivre à la maniére des ours.

On a trouvé quelquefois des enfans égarés dans les bois, & vivans comme des brutes ; mais on y a trouvé auſſi des moutons & des oies ; cela n'empêche pas que les oies & les moutons ne ſoient deſtinés à vivre en troupeaux.

Il y a des faquirs dans les Indes qui vivent ſeuls, chargés de chaînes. Oui ; & ils ne vivent ainſi qu'afin que les paſſans qui les admirent, viennent leur donner des aumônes. Ils font par un fanatiſme rempli de vanité, ce que font nos mendians des grands chemins, qui s'eſtropient pour attirer la compaſſion. Ces excrémens de la ſociété humaine ſont ſeulement des preuves de l'abus qu'on peut faire de cette ſociété.

Il eſt très-vraiſemblable que l'homme a été agreſte pendant des milliers de ſiécles, comme ſont encor aujourd'hui une infinité de payſans. Mais l'homme n'a pu vivre comme les bléreaux & les lievres.

Par quelle loi, par quels liens ſecrets, par quel inſtinct l'homme aura-t-il toûjours vécu en famille ſans le ſecours des arts, &

ſans avoir encor formé un langage? C'eſt par ſa propre nature, par le goût qui le porte à s'unir avec une femme; c'eſt par l'attachement qu'un Morlaque, un Iſlandois, un Lapon, un Hottentot ſent pour ſa compagne, lorſque ſon ventre groſſiſſant, lui donne l'eſpérance de voir naître de ſon ſang un être ſemblable à lui; c'eſt par le beſoin que cet homme & cette femme ont l'un de l'autre, par l'amour que la nature leur inſpire pour leur petit dès qu'il eſt né, par l'autorité que la nature leur donne ſur ce petit, par l'habitude de l'aimer, par l'habitude que le petit prend néceſſairement d'obéir au père & à la mère, par les ſecours qu'ils en reçoivent dès qu'il a cinq ou ſix ans, par les nouveaux enfans que font cet homme & cette femme; c'eſt enfin parce que dans un âge avancé ils voient avec plaiſir leurs fils & leurs filles faire enſemble d'autres enfans qui ont le même inſtinct que leurs pères & leurs mères.

Tout cela eſt un aſſemblage d'hommes bien groſſiers, je l'avoue; mais croit-on que les charbonniers des forêts d'Allemagne, les habitans du Nord, & cent peuples de l'Afrique, vivent aujourd'hui d'une manière bien différente?

Quelle langue parleront ces familles ſauvages & barbares? elles feront ſans doute très-long-tems ſans en parler aucune; elles s'entendront très-bien par des cris & par des geſtes. Toutes les nations ont été ainſi des ſauvages, à prendre ce mot dans ce

ſens ; c'eſt-à-dire, il y aura eu long-tems des familles errantes dans les forêts, diſputant leur nourriture aux autres animaux, s'armant contr'eux de pierres & de groſſes branches d'arbres, ſe nourriſſant de légumes ſauvages, de fruits de toute eſpèce, & enfin d'animaux mêmes.

Il y a dans l'homme un inſtinct de méchanique que nous voyons produire tous les jours de très-grands effets dans des hommes fort groſſiers. On voit des machines inventées par des habitans des montagnes du Tirol & des Voſges, qui étonnent les ſavans. Le payſan le plus ignorant fait par-tout remuer les plus gros fardeaux par le ſecours du levier, ſans ſe douter que la puiſſance faiſant équilibre, eſt au poids, comme la diſtance du point d'appui à ce poids eſt à la diſtance de ce même point d'appui à la puiſſance. S'il avait falu que cette connaiſſance précédât l'uſage des leviers, que de ſiécles ſe feraient écoulés avant qu'on eût pu déranger une groſſe pierre de ſa place !

Propoſez à des enfans de ſauter un foſſé ; tous prendront machinalement leur ſecouſſe, en ſe retirant un peu en arrière, & en courant enſuite. Ils ne ſavent pas aſſurément que leur force en ce cas eſt le produit de leur maſſe multipliée par leur viteſſe.

Il eſt donc prouvé que la nature ſeule nous inſpire des idées utiles qui précédent toutes nos réflexions. Il en eſt de même dans la morale. Nous avons tous deux ſentimens qui ſont le fondement de la ſociété,

la

la commifération & la juftice. Qu'un enfant voie déchirer fon femblable, il éprouvera des angoiffes fubites, il les témoignera par fes cris & par fes larmes, il fecourera s'il peut celui qui fouffre.

Demandez à un enfant fans éducation, qui commencera à raifonner & à parler, fi le grain qu'un homme a femé dans fon champ lui appartient, & fi le voleur qui en a tué le propriétaire, a un droit légitime fur ce grain; vous verrez fi l'enfant ne répondra pas comme tous les légiflateurs de la terre.

Dieu nous a donné un principe de raifon univerfelle, comme il a donné des plumes aux oifeaux, & la fourure aux ours; & ce principe eft fi conftant qu'il fubfifte malgré toutes les paffions qui le combattent, malgré les tyrans qui veulent le noyer dans le fang, malgré les impofteurs qui veulent l'anéantir dans la fuperftition. C'eft ce qui fait que le peuple le plus groffier juge toûjours très-bien à la longue des loix qui le gouvernent, parce qu'il fent fi ces loix font conformes ou oppofées aux principes de commifération & de juftice qui font dans fon cœur.

Mais avant d'en venir à former une fociété nombreufe, un peuple, une nation, il faut un langage, & c'eft le plus difficile. Sans le don de l'imitation on n'y ferait jamais parvenu. On aura fans doute commencé par des cris qui auront exprimé les premiers befoins; enfuite les hommes les

plus ingénieux, nés avec les organes les plus flexibles, auront formé quelques articulations que leurs enfans auront répétées; les mères sur-tout auront dénoué leurs langues les premières. Tout idiome commençant aura été composé de monosyllabes, comme plus aisé à former & à retenir.

Nous voyons en effet que les nations les plus anciennes, qui ont conservé quelque chose de leur premier langage, expriment encor par des monosyllabes les choses les plus familières, & qui tombent le plus sous nos sens : presque tout le chinois est fondé encor aujourd'hui sur des monosyllabes.

Consultez l'ancien tudesque, & tous les idiomes du Nord, vous verrez à peine une chose nécessaire & commune, exprimée par plus d'une articulation. Tout est monosyllabe; *zon*, le soleil; *moun*, la lune; *zé*, la mer; *flus*, fleuve; *man*, l'homme; *kof*, la tête; *boüm*, un arbre; *drink*, boire; *march*, marcher; *shlaf*, dormir, &c.

C'est avec cette briéveté qu'on s'exprimait dans les forêts des Gaules & de la Germanie, & dans tout le Septentrion. Les Grecs & les Romains n'eurent des mots plus composés que long-tems après s'être réunis en corps de peuple.

Mais par quelle sagacité avons-nous pu marquer les différences des tems? Comment aurons-nous pu exprimer les nuances, *je voudrais*, *j'aurais voulu*, les choses positives, les choses conditionnelles? Ce ne peut être que chez les nations déja

les plus policées, qu'on soit parvenu avec le tems à rendre sensibles par des mots composés ces opérations secrettes de l'esprit humain. Aussi voit-on que chez les Barbares il n'y a que deux ou trois tems. Les Hébreux n'exprimaient que le présent & le futur. Et enfin malgré tous les efforts des hommes, il n'est aucun langage qui approche de la perfection.

De l'Amérique.

Se peut-il qu'on demande encore d'où sont venus les hommes qui ont peuplé l'Amérique? On doit assurément faire la même question sur les nations des terres Australes. Elles sont beaucoup plus éloignées du port dont partit *Christophe Colomb* que ne le sont les isles Antilles. On a trouvé des hommes & des animaux par-tout où la terre est habitable; qui les y a mis? On l'a déja dit, c'est celui qui fait croître l'herbe des champs; & on ne devait pas être plus surpris de trouver en Amérique des hommes que des mouches.

Il est assez plaisant que le jésuite *Lafiteau* prétende dans sa préface de *l'Histoire des Sauvages américains*, qu'il n'y a que des athées qui puissent dire que Dieu a créé les Américains.

On grave encor aujourd'hui des cartes de l'ancien monde, où l'Amérique paraît sous le nom d'isle Atlantique. Les isles du Cap-Verd y sont sous le nom des Gorga-

des ; les Caraïbes sous celui des Hespérides. Tout cela n'est pourtant fondé que sur l'ancienne découverte des isles Canaries, & probablement de celle de Madère, où les Phéniciens & les Carthaginois voyagèrent ; elles touchent presque à l'Afrique, & peut-être en étaient-elles moins éloignées dans les anciens tems qu'aujourd'hui.

Laissons le père *Lafiteau* faire venir les Caraïbes des peuples de Carie, à cause de la conformité du nom, & sur-tout, parce que les femmes caraïbes faisaient la cuisine de leurs maris, ainsi que les femmes cariennes ; laissons le supposer que les caraïbes ne naissent rouges, & les nègresses noires, qu'à cause de l'habitude de leurs premiers pères de se peindre en noir ou en rouge.

Il arriva, dit-il, que les nègresses voyant leurs maris teints en noir en eurent l'imagination si frappée que leur race s'en ressentit pour jamais. La même chose arriva aux femmes caraïbes, qui par la même force d'imagination accouchèrent d'enfans rouges. Il rapporte l'exemple des brebis de *Jacob*, qui naquirent bigarrées, par l'adresse qu'avait eu ce patriarche de mettre devant leurs yeux des branches dont la moitié était écorcée ; ces branches paraissant à peu près de deux couleurs, donnèrent aussi deux couleurs aux agneaux du patriarche. Mais le jésuite devait savoir que tout ce qui arrivait du tems de *Jacob*, n'arrive plus aujourd'hui.

Si on avait demandé au gendre de *Laban*, pourquoi ses brebis voyant toûjours de l'herbe ne faisaient pas des agneaux verds, il aurait été bien embarrassé.

Enfin *Lafiteau* fait venir les Américains des anciens Grecs, & voici ses raisons. Les Grecs avaient des fables, quelques Américains en ont aussi. Les premiers Grecs allaient à la chasse, les Américains y vont. Les premiers Grecs avaient des oracles, les Américains ont des sorciers. On dansait dans les fètes de la Grèce, on danse en Amérique. Il faut avouer que ces raisons sont convaincantes.

On peut faire sur les nations du nouveau monde une réflexion que le père *Lafiteau* n'a point faite, c'est que les peuples éloignés des tropiques, ont toûjours été invincibles, & que les peuples plus rapprochés des tropiques, ont presque tous été soumis à des monarques. Il en fut longtems de même dans notre continent. Mais on ne voit point que les peuples du Canada soient allés jamais subjuguer le Mexique, comme les Tartares se sont répandus dans l'Asie & dans l'Europe. Il paraît que les Canadiens ne furent jamais en assez grand nombre pour envoyer ailleurs des colonies.

En général, l'Amérique n'a jamais pu être aussi peuplée que l'Europe & l'Asie; elle est couverte de marécages immenses qui rendent l'air très-mal-sain; la terre y produit un nombre prodigieux de poisons;

les fleches trempées dans les sucs de ces herbes venimeuses, font des plaies toûjours mortelles. La nature enfin avait donné aux Américains beaucoup moins d'industrie qu'aux hommes de l'ancien monde. Toutes ces causes ensemble ont pu nuire beaucoup à la population.

Parmi toutes les observations physiques qu'on peut faire sur cette quatriéme partie de notre univers si long-tems inconnue, la plus singulière peut-être, c'est qu'on n'y trouve qu'un seul peuple qui ait de la barbe; ce sont les Esquimaux; ils habitent au nord vers le cinquante-deuxiéme degré, où le froid est plus vif qu'au soixante & sixiéme de notre continent. Leurs voisins sont imberbes. Voilà donc deux races d'hommes absolument différentes, à côté l'une de l'autre.

Vers l'isthme de Panama est la race des Dariens presque semblables aux Albinos, qui fuit la lumière & qui végète dans des cavernes; race faible, & par conséquent en très-petit nombre.

Les lions en Amérique sont chétifs & poltrons; les moutons y sont grands & si vigoureux qu'ils servent à porter les fardeaux. Tous les fleuves y sont dix fois au moins plus larges que les nôtres. Enfin les productions naturelles de la terre ne sont pas celles de notre hémisphère. Ainsi tout est varié; & la même Providence qui a produit l'éléphant, le rhinocéros & les nègres, a fait naître dans un autre monde des ori-

gnans, des contours, des porcs qui ont le nombril sur le dos, & des hommes d'un caractère qui n'est pas le nôtre.

De la théocratie.

Il semble que la plupart des anciennes nations aient été gouvernées par une espèce de théocratie. Commencez par l'Inde, vous y voyez les brames long-tems souverains; en Perse les mages ont la plus grande autorité. L'histoire des oreilles de *Smerdis* peut bien être une fable; mais il en résulte toûjours que c'était un mage qui était sur le trône de *Cyrus*. Plusieurs prêtres d'Egypte prescrivaient aux rois jusqu'à la mesure de leur boire & de leur manger, élevaient leur enfance, & les jugeaient après leur mort, & souvent se faisaient rois eux-mêmes.

Si nous descendons aux Grecs, leur histoire, toute fabuleuse qu'elle est, ne nous apprend-elle pas que le prophète *Calcas* avait assez de pouvoir dans l'armée pour sacrifier la fille du roi des rois?

Descendez encor plus bas chez des nations sauvages postérieures aux Grecs; les druides gouvernaient la nation gauloise.

Il ne parait pas même possible que dans les premières peuplades on ait eu d'autre gouvernement que la théocratie; car dès qu'une nation a choisi un Dieu tutélaire, ce Dieu a des prêtres. Ces prêtres dominent sur l'esprit de la nation; ils ne peu-

vent dominer qu'au nom de leur Dieu; ils le font donc toûjours parler; ils débitent ſes oracles, & c'eſt par un ordre exprès de Dieu que tout s'exécute.

C'eſt de cette ſource que ſont venus les ſacrifices de ſang humain qui ont ſouillé preſque toute la terre. Quel père, quelle mère aurait jamais pu abjurer la nature au point de préſenter ſon fils ou ſa fille à un prêtre pour être égorgés ſur un autel, ſi on n'avait pas été certain que le Dieu du pays ordonnait ce ſacrifice?

Non ſeulement la théocratie a long-tems régné, mais elle a pouſſé la tyrannie au plus horrible excès où la démence humaine puiſſe parvenir; & plus ce gouvernement ſe diſait divin, plus il était abominable.

Preſque tous les peuples ont ſacrifié des enfans à leurs Dieux; donc ils croyaient recevoir cet ordre dénaturé de la bouche des Dieux qu'ils adoraient.

Parmi les peuples qu'on appelle ſi improprement civiliſés, je ne vois guères que les Chinois qui n'aient pas pratiqué ces horreurs abſurdes. La Chine eſt le ſeul des anciens états connus qui n'ait pas été ſoumis au ſacerdoce; car les Japonois étaient ſous les loix d'un prêtre ſix cents ans avant notre ère. Preſque par-tout ailleurs la théocratie eſt ſi établie, ſi enracinée, que les premières hiſtoires ſont celles des Dieux mêmes qui ſe ſont incarnés pour venir gouverner les hommes. Les Dieux, diſaient les peuples de Thèbes & de Memphis, ont

régné douze mille ans en Egypte. *Brama* s'incarna pour régner dans l'Inde; *Sammonocodom* à Siam; le Dieu *Adad* gouverna la Syrie; la déesse *Cibèle* avait été souveraine de Phrygie, *Jupiter* de Crête, *Saturne* de Grèce & d'Italie. Le même esprit préside à toutes ces fables; c'est par-tout une confuse idée chez les hommes que les Dieux sont autrefois descendus sur la terre.

Des Caldéens.

Les Caldéens, les Indiens, les Chinois, me paraissent les nations les plus anciennement policées. Nous avons une époque certaine de la science des Caldéens; elle se trouve dans les dix-neuf cents trois ans d'observations céleste, envoyées de Babylone par *Callisthène* au précepteur d'*Alexandre*. Ces tables astronomiques remontent précisément à l'année 2234 avant notre ère vulgaire. Il est vrai que cette époque touche au tems où la vulgate place le déluge. Mais n'entrons point ici dans les profondeurs des différentes chronologies de la vulgate; des Samaritains & des Septante, que nous révérons également. Le déluge universel est un grand miracle, qui n'a rien de commun avec nos recherches. Nous ne raisonnons ici que d'après les notions naturelles, en soumettant toûjours les faibles tâtonnemens de notre esprit borné aux lumières d'un ordre supérieur.

D'anciens auteurs cités dans *George le*

Sincelle, disent que du tems d'un roi caldéen nommé *Xixoutrou*, il y eut une terrible inondation. Le Tigre & l'Euphrate se débordèrent apparemment plus qu'à l'ordinaire. Mais les Caldéens n'auraient pu savoir que par la révélation qu'un pareil fléau eût submergé toute la terre habitable. Encor une fois je n'examine ici que le cours ordinaire de la nature.

Il est clair que si les Caldéens n'avaient existé sur la terre que depuis dix-neuf cents années avant notre ère, ce court espace ne leur eût pas suffi pour trouver le véritable système de notre univers ; notion étonnante, à laquelle les Caldéens étaient enfin parvenus. *Aristarque* de Samos nous apprend que les sages de Caldée avaient connu combien il est impossible que la terre occupe le centre du monde planétaire, qu'ils avaient assigné au soleil cette place qui lui appartient ; qu'ils faisaient rouler la terre & les autres planètes autour de lui, chacune dans un orbe différent.

Les progrès de l'esprit sont si lents, l'illusion des yeux est si puissante, l'asservissement aux idées reçues si tyrannique, qu'il n'est pas possible qu'un peuple qui n'aurait eu que dix-neuf cents ans eût pu parvenir à ce haut degré de philosophie qui contredit les yeux, & qui demande la théorie la plus approfondie. Aussi les Caldéens comptaient quatre cents soixante & dix mille ans. Encore cette connaissance du vrai système du monde ne fut en Caldée que le

partage du petit nombre des philoſophes. C'eſt le ſort de toutes les grandes vérités ; & les Grecs qui vinrent enſuite, n'adoptèrent que le ſyſtème commun, qui eſt le ſyſtème des enfans.

(*a*) Quatre cents ſoixante & dix mille ans, c'eſt beaucoup pour nous autres qui ſommes d'hier ; mais c'eſt bien peu de choſe pour l'univers entier. Je ſais bien que nous ne pouvons adopter ce calcul, que *Ciceron* s'en eſt moqué, qu'il eſt exorbitant, & que ſur-tout nous devons croire au pentateuque plutôt qu'à *Sanchoniaton* & à *Béroſe* ; mais encor une fois, il eſt impoſſible (humai-

(*a*) Notre ſainte religion ſi ſupérieure en tout à nos lumières, nous apprend que le monde n'eſt fait que depuis environ ſix mille années ſelon la vulgate, ou environ ſept mille ſuivant les Septante. Les interprètes de cette religion ineffable nous enſeignent qu'*Adam* eut la ſcience infuſe, & que tous les arts ſe perpétuèrent d'*Adam* à *Noé*. Si c'eſt là en effet le ſentiment de l'égliſe, nous l'adoptons d'une foi ferme & conſtante, ſoumettant d'ailleurs tout ce que nous écrivons au jugement de cette ſainte égliſe qui eſt infaillible. C'eſt vainement que l'empereur *Julien*, d'ailleurs ſi reſpectable par ſa vertu, ſa valeur & ſa ſcience, dit dans ſon diſcours cenſuré par le grand & modéré *St. Cyrille*, que ſoit qu'*Adam* eût la ſcience infuſe, ou non, Dieu ne pouvait lui ordonner de ne point toucher à l'arbre de la ſcience du bien & du mal, que Dieu devait au contraire lui commander de manger beaucoup de fruits de cet arbre, afin de ſe perfectionner dans la ſcience infuſe s'il l'avait, & de l'acquérir s'il ne l'avait pas. On ſait avec quelle ſageſſe *St. Cyrille* a réfuté cet argument. En un mot nous prévenons toûjours le lecteur que nous ne touchons en aucune manière aux choſes ſacrées. Nous proteſtons contre toutes les fauſſes interprétations, contre toutes les inductions malignes que l'on voudrait tirer de nos paroles.

nement parlant) que les hommes ſoient parvenus en dix-neuf cents ans à deviner de ſi étonnantes vérités. Le premier art eſt celui de pourvoir à ſa ſubſiſtance, ce qui était autrefois beaucoup plus difficile aux hommes qu'aux brutes. Le ſecond, de former un langage; ce qui certainement demande un eſpace de tems très-conſidérable. Le troiſiéme, de ſe bâtir quelques huttes; le quatriéme de ſe vêtir. Enſuite pour forger le fer, ou pour y ſuppléer, il faut tant de hazards heureux, tant d'induſtrie, tant de ſiécles, qu'on n'imagine pas même comment les hommes en ſont venus à bout. Quel ſaut de cet état à l'aſtronomie!

Long-tems les Caldéens gravèrent leurs obſervations & leurs loix ſur la brique, en hiéroglyphes, qui étaient des caractères parlans, uſage que les Egyptiens connurent après pluſieurs ſiécles. L'art de tranſmettre ſes penſées par des caractères alphabétiques, ne dut être inventé que très-tard dans cette partie de l'Aſie.

Il eſt à croire qu'au tems où les Caldéens bâtirent des villes, ils commencèrent à ſe ſervir de l'alphabet. Comment faiſait-on auparavant? dira-t-on; comme on fait dans mon village, & dans cent mille villages du monde, où perſonne ne ſait ni lire, ni écrire, & cependant où l'on s'entend fort bien, où les arts néceſſaires ſont cultivés, & même quelquefois avec génie.

Babilone était probablement une très-ancienne bourgade avant qu'on en eût fait

une ville immense & superbe. Mais qui a bâti cette ville? je n'en sais rien. Est-ce *Sémiramis?* est-ce *Bélus?* est-ce *Nabonassar?* Il n'y a jamais eu dans l'Asie ni de femme appellée *Sémiramis*, ni d'homme appellé *Bélus*. C'est comme si nous donnions à des villes Grecques les noms d'*Armagnac* & d'*Abbeville*. Les Grecs qui changèrent toutes les terminaisons barbares en mots grecs, dénaturèrent tous les noms asiatiques. De plus, l'histoire de *Sémiramis* ressemble en tout aux contes orientaux.

Nabonassar, ou plutôt *Nabon-assor*, est probablement celui qui embellit & fortifia Babilone, & en fit à la fin une ville si superbe. Celui-là est un véritable monarque, connu dans l'Asie par l'ère qui porte son nom. Cette ère incontestable ne commence que 747 ans avant la nôtre: ainsi elle est très-moderne par rapport au nombre des siécles nécessaires pour arriver jusqu'à l'établissement des grandes dominations. Il paraît par le nom même de Babilone, qu'elle existait long-tems avant *Nabonassar*. C'est la ville du père *Bel*. *Bab* signifie *père* en Caldéen, comme l'avoue *d'Herbelot*. *Bel* est le nom du Seigneur. Les Orientaux ne la connurent jamais que sous le nom de *Babel*, la ville du seigneur, la ville de Dieu, ou selon d'autres, la porte de Dieu.

Il n'y a pas eu plus de *Ninus* fondateur de Ninvah, nommé par nous Ninive, que de *Bélus* fondateur de Babilone. Nul prince asiatique ne porta un nom en *us*.

Il se peut que la circonférence de Babilone ait été de vingt-quatre de nos lieues moyennes ; mais qu'un *Ninus* ait bâti sur le Tigre, à quarante lieues seulement de Babilone, une ville appellée Ninive, d'une étendue aussi grande, c'est ce qui ne paraît pas croyable. On nous parle de trois puissans empires qui subsistaient à la fois, celui de Babilone, celui d'Assyrie ou de Ninive, & celui de Syrie ou de Damas. La chose est peu vraisemblable ; c'est comme si on disait qu'il y avait à la fois dans une partie de la Gaule trois puissans empires, dont les capitales, Paris, Soissons & Orléans, avaient chacune vingt-quatre lieues de tour. D'ailleurs Ninive n'était pas bâtie, ou du moins était fort peu de chose au tems où il est dit que le prophète *Jonas* lui fut députe pour l'exhorter à la pénitence, & fut englouti en chemin par un poisson qui le garda trois jours & trois nuits.

Le prétendu empire d'Assyrie n'existait pas même encore dans le tems où l'on place *Jonas* ; car il prophétisait, dit-on, sous le melk ou roitelet juif *Joas* ; & *Phul* qui est regardé dans les livres hébreux comme le premier roi d'Assyrie, ne régna selon eux qu'environ cinquante-deux ans après la mort de *Joas*. C'est ainsi qu'en confrontant toutes les dates on trouve par-tout de la contradiction, & on demeure dans l'incertitude.

Il est dit dans le livre de *Jonas* qu'il y avait à Ninive cent vingt mille enfans nouveaux nés ; cela supposerait plus de cinq

millions d'habitans : selon le calcul assez juste de ces dénombremens, fondés sur le nombre des enfans vivans, nés dans la même année. Or cinq millions d'habitans dans une ville qui n'est pas encor bâtie, sont quelque chose d'assez rare.

J'avoue que je ne comprens rien aux deux empires de Babilone & d'Assyrie. Plusieurs savans qui ont voulu porter quelques lumières dans ces ténèbres, ont affirmé que l'Assyrie & la Caldée n'étaient que le même empire, gouverné quelquefois par deux princes, l'un résidant à Babilone, l'autre à Ninive; & ce sentiment raisonnable peut être adopté, jusqu'à ce qu'on en trouve un plus raisonnable encore.

Ce qui contribue à jetter une grande vraisemblance sur l'antiquité de cette nation, c'est cette fameuse tour élevée pour observer les astres. Presque tous les commentateurs ne pouvant contester ce monument, se croient obligés de supposer que c'était un reste de la tour de Babel, que les hommes voulurent élever jusqu'au ciel. On ne sait pas trop ce que les commentateurs entendent par le ciel; est-ce la lune? est-ce la planète de Vénus? il y a loin d'ici là.

Quoi qu'il en soit, si *Nabonassar* éleva cet édifice pour servir d'observatoire, il faut au moins avouer que les Caldéens eurent un observatoire plus de deux mille quatre cents ans avant nous. Concevez ensuite combien de siécles exige la lenteur de l'esprit humain, pour en venir jus-

qu'à dresser un tel monument aux sciences.

Ce fut en Caldée, & non en Egypte, qu'on inventa le Zodiaque. Il y en a, ce me semble, trois preuves assez fortes; la première, que les Caldéens furent une nation éclairée, avant que l'Egypte, toûjours inondée par le Nil, pût être habitable; la seconde, que les signes du Zodiaque conviennent au climat de la Mésopotamie, & non à celui d'Egypte. Les Egyptiens ne pouvaient avoir le signe du taureau au mois d'Avril, puisque ce n'est pas en cette saison qu'ils labourent; ils ne pouvaient au mois que nous nommons *Août*, figurer un signe par une fille chargée d'épis de bled, puisque ce n'est pas en ce tems qu'ils font la moisson. Ils ne pouvaient figurer Janvier par une cruche d'eau, puisqu'il pleut très-rarement en Egypte, & jamais au mois de Janvier. La troisiéme raison, c'est que les signes anciens du Zodiaque caldéen étaient un des articles de leur religion. Ils étaient sous le gouvernement de douze Dieux secondaires, douze Dieux médiateurs: chacun d'eux présidait à une de ces constellations, ainsi que nous l'apprend *Diodore de Sicile* au livre II. Cette religion des anciens Caldéens était le *Sabisme*, c'est-à-dire, l'adoration d'un Dieu suprême, & la vénération des astres & des intelligences célestes qui présidaient aux astres. Quand ils priaient, ils se tournaient vers l'étoile du nord: tant leur culte était lié à l'astronomie.

Vitruve dans son neuviéme livre, où il traite

traite des cadrans ſolaires, des hauteurs du ſoleil; de la longueur des ombres, de la lumière réfléchie par la lune, cite toûjours les anciens Caldéens, & non les Egyptiens. C'eſt, ce me ſemble, une preuve aſſez forte qu'on regardait la Caldée, & non pas l'Egypte, comme le berceau de cette ſcience; de ſorte que rien n'eſt plus vrai que cet ancien proverbe latin:

Tradidit Ægyptis Babylon, Ægyptus Achivis.

Des Babiloniens devenus Perſans.

A l'orient de Babilone étaient les Perſes. Ceux-ci portèrent les armes & leur religion à Babilone, lors que *Koresh*, que nous appellons *Cyrus*, prit cette ville avec le ſecours des Mèdes établis au nord de la Perſe. Nous avons deux fables principales ſur *Cyrus*, celle d'*Hérodote*, & celle de *Xénophon*, qui ſe contrediſent en tout, & que mille écrivains ont copiées indifféremment.

Hérodote ſuppoſe un roi mède, c'eſt-à-dire, un roi d'Hircanie, qu'il appelle *Aſtyage* d'un nom grec. Cet hircanien *Aſtyage* commande de noyer ſon petit-fils *Cyrus* au berceau, parce qu'il a vu en ſonge ſa fille *Mandane* mère de *Cyrus*, *piſſer ſi copieuſement qu'elle inonda toute l'Aſie.* Le reſte de l'aventure eſt à peu près dans ce goût; c'eſt une hiſtoire de *Gargantua* écrite ſérieuſement.

Xénophon fait de la vie de *Cyrus* un roman moral, à peu près ſemblable à notre

Télémaque. Il commence par ſuppoſer, pour faire valoir l'éducation mâle & vigoureuſe de ſon héros, que les Mèdes étaient des voluptueux plongés dans la molleſſe. Des habitans de l'Hircanie, que les Tartares alors nommés Scythes, avaient ravagée pendant trente années, étaient-ils des Sibarites ?

Tout ce qu'on peut aſſurer de *Cyrus*, c'eſt qu'il fut un grand conquérant, par conſéquent un fléau de la terre. Le fonds de ſon hiſtoire eſt très-vrai; les épiſodes ſont fabuleux: il en eſt ainſi de toute hiſtoire.

Rome exiſtait du tems de *Cyrus*: elle avait un territoire de quatre à cinq lieues, & pillait tant qu'elle pouvait ſes voiſins; mais je ne voudrais pas garantir le combat des trois *Horaces*, & l'aventure de *Lucrèce*, & les boucliers deſcendus du ciel, & la pierre coupée avec un raſoir. Il y avait quelques Juifs eſclaves dans la Babilonie & ailleurs; mais humainement parlant on pourrait douter que l'ange *Raphaël* fût deſcendu *du ciel* pour conduire à pied le jeune *Tobie* vers l'Hircanie, afin de le faire payer de quelque argent, & de chaſſer le diable *Aſmodée* avec la fumée du foie d'un brochet.

Je me garderai bien d'examiner ici le roman d'*Hérodote*, ou le roman de *Xénophon*, concernant la vie & la mort de *Cyrus*; mais je remarquerai que les Parſis ou Perſes prétendaient avoir eu parmi eux, il y avait ſix mille ans, un ancien *Zerduſt*, un prophète, qui leur avait appris à être

justes, & à révérer le soleil, comme les anciens Caldéens avaient révéré les étoiles en les observant.

Je me garderai bien d'affirmer que ces Perses & ces Caldéens fussent si justes, & de savoir précisément en quel tems vint leur second *Zerdust* qui rectifia le culte du soleil, & qui leur apprit à n'adorer que le Dieu auteur du soleil & des étoiles. Il écrivit ou commenta, dit-on, le livre du *Zend*, que les Parsis dispersés aujourd'hui dans l'Asie révèrent comme leur bible: ce livre est peut-être le plus ancien du monde, après celui des cinqs *Kings* des Chinois: il est écrit dans l'ancienne langue sacrée des Caldéens; & Mr. *Hide* qui nous a donné une traduction du *Sadder*, nous aurait procuré celle du *Zend*, s'il avait pu subvenir aux frais de cette recherche. Je m'en rapporte au moins au *Sadder*, à cet extrait du *Zend* qui est le catéchisme des Parsis. J'y vois que ces Parsis croyaient depuis long-tems un Dieu, un Diable, une résurrection, un paradis, un enfer. Ils sont les premiers, sans contredit, qui ont établi ces idées; c'est le système le plus antique, & qui ne fut adopté par les autres nations qu'après bien des siécles, puisque les pharisiens chez les Juifs ne soutinrent hautement l'immortalité de l'ame, & le dogme des peines & des récompenses après la mort, que vers le tems d'*Hérode*.

Voilà peut-être ce qu'il y a de plus important dans l'ancienne histoire du monde.

Voilà une religion utile, établie ſur le dogme de l'immortalité de l'ame, & ſur la connaiſſance de l'Etre créateur. Ne ceſſons de remarquer par combien de degrés il falut que l'eſprit humain paſsât pour concevoir un tel ſyſtème. Remarquons encore que le batême, l'immerſion dans l'eau pour purifier l'ame par le corps, eſt un des préceptes du *Zend* (p. 251.) La ſource de tous les rites eſt venue peut-être des Perſans & des Caldéens juſqu'aux extrêmités de l'occident.

Je n'examine point ici pourquoi & comment les Babiloniens eurent des Dieux ſecondaires en reconnaiſſant un Dieu ſouverain. Ce ſyſtème, ou plutôt ce chaos, fut celui de toutes les nations, excepté des tribunaux de la Chine. On trouve preſque par-tout l'extrême folie jointe à un peu de ſageſſe dans les loix, dans les cultes, dans les uſages. L'inſtinct plus que la raiſon conduit le genre humain. On adore en tous lieux la Divinité, & on la déshonore. Les Perſes révérèrent des ſtatues dès qu'ils purent avoir des ſculpteurs; tout en eſt plein dans les ruines de Perſépolis: mais auſſi on voit dans ces figures les ſymboles de l'immortalité; on voit des têtes qui s'envolent au ciel avec des ailes, ſymboles de l'émigration d'une vie paſſagère à la vie immortelle.

Paſſons aux uſages purement humains. Je m'étonne qu'*Hérodote* ait dit devant toute la Grèce dans ſon premier livre, que toutes

les Babiloniennes étaient obligées par la loi de ſe proſtituer au moins une fois dans leur vie aux étrangers, dans le temple de *Milita* ou *Vénus*. Je m'étonne encor plus que dans toutes les hiſtoires faites pour l'inſtruction de la jeuneſſe, on renouvelle aujourd'hui ce conte. Certes ce devait être une belle fète & une belle dévotion, que de voir accourir dans une égliſe des marchands de chameaux, de chevaux, de bœufs & d'ânes, & de les voir deſcendre de leurs montures pour coucher devant l'autel avec les principales dames de la ville. De bonne foi, cette infamie peut-elle être dans le caractère d'un peuple policé ? Eſt-il poſſible que les magiſtrats d'une des plus grandes villes du monde aient établi une telle police ? que les maris aient conſenti de proſtituer leurs femmes ? que tous les pères aient abandonné leurs filles aux palfreniers de l'Aſie ? Ce qui n'eſt pas dans la nature n'eſt jamais vrai. J'aimerais autant croire *Dion Caſſius*, qui aſſure que les graves ſénateurs de Rome propoſèrent un décret par lequel *Céſar* âgé de cinquante-ſept ans aurait le droit de jouir de toutes les femmes qu'il voudrait.

Ceux qui en compilant aujourd'hui l'hiſtoire ancienne, copient tant d'auteurs ſans en examiner aucun, n'auraient-ils pas dû s'appercevoir ou qu'*Hérodote* débitait des fables, ou plutôt que ſon texte était corrompu, & qu'il ne voulait parler que des courtiſannes établies dans toutes les gran-

des villes, & qui même attendaient les passans sur les chemins.

Je ne croirai pas davantage *Sextus Empiricus*, qui prétend que chez les Perses la pédérastie était ordonnée. Quelle pitié! Comment imaginer que les hommes eussent fait une loi, qui, si elle avait été exécutée, aurait détruit la race des hommes? La pédérastie, au contraire, était expressément défendue dans le livre du *Zend*, & c'est ce qu'on voit dans l'abrégé du *Sadder*, où il est dit, (porte 9) *qu'il n'y a point de plus grand péché.*

Strabon dit que les Perses épousaient leurs mères; mais quels sont ses garans? des oui-dire, des bruits vagues. Cela put fournir une épigramme à *Catulle*:

Nam magus ex matre & nato nascatur oportet.

Tout mage doit naître de l'inceste d'une mère & d'un fils.

Une telle loi n'est pas croyable; une épigramme n'est pas une preuve. Si on n'avait pas trouvé de mères qui voulussent coucher avec leurs fils, il n'y aurait donc point eu de pretres chez les Perses. La religion des mages, dont le grand objet était la population, devait plutôt permettre aux pères de s'unir à leurs filles, qu'aux mères de coucher avec leurs enfans, puis qu'un vieillard peut engendrer, & qu'une vieille n'a pas cet avantage.

En un mot, en lisant toute histoire, soyons en garde contre toute fable.

De la Syrie.

Je vois par tous les monumens qui nous restent, que la contrée qui s'étend depuis Alexandrette ou Scanderon, jusqu'auprès de Bagdat, fut nommée toûjours Syrie; que l'alphabet de ces peuples fut toûjours syriaque, que c'est là que furent les anciennes villes de Zobah, de Balbek, de Damas, & depuis celles d'Antioche, de Séleucie, de Palmire. Balk était si ancienne que les Perses prétendent que leur *Bram* ou *Abraham* était venu de Balk chez eux. Où pouvait donc être ce puissant empire d'Assyrie dont on a tant parlé, si ce n'est dans le pays des fables?

Les Gaules tantôt s'étendirent jusqu'au Rhin, tantôt furent plus resserrées; mais qui jamais imagina de placer un vaste empire entre le Rhin & les Gaules? qu'on ait appellé les nations voisines de l'Euphrate Assyriennes, quand elles se furent étendues vers Damas; & qu'on ait appellé Assyriens les peuples de Syrie, quand ils s'approchèrent de l'Euphrate; c'est là où se peut réduire la difficulté. Toutes les nations voisines se sont mêlées, toutes ont été en guerre, & ont changé de limites. Mais lors qu'une fois il s'est élevé des villes capitales, ces villes établissent une différence marquée entre deux nations. Ainsi les Babiloniens ou vainqueurs ou vaincus, furent toûjours différens des peuples de Sy-

rie. Les anciens caractères de la langue syriaque ne furent point ceux des anciens Caldéens.

Le culte, les superstitions, les loix, bonnes ou mauvaises, les usages bizarres ne furent point les mêmes. La Déesse de Syrie si ancienne n'avait aucun rapport avec le culte des Caldéens. Les mages caldéens, babiloniens, persans, ne se firent jamais eunuques comme les prêtres de la Déesse de Syrie; chose étrange, les Syriens révéraient la figure de ce que nous appellons *Priape*, & les prêtres se dépouillaient de leur virilité!

Ce renoncement à la génération ne prouve-t-il pas une grande antiquité, une population considérable? Il n'est pas possible qu'on eût voulu attenter ainsi contre la nature dans un pays où l'espèce aurait été rare.

Les prêtres de *Cibèle* en Phrygie se rendaient eunuques comme ceux de Syrie. Encor une fois, peut-on douter que ce ne fût l'effet de l'ancienne coutume de sacrifier aux Dieux ce qu'on avait de plus cher, & de ne se point exposer devant des êtres qu'on croyait purs, aux accidens de ce qu'on croyait impureté? Peut-on s'étonner après de tels sacrifices de celui que l'on faisait de son prépuce chez d'autres peuples, & de l'amputation d'un testicule chez des nations africaines? Les fables d'*Atis* & de *Combabus* ne sont que des fables, comme celle de *Jupiter* qui rendit eunuque *Saturne* son père. La superstition invente des usages ridicules, & l'esprit romanesque en invente des raisons absurdes.

Ce que je remarquerai encor des anciens Syriens, c'eſt que la ville qui fut depuis nommée la ville ſainte, & Hiérapolis par les Grecs, était nommée par les Syriens *Magog*. Ce mot *Mag* a un grand rapport avec les anciens mages; il ſemble commun à tous ceux qui dans ces climats étaient conſacrés au ſervice de la Divinité. Chaque peuple eut une ville ſainte. Nous ſavons que Thèbes en Egypte était la ville de Dieu, Babilone la ville de Dieu; Apamée en Phrygie était auſſi la ville de Dieu.

Les Hébreux long-tems après, parlent des peuples de *Gog* & de *Magog*; ils pouvaient entendre par ces noms les peuples de l'Euphrate & de l'Oronte: ils pouvaient entendre auſſi les Scythes qui vinrent ravager l'Aſie avant *Cyrus*, & qui dévaſtèrent la Phénicie. Mais il importe fort peu de ſavoir quelle idée paſſait par la tête d'un Juif quand il prononçait *Magog* ou *Gog*.

Au reſte je ne balance pas à croire les Syriens beaucoup plus anciens que les Egyptiens, par la raiſon évidente, que les pays les plus aiſément cultivables ſont néceſſairement les premiers peuplés, & les premiers floriſſans.

Des Phéniciens, & de Sanchoniaton.

Les Phéniciens ſont probablement raſſemblés en corps de peuple auſſi anciennement que les autres habitans de la Syrie. Ils peuvent être moins anciens que les Cal-

déens, parce que leur pays est moins fertile. Sidon, Tyr, Joppé, Berith, Ascalon, sont des terrains ingrats. Le commerce maritime a toujours été la dernière ressource des peuples. On a commencé par cultiver sa terre avant de bâtir des vaisseaux pour en aller chercher de nouvelles au delà des mers. Mais ceux qui sont forcés de s'adonner au commerce maritime ont bientôt cette industrie fille du besoin qui n'aiguillonne point les autres nations. Il n'est parlé d'aucune entreprise maritime, ni des Caldéens, ni des Indiens. Les Egyptiens même avaient la mer en horreur; la mer était leur *Typhon*; un être mal-faisant; & c'est ce qui fait révoquer en doute les quatre cent vaisseaux équipés par *Sésostris* pour aller conquérir l'Inde. Mais les entreprises des Phéniciens sont réelles. Carthage & Cadix fondées par eux, l'Angleterre découverte, leur commerce aux Indes par Eziongaber, leurs manufactures d'étoffes précieuses, leur art de teindre en pourpre, sont des témoignages de leur habileté, & cette habileté fit leur grandeur.

Les Phéniciens furent dans l'antiquité ce qu'étaient les Vénitiens au quinzième siècle, & ce que sont devenus depuis les Hollandais, forcés de s'enrichir par leur industrie.

Le commerce exigeait nécessairement qu'on eût des registres qui tinssent lieu de nos livres de compte, avec des signes aisés & durables pour établir ces registres. L'opinion

qui fait les Phéniciens auteurs de l'écriture alphabétique est donc très-vraisemblable. Je n'assurerais pas qu'ils aient inventé de tels caractères avant les Caldéens, mais leur alphabet fut certainement le plus complet & le plus utile, puisqu'ils peignirent les voyelles que les Caldéens n'exprimaient pas. Ce mot même *Alphabeth*, composé de leurs deux premiers caractères, dépose en faveur des Phéniciens.

Je ne vois point que les Egyptiens aient jamais communiqué leurs lettres, leur langue, à aucun peuple: au contraire, les Phéniciens transmirent leur langue & leur alphabet aux Carthaginois, qui les altérèrent depuis. Leurs lettres devinrent celles des Grecs. Quel préjugé pour l'antiquité des Phéniciens!

Sanchoniaton Phénicien, qui écrivait longtems avant la guerre de Troye, l'histoire des premiers âges, & dont *Eusèbe* nous a conservé quelques fragmens, traduits par *Philon* de Biblos; *Sanchoniaton*, dis-je, nous apprend que les Phéniciens avaient sacrifié de tems immémorial aux élémens & aux vents, ce qui convient en effet à un peuple navigateur. Il voulut dans son histoire s'élever jusqu'à l'origine des choses, comme tous les premiers écrivains; il eut la même ambition que les auteurs du *Zend* & du *Védam*, la même qu'eurent *Manéthon* en Egypte & *Hésiode* en Grèce.

Ce qui prouve la prodigieuse antiquité du livre de *Sanchoniaton*, c'est qu'on en li-

ſait les premières lignes dans les myſtères d'*Iſis* & de *Cérès*, hommage que les Egyptiens & les Grecs n'euſſent pas rendu à un auteur étranger, s'il n'avait pas été regardé comme une des premières ſources des connaiſſances humaines.

Sanchoniaton n'écrivit rien de lui-même; il conſulta toutes les archives anciennes, & ſur-tout le prêtre *Jerombal.* Le nom de *Sanchoniaton* ſignifie en ancien phénicien, Amateur de la vérité. *Porphyre*, *Théodoret*, *Euſèbe* l'avouent. La Phénicie était appellée le pays des Archives, *Kirjath-Sepher.* Quand les Hébreux vinrent s'établir dans une partie de cette contrée, ils lui rendirent ce témoignage, comme on le voit dans *Joſué* & dans les Juges.

Jerombal conſulté par *Sanchoniaton* était prêtre du Dieu ſuprême, que les Phéniciens nommaient *Iaho*, *Jehova*, nom réputé ſacré, adopté chez les Egyptiens, & enſuite chez les Juifs. On voit par les fragmens de ce monument ſi antique, que Tyr exiſtait depuis très-long-tems, quoiqu'elle ne fût pas parvenue encor à être une ville puiſſante.

Ce mot *El*, qui déſignait Dieu chez les premiers Phéniciens, a quelque rapport à l'*Alla* des Arabes; & il eſt probable que de ce monoſyllabe *El*, les Grecs compoſèrent leur *Elios.* Mais ce qui eſt plus remarquable, c'eſt qu'on trouve chez les anciens Phéniciens le mot *Eloa*, *Eloïm*, dont les Hébreux ſe ſervirent très-long-tems après,

quand ils s'établirent dans le Canaan.

C'eſt de la Phénicie que les Juifs prirent tous les noms qu'ils donnèrent à Dieu, *Eloa*, *Jaho*, *Adonaï*; cela ne peut être autrement, puiſque les Juifs ne parlèrent long-tems en Canaan que la langue phénicienne.

Ce mot *Iaho*, ce nom ineffable chez les Juifs, & qu'ils ne prononçaient jamais, était ſi commun dans l'Orient, que *Diodore* dans ſon livre ſecond, en parlant de ceux qui feignirent des entretiens avec les Dieux, dit que Minos *ſe vantait d'avoir communiqué avec le Dieu* Zeus; Zamolxis *avec la déeſſe* Veſta, *& le Juif* Moïſe *avec le Dieu* Iaho, &c.

Ce qui mérite ſur-tout d'être obſervé, c'eſt que *Sanchoniaton* en rapportant l'ancienne coſmologie de ſon pays, parle d'abord du chaos enveloppé d'un air ténébreux, *Chautereb*. L'Erèbe, la nuit d'*Héſiode*, eſt priſe du mot phénicien qui s'eſt conſervé chez les Grecs. Du chaos ſortit *Muth* ou *Moth*, qui ſignifie la matière. Or qui arrangea la matière? C'eſt *Colpi Iaho*, l'Eſprit de Dieu, le vent de Dieu, ou plutôt la bouche de Dieu, la voix de Dieu. C'eſt à la voix de Dieu que naquirent les animaux & les hommes.

Il eſt aiſé de ſe convaincre que cette coſmogonie eſt l'origine de preſque toutes les autres. Le peuple le plus ancien eſt toûjours imité par ceux qui viennent après lui; ils apprennent ſa langue, ils ſuivent une partie de ſes rites, ils s'approprient ſes

antiquités & ses fables. Je sais combien toutes les origines caldéennes, syriennes, phéniciennes, égyptiennes & grecques sont obscures. Quelle origine ne l'est pas? Nous ne pouvons avoir rien de certain sur la formation du monde, que ce que le Créateur du monde aura daigné nous apprendre lui-même. Nous marchons avec sureté jusqu'à certaines bornes: nous savons que Babilone existait avant Rome, que les villes de Syrie étaient puissantes avant qu'on connût Jérusalem, qu'il y avait des rois d'Egypte avant *Jacob*, avant *Abraham*; nous savons quelles sociétés se sont établies les dernières; mais pour savoir précisément quel fut le premier peuple, il faut une révélation.

Au moins nous est-il permis de peser les probabilités & de nous servir de notre raison dans ce qui n'intéresse point nos dogmes sacrés supérieurs à toute raison.

Il est très-avéré que les Phéniciens occupaient depuis long-tems leur pays avant que les Hébreux s'y présentassent. Les Hébreux purent-ils apprendre la langue phénicienne, quand ils erraient loin de la Phénicie dans le désert au milieu de quelques hordes d'Arabes?

La langue phénicienne put-elle devenir le langage ordinaire des Hébreux? & purent-ils écrire dans cette langue du tems de *Josué* parmi des dévastations & des massacres continuels? Les Hébreux après *Josué* devenus long-tems esclaves dans ce même

pays qu'ils avaient mis à feu & à sang, n'apprirent-ils pas alors un peu de la langue de leurs maîtres, comme depuis ils apprirent un peu de caldéen quand ils furent esclaves à Babilone?

N'est-il pas de la plus grande vraisemblance qu'un peuple commerçant, industrieux, savant, établi de tems immémorial, & qui passe pour l'inventeur des lettres, écrivit long-tems avant un peuple errant nouvellement établi dans son voisinage, sans aucune science, sans aucune industrie, sans aucun commerce, subsistant uniquement de rapines?

Peut-on nier sérieusement l'autenticité des fragmens de *Sanchoniaton* conservés par *Eusébe?* ou peut-on imaginer avec le savant *Huet* que *Sanchoniaton* ait puisé chez *Moïse*, quand tout ce qui reste de monumens antiques nous avertit que *Sanchoniaton* vivait à peu près du tems de *Moïse?* Nous ne décidons rien; c'est au lecteur éclairé & judicieux à décider entre *Huet* & *Vandale* qui la réfuté. Nous cherchons la vérité & non la dispute.

Des Scythes, & des Gomerites.

Laissons *Gomer* presqu'au sortir de l'arche, aller subjuguer les Gaules & les peupler en quelques années. Laissons aller *Tubal* en Espagne, & *Magog* dans le nord de l'Allemagne, vers le tems où les fils de *Cham* faisaient une prodigieuse quantité

d'enfans tout noirs vers la Guinée & le Congo. Ces impertinences dégoutantes ſont débitées dans tant de livres, que ce n'eſt pas la peine d'en parler. Les enfans commencent à en rire. Mais par quelle faibleſſe, ou par quelle malignité ſecrete, ou par quelle affectation de montrer une éloquence déplacée, tant d'hiſtoriens ont-ils fait de ſi grands éloges des Scythes qu'ils ne connaiſſaient pas ?

Pourquoi *Quinte-Curce*, en parlant des Scythes qui habitaient au nord de la Sogdiane au delà de l'Oxus, (qu'il prend pour le Tanaïs qui en eſt à cinq cents lieues) pourquoi, dis-je, *Quinte-Curce* met-il une harangue philoſophique dans la bouche de ces barbares ? pourquoi ſuppoſe-t-il qu'ils reprochent à *Alexandre* ſa ſoif de conquérir ? pourquoi leur fait-il dire qu'*Alexandre* eſt le plus fameux voleur de la terre, eux qui avaient exercé le brigandage dans toute l'Aſie ſi long-tems avant lui ? pourquoi enfin *Quinte-Curce* peint-il ces Scythes comme les plus juſtes de tous les hommes ? La raiſon en eſt que, comme il place le Tanaïs du côté de la mer Caſpienne en mauvais géographe, il parle du prétendu déſintéreſſement des Scythes en déclamateur.

Si *Horace* en oppoſant les mœurs des Scythes à celles des Romains, fait en vers harmonieux le panégyrique de ces barbares, s'il dit,

Campeſtres melius Scythæ
Quorum plauſtra vagas rite trahunt domos
Vivunt & rigidi Getæ.

Voyez

Voyez les habitans de l'affreuse Scythie
Qui vivent sur des chars,
Avec plus d'innocence ils consument leur vie
Que le peuple de Mars ;

c'est qu'*Horace* parle en poëte un peu satyrique, qui est bien aise d'élever des étrangers aux dépens de son pays.

C'est par la même raison que *Tacite* s'épuise à louer les barbares Germains, qui pillaient les Gaules & qui immolaient des hommes à leurs abominables Dieux. *Tacite*, *Quinte-Curce*, *Horace* ressemblent à ces pédagogues, qui pour donner de l'émulation à leurs disciples, prodiguent en leur présence des louanges à des enfans étrangers, quelques grossiers qu'ils puissent être.

Les Scythes sont ces mêmes barbares que nous avons depuis appellés Tartares ; ce sont ceux-là mêmes qui long-tems avant *Alexandre* avaient ravagé plusieurs fois l'Asie, & qui ont été les déprédateurs d'une grande partie du continent. Tantôt sous le nom de Monguls, ou de Huns, ils ont asservi la Chine & les Indes ; tantôt sous le nom de Turcs, ils ont chassé les Arabes qui avaient conquis une partie de l'Asie. C'est de ces vastes campagnes que partirent les Huns pour aller jusqu'à Rome. Voilà ces hommes désintéressés & justes, dont nos compilateurs vantent encor aujourd'hui l'équité quand ils copient *Quinte-Curce*. C'est ainsi qu'on nous accable d'histoires anciennes sans choix & sans jugement ; on

les lit à peu près avec le même eſprit qu'elles ont été faites, & on ne ſe met dans la tête que des erreurs.

Les Ruſſes habitent aujourd'hui l'ancienne Scythie européane; ce ſont eux qui ont fourni à l'hiſtoire des vérités bien étonnantes. Il y a eu ſur la terre des révolutions qui ont plus frappé l'imagination; il n'y en a pas une qui ſatisfaſſe autant l'eſprit humain & qui lui faſſe autant d'honneur. On a vu des conquérans & des dévaſtations; mais qu'un ſeul homme ait en vingt années changé les mœurs, les loix, l'eſprit du plus vaſte empire de la terre, que tous les arts ſoient venus en foule embellir des déſerts, c'eſt là ce qui eſt admirable. Une femme qui ne ſavait ni lire ni écrire, perfectionna ce que *Pierre le grand* avait commencé. Une autre femme (*Eliſabeth*) étendit encor ces nobles commencemens. Une autre impératrice encore, eſt allée plus loin que les deux autres; ſon génie s'eſt communiqué à ſes ſujets; les révolutions du palais n'ont pas retardé d'un moment les progrès de la félicité de l'empire; & enfin, on a vu en un demi-ſiécle la cour de Scythie plus éclairée que ne l'ont été jamais la Grèce & Rome.

De l'Arabie.

Si l'on eſt curieux de monumens tels que ceux de l'Egypte, je ne crois pas qu'on doive les chercher en Arabie. La Mecque

fut, dit-on, bâtie vers le tems d'*Abraham*; mais elle est dans un terrain si sablonneux & si ingrat, qu'il n'y a pas d'apparence qu'elle ait été fondée avant celles qu'on éleva près des fleuves dans des contrées fertiles. Plus de la moitié de l'Arabie est un vaste désert, ou de sables, ou de pierres. Mais l'Arabie heureuse a mérité ce nom, en ce qu'étant environnée de solitudes & d'une mer orageuse, elle a été à l'abri de la rapacité des voleurs appellés conquérans jusqu'à *Mahomet*, ou plutôt elle fut la compagne de ses victoires. Cet avantage est bien au dessus de ses aromates, de son encens, de sa canelle qui est d'une espèce médiocre, & même de son caffé qui fait aujourd'hui sa richesse.

L'Arabie déserte est ce pays malheureux habité par quelques Amalécites, Moabites, Madianites; pays affreux, qui ne contient pas aujourd'hui neuf à dix mille Arabes errans & voleurs, & qui ne peut en nourrir davantage. C'est dans ces mêmes déserts qu'il est dit que deux millions d'Hébreux passèrent quarante années. Ce n'est point la vraie Arabie, & ce pays est souvent appellé désert de Syrie.

L'Arabie pétrée n'est ainsi appellée que du nom de *Pétra*, petite forteresse, à qui sûrement les Arabes n'avaient pas donné ce nom, mais qui fut nommée ainsi par les Grecs vers le tems d'*Alexandre*. Cette Arabie pétrée est fort petite, & peut être confondue, sans lui faire tort, avec l'Arabie

déserte. L'une & l'autre ont toûjours été habitées par des hordes vagabondes.

Pour cette vaste partie appellée heureuse, près de la moitié consiste aussi en déserts ; mais quand on avance quelques milles dans les terres, soit à l'orient de Moka, soit même à l'orient de la Mecque, c'est alors qu'on trouve le pays le plus agréable de la terre. L'air y est parfumé, dans un été continuel, de l'odeur des plantes aromatiques que la nature y fait croître sans culture. Mille ruisseaux descendent des montagnes & entretiennent une fraîcheur perpétuelle, qui tempère l'ardeur du soleil sous des ombrages toûjours verds.

C'est sur-tout dans ces pays que le mot de jardin, paradis, signifia la faveur céleste.

Les jardins de Saana vers Aden, furent plus fameux chez les Arabes, que ne le furent depuis ceux d'*Alcinoüs* chez les Grecs. Et cet Aden ou Eden, était nommé le lieu des délices. On parle encor d'un ancien *Shedad*, dont les jardins n'étaient pas moins renommés. La félicité dans ces climats brulans était l'ombrage.

Ce vaste pays de l'Yemen est si beau, ses ports sont si heureusement situés sur l'Océan indien, qu'on prétend qu'*Alexandre* voulut conquérir l'Yemen pour en faire le siége de son empire, & y établir l'entrepôt du commerce du monde. Il eût entretenu l'ancien canal des rois d'Egypte, qui joignait le Nil à la mer Rouge ; & tous les trésors de l'Inde auraient passé d'Aden,

ou d'Eden, à sa ville d'Alexandrie. Une telle entreprise ne ressemble pas à ces fables insipides & absurdes dont toute histoire ancienne est remplie. Il eût falu à la vérité subjuguer toute l'Arabie. Si quelqu'un le pouvait, c'était *Alexandre.* Mais il paraît que ces peuples ne le craignirent point; ils ne lui envoyèrent pas même des députés quand il tenait sous le joug l'Egypte & la Perse.

Les Arabes défendus par leurs déserts & par leur courage, n'ont jamais subi le joug étranger. *Trajan* ne conquit qu'un peu de l'Arabie pétrée. Aujourd'hui même ils bravent la puissance du Turc. Ce grand peuple a toujours été aussi libre que les Scythes, & plus civilisé qu'eux.

Il faut bien se garder de confondre ces anciens Arabes avec les hordes qui se disent descendues d'*Ismaël.* Les Ismaélites, ou Agaréens, ou ceux qui se disaient enfans de *Cethura*, étaient des tribus étrangères, qui ne mirent jamais le pied dans l'Arabie heureuse. Leurs hordes erraient dans l'Arabie pétrée, vers le pays de Madian; elles se mêlèrent depuis avec les vrais Arabes du tems de *Mahomet*, quand elles embrassèrent sa religion.

Ce sont les peuples de l'Arabie proprement dite, qui étaient véritablement indigènes, c'est-à-dire, qui de tems immémorial habitaient ce beau pays sans mélange d'aucune autre nation, sans avoir jamais été ni conquis, ni conquérans. Leur reli-

gion était la plus naturelle & la plus ſimple de toutes ; c'était le culte d'un Dieu, & la vénération pour les étoiles, qui ſemblaient ſous un ciel ſi beau & ſi pur, annoncer la grandeur de Dieu avec plus de magnificence que le reſte de la nature. Ils regardaient les planètes comme des médiatrices entre Dieu & les hommes. Ils eurent cette religion juſqu'à *Mahomet*. Je crois bien qu'il y eut beaucoup de ſuperſtitions, puiſqu'ils étaient hommes ; mais ſéparés du reſte du monde par des mers & des déſerts, poſſeſſeurs d'un pays délicieux, & ſe trouvant au deſſus de tout beſoin & de toute crainte, ils durent être néceſſairement moins méchans & moins ſuperſtitieux que d'autres nations.

On ne les avait jamais vus ni envahir le bien de leurs voiſins comme des bêtes carnaſſières affamées, ni égorger les faibles, en prétextant les ordres de la Divinité, ni faire leur cour aux puiſſans en les flattant par de faux oracles. Leurs ſuperſtitions ne furent ni abſurdes ni barbares.

On ne parle point d'eux dans nos hiſtoires univerſelles fabriquées dans notre Occident. Je le crois bien ; ils n'ont aucun rapport avec la petite nation juive qui eſt devenue l'objet & le fondement de nos hiſtoires prétendues univerſelles, dans leſquelles un certain genre d'auteurs ſe copiant les uns les autres, oublient tous les trois quarts de la terre.

De Bram, Abram, Abraham.

Il semble que ce nom de *Bram*, *Brama*, *Abram*, *Ibrahim*, soit un des noms des plus communs aux anciens peuples de l'Asie. Les Indiens que nous croyons une des premières nations, font de leur *Brama* un fils de Dieu, qui enseigna aux brames la manière de l'adorer. Ce nom fut en vénération de proche en proche. Les Arabes, les Caldéens, les Persans se l'approprièrent, & les Juifs le regardèrent comme un de leurs patriarches. Les Arabes qui trafiquaient avec les Indiens, eurent probablement les premiers quelques idées confuses de *Brama*, qu'ils nommèrent *Abrama*, & dont ensuite ils se vantèrent d'être descendus. Les Caldéens l'adoptèrent comme un législateur. Les Perses appellaient leur ancienne religion, *Millat Ibrahim*; les Mèdes *Kish Ibrahim*. Ils prétendaient que cet *Ibrahim*, ou *Abraham*, était de la Bactriane, & qu'il avait vécu près de la ville de Balk. Ils révéraient en lui un prophète de la religion de l'ancien *Zoroastre*. Il n'appartient sans doute qu'aux Hébreux, puisqu'ils le reconnaissent pour leur père dans leurs livres sacrés.

Des savans ont cru que le nom était indien, parce que les prêtres indiens s'appellaient brames, brachmanes, & que plusieurs de leurs institutions sacrées ont un rapport immédiat à ce nom, au lieu que

chez les Asiatiques occidentaux vous ne voyez aucun établissement qui tire son nom d'*Abram*, ou *Abraham*. Nulle société ne s'est jamais nommée *Abramique*. Nul rite, nulle cérémonie de ce nom. Mais puisque les livres juifs disent qu'*Abraham* est la tige des Hébreux, il faut les croire sans difficulté.

L'Alcoran cite, touchant *Abraham*, les anciennes histoires arabes; mais il en dit très-peu de chose. Elles prétendent que cet *Abraham* fonda la Mecque.

Les Juifs le font venir de Caldée, & non pas de l'Inde, ou de la Bactriane; ils étaient voisins de la Caldée; l'Inde & la Bactriane leur étaient inconnues. *Abraham* était un étranger pour tous ces peuples, & la Caldée était un pays dès long-tems renommé pour les sciences & les arts; c'était un honneur, humainement parlant, pour une petite nation renfermée dans la Palestine, de compter un ancien sage réputé caldéen au nombre de ses ancètres.

S'il est permis d'examiner la partie historique des livres judaïques par les mêmes régles qui nous conduisent dans la critique des autres histoires, il faut convenir avec tous les commentateurs que le récit des aventures d'*Abraham* tel qu'il se trouve dans le pentateuque, serait sujet à quelques difficultés, s'il se trouvait dans une autre histoire.

La Genèse dit qu'*Abraham* sortit d'Aran âgé de soixante & quinze ans, après la mort de son père.

Mais la même Genèse dit que *Tharé* son père l'ayant engendré à soixante & dix ans, vécut jusques à deux cents-cinq. Ainsi *Abraham* avait cent trente-cinq ans quand il quitta la Caldée. Il paraît étrange qu'à cet âge il ait abandonné le fertile pays de la Mésopotamie, pour aller à trois cent milles de là, dans la contrée stérile & pierreuse de Sichem, qui n'était point un lieu de commerce. De Sichem on le fait aller acheter du bled à Memphis, qui est environ à six cent milles; & dès qu'il arrive, le roi devient amoureux de sa femme âgée de soixante & quinze ans.

Je ne touche point à ce qu'il y a de divin dans cette histoire; je m'en tiens toûjours aux recherches de l'antiquité. Il est dit qu'*Abraham* reçut de grands présens du roi d'Egypte. Ce pays était dès-lors un puissant état; la monarchie était établie, les arts y étaient donc cultivés; le fleuve avait été domté, on avait creusé par-tout des canaux pour recevoir ses inondations, sans quoi la contrée n'eût pas été habitable.

Or je demande à tout homme sensé, s'il n'avait pas falu des siécles pour établir un tel empire dans un pays long-tems inaccessible & dévasté par les eaux mêmes qui le fertilisèrent? *Abram*, selon la Genèse, arriva en Egypte deux mille ans avant notre ère vulgaire. Il faut donc pardonner aux *Manéthons*, aux *Hérodotes*, aux *Diodores*, aux *Eratosthènes*, & à tant d'autres;

la prodigieuſe antiquité qu'ils accordent tous au royaume d'Egypte; & cette antiquité devait être très-moderne en comparaiſon de celle des Caldéens & des Syriens.

Qu'il ſoit permis d'obſerver un trait de l'hiſtoire d'*Abraham*. Il eſt repréſenté au ſortir de l'Egypte comme un paſteur Nomade, errant entre le mont Carmel & le lac Aſphaltide; c'eſt le déſert le plus aride de l'Arabie pétrée. Il y voiture ſes tentes avec trois cents dix-huit ſerviteurs, & ſon neveu *Lot* eſt établi dans la ville ou bourg de Sodome. Un roi de Babilone, un roi de Perſe, un roi de Pont, & un roi de pluſieurs autres nations, ſe liguent enſemble pour faire la guerre à Sodome & à quatre bourgades voiſines. Ils prennent ces bourgs & Sodome. *Lot* eſt leur priſonnier. Il n'eſt pas aiſé de comprendre comment cinq grands rois ſi puiſſans ſe liguèrent pour venir ainſi attaquer une horde d'Arabes dans un coin de terre ſi ſauvage, ni comment *Abraham* défit de ſi puiſſans monarques avec trois cent valets de campagne, ni comment il les pourſuivit juſques par delà Damas. Quelques traducteurs ont mis *Dan* pour *Damas;* mais *Dan* n'exiſtait pas du tems de *Moïſe*, encor moins du tems d'*Abraham*. Il y a de l'extrémité du lac Aſphaltide où Sodome était ſituée, juſqu'à Damas, plus de trois cent milles de route. Tout cela eſt au deſſus de nos conceptions. Tout eſt miraculeux dans l'hiſtoire des Hébreux. Nous l'avons déja dit, & nous re-

difons encore que nous croyons ces prodiges & tous les autres, fans aucun examen.

De l'Inde.

S'il eft permis de faire des conjectures, les Indiens vers le Gange font peut-être les hommes les plus anciennement raffemblés en corps de peuple. Il eft certain que le terrain où les animaux trouvent la pâture la plus facile eft bientôt couvert de l'efpèce qu'elle peut nourrir. Or il n'y a point de contrée au monde où l'efpèce humaine ait fous fa main des alimens plus fains, plus agréables & en plus grande abondance, que vers le Gange; le ris y croît fans culture; l'ananas, le cocos, la datte, le figuier, préfentent de tous côtés des mets délicieux; l'oranger, le citronnier, fourniffent à la fois des boiffons rafraîchiffantes avec quelque nourriture. Les cannes de fucre font fous la main. Les palmiers, les figuiers à larges feuilles, donnent le plus épais ombrage. On n'a pas befoin dans ce pays d'écorcher des troupeaux pour défendre fes enfans des rigueurs des faifons; on les élève encor aujourd'hui tout nuds jufqu'à la puberté. Jamais on ne fut obligé dans ce pays de rifquer fa vie pour la foutenir, en attaquant les animaux, & en fe nourriffant de leurs membres déchirés, comme on a fait prefque par-tout ailleurs.

Les hommes fe feront raffemblés d'euxmêmes en fociété dans ce climat heureux;

on ne se sera point disputé un terrain aride pour y établir de maigres troupeaux ; on ne se sera point fait la guerre pour un puits, pour une fontaine, comme ont fait des barbares dans l'Arabie pétrée.

Je ne parlerai point ici des anciens monumens dont les brames se vantent ; il suffit de savoir que les raretés les plus antiques que l'empereur chinois *Cam-hi* eût dans son palais étaient indiennes : il montrait à nos missionnaires mathématiciens d'anciennes monnoies indiennes, frappées au coin, fort antérieures aux monnoies de cuivre des empereurs chinois : & c'est probablement des Indiens que les rois de Perse apprirent l'art monétaire.

Les Grecs avant *Pythagore* voyageaient dans l'Inde pour s'instruire. Les signes des sept planètes & des sept métaux sont encor dans presque toute la terre ceux que les Indiens inventèrent : les Arabes furent obligés de prendre leurs chiffres. Celui des jeux qui fait le plus d'honneur à l'esprit humain nous vient incontestablement de l'Inde ; les éléphans auxquels nous avons substitué des tours, en sont une preuve.

Enfin, les peuples les plus anciennement connus, Persans, Phéniciens, Arabes, Egyptiens, allèrent de tems immémorial trafiquer dans l'Inde, pour en rapporter les épiceries que la nature n'a données qu'à ces climats, sans que jamais les Indiens allassent rien demander à aucune de ces nations.

On nous parle d'un *Bacchus*, qui partit, dit-on, d'Egypte, ou d'une contrée de l'Asie occidentale, pour conquérir l'Inde. Ce *Bacchus* quel qu'il soit, savait donc qu'il y avait au bout de notre continent une nation qui valait mieux que la sienne. Le besoin fit les premiers brigands; ils n'envahirent l'Inde que parce qu'elle était riche, & sûrement le peuple riche est rassemblé, civilisé, policé, long-tems avant le peuple voleur.

Ce qui me frappe le plus dans l'Inde, c'est cette ancienne opinion de la transmigration des ames, qui s'étendit avec le tems jusqu'à la Chine & dans l'Europe. Ce n'est pas que les Indiens sussent ce que c'est qu'une ame: mais ils imaginaient que ce principe, soit aérien, soit igné, allait successivement animer d'autres corps. Remarquons attentivement ce systême de philosophie qui tient aux mœurs. C'était un grand frein pour les pervers que la crainte d'être condamnés par *Visnou*, & par *Brama*, à devenir les plus vils & les plus malheureux des animaux. Nous verrons bientôt que tous les grands peuples avaient une idée d'une autre vie, quoiqu'avec des notions différentes. Je ne vois guères parmi les anciens empires que les Chinois qui n'établirent pas la doctrine de l'immortalité de l'ame. Leurs premiers législateurs ne promulguèrent que des loix morales; ils crurent qu'il suffisait d'exhorter les hommes à la vertu, & de les y forcer par une police sévère.

Les Indiens eurent un frein de plus en embraſſant la doctrine de la métempſycoſe ; la crainte de tuer ſon père ou ſa mère en tuant des hommes & des animaux, leur inſpira une horreur pour le meurtre & pour toute violence, qui devint chez eux une ſeconde nature. Ainſi tous les Indiens, dont les familles ne ſe ſont alliées ni aux Arabes, ni aux Tartares, ſont encor aujourd'hui les plus doux de tous les hommes. Leur religion & la température de leur climat, rendirent ces peuples entiérement ſemblables à ces animaux paiſibles que nous élevons dans nos bergeries, & dans nos colombiers pour les égorger à notre plaiſir. Toutes les nations farouches qui deſcendirent du Caucaſe, du Taurus, & de l'Immaüs pour ſubjuguer les habitans des bords de l'Inde, de l'Hidaſpe, du Gange, les aſſervirent en ſe montrant.

C'eſt ce qui arriverait aujourd'hui à ces chrétiens primitifs appellés Quakers, auſſi pacifiques que les Indiens ; ils ſeraient dévorés par les autres nations, s'ils n'étaient protégés par leurs belliqueux compatriotes. La religion chrétienne que ces ſeuls primitifs ſuivent à la lettre, eſt auſſi ennemie du ſang que la pythagoricienne. Mais les peuples chrétiens n'ont jamais obſervé leur religion, & les anciennes caſtes indiennes ont toûjours pratiqué la leur. C'eſt que le Pythagoriſme eſt la ſeule religion au monde qui ait ſu faire de l'horreur du meurtre une piété filiale & un ſentiment religieux.

La tranſmigration des ames eſt un ſyſtème ſi ſimple, & même ſi vraiſemblable aux yeux des peuples ignorans, il eſt ſi facile de croire que ce qui anime un homme peut enſuite en animer un autre, que tous ceux qui adoptèrent cette religion, crurent voir les ames de leurs parens dans tous les hommes qui les environnaient. Ils ſe crurent tous frères, pères, mères, enfans, les uns des autres. Cette idée inſpirait néceſſairement une charité univerſelle. On tremblait de bleſſer un être qui était de la famille: en un mot l'ancienne religion de l'Inde, & celle des lettrés à la Chine, ſont les ſeules dans leſquelles les hommes n'aient point été barbares. Comment put-il arriver qu'enſuite ces mêmes hommes qui ſe faiſaient un crime d'égorger un animal, permiſſent que les femmes ſe brûlaſſent ſur le corps de leurs maris, dans la vaine eſpérance de renaître dans des corps plus beaux & plus heureux? c'eſt que le fanatiſme & les contradictions ſont l'appanage de la nature humaine.

Il faut ſur-tout conſidérer que l'abſtinence de la chair des animaux eſt une ſuite de la nature du climat. L'extrême chaleur & l'humidité y pourriſſent bientôt la viande, elle y eſt une très-mauvaiſe nourriture. Les liqueurs fortes y ſont auſſi défendues par la nature qui exige dans l'Inde des boiſſons rafraîchiſſantes. La métempſycoſe paſſa à la vérité chez nos nations ſeptentrionales. Les Celtes crurent qu'ils renaîtraient dans d'autres corps: mais ſi les druïdes avaient ajouté

à cette doctrine la défenſe de manger de la chair, ils n'auraient pas été obéis.

Nous ne connaiſſons preſque rien des anciens rites des brames conſervés juſques à nos jours. Ils communiquent peu les livres du *Hanſcrit* qu'ils ont encor dans cette ancienne langue ſacrée: leurs *Védams* ont été auſſi long-tems inconnus que le *Zend* des Perſes, & que les cinq *Kings* des Chinois. Il n'y a guères que ſix vingts ans que les Européans eurent les premières notions des cinq *Kings*: & le *Zend* n'a été vu que par le célèbre docteur *Hide*, qui n'eut pas de quoi l'acheter, & de quoi payer l'interprète, & par le marchand *Chardin* qui ne voulut pas en donner le prix qu'on lui en demandait. Nous n'eumes que cet extrait du *Zend*, ce *Sadder* dont j'ai parlé fort au long.

Un hazard plus heureux a procuré à la bibliothèque de Paris, un ancien livre des brames, c'eſt l'*Ezourvédam*, écrit avant l'expédition d'*Alexandre* dans l'Inde, avec un rituel de tous les anciens rites des bracmanes, intitulé le *Cormo-Védam*: ce manuſcrit traduit par un brame, n'eſt pas à la vérité le *Védam* lui-même; mais c'eſt un réſumé des opinions & des rites contenus dans cette loi. Nous pouvons donc nous flatter d'avoir aujourd'hui quelque connaiſſance des trois plus anciens écrits qui ſoient au monde.

Il faut deſeſpérer d'avoir jamais rien des Egyptiens; leurs livres ſont perdus; leur religion s'eſt anéantie; ils n'entendent plus leur

leur ancienne langue vulgaire, encor moins la ſacrée. Ainſi ce qui était plus près de nous, plus facile à conſerver, dépoſé dans des bibliothèques immenſes, a péri pour jamais; & nous avons trouvé au bout du monde des monumens non moins autentiques, que nous ne devions pas eſpérer de découvrir.

On ne peut douter de la vérité, de l'autenticité de ce rituel des bracmanes dont je parle. L'auteur aſſurément ne flatte pas ſa ſecte; il ne cherche point à déguiſer ſes ſuperſtitions, à leur donner quelque vraiſemblance par des explications forcées, à les excuſer par des allégories. Il rend compte des loix les plus extravagantes avec la ſimplicité de la candeur. L'eſprit humain paraît là dans toute ſa miſère. Si les brames obſervaient toutes les loix de leur *Védam*, il n'y a point de moine qui voulût s'aſſujettir à cet état. A peine le fils d'un brame eſt-il né, qu'il eſt l'eſclave des cérémonies. On frotte ſa langue avec de la poix réſine, détrempée dans de la farine; on prononce le mot *Oum*; on invoque vingt divinités avant qu'on lui ait coupé le bout du nombril; mais auſſi on lui dit, *Vivez pour commander aux hommes*; & dès qu'il peut parler, on lui fait ſentir la dignité de ſon être. En effet, les bracmanes furent long-tems ſouverains dans l'Inde, & la théocratie fut établie dans cette vaſte contrée plus qu'en aucun pays du monde.

Bientôt on expoſe l'enfant à la lune: on prie l'Etre ſuprême d'effacer les péchés que

l'enfant peut avoir commis, quoiqu'il ne soit né que depuis huit jours: on adresse des antiennes au feu; on donne à l'enfant avec cent cérémonies le nom de *Chormo*, qui est le titre d'honneur des brames.

Dès que cet enfant peut marcher, il passe sa vie à se baigner & à réciter des prières. Il fait le sacrifice des morts; & ce sacrifice est institué pour que *Brama* donne à l'ame des ancêtres de l'enfant une demeure agréable dans d'autres corps.

On fait des prières aux cinq vents qui peuvent sortir par les cinq ouvertures du corps humain. Cela n'est pas plus étrange que les prières récitées au dieu *Pet* par les bonnes vieilles de Rome.

Nulle fonction de la nature, nulle action chez les brames sans prières. La première fois qu'on rase la tête de l'enfant, le père dit au rasoir dévotement, *Rasoir, rase mon fils comme tu as rasé le Soleil & le Dieu Indro.* Il se pourrait après tout que le dieu *Indro* eût été autrefois rasé: mais pour le soleil, cela n'est pas aisé à comprendre, à moins que les brames n'aient eu notre *Apollon*, que nous représentons encor sans barbe.

Le récit de toutes ces cérémonies serait aussi ennuyeux qu'elles nous paraissent ridicules; & dans leur aveuglement ils en disent autant des nôtres; mais il y a chez eux un mystère qui ne doit pas être passé sous silence: c'est le *Matricha Machom.* On

se donne par ce mystère un nouvel être, une nouvelle vie.

L'ame est supposée être dans la poitrine; & c'est en effet le sentiment de presque toute l'antiquité. On passe la main de la poitrine à la tête, en appuyant sur le nerf qu'on croit aller d'un de ces organes à l'autre; & on conduit ainsi son ame à son cerveau; quand on est sûr que son ame est bien montée, alors le jeune homme s'écrie que son ame & son corps sont réunis à l'Être suprême; & dit, *Je suis moi-même une partie de la Divinité.*

Cette opinion a été celle des plus respectables philosophes de la Grèce, de ces Stoïciens qui ont élevé la nature humaine au dessus d'elle-même; celle des divins *Antonins*; & il faut avouer que rien n'était plus capable d'inspirer de grandes vertus. Se croire une partie de la Divinité, c'est s'imposer la loi de ne rien faire qui ne soit digne de Dieu même.

On trouve dans cette loi des bracmanes dix commandemens; & ce sont dix péchés à éviter. Ils sont divisés en trois espèces, les péchés du corps, ceux de la parole, ceux de la volonté. Frapper, tuer son prochain, le voler, violer les femmes, ce sont les péchés du corps; dissimuler, mentir, injurier, ce sont les péchés de la parole; ceux de la volonté consistent à souhaiter le mal, à regarder le bien des autres avec envie, à n'être pas touché des misères d'autrui. Ces dix commandemens font pardon-

ner tous les rites ridicules. On voit évidemment que la morale est la même chez toutes les nations civilisées, & que les usages les plus consacrés chez un peuple, paraissent aux autres ou extravagans ou haïssables. Les rites établis divisent aujourd'hui le genre humain, & la morale le réunit.

La superstition n'empêcha jamais les bracmanes de reconnaître un Dieu unique. *Strabon* dans son quinziéme livre dit qu'ils adorent un Dieu suprême, qu'ils gardent le silence plusieurs années avant d'oser parler, qu'ils sont sobres, chastes, tempérans, qu'ils vivent dans la justice, & qu'ils meurent sans regret. C'est le témoignage que leur rendent *St. Clément d'Alexandrie*, *Apulée*, *Porphyre*, *Pallade*, *St. Ambroise*. N'oublions pas sur-tout qu'ils eurent un paradis terrestre, & que les hommes qui abusèrent des bienfaits de Dieu furent chassés de ce paradis.

La chûte de l'homme dégénéré est le fondement de la théologie de presque toutes les anciennes nations. Le penchant naturel de l'homme à se plaindre du présent, & à vanter le passé, a fait imaginer par-tout une espèce d'âge d'or auquel les siécles de fer ont succédé. Ce qui est plus singulier encore, c'est que le *Védam* des anciens bracmanes enseigne que le premier homme fut *Adimo*, & la premiere femme *Procriti*. *Adimo* signifiait *Seigneur*, & *Procriti* voulait dire *la vie*; comme *Eva* chez les Phéniciens & les Hébreux signifiait aussi la vie

ou le *serpent*. Cette conformité mérite une grande attention.

De la Chine.

Oserons-nous parler des Chinois sans nous en rapporter à leurs propres annales? elles sont confirmées par le témoignage unanime de nos voyageurs de différentes sectes, jacobins, jésuites, luthériens, calvinistes, tous intéressés à se contredire. Il est évident que l'empire de la Chine était formé il y a plus de quatre mille ans. Ce peuple antique n'entendit jamais parler d'aucune de ces révolutions physiques, de ces inondations, de ces incendies dont la faible mémoire s'était conservée & altérée dans les fables du déluge de *Deucalion*, & de la chûte de *Phaëton*. Le climat de la Chine avait donc été préservé de ces fléaux, comme il le fut toûjours de la peste proprement dite, qui a tant de fois ravagé l'Afrique, l'Asie & l'Europe.

Si quelques annales portent un caractère de certitude, ce sont celles des Chinois, qui ont joint, comme on l'a déja dit ailleurs, l'histoire du ciel à celle de la terre. Seuls de tous les peuples ils ont constamment marqué leurs époques par les éclipses, par les conjonctions des planètes; & nos astronomes qui ont examiné leurs calculs, ont été étonnés de les trouver presque tous véritables. Les autres nations inventèrent des fables allégoriques, & les Chi-

nois écrivirent leur histoire la plume & l'astrolabe à la main, avec une simplicité dont on ne trouve point d'exemple dans le reste de l'Asie.

Chaque regne de leurs empereurs a été écrit par des contemporains; nulle différente manière de compter parmi eux; nulles chronologies qui se contredisent. Nos voyageurs missionnaires rapportent avec candeur que lorsqu'ils parlèrent au sage empereur *Cam-hi* des variations considérables de la chronologie de la Vulgate, des Septante, & des Samaritains, *Cam-hi* leur répondit, Est-il possible que les livres en qui vous croyez se combattent?

Les Chinois écrivaient sur des tablettes légères de bambou, quand les Caldéens n'écrivaient encor que sur la brique; & ils ont même encor de ces anciennes tablettes que leurs vernis ont préservées de la pourriture. Ce sont peut-être les plus anciens monumens du monde. Point d'histoire chez eux avant celles de leurs empereurs; point de fictions, aucun prodige, nul homme inspiré qui se dise demi-Dieu comme chez les Egyptiens & chez les Grecs; dès que ce peuple écrit, il écrit raisonnablement.

Il diffère sur-tout des autres nations, en ce que leur histoire ne fait aucune mention d'un collége de prêtres qui ait jamais influé sur les loix. Les Chinois ne remontent point jusqu'aux tems sauvages où les hommes eurent besoin qu'on les trompât pour les conduire. D'autres peuples com-

mencérent leur hiſtoire par l'origine du monde; le *Zend* des Perſes, le *Shaſta* & le *Védam* des Indiens, *Sanchoniaton*, *Manethon*, enfin, juſqu'à *Héſiode*, tous remontent à l'origine des choſes, à la formation du monde. Les Chinois n'ont point eu cette folie; leur hiſtoire n'eſt que celle des tems hiſtoriques.

C'eſt ici qu'il faut ſur-tout appliquer notre grand principe, qu'une nation dont les premières chroniques atteſtent l'exiſtence d'un vaſte empire puiſſant & ſage, doit avoir été raſſemblée en corps de peuple pendant des ſiécles antérieurs. Voilà ce peuple qui depuis plus de quatre mille ans écrit journellement ſes annales. Encor une fois, n'y aurait-il pas de la démence à ne pas voir que pour être exercé dans tous les arts qu'exige la ſociété des hommes, & pour en venir non ſeulement juſqu'à écrire, mais juſqu'à bien écrire, il avait falu plus de tems que l'empire chinois n'a duré, en ne comptant que depuis l'empereur *Fo-hi* juſqu'à nos jours? Il n'y a point de lettré à la Chine qui doute que les cinq *Kings* n'aient été écrits deux mille trois cents ans avant notre ère vulgaire. Ce monument précède donc de quatre cent années les premières obſervations babiloniennes envoyées en Grèce par *Calliſthène*. De bonne foi ſied-il bien à des lettrés de Paris de conteſter l'antiquité d'un livre chinois, regardé comme autentique par tous les tribunaux de la Chine?

Les premiers rudimens sont en tout genre plus lents chez les hommes que les grands progrès. Souvenons nous toûjours que presque personne ne savait écrire il y a cinq cents ans, ni dans le Nord, ni en Allemagne, ni parmi nous. Ces tailles dont se servent encor aujourd'hui nos boulangers, étaient nos hiéroglyphes & nos livres de compte. Il n'y avait point d'autre arithmétique pour lever les impôts, & le nom de taille l'atteste encor dans nos campagnes. Nos coutumes capricieuses, qui n'ont été rédigées par écrit que depuis quatre cents cinquante ans, nous apprennent assez combien l'art d'écrire était rare alors. Il n'y a point de peuple en Europe qui n'ait fait en dernier lieu plus de progrès en un demi-siécle dans tous les arts, qu'il n'en avait fait depuis les invasions des Barbares jusqu'au quatorziéme siécle.

Je n'examinerai point ici pourquoi les Chinois, parvenus à connaître & à pratiquer tout ce qui est utile à la société, n'ont pas été aussi loin que nous allons aujourd'hui dans les sciences. Ils sont aussi mauvais physiciens, je l'avoue, que nous l'étions il y a deux cents ans, & que les Grecs & les Romains l'ont été; mais ils ont perfectionné la morale, qui est la première des sciences.

Leur vaste & populeux empire était déja gouverné comme une famille, dont le monarque était le père, & dont quarante tribunaux de législation étaient regardés com-

me les frères aînés, quand nous étions errans en petit nombre dans la forêt des Ardennes.

Leur religion était simple, sage, auguste, libre de toute superstition & de toute barbarie, quand nous n'avions pas même encor des *Teutates* à qui des druides sacrifiaient les enfans de nos ancêtres dans de grandes mannes d'osier.

Les empereurs chinois offraient eux-mêmes au Dieu de l'univers, au *Chang-ti*, au *Tien*, au principe de toutes choses, les prémices des récoltes deux fois l'année; & de quelles récoltes encor? de ce qu'ils avaient semé de leurs propres mains. Cette coutume s'est soutenue pendant quarante siécles, au milieu même des révolutions & des plus horribles calamités.

Jamais la religion des empereurs & des tribunaux ne fut déshonorée par des impostures, jamais troublée par les querelles du sacerdoce & de l'empire, jamais chargée d'innovations absurdes qui se combattent les unes les autres avec des argumens aussi absurdes qu'elles, & dont la démence a mis à la fin le poignard aux mains des fanatiques conduits par des factieux. C'est par là sur-tout que les Chinois l'emportent sur toutes les nations de l'univers.

Leur *Confutzée*, que nous appellons *Confucius*, n'imagina ni nouvelles opinions, ni nouveaux rites. Il ne fit ni l'inspiré ni le prophète. C'était un magistrat qui enseignait les anciennes loix. Nous disons quel-

quefois, & bien mal à propos, *la religion de Confucius*; il n'en avait point d'autre que celle de tous les empereurs & de tous les tribunaux, point d'autre que celle des premiers ſages. Il ne recommande que la vertu, il ne prêche aucun myſtère. Il dit dans ſon premier livre, que pour apprendre à gouverner il faut paſſer tous ſes jours à ſe corriger: dans le ſecond, il prouve que Dieu a gravé lui-même la vertu dans le cœur de l'homme; il dit, que l'homme n'eſt point né méchant, & qu'il le devient par ſa faute: le troiſiéme eſt un recueil de maximes pures où vous ne trouvez rien de bas, & rien d'une allégorie ridicule. Il eut cinq mille diſciples, il pouvait ſe mettre à la tête d'un parti puiſſant, & il aima mieux inſtruire les hommes que les gouverner.

On s'eſt élevé avec force dans un *Eſſai ſur l'hiſtoire générale*, contre la témérité que nous avons eue au bout de l'Occident de vouloir juger de cette cour orientale, & de lui attribuer l'athéiſme. Par quelle fureur en effet quelques-uns d'entre nous ont-ils pu appeller athée un empire dont preſque toutes les loix ſont fondées ſur la connaiſſance d'un Etre ſuprême, remunérateur & vengeur? Les inſcriptions de leurs temples, dont nous avons des copies autentiques, ſont: *Au premier principe ſans commencement & ſans fin. Il a tout fait, il gouverne tout. Il eſt infiniment bon, infiniment juſte; il éclaire, il ſoutient, il régle toute la nature.*

On a reproché en Europe aux Jésuites qu'on n'aimait pas, de flatter les athées de la Chine. Un français nommé *Maigrot*, évêque de Conon, qui ne savait pas un mot de chinois, fut député par un pape pour aller juger le procès sur les lieux; il traita *Confucius* d'athée, sur ces paroles de ce grand-homme, *le ciel m'a donné la vertu, l'homme ne peut me nuire.* Le plus grand de nos saints n'a jamais débité de maxime plus céleste. Si *Confucius* était athée, *Caton*, & le chancelier de l'*Hôpital* l'étaient aussi.

Répétons ici pour faire rougir la calomnie, que les mêmes hommes qui soutenaient contre *Bayle*, qu'une société d'athées était impossible, avançaient en même tems que le plus ancien gouvernement de la terre était une société d'athées. Nous ne pouvons trop nous faire honte de nos contradictions.

Répétons encor que les lettrés chinois, adorateurs d'un seul Dieu, abandonnèrent le peuple aux superstitions des bonzes. Ils reçurent la secte de *Laokium* & celle de *Fo* & plusieurs autres. Les magistrats sentirent que le peuple pouvait avoir des religions différentes de celles de l'état, comme il a une nourriture plus grossière; ils souffrirent les bonzes & les continrent. Presque par-tout ailleurs ceux qui faisaient le métier de bonzes avaient l'autorité principale.

Il est vrai que les loix de la Chine ne parlent point de peines & de récompenses

après la mort; ils n'ont point voulu affirmer ce qu'ils ne savaient pas. Cette différence entr'eux & tous les grands peuples policés est très-étonnante. La doctrine de l'enfer était utile, & le gouvernement des Chinois ne l'a jamais admise. Ils se contentèrent d'exhorter les hommes à révérer le ciel, & à être justes. Ils crurent qu'une police exacte toûjours exercée, ferait plus d'effet que des opinions qui peuvent être combattues, & qu'on craindrait plus la loi toûjours présente, qu'une loi à venir. Nous parlerons en son tems d'un autre peuple, infiniment moins considérable, qui eut à peu près la même idée, ou plutôt qui n'eut aucune idée, mais qui fut conduit par des voies inconnues aux autres hommes.

Résumons ici seulement que l'empire chinois subsistait avec splendeur quand les Caldéens commençaient le cours de ces dix-neuf cents années d'observations astronomiques envoyées en Grèce par *Callisthène*. Les brames régnaient alors dans une partie de l'Inde; les Perses avaient leurs loix; les Arabes au midi, les Scythes au septentrion, habitaient sous des tentes. L'Egypte dont nous allons parler, était un puissant royaume.

De l'Egypte.

Il me paraît sensible que les Egyptiens, tout antiques qu'ils sont, ne purent être rassemblés en corps, civilisés, policés, industrieux, puissans, que très-long-tems

après tous les peuples qui ont passé en revue. La raison en est évidente. L'Egypte jusqu'au Delta est resserrée par deux chaînes de rochers, entre lesquels le Nil se précipite, en descendant d'Ethiopie du midi au septentrion. Il n'y a des cataractes du Nil à ses embouchures en ligne droite que cent soixante lieues de trois mille pas géométriques, & la largeur n'est que de dix à quinze & vingt lieues jusqu'au Delta, partie basse de l'Egypte, qui embrasse une étendue de cinquante lieues d'orient en occident. A la droite du Nil, sont les déserts de la Thébaïde, & à la gauche les sables inhabitables de la Libie jusqu'au petit pays où fut bâti le temple d'*Ammon*.

Les inondations du Nil durent pendant des siécles écarter tous les colons d'une terre submergée quatre mois de l'année; ces eaux croupissantes s'accumulant continuellement, durent long-tems faire un marais de toute l'Egypte. Il n'en est pas ainsi des bords de l'Euphrate, du Tigre, de l'Inde, du Gange & d'autres rivières qui se débordent aussi, presque chaque année en été, à la fonte des neiges. Leurs débordemens ne sont pas si grands, & les vastes plaines qui les environnent, donnent aux cultivateurs toute la liberté de profiter de la fertilité de la terre.

Observons sur-tout que la peste, ce fléau attaché au genre animal, régne une fois en dix ans au moins en Egypte; elle devait être beaucoup plus destructive quand

les eaux du Nil en croupiſſant ſur la terre, ajoutaient leur infection à cette contagion horrible ; & ainſi la population de l'Egypte dut être très-faible pendant bien des ſiécles.

L'ordre naturel des choſes ſemble donc démontrer invinciblement que l'Egypte fut une des dernières terres habitées. Les Troglodites nés dans ces rochers dont le Nil eſt bordé, furent obligés à des travaux auſſi longs que pénibles pour creuſer des canaux qui reçuſſent le fleuve, pour élever des cabanes & les réhauſſer de vingt-cinq pieds au deſſus du terrain. C'eſt là pourtant ce qu'il falut faire avant de bâtir Thèbes aux cent portes, avant d'élever Memphis, & de ſonger à conſtruire des pyramides. Il eſt bien étrange qu'aucun ancien hiſtorien n'ait fait une réflexion ſi naturelle.

Nous avons déja obſervé que dans le tems où l'on place les voyages d'*Abraham*, l'Egypte était un puiſſant royaume. Ses rois avaient déja bâti quelques-unes de ces pyramides, qui étonnent encor les yeux & l'imagination. Les Arabes ont écrit que la plus grande fut élevée par *Saurid*, pluſieurs ſiécles avant *Abraham*. On ne ſait en quel tems fut conſtruite la fameuſe Thèbes aux cent portes, la ville de Dieu, *Dioſpolis*. Il paraît que dans ces tems reculés les grandes villes portaient le nom de Villes de Dieu comme Babilone. Mais qui pourra croire que par chacune des cent portes de Thèbes il ſortait deux cent chariots armés en guerre, & cent mille combattans ? Cela ferait

vingt mille chariots; & dix millions de soldats; & à un soldat pour cinq personnes, ce nombre suppose au moins cinquante millions de têtes pour une seule ville, dans un pays qui n'est pas si grand que l'Espagne ou que la France, & qui n'avait pas, selon *Diodore de Sicile*, plus de trois millions d'habitans, & plus de cent soixante mille soldats pour sa défense. *Diodore* au livre premier, dit que l'Egypte était si peuplée, qu'autrefois elle avait eu jusqu'à sept millions d'habitans, & que de son tems elle en avait encor trois millions.

Vous ne croyez pas plus aux conquêtes de *Sésostris* qu'aux dix millions de soldats qui sortent par les cent portes de Thèbes. Ne pensez-vous pas lire l'histoire de *Picrocole*, quand ceux qui copient *Hérodote* vous disent que le père de *Sésostris* fondant ses espérances sur un songe & sur un oracle, destina son fils à subjuguer le monde; qu'il fit élever à sa cour dans le métier des armes tous les enfans nés le même jour que ce fils; qu'on ne leur donnait à manger qu'après qu'ils avaient couru huit de nos grandes lieues; & qu'enfin *Sésostris* partit avec six cent mille hommes, vingt-sept mille chars de guerre, & alla conquérir toute la terre, depuis l'Inde jusqu'aux extrêmités du Pont-Euxin, & qu'il subjugua la Mingrélie & la Géorgie appellées alors la Colchide. *Hérodote* ne doute pas que *Sésostris* n'ait laissé des colonies en Colchide, parce qu'il a vu à Colchos des hommes basanés,

avec des cheveux crêpus, ressemblans aux Egyptiens. Je croirais bien plutôt que ces espèces de Scythes des bords de la mer Noire & de la mer Caspienne, vinrent rançonner les Egyptiens quand ils ravagèrent si long-tems l'Asie avant le régne de *Cyrus*. Je croirais qu'ils emmenèrent avec eux des esclaves d'Egypte, ce vrai pays d'esclaves; dont *Hérodote* put voir, ou crut voir les descendans en Colchide. Si ces Colchidiens avaient en effet la superstition de se faire circoncire, ils avaient probablement retenu cette coutume d'Egypte; comme il arriva presque toujours aux peuples du Nord de prendre les rites des nations civilisées qu'ils avaient vaincues.

Jamais les Egyptiens dans les tems connus ne furent redoutables; jamais ennemi n'entra chez eux qu'il ne les subjuguât. Les Scythes commencèrent; après les Scythes vint *Nabucodonosor*, qui conquit l'Egypte sans résistance; *Cyrus* n'eut qu'à y envoyer un de ses lieutenans; révoltée sous *Cambyse*, il ne falut qu'une campagne pour la soumettre: & ce *Cambyse* eut tant de mépris pour les Egyptiens, qu'il tua leur dieu *Apis* en leur présence. *Ochus* réduisit l'Egypte en province de son royaume. *Alexandre*, *César*, *Auguste*, le calife *Omar* conquirent l'Egypte avec une égale facilité. Ces mêmes peuples de Colchos sous le nom de Mammelucs revinrent encor s'emparer de l'Egypte du tems des croisades; enfin *Sélim* conquit l'Egypte en une seule campagne, comme

comme tous ceux qui s'y étaient présentés; il n'y a jamais eu que nos seuls croisés qui se soient fait battre par ces Egyptiens, le plus lâche de tous les peuples, comme on l'a remarqué ailleurs; mais c'est qu'alors ils étaient gouvernés par la milice des Mammelucs de Colchos.

Il est vrai qu'un peuple humilié peut avoir été autrefois conquérant; témoins les Grecs & les Romains. Mais nous sommes plus sûrs de l'ancienne grandeur des Romains & des Grecs que de celle de *Sésostris*.

Je ne nie pas que celui qu'on appelle *Sésostris* n'ait pu avoir une guerre heureuse contre quelques Ethiopiens, quelques Arabes, quelques peuples de la Phénicie. Alors dans le langage des exagérateurs il aura conquis toute la terre. Il n'y a point de nation subjuguée qui ne prétende en avoir autrefois subjugué d'autres. La vaine gloire d'une ancienne supériorité console de l'humiliation présente.

Hérodote racontait ingénument aux Grecs ce que les Egyptiens lui avaient dit; mais comment, en ne lui parlant que de prodiges, ne lui dirent-ils rien des fameuses plaies d'Egypte; de ce combat magique entre les sorciers de *Pharaon* & le ministre du Dieu des Juifs; & d'une armée entière engloutie au fond de la mer Rouge sous les eaux élevées comme des montagnes à droite & à gauche, pour laisser passer les Hébreux, lesquelles en retombant submergèrent les Egyptiens? C'était assurément le plus grand

événement dans l'histoire du monde : ni *Hérodote*, ni *Manéthon*, ni *Eratosthène*, ni aucun des Grecs si grand amateurs du merveilleux, & toûjours en correspondance avec l'Egypte, n'ont parlé de ces miracles, qui devaient occuper la mémoire de toutes les générations. Je ne fais pas assurément cette réflexion pour infirmer le témoignage des livres hébreux, que je révère comme je dois. Je me borne à m'étonner seulement du silence de tous les Egyptiens & de tous les Grecs. Dieu ne voulut pas sans doute qu'une histoire si divine nous fût transmise par aucune main profane.

De la langue des Egyptiens, & de leurs symboles.

Le langage des Egyptiens n'avait aucun rapport avec celui des nations de l'Asie. Vous ne trouvez chez ce peuple ni le mot d'*Adoni* ou d'*Adonaï*, ni de *Bal* ou *Baal*, termes qui signifient le seigneur; ni de *Mitra*, qui était le soleil chez les Perses; ni de *Melch*, qui signifie roi en Syrie, ni de *Shak*, qui signifie la même chose chez les Indiens & chez les Persans. Vous voyez au contraire que *Pharao* était le nom égyptien qui répond à roi. *Oshiret* (*Osiris*) répondait au *Mitra* des Persans; & le mot vulgaire *On* signifiait le soleil. Les prêtres caldéens s'appellaient *Mag*, ceux des Egyptiens *Choen*, au rapport de *Diodore de Sicile*. Les hiéroglyphes, les caractères alpha-

bétiques d'Egypte que le tems a épargnés & que nous voyons encor gravés ſur les obéliſques, n'ont aucun rapport à ceux des autres peuples.

Avant que les hommes euſſent inventé les hiéroglyphes, ils avaient indubitablement des ſignes repréſentatifs; car en effet, qu'ont pu faire les premiers hommes ſinon ce que nous faiſons quand nous ſommes à leur place? Qu'un enfant ſe trouve dans un pays dont il ignore la langue, il parle par ſignes; ſi on ne l'entend pas, il deſſine ſur un mur avec un charbon les choſes dont il a beſoin, pour peu qu'il ait la moindre ſagacité.

On peignit donc d'abord groſſiérement ce qu'on voulut faire entendre, & l'art de deſſiner précéda ſans doute l'art d'écrire. C'eſt ainſi que les Mexicains & les Péruviens écrivaient; ils n'avaient pas pouſſé l'art plus loin. Telle était la méthode de tous les premiers peuples policés. Avec le tems on inventa les figures ſymboliques: deux mains entrelaſſées ſignifièrent la paix; des flèches repréſentèrent la guerre; un œil ſignifia la Divinité; un ſceptre marqua la royauté; & des lignes qui joignaient ces figures exprimèrent des phraſes courtes.

Les Chinois inventèrent enfin des caractères pour exprimer chaque mot de leur langue. Mais quel peuple inventa l'alphabet, lequel en mettant ſous les yeux les différens ſons qu'on peut articuler, donne la facilité de combiner par écrit tous les

mots possibles? Qui put ainsi apprendre aux hommes à graver si aisément leurs pensées? Je ne répéterai point ici tous les contes des anciens sur cet art, qui éternise tous les arts; je dirai seulement qu'il a falu bien des siécles pour y arriver.

Les choen, ou prêtres d'Egypte, continuèrent long-tems d'écrire en hiéroglyphes, ce qui est défendu par le second article de la loi des Hébreux; & quand les peuples d'Egypte eurent des caractères alphabétiques, les choen en prirent de différens qu'ils appellèrent sacrés, afin de mettre toûjours une barrière entre eux & le peuple. Les mages, les brames en usaient de même, tant l'art de se cacher aux hommes a semblé nécessaire pour les gouverner. Non seulement ces choen avaient des caractères qui n'appartenaient qu'à eux, mais ils avaient encor conservé l'ancienne langue de l'Egypte, quand le tems avait changé celle du vulgaire.

Manéthon cité dans *Eusèbe* parle de deux colonnes gravées par *Thaut*, le premier *Hermès*, en caractères de la langue sacrée. Mais qui sait en quel tems vivait cet ancien *Hermès*? Il est très-vraisemblable qu'il vivait plus de huit cents ans avant le tems où l'on place *Moïse*: car *Sanchoniaton* dit avoir lu les écrits de *Thaut*, faits, dit-il, il y a huit cents ans. Or *Sanchoniaton* écrivait en Phénicie, pays voisin de la petite contrée cananéenne, mise à feu & à sang par *Josué*, selon les livres juifs; s'il avait été contem-

porain de *Moïse*, ou s'il était venu après lui, il aurait sans doute parlé d'un homme si extraordinaire, & de ses prodiges épouvantables; il aurait rendu témoignage à ce fameux législateur Juif, & *Eusèbe* n'aurait pas manqué de se prévaloir des aveux de *Sanchoniaton*.

Quoiqu'il en soit, les Egyptiens gardèrent sur-tout très-scrupuleusement leurs premiers symboles. C'est une chose curieuse de voir sur leurs monumens un serpent qui se mord la queue, figurant les douze mois de l'année; & ces douze mois exprimés chacun par des animaux, qui ne sont pas ceux du Zodiaque que nous connaissons. On voit encor les cinq jours ajoutés depuis aux douze mois sous la forme d'un petit serpent, sur lequel cinq figures sont assises; c'est un épervier, un homme, un chien, un lion & un ibis. On les voit dessinés dans *Kircher* d'après des monumens conservés à Rome. Ainsi presque tout est symbole & allégorie dans l'antiquité.

Des monumens des Egyptiens.

Il est certain qu'après les siécles où les Egyptiens fertilisèrent le sol par les saignées du fleuve, après les tems où les villages commencèrent à être changés en villes opulentes, alors les arts nécessaires étant perfectionnés, les arts d'ostentation commencèrent à être en honneur. Alors il se trouva des souverains qui employèrent leurs

ſujets, & quelques Arabes voiſins du lac Sirbon, à bâtir leurs palais & leurs tombeaux en pyramides, à tailler des pierres énormes dans les carrières de la haute Egypte, à les embarquer ſur des radeaux juſqu'à Memphis, à élever ſur des colonnes maſſives de grandes pierres plates ſans goût & ſans proportions. Ils connurent le grand, & jamais le beau. Ils enſeignèrent les premiers Grecs; mais enſuite les Grecs furent leurs maîtres en tout quand ils eurent bâti Alexandrie.

Il eſt triſte, que dans la guerre de *Céſar*, la moitié de la fameuſe bibliothèque des *Ptolomées* ait été brulée, & que l'autre moitié ait chauffé les bains des Muſulmans, quand *Omar* ſubjugua l'Egypte. On eût connu du moins l'origine des ſuperſtitions dont ce peuple fut infecté, le chaos de leur philoſophie, quelques-unes de leurs antiquités & de leurs ſciences.

Il faut abſolument qu'ils euſſent été en paix pendant pluſieurs ſiécles, pour que leurs princes euſſent le tems & le loiſir d'élever tous ces bâtimens prodigieux, dont la plupart ſubſiſtent encore.

Leurs pyramides coutèrent bien des années & bien des dépenſes; il falut qu'une nombreuſe partie de la nation avec des eſclaves étrangers fût long-tems employée à ces ouvrages immenſes. Ils furent élevés par le deſpotiſme, la vanité, la ſervitude, & la ſuperſtition. En effet, il n'y avait qu'un roi deſpotique qui pût forcer ainſi la

nature. L'Angleterre, par exemple, eſt aujourd'hui plus puiſſante que n'était l'Egypte; un roi d'Angleterre pourrait-il employer ſa nation à élever de tels monumens?

La vanité y avait part ſans doute; c'était chez les anciens rois d'Egypte à qui éléverait la plus belle pyramide à ſon père ou à lui-même; la ſervitude procura la main-d'œuvre. Et quant à la ſuperſtition, on ſait que ces pyramides étaient des tombeaux; on ſait que les chochamatim ou choen d'Egypte, c'eſt-à-dire les prêtres, avaient perſuadé la nation que l'ame rentrerait dans ſon corps au bout de mille années. On voulait que le corps fût mille ans entiers à l'abri de toute corruption: c'eſt pourquoi on l'embaumait avec un ſoin ſi ſcrupuleux; & pour le dérober aux accidens, on l'enfermait dans une maſſe de pierre ſans iſſue. Les rois, les grands ſe dreſſaient des tombeaux dans la forme la moins en priſe aux injures du tems. Leurs corps ſe ſont conſervés au delà des eſpérances humaines. Nous avons aujourd'hui des momies égyptiennes de plus de quatre mille années. Des cadavres ont duré autant que des pyramides.

Cette opinion d'une réſurrection après dix ſiécles paſſa depuis chez les Grecs diſciples des Egyptiens, & chez les Romains diſciples des Grecs. On la retrouve dans le ſixiéme livre de l'Enéide, qui n'eſt que la deſcription des myſtères d'*Iſis* & de *Cérès Eleuſine*.

Has omnes ubi mille rotam volvere per annos
Lethæum ad fluvium Deus advocat agmine magno;
Scilicet ut memores supera & convexa revisant.

Elle s'introduisit ensuite chez les chrétiens, qui établirent le regne de mille ans; la secte des millénaires l'a fait revivre jusqu'à nos jours. C'est ainsi que plusieurs opinions ont fait le tour du monde. En voilà assez pour faire voir dans quel esprit on bâtit ces pyramides. Ne répétons pas ce qu'on a dit sur leur architecture & sur leurs dimensions; je n'examine que l'histoire de l'esprit humain.

Des rites égyptiens, & de la circoncision.

Premiérement les Egyptiens reconnurent-ils un Dieu suprême? Si on eût fait cette question aux gens du peuple, ils n'auraient su que répondre; si à des jeunes étudians dans la théologie égyptienne, ils auraient parlé long-tems sans s'entendre; si à quelqu'un des sages consultés par *Pythagore*, par *Platon*, par *Plutarque*, il eût dit nettement qu'il n'adorait qu'un Dieu; il se serait fondé sur l'ancienne inscription de la statue d'*Isis*, *Je suis ce qui est*; & cette autre, *Je suis tout ce qui a été & qui sera; nul mortel ne pourra lever mon voile*; il aurait fait remarquer le globe placé sur la porte du temple de Memphis, qui représentait l'unité de la nature divine sous le

nom de *Knef*. Le nom même le plus sacré parmi les Egyptiens était celui que les Hébreux adoptèrent *Y ha ho*. On le prononce diversement; mais *Clément d'Alexandrie* assure dans ses stromates, que ceux qui entraient dans le temple de *Sérapis* étaient obligés de porter sur eux le nom de *i ha ho*, ou bien celui de *i ha hou*, qui signifie le Dieu éternel. Les Arabes n'en ont retenu que la syllabe *hou*, adoptée enfin par les Turcs, qui la prononcent avec encor plus de respect que le mot *allah*; car ils se servent d'*allah* dans la conversation, & ils n'emploient *hou* que dans leurs prières. Disons ici en passant que quand l'ambassadeur Turc *Saïd Effendi* vit représenter à Paris le *Bourgeois Gentilhomme*, & cette cérémonie ridicule dans laquelle on le fait Turc, quand il entendit prononcer le nom sacré *hou* avec dérision & avec des postures extravagantes, il regarda ce divertissement comme la profanation la plus abominable.

Revenons. Les prêtres d'Egypte nourrissaient un bœuf sacré, un chien sacré, un crocodile sacré? oui, & les Romains eurent aussi des oies sacrées; ils eurent des Dieux de toute espèce; & les dévotes avaient parmi leurs pénates le Dieu de la chaise percée, *Deum stercutium*, & le Dieu Pet, *Deum crepitum*: mais en reconnaissaient-ils moins le *Deum optimum maximum*, le maître des Dieux & des hommes? Quel est le pays qui n'ait pas eu une foule de superstitieux & un petit nombre de sages?

Ce qu'on doit sur-tout remarquer de l'Egypte & de toutes les nations, c'est qu'elles n'ont jamais eu d'opinions constantes, comme elles n'ont jamais eu de loix toujours uniformes, malgré l'attachement que les hommes ont à leurs anciens usages. Il n'y a d'immuable que la géométrie; tout le reste est une variation continuelle.

Les savants disputent & disputeront. L'un assure que les anciens peuples ont tous été idolâtres, l'autre le nie. L'un dit qu'ils n'ont adoré qu'un Dieu sans simulacre, l'autre qu'ils ont révéré plusieurs Dieux dans plusieurs simulacres; ils ont tous raison; il n'y a qu'à distinguer les tems & les hommes qui ont changé; rien ne fut jamais d'accord. Quand les *Ptolomées* & les principaux prêtres se moquaient du bœuf *Apis*, le peuple tombait à genoux devant lui.

Juvenal a dit que les Egyptiens adoraient des oignons: mais aucun historien ne l'avait dit. Il y a bien de la différence entre un oignon sacré & un oignon Dieu; on n'adore pas tout ce qu'on place, tout ce que l'on consacre sur un autel. Nous lisons dans *Ciceron* que les hommes qui ont épuisé toutes les superstitions ne sont point parvenus encore à celle de manger leurs Dieux, & que c'est la seule absurdité qui leur manque.

La circoncision vient-elle des Egyptiens, des Arabes, ou des Ethiopiens? Je n'en sais rien. Que ceux qui le savent le disent. Tout ce que je sais, c'est que les prêtres

de l'antiquité s'imprimaient sur le corps des marques de leur consécration, comme depuis on marqua d'un fer ardent la main des soldats Romains. Là des sacrificateurs se tailladaient le corps, comme firent depuis les prêtres de *Bellone* : ici ils se faisaient eunuques, comme les prêtres de *Cibèle*.

Ce n'est point du tout par un principe de santé que les Ethiopiens, les Arabes, les Egyptiens se circoncirent. On a dit qu'ils avaient le prépuce trop long. Mais si on peut juger d'une nation par un individu, j'ai vu un jeune Ethiopien, qui né hors de sa patrie n'avait point été circoncis ; je peux assurer que son prépuce était précisément comme les nôtres.

Je ne sais pas quelle nation s'avisa la première de porter en procession le *Kteis* & le *Phallum*, c'est-à-dire la représentation des signes distinctifs des animaux mâles & femelles ; cérémonie aujourd'hui indécente, autrefois sacrée. Les Egyptiens eurent cette coutume ; on offrait aux Dieux des prémices, on leur immolait ce qu'on avait de plus précieux. Il paraît naturel & juste que les prêtres offrissent une légère partie de l'organe de la génération à ceux par qui tout s'engendrait. Les Ethiopiens, les Arabes circoncirent aussi leurs filles, en coupant une très-légère partie des nymphes ; ce qui prouve bien que la santé ni la netteté ne pouvaient être la raison de cette cérémonie ; car assurément une fille incirconcise peut être aussi propre qu'une circoncise.

Quand les prêtres d'Egypte eurent consacré cette opération, leurs initiés la subirent aussi ; mais avec le tems on abandonna aux seuls prêtres cette marque distinctive. On ne voit pas qu'aucun *Ptolomée* se soit fait circoncire, & jamais les auteurs Romains ne flétrirent le peuple égyptien du nom d'*Apella* qu'ils donnaient aux Juifs. Ces Juifs avaient pris la circoncision des Egyptiens, avec une partie de leurs cérémonies. Ils l'ont toûjours conservée, ainsi que les Arabes & les Ethiopiens. Les Turcs s'y sont soumis, quoiqu'elle ne soit pas ordonnée dans l'Alcoran. Ce n'est qu'un ancien usage qui commença par la superstition, & qui s'est conservé par la coutume.

Des mystères des Egyptiens.

Je suis bien loin de savoir quelle nation inventa la première ces mystères, qui furent si accrédités depuis l'Euphrate jusqu'au Tibre. Les Egyptiens ne nomment point l'auteur des mystères d'*Isis*. *Zoroastre* passe pour en avoir établi en Perse, *Cadmus* & *Inachus* en Grèce, *Orphée* en Thrace, *Minos* en Crète. Il est certain que tous ces mystères annonçaient une vie future ; car *Celse* dit aux chrétiens (*a*), *Vous vous vantez de croire des peines éternelles, & tous les ministres des mystères ne les annoncèrent-ils pas aux initiés ?*

(*a*) *Origène* livre 8.

Les Grecs qui prirent tant de choſes des Egyptiens, leur *Tartharoth* dont ils firent le Tartare, le lac dont ils firent l'*Achéron*, le batelier *Caron* dont ils firent le nocher des morts, n'eurent leurs fameux myſtères d'*Eleuſine* que d'après ceux d'*Iſis*. Mais que les myſtères de *Zoroaſtre* n'aient pas précédé ceux des Egyptiens, c'eſt ce que perſonne ne peut affirmer. Les uns & les autres étaient de la plus haute antiquité; & tous les auteurs Grecs & Latins qui en ont parlé, conviennent que l'unité de Dieu, l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenſes après la mort, étaient annoncées dans ces cérémonies ſacrées.

Il y a grande apparence que les Egyptiens ayant une fois établi ces myſtères en conſervèrent les rites; car malgré leur extrême légéreté, ils furent conſtans dans la ſuperſtition. La prière que nous trouvons dans *Apulée* quand *Lucius* eſt initié aux myſtères d'*Iſis*, doit être l'ancienne prière. *Les puiſſances céleſtes te ſervent, les enfers te ſont ſoumis, l'univers tourne ſous ta main, tes pieds foulent le Tartare, les aſtres répondent à ta voix, les ſaiſons reviennent à tes ordres, les élémens t'obéiſſent, &c.*

Peut-on avoir une plus forte preuve de l'unité d'un ſeul Dieu reconnu par les Egyptiens, au milieu de toutes leurs ſuperſtitions mépriſables?

Des Grecs, de leurs anciens déluges, de leurs alphabets, & de leur génie.

La Grèce est un petit pays montagneux entrecoupé par la mer, à peu près de l'étendue de la Grande-Bretagne. Tout atteste dans cette contrée les révolutions physiques qu'elle a dû éprouver. Les isles qui l'environnent montrent assez, par les écueils continus qui les bordent, par le peu de profondeur de la mer, par les herbes & les racines qui croissent sous les eaux, qu'elles ont été détachées du continent. Les golphes de l'Eubée, de Calcis, d'Argos, de Corinthe, d'Actium, de Messène, apprennent aux yeux que la mer s'est fait des passages dans les terres. Les coquillages de mer dont sont remplies les montages qui renferment la fameuse vallée de Tempé, sont des témoignages visibles d'une ancienne inondation: & les déluges d'*Ogigès* & de *Deucalion*, qui ont fourni tant de fables, sont d'une vérité historique. C'est même probablement ce qui fait des Grecs un peuple si nouveau. Ces grandes révolutions les replongèrent dans la barbarie, quand les nations de l'Asie & de l'Egypte étaient florissantes.

Je laisse à de plus savans que moi le soin de prouver que les trois enfans de *Noé*, qui étaient les seuls habitans du globe, le partagèrent tout entier, qu'ils allèrent chacun à deux ou trois mille lieues l'un de

l'autre, fonder par-tout de puissans empires, & que *Javan* son petit-fils peupla la Grèce en passant en Italie: que c'est de là que les Grecs s'appellèrent *Ioniens*, parce qu'*Ion* envoya des colonies sur les côtes de l'Asie mineure; que cet *Ion* est visiblement *Javan*, en changeant *I* en *Ja*, & *on* en *van*. On fait de ces contes aux enfans, & les enfans n'en croient rien:

Nec pueri credunt nisi qui nondum ære lavantur.

Le déluge d'*Ogigès* est placé communément environ douze cents années avant la première olympiade. Le premier qui en parle est *Acésilas*, cité par *Eusèbe* dans sa *Préparation évangelique*, & par *George le Sincelle*. La Grèce, dit-on, resta presque déserte deux cents années après cette irruption de la mer dans le pays. Cependant, on prétend que dans le même tems il y avait un gouvernement établi à Sicione, & dans Argos; on cite même les noms des premiers magistrats de ces petites provinces, & on leur donne le nom de *Basileis*, qui répond à celui de princes. Ne perdons point de tems à pénétrer ces inutiles obscurités.

Il y eut encor une autre inondation du tems de *Deucalion* fils de *Prométhée*. La fable ajouta qu'il ne resta des habitans de ces climats que *Deucalion*, & *Pirra*, qui refirent des hommes en jettant des pierres derrière eux entre leurs jambes. Le genre hu-

main se repeupla beaucoup plus vite qu'une garenne.

Si l'on en croit des hommes très-judicieux, comme *Pétau* le jésuite, un seul fils de *Noé* produisit une race qui au bout de deux cents quatre-vingt-cinq ans, se montait à six cents vingt-trois milliards six cents douze millions d'hommes. Le calcul est un peu fort. Nous sommes aujourd'hui assez malheureux pour que de vingt-six mariages, il n'y en ait d'ordinaire que quatre dont il reste des enfans qui deviennent pères. C'est ce qu'on a calculé sur les relevés des registres de nos plus grandes villes. De mille enfans nés dans une même année il en reste à peine six cents au bout de vingt ans. Défions-nous de *Pétau* & de ses semblables, qui font des enfans à coups de plume, aussi-bien que de ceux qui ont dit que *Deucalion* & *Pirra* peuplèrent la Grèce à coups de pierres.

La Grèce fut, comme on sait, le pays des fables, & presque chaque fable fut l'origine d'un culte, d'un temple, d'une fète publique. Par quel excès de démence, par quelle opiniâtreté absurde tant de compilateurs ont-ils voulu prouver dans tant de volumes énormes, qu'une fète publique établie en mémoire d'un événement était une démonstration de la vérité de cet événement? Quoi, parce qu'on célébrait dans un temple le jeune *Bacchus* sortant de la cuisse de *Jupiter*, ce *Jupiter* avait en effet gardé ce *Bacchus* dans sa cuisse! Quoi,

Cadmus

Cadmus & sa femme avaient été changés en serpents dans la Béotie, parce que les Béotiens en faisaient commémoration dans leurs cérémonies! Le temple de *Castor* & de *Pollux* à Rome démontrait-il que ces Dieux étaient venus combattre en faveur des Romains?

Soyez sûr bien plutôt, quand vous voyez une ancienne fête, un temple antique, qu'ils sont les ouvrages de l'erreur. Cette erreur s'accrédite au bout de deux ou trois siécles; elle devient enfin sacrée; & on bâtit des temples à des chimères.

Dans les tems historiques, au contraire, les plus nobles vérités trouvent peu de sectateurs; les plus grands-hommes meurent sans honneur. Les *Themistocles*, les *Cimons*, les *Miltiades*, les *Aristides*, les *Phocions* sont persécutés, tandis que *Persée*, *Bacchus* & d'autres personnages fantastiques ont des temples.

On peut croire un peuple sur ce qu'il dit de lui-même à son désavantage, quand ses récits sont accompagnés de vraisemblance, & qu'ils ne contredisent en rien l'ordre ordinaire de la nature.

Les Athéniens qui étaient épars dans un terrain très-stérile, nous apprennent eux-mêmes qu'un Egyptien nommé *Cécrops* chassé de son pays, leur donna leurs premières institutions. Cela paraît surprenant, puisque les Egyptiens n'étaient pas navigateurs: mais il se peut que les Phéniciens, qui voyageaient chez toutes les nations,

aient amené ce *Cécrops* dans l'Attique. Ce qui est bien sûr, c'est que les Grecs ne prirent point les lettres égyptiennes, à qui les leurs ne ressemblent point du tout. Les Phéniciens leur portèrent leur premier alphabet, qui ne consistait alors qu'en seize caractères, qui sont évidemment les mêmes. Les Phéniciens depuis y ajoutèrent huit autres lettres que les Grecs adoptèrent encore.

Je regarde un alphabet comme un monument incontestable du pays dont une nation a tiré ses premières connaissances. Il paraît encor bien probable que ces Phéniciens exploitèrent les mines d'argent qui étaient dans l'Attique, comme ils travaillèrent à celles d'Espagne. Des marchands furent les premiers précepteurs de ces mêmes Grecs, qui depuis instruisirent tant d'autres nations.

Ce peuple tout barbare qu'il était au tems d'*Ogigès*, paraît né avec des organes plus favorables aux beaux arts que tous les autres peuples. Ils avaient dans leur nature je ne sais quoi de plus fin & de plus délié; leur langage en est un témoignage; car avant même qu'ils sussent écrire on voit qu'ils eurent dans leur langue un mélange harmonieux de consonnes douces, & de voyelles qu'aucun peuple de l'Asie n'a jamais connu.

Certainement le nom de *Knath* qui désigne les Phéniciens selon *Sanchoniaton*, n'est pas si harmonieux que celui d'*Helle-*

nos ou *Graios*. Argos, Athènes, Lacédémone, Olimpie, sonnent mieux à l'oreille que la ville de Reheboth. *Sophia*, la sagesse, est plus doux que *Shochemath* en syriaque & en hébreu. *Basileus*, roi, sonne mieux que *Melk* ou *Shak*. Comparez les noms d'*Agamemnon*, de *Diomède*, d'*Idoménée* à ceux de *Mardokempad*, *Simordak*, *Sohasduch*, *Niricassolahssar*. *Joseph* lui-même dans son livre contre *Appion* avoue que les Grecs ne pouvaient prononcer le nom barbare de *Jérusalem*, c'est que les Juifs prononçaient *Hershalaïm* : ce mot écorchait le gosier d'un Athénien ; & ce furent les *Grecs* qui changèrent *Hershalaïm* en *Jérusalem*.

Les Grecs transformèrent tous les noms rudes syriaques, persans, égyptiens. De *Coresh* ils firent *Cyrus*; d'*Isheth*, *Oshireth*, ils firent *Isis* & *Osiris*; de *Moph*, ils firent *Memphis*, & accoutumèrent enfin les barbares à prononcer comme eux ; de sorte que du tems des *Ptolomées*, les villes & les Dieux d'Égypte n'eurent plus que des noms à la grecque.

Ce sont les Grecs qui donnèrent le nom à l'Inde & au Gange. Le Gange s'appellait *Sannoubi* dans la langue des brames ; l'Indus *Sombadipo*. Tels sont les anciens noms qu'on trouve dans le *Védam*.

Les Grecs en s'étendant sur les côtes de l'Asie mineure y amenèrent l'harmonie. Leur *Homère* naquit probablement à Smyrne.

La belle architecture, la sculpture per-

fectionnée, la peinture, la bonne musique, la vraie poésie, la vraie éloquence, la manière de bien écrire l'histoire, enfin, la philosophie même quoiqu'informe & obscure, tout cela ne parvint aux nations que par les Grecs. Les derniers venus l'emportèrent en tout sur leurs maîtres.

L'Egypte n'eut jamais de belles statues que de la main des Grecs. L'ancienne Balbek en Syrie, l'ancienne Palmire en Arabie, n'eurent ces palais, ces temples réguliers & magnifiques, que lorsque les souverains de ces pays appellèrent des artistes de la Grèce. On ne voit que des restes de barbarie, comme on l'a déja dit ailleurs, dans les ruines de Persépolis, bâtie par les Perses; & les monumens de Balbek & de Palmire, sont encor sous leurs décombres des chefs-d'œuvre d'architecture.

Des législateurs Grecs, de Minos, d'Orphée, de l'immortalité de l'ame.

Que des compilateurs répètent les batailles de Marathon & de Salamine, ce sont de grands exploits assez connus; que d'autres répètent qu'un petit-fils de *Noé* nommé *Settim* fut roi de Macédoine, parce que dans le premier livre des *Maccabées*, il est dit qu'*Alexandre* sortit du pays de Kittim; je m'attacherai à d'autres objets.

Minos vivait à peu près au tems où nous plaçons *Moïse*; & c'est même ce qui a donné au savant *Huet* évêque d'Avranches quel-

que faux prétexte de soutenir que *Minos* né en Crète, & *Moïse* né sur les confins de l'Egypte, étaient la même personne; système qui n'a trouvé aucun partisan, tout absurde qu'il est.

Ce n'est pas ici une fable grecque; il est indubitable que *Minos* fut un roi législateur. Les fameux marbres de Paros, monument le plus précieux de l'antiquité (& que nous devons aux Anglais) fixent sa naissance quatorze cents quatre-vingt-deux ans avant notre ère vulgaire. *Homère* l'appelle dans l'Odyssée le sage confident de Dieu. *Flavien Joseph* ne balance pas à dire qu'il reçut ses loix d'un Dieu. Cela est un peu étrange dans un Juif qui ne semblait pas devoir admettre d'autre Dieu que le sien, à moins qu'il ne pensât comme les Romains ses maîtres, & comme chaque premier peuple de l'antiquité, qui admettait l'existence de tous les Dieux des autres nations.

Il est sûr que *Minos* était un législateur très-sévère, puisqu'on supposa qu'après sa mort il jugeait les ames des morts dans les enfers; il est évident qu'alors la croyance d'une autre vie était généralement répandue dans une assez grande partie de l'Asie & de l'Europe.

Orphée est un personnage aussi réel que *Minos*; il est vrai que les marbres de Paros n'en font point mention; c'est probablement parce qu'il n'était pas né dans la Grèce proprement dite, mais dans la Thrace.

Quelques-uns ont douté de l'existence du premier *Orphée*, sur un passage de *Ciceron*, dans son excellent livre sur la nature des Dieux. *Cotta*, un des interlocuteurs, prétend qu'*Aristote* ne croyait pas que cet *Orphée* eût été chez les Grecs ; mais *Aristote* n'en parle pas dans les ouvrages que nous avons de lui. L'opinion de *Cotta* n'est pas d'ailleurs celle de *Ciceron*. Cent auteurs anciens parlent d'*Orphée*. Les mystères qui portent son nom lui rendaient témoignage. *Pausanias*, l'auteur le plus exact qu'aient jamais eu les Grecs, dit que ses vers étaient chantés dans les cérémonies religieuses, de préférence à ceux d'*Homère* qui ne vint que long-tems après lui. On sait bien qu'il ne descendit pas aux enfers ; mais cette fable même prouve que les enfers étaient un point de la théologie de ces tems reculés.

L'opinion vague de la permanence de l'ame après la mort, ame aérienne, ombre du corps, manes, soufle léger, ame inconnue, ame incompréhensible, mais existante, & la croyance des peines & des récompenses dans une autre vie, étaient admises dans toute la Grèce, dans les Isles, dans l'Asie, dans l'Egypte.

Les Juifs seuls parurent ignorer absolument ce mystère ; le livre de leurs loix n'en dit pas un seul mot ; on n'y voit que des peines & des récompenses temporelles. Il est dit dans l'Exode, *Honore ton père & ta mère, afin qu'*Adonaï *prolonge tes jours sur la terre* ; & le livre du Zend, porte 11, dit,

Honore ton père & ta mère, afin de mériter le ciel.

L'évèque *Warburton*, qui a démontré que le pentateuque ne fait aucune mention de l'immortalité de l'ame, prétend que ce dogme n'était pas néceſſaire dans la théocratie. *Arnauld*, dans ſon apologie de Port-royal, s'exprime ainſi: *C'eſt le comble de l'ignorance de mettre en doute cette vérité, qui eſt des plus communes, & qui eſt atteſtée par tous les pères, que les promeſſes de l'ancien teſtament n'étaient que temporelles & terreſtres, & que les Juifs n'adoraient Dieu que pour les biens charnels.*

On a objecté que ſi les Perſes, les Arabes, les Syriens, les Indiens, les Egyptiens, les Grecs croyaient l'immortalité de l'ame, une vie à venir, des peines & des récompenſes éternelles, les Hébreux pouvaient bien auſſi les croire; que ſi tous les légiſlateurs de l'antiquité ont établi de ſages loix ſur ce fondement, *Moïſe* pouvait bien en uſer de même; que s'il ignorait ces dogmes utiles, il n'était pas digne de conduire une nation; que s'il les ſavait, & les cachait, il en était encor plus indigne.

On répond à ces argumens, que Dieu, dont *Moïſe* était l'organe, daignait ſe proportionner à la groſſiéreté des Juifs. Je n'entre point dans cette queſtion épineuſe; & reſpectant toujours tout ce qui eſt divin, je continue l'examen de l'hiſtoire des hommes.

Des sectes des Grecs.

Il paraît que chez les Egyptiens, chez les Persans, chez les Caldéens, chez les Indiens, il n'y avait qu'une secte de philosophie. Les prêtres de toutes ces nations étant tous d'une race particulière, ce qu'on appellait *la sagesse*, n'appartenait qu'à cette race. Leur langue sacrée, inconnue au peuple, ne laissait le dépôt de la science qu'entre leurs mains. Mais dans la Grèce plus libre & plus heureuse, l'accès de la raison fut ouvert à tout le monde; chacun donna l'essor à ses idées; & c'est ce qui rendit les Grecs le peuple le plus ingénieux de la terre. C'est ainsi que de nos jours la nation anglaise est devenue la plus éclairée, parce qu'on peut penser impunément chez elle.

Les stoïques admirent une ame universelle du monde, dans laquelle les âmes de tous les êtres vivans se replongeaient. Les épicuriens nièrent qu'il y eût une ame, & ne connurent que des principes physiques. Ils soutinrent que les Dieux ne se mêlaient pas des affaires des hommes; & on laissa les épicuriens en paix comme ils y laissaient les Dieux.

Les écoles retentirent depuis *Thalès* jusqu'au tems de *Platon* & d'*Aristote*, de disputes philosophiques qui toutes décèlent la sagacité & la folie de l'esprit humain, sa grandeur & sa faiblesse. On argumenta presque toûjours sans s'entendre, comme nous

avons fait depuis le treizième siécle où nous commençames à raisonner.

La réputation qu'eut *Platon* ne m'étonne pas ; tous les philosophes étaient inintelligibles, il l'était autant que les autres, & s'exprimait avec plus d'éloquence. Mais quel succès aurait *Platon*, s'il paraissait aujourd'hui dans une compagnie de gens de bon sens, & s'il leur disait ces belles paroles qui sont dans son Timée ; *De la substance indivisible & de la divisible, Dieu composa une troisiéme espèce de substance au milieu des deux, tenant de la nature* du même & de l'autre ; *puis prenant ces trois natures ensemble, il les mêla toutes en une seule forme, & força la nature de l'ame à se mêler avec la nature* du même ; *& les ayant mêlées avec la substance, & de ces trois ayant fait un suppôt, il le divisa en portions convenables ; chacune de ces portions était mêlée* du même *&* de l'autre ; *& de la substance il fit sa division.*

Ensuite il explique avec la même clarté le quaternaire de *Pythagore*. Il faut convenir que des hommes raisonnables qui viendraient de lire *l'entendement humain* de *Locke*, prieraient *Platon* d'aller à son école.

Ce galimatias du bon *Platon* n'empêche pas qu'il n'y ait de tems en tems de très-belles idées dans ses ouvrages. Les Grecs avaient tant d'esprit qu'ils en abusèrent. Mais ce qui leur fait beaucoup d'honneur, c'est qu'aucun de leurs gouvernemens ne gêna les pensées des hommes. Il n'y a que

Socrate dont il soit avéré que ses opinions lui coûtèrent la vie ; & il fut encor moins la victime de ses opinions que celle d'un parti violent élevé contre lui. Les Athéniens, à la vérité, lui firent boire de la ciguë ; mais on sait combien ils s'en repentirent ; on sait qu'ils punirent ses accusateurs, & qu'ils élevèrent un temple à celui qu'ils avaient condamné. Athènes laissa une liberté entière, non seulement à la philosophie, mais à toutes les religions. Elle recevait tous les Dieux étrangers, elle avait même un autel dédié aux Dieux inconnus.

Il est incontestable que les Grecs reconnaissaient un Dieu suprême, ainsi que toutes les nations dont nous avons parlé. Leur *Zeus*, leur *Jupiter*, était le maître des Dieux & des hommes. Cette opinion ne changea jamais depuis *Orphée* ; on la retrouve cent fois dans *Homère* : tous les autres Dieux sont inférieurs. On peut les comparer aux Péris des Perses, aux Génies des autres nations orientales. Tous les philosophes, excepté les stratoniciens & les épicuriens, reconnurent l'architecte du monde, le *Demiourgos*.

Ne craignons point de trop peser sur cette grande vérité historique, que la raison humaine commencée adora quelque puissance, quelque être qu'on croyait au dessus du pouvoir ordinaire, soit le soleil, soit la lune, ou les étoiles ; que la raison humaine cultivée adora, malgré toutes ses

erreurs, un Dieu suprême maître des élémens & des autres Dieux, & que toutes les nations policées depuis l'Inde jusqu'au fond de l'Europe, crurent en général une vie à venir, quoique plusieurs sectes de philosophes eussent une opinion contraire.

De Zaleucus & de quelques autres législateurs.

J'ose ici défier tous les moralistes & tous les législateurs, & je leur demande à tous s'ils ont dit rien de plus beau & de plus utile que l'exorde des loix de *Zaleucus*, qui vivait avant *Pithagore*, & qui fut le premier magistrat des Locriens.

Tout citoyen doit être persuadé de l'existence de la Divinité. Il suffit d'observer l'ordre & l'harmonie de l'univers, pour être convaincu que le hazard ne peut l'avoir formé. On doit maîtriser son ame, la purifier, en écarter tout mal, persuadé que Dieu ne peut être bien servi par les pervers, & qu'il ne ressemble point aux misérables mortels qui se laissent toucher par de magnifiques cérémonies, & par de somptueuses offrandes. La vertu seule, & la disposition constante à faire le bien, peuvent lui plaire. Qu'on cherche donc à être juste dans ses principes & dans la pratique, c'est ainsi qu'on se rendra cher à la Divinité. Chacun doit craindre ce qui mène à l'ignominie, bien plus que ce qui conduit à la pauvreté. Il faut regarder comme le meilleur citoyen celui qui abandonne la fortune pour la justice; mais ceux que leurs

passions violentes entraînent vers le mal, hommes, femmes, citoyens, simples habitans, doivent être avertis de se souvenir des Dieux, & de penser souvent aux jugemens sévères qu'ils exercent contre les coupables; qu'ils aient devant les yeux l'heure de la mort, l'heure fatale qui nous attend tous, heure où le souvenir des fautes amène les remords, & le vain repentir de n'avoir pas soumis toutes ses actions à l'équité.

Chacun doit donc se conduire à tout moment, comme si ce moment était le dernier de sa vie; mais si un mauvais Génie le porte au crime, qu'il fuie aux pieds des autels, qu'il prie le ciel d'écarter loin de lui ce Génie mal-faisant, qu'il se jette sur-tout entre les bras des gens de bien, dont les conseils le rameneront à la vertu, en lui représentant la bonté de Dieu & sa vengeance.

Non, il n'y a rien dans toute l'antiquité qu'on puisse préférer à ce morceau simple & sublime, dicté par la raison & par la vertu, dépouillé d'entousiasme & de ces figures gigantesques que le bon sens désavoue.

Charondas, qui suivit *Zaleucus*, s'expliqua de même. Les *Platons*, les *Cicerons*, les divins *Antonins*, n'eurent point depuis d'autre langage. C'est ainsi que s'explique en cent endroits ce *Julien* qui eut le malheur d'abandonner la religion chrétienne, mais qui fit tant d'honneur à la naturelle; *Julien* le scandale de notre église & la gloire de l'Empire romain.

Il faut, dit-il, *instruire les ignorans*, &

non les punir; les plaindre, & non les haïr. Le devoir d'un empereur est d'imiter Dieu: l'imiter, c'est d'avoir le moins de besoins, & de faire le plus de bien qu'il est possible. Que ceux donc qui insultent l'antiquité apprennent à la connaître; qu'ils ne confondent pas les sages législateurs avec des conteurs de fables; qu'ils sachent distinguer les loix des plus sages magistrats, & les usages ridicules des peuples; qu'ils ne disent point, On inventa des cérémonies superstitieuses, on prodigua de faux oracles & de faux prodiges, donc tous les magistrats de la Grèce & de Rome qui les toléraient, étaient des aveugles trompés & des trompeurs; c'est comme s'ils disaient, Il y a des bonzes à la Chine qui abusent la populace, donc le sage *Confucius* était un misérable imposteur.

On doit dans un siécle aussi éclairé que le nôtre rougir de ces déclamations que l'ignorance a si souvent débitées contre des sages qu'il falait imiter, & non pas calomnier. Ne sait-on pas que dans tout pays le vulgaire est imbécille, superstitieux, insensé? N'y a-t-il pas eu des convulsionnaires dans la patrie du chancelier de l'*Hôpital*, de *Charon*, de *Montagne*, de *la Motte le Vayer*, de *Descartes*, de *Bayle*, de *Fontenelle*, de *Montesquieu?* N'y a-t-il pas des méthodistes, des moraves, des millénaires, des fanatiques de toute espèce dans le pays qui eut le bonheur de donner naissance au chancelier *Bacon*, à ces génies immortels

Newton & *Locke*, & à une foule de grands hommes ?

De Bacchus.

Excepté les fables visiblement allégoriques, comme celles des *Muses*, de *Vénus*, des *Graces*, de l'*Amour*, de *Zéphire* & de *Flore*, & quelques-unes de ce genre, toutes les autres sont un ramas de contes qui n'ont d'autre mérite que d'avoir fourni de beaux vers à *Ovide* & à *Quinault*, & d'avoir exercé le pinceau de nos meilleurs peintres ; mais il en est une qui paraît mériter l'attention de ceux qui aiment les recherches de l'antiquité, c'est la fable de *Bacchus*.

Ce *Bacchus*, ou *Back*, ou *Backos*, ou *Dionisios*, fils de Dieu, a-t-il été un personnage véritable ? Tant de nations en parlent ainsi que d'*Hercule* : on a célébré tant d'*Hercules* & tant de *Bacchus* différens, qu'on peut supposer qu'en effet il y a eu un *Bacchus* ainsi qu'un *Hercule*.

Ce qui est indubitable, c'est que dans l'Egypte, dans l'Asie & dans la Grèce, *Bacchus* ainsi qu'*Hercule* était reconnu pour un demi-Dieu, qu'on célébrait leurs fêtes, qu'on leur attribuait des miracles, qu'il y avait des mystères institués au nom de *Bacchus* avant qu'on connût les livres juifs.

On sait assez que les Juifs ne communiquèrent leurs livres aux étrangers que du tems de *Ptolomée Philadelphe*, environ deux

cents trente ans avant notre ère. Or avant ce tems l'Orient & l'Occident retentissaient des orgies de *Bacchus*. Les vers attribués à l'ancien *Orphée* célèbrent les conquêtes & les bienfaits de ce prétendu demi-Dieu. Son histoire est si ancienne, que les pères de l'église ont prétendu que *Bacchus* était *Noé*, parce que *Bacchus* & *Noé* passent tous deux pour avoir cultivé la vigne.

Hérodote, en rapportant les anciennes opinions, dit que *Bacchus* était un Egyptien élevé dans l'Arabie heureuse. Les vers orphiques disent qu'il fut sauvé des eaux dans un petit coffre, qu'on l'appella *Misem* en mémoire de cette aventure, qu'il fut instruit des secrets des Dieux, qu'il avait une verge qu'il changeait en serpent quand il voulait, qu'il passa la mer Rouge à pied sec, comme *Hercule* passa depuis dans son gobelet le détroit de Calpé & d'Abila ; que quand il alla dans les Indes, lui & son armée jouissaient de la clarté du soleil pendant la nuit, qu'il toucha de sa baguette enchanteresse les eaux du fleuve Oronte & de l'Hidaspe, & que ces eaux s'écoulèrent pour lui laisser un passage libre. Il est dit même qu'il arrêta le cours du soleil & de la lune. Il écrivit ses loix sur deux tables de pierre. Il était anciennement représenté avec des cornes ou des rayons qui partaient de sa tête.

Il n'est pas étonnant après cela que plusieurs savans hommes, & sur-tout *Bochart* & *Huet* dans nos derniers tems, aient pré-

tendu, que *Bacchus* est une copie de *Moïse* & de *Josué*. Tout concourt à favoriser la ressemblance : car *Bacchus* s'appellait chez les Egyptiens *Arsaph*, & parmi les noms que les pères ont donnés à *Moïse* on y trouve celui d'*Osasirph*.

Entre ces deux histoires qui paraissent semblables en tant de points, il n'est pas douteux que celle de *Moïse* ne soit la vérité, & que celle de *Bacchus* ne soit la fable. Mais il paraît que cette fable était connue des nations long-tems avant que l'histoire de *Moïse* fût parvenue jusqu'à elles. Aucun auteur Grec n'a cité *Moïse* avant *Longin* qui vivait sous l'empereur *Aurélien*; & tous avaient célébré *Bacchus*.

Il paraît incontestable que les Grecs ne purent prendre l'idée de *Bacchus* dans le livre de la loi juive qu'ils n'entendaient pas, & dont ils n'avaient pas la moindre connaissance, livre d'ailleurs si rare chez les Juifs mêmes, que sous le roi *Josias* on n'en trouva qu'un seul exemplaire; livre presqu'entiérement perdu pendant l'esclavage des Juifs transportés en Caldée & dans le reste de l'Asie; livre restauré ensuite par *Esdras* dans les tems florissans d'Athènes, & des autres républiques de la Grèce; tems où les mystères de *Bacchus* étaient déja institués.

Dieu permit donc que l'esprit de mensonge divulgât les absurdités de la vie de *Bacchus* chez cent nations, avant que l'esprit

prit de vérité fît connaître la vie de *Moïse* à aucun peuple excepté aux Juifs.

Le savant évêque d'Avranches frappé de cette étonnante ressemblance, ne balança pas à prononcer que *Moïse* était non seulement *Bacchus*, mais le *Thaut*, l'*Osiris* des Egyptiens. Il ajoute même (*a*), pour allier les contraires, que *Moïse* était aussi leur *Typhon*, c'est-à-dire, qu'il était à la fois le bon & le mauvais principe, le protecteur & l'ennemi, le Dieu & le Diable reconnu en Egypte.

Moïse, selon ce savant homme, est le même que *Zoroastre*. Il est *Esculape*, *Amphion*, *Apollon*, *Faunus*, *Janus*, *Persée*, *Romulus*, *Vertumne*, & enfin *Adonis* & *Priape*. La preuve qu'il était *Adonis*, c'est que *Virgile* a dit :

Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.

Et le bel Adonis a gardé les moutons.

Or *Moïse* garda les moutons vers l'Arabie. La preuve qu'il était *Priape* est encor meilleure : c'est que quelquefois on représentait *Priape* avec un âne, & que les Juifs passèrent pour adorer un âne. *Huet* ajoute pour dernière confirmation, que la verge de *Moïse* pouvait fort bien être comparée au sceptre de *Priape* (*b*).

Sceptrum Priapo tribuitur, virga Mosi.

(*a*) Proposition 4, pag. 79 & 87.
(*b*) *Huet* pag. 110.

Voilà ce que *Huet* appelle sa démonstration. Elle n'est pas à la vérité géométrique. Il est à croire qu'il en rougit les dernieres années de sa vie, & qu'il se souvenait de sa démonstration, quand il fit son traité de la faiblesse de l'esprit humain, & de l'incertitude de ses connaissances.

Des métamorphoses chez les Grecs, recueillies par Ovide.

L'opinion de la migration des ames conduit naturellement aux métamorphoses, comme nous l'avons déja vu. Toute idée qui frappe l'imagination & qui l'amuse, s'étend bientôt par tout le monde. Dès que vous m'avez persuadé que mon ame peut entrer dans le corps d'un cheval, vous n'aurez pas de peine à me faire croire que mon corps peut être changé en cheval aussi.

Les métamorphoses recueillies par *Ovide*, dont nous avons déja dit un mot, ne devaient point du tout étonner un pythagoricien, un brame, un Caldéen, un Egyptien. Les Dieux s'étaient changés en animaux dans l'ancienne Egypte. *Derceto* était devenue poisson en Syrie. *Sémiramis* avait été changée en colombe à Babilone. Les Juifs dans des tems très-postérieurs écrivent que *Nabucodonosor* fut changé en bœuf, sans compter la femme de *Lot* transformée en statue de sel. N'est-ce pas même une métamorphose réelle quoique passagère, que toutes les apparitions des Dieux & des Génies sous la forme humaine?

Un Dieu ne peut guère se communiquer à nous qu'en se métamorphosant en homme. Il est vrai que *Jupiter* prit la figure d'un beau cygne pour jouir de *Léda*. Mais ces cas sont rares ; & dans toutes les religions la Divinité prend toujours la figure humaine quand elle vient donner des ordres. Il serait difficile d'entendre la voix des Dieux s'ils se présentaient à nous en ours ou en crocodiles.

Enfin les Dieux se métamorphosèrent presque par-tout ; & dès que nous fumes instruits des secrets de la magie, nous nous métamorphosames nous-mêmes. Plusieurs personnes dignes de foi se changèrent en loups. Le mot de loup-garou atteste encor parmi nous cette métamorphose.

Ce qui aide beaucoup à croire toutes ces transmutations & tous les prodiges de cette espèce, c'est qu'on ne peut prouver en forme leur impossibilité. On n'a nul argument à pouvoir alléguer à quiconque vous dira, Un Dieu vint hier chez moi sous la figure d'un beau jeune homme, & ma fille accouchera dans neuf mois d'un bel enfant que le Dieu a daigné lui faire. Mon frère qui a osé en douter a été changé en loup ; il court & heurle actuellement dans les bois. Si la fille accouche en effet, si l'homme devenu loup vous affirme qu'il a subi en effet cette métamorphose, vous ne pouvez démontrer que la chose n'est pas vraie. Vous n'auriez d'autre ressource que d'assigner devant les juges le jeune homme qui

a contrefait le Dieu, & fait l'enfant à la demoiſelle, qu'à faire obſerver l'oncle loup-garou, & à prendre des témoins de ſon impoſture; mais la famille ne s'expoſera pas à cét examen; elle vous ſoutiendra avec les prêtres du canton que vous êtes un profane & un ignorant; ils vous feront voir que puis qu'une chenille eſt changée en papillon, un homme peut tout auſſi aiſément être changé en bête; & ſi vous diſputez, vous ſerez déféré à l'inquiſition du pays comme un impie qui ne croit ni aux loups-garoux, ni aux Dieux qui engroſſent les filles.

De l'idolâtrie.

Après avoir lu tout ce qu'on a écrit ſur l'idolâtrie, on ne trouve rien qui en donne une notion préciſe. Il ſemble que *Locke* ſoit le premier qui ait appris aux hommes à définir les mots qu'ils prononçaient, & à ne point parler au hazard. Le terme qui répond à idolâtrie ne ſe trouve dans aucune langue ancienne; c'eſt une expreſſion des Grecs des derniers âges, dont on ne s'était jamais ſervi avant le ſecond ſiécle de notre ère. Elle ſignifie adoration d'images. C'eſt un terme de reproche, un mot injurieux. Jamais aucun peuple n'a pris la qualité d'idolâtre, jamais aucun gouvernement n'ordonna qu'on adorât une image comme le Dieu ſuprême de la nature. Les anciens Caldéens, les anciens Arabes, les anciens Perſes, n'eurent long-tems ni images ni

temples. Comment ceux qui vénéraient dans le ſoleil, les aſtres & le feu, les emblêmes de la Divinité, peuvent-ils être appellés idolâtres? Ils révéraient ce qu'ils voyaient. Mais certainement révérer le ſoleil & les aſtres, ce n'eſt pas adorer une figure taillée par un ouvrier; c'eſt avoir un culte erroné, mais ce n'eſt point être idolâtre.

Je ſuppoſe que les Egyptiens aient adoré réellement le chien *Anubis*, & le bœuf *Apis*; qu'ils aient été aſſez fous pour ne les pas regarder comme des animaux conſacrés à la Divinité, & comme un emblême du bien que leur *Isheth*, leur *Iſis*, faiſait aux hommes, pour croire même qu'un rayon céleſte animât ce bœuf & ce chien conſacrés, il eſt clair que ce n'était pas adorer une ſtatue. Une bête n'eſt pas une idole.

Il eſt indubitable que les hommes eurent des objets de culte avant d'avoir des ſculpteurs, & il eſt clair que ces hommes ſi anciens ne pouvaient point être appellés idolâtres. Il reſte donc à ſavoir ſi ceux qui firent enfin placer des ſtatues dans les temples, & qui firent révérer ces ſtatues, ſe nommèrent adorateurs de ſtatues, & leurs peuples adorateurs de ſtatues. C'eſt aſſurément ce qu'on ne trouve dans aucun monument de l'antiquité.

Mais en ne prenant point le titre d'idolâtres l'étaient-ils en effet? était-il ordonné de croire que la ſtatue de bronze qui repréſentait la figure fantaſtique de *Bel* à Babilone était le maître, le Dieu, le créa-

teur du monde ? la figure de *Jupiter* était-elle *Jupiter* même ? n'eſt-ce pas, s'il eſt permis de comparer les uſages de notre ſainte religion avec les uſages antiques, n'eſt-ce pas comme ſi on diſait que nous adorons la figure du Père éternel avec une barbe longue, la figure d'une femme & d'un enfant, la figure d'une colombe ? ce ſont des ornemens emblématiques dans nos temples. Nous les adorons ſi peu que quand ces ſtatues ſont de bois on s'en chauffe, dès qu'elles pourriſſent, on en érige d'autres ; elles ſont de ſimples avertiſſemens qui parlent aux yeux & à l'imagination. Les Turcs & les réformés croient que les catholiques ſont idolâtres, mais les catholiques ne ceſſent de proteſter contre cette injure.

Il n'eſt pas poſſible qu'on adore réellement une ſtatue, ni qu'on croie que cette ſtatue eſt le Dieu ſuprême. Il n'y avait qu'un *Jupiter*, mais il y avait mille de ſes ſtatues. Or ce *Jupiter* qu'on croyait lancer la foudre, était ſupoſé habiter les nuées, ou le mont Olimpe, ou la planète qui porte ſon nom. Ses figures ne lançaient point la foudre, & n'étaient ni dans une planète, ni dans les nuées, ni ſur le mont Olimpe. Toutes les prières étaient adreſſées aux Dieux immortels, & aſſurément les ſtatues n'étaient pas immortelles.

Des fourbes, il eſt vrai, firent croire, & des ſuperſtitieux crurent, que des ſtatues avaient parlé. Combien de fois nos peuples groſſiers n'ont-ils pas eu la même

crédulité ? mais jamais chez aucun peuple ces absurdités ne furent la religion de l'état. Quelque vieille imbécille n'aura pas distingué la statue & le Dieu ; ce n'est pas une raison d'affirmer que le gouvernement pensait comme cette vieille. Les magistrats voulaient qu'on révérât les représentations des Dieux adorés, & que l'imagination du peuple fût fixée par ces signes visibles. C'est précisément ce qu'on fait dans la moitié de l'Europe. On a des figures qui représentent Dieu le père sous la forme d'un vieillard, & on sait bien que Dieu n'est pas un vieillard. On a des images de plusieurs saints qu'on vénère, & on sait bien que ces saints ne sont pas Dieu le père.

De même, si on ose le dire, les anciens ne se méprenaient pas entre les demi-Dieux, les Dieux, & le maître des Dieux. Si ces anciens étaient idolâtres pour avoir des statues dans leurs temples, la moitié de la chrétienté est donc idolâtre aussi ; & si elle ne l'est pas, les nations antiques ne l'étaient pas davantage.

En un mot, il n'y a pas dans toute l'antiquité un seul poëte, un seul philosophe, un seul homme d'état qui ait dit qu'on adorait de la pierre, du marbre, du bronze, ou du bois. Les témoignages du contraire sont innombrables : les nations idolâtres sont donc comme les sorciers, on en parle, mais il n'y en eut jamais.

Un commentateur a conclu qu'on adorait réellement la statue de *Priape*, parce

qu'*Horace* en faisant parler cet épouvantail, lui fait dire, *J'étais autrefois un tronc, l'ouvrier incertain s'il en ferait un Dieu ou une escabelle, prit le parti d'en faire un Dieu*, &c. Le commentateur cite le prophète *Baruch*, pour prouver que du tems d'*Horace* on regardait la figure de *Priape* comme une divinité réelle. Il ne voit pas qu'H*orace* se moque & du prétendu Dieu & de sa statue. Il se peut qu'une de ses servantes en voyant cette énorme figure, crût qu'elle avait quelque chose de divin: mais assurément tous ces *Priapes* de bois dont les jardins étaient remplis pour chasser les oiseaux, n'étaient pas regardés comme les créateurs du monde.

Il est dit que *Moïse*, malgré la loi divine de ne faire aucune représentation d'hommes ou d'animaux, érigea un serpent d'airain, ce qui était une imitation du serpent d'argent que les prêtres d'Egypte portaient en procession; mais quoique ce serpent fût fait pour guérir les morsures des serpens véritables, cependant on ne l'adorait pas. *Salomon* mit deux chérubins dans le temple; mais on ne regardait pas ces chérubins comme des Dieux. Si donc dans le temple des Juifs & dans les nôtres, on a respecté des statues sans être idolâtres, pourquoi tant de reproches aux autres nations? Ou nous devons les absoudre, ou elles doivent nous accuser.

Des oracles.

Il eſt évident qu'on ne peut ſavoir l'avenir, parce qu'on ne peut ſavoir ce qui n'eſt pas; mais il eſt clair auſſi qu'on peut conjecturer un événement.

Vous voyez une armée nombreuſe & diſciplinée conduite par un chef habile, s'avancer dans un lieu avantageux, contre un capitaine imprudent ſuivi de peu de troupes mal armées, mal poſtées, & dont vous ſavez que la moitié le trahit; vous prédiſez que ce capitaine ſera battu.

Vous avez remarqué qu'un jeune homme & une fille s'aiment éperdument; vous les avez obſervés ſortans l'un & l'autre de la maiſon paternelle; vous annoncez que dans peu cette fille ſera enceinte; vous ne vous trompez guère. Toutes les prédictions ſe réduiſent au calcul des probabilités. Il n'y a donc point de nation chez laquelle on n'ait fait des prédictions qui ſe ſont en effet accomplies. La plus célèbre, la plus confirmée eſt celle que fit ce traître *Flavien Joſeph* à *Veſpaſien* & *Titus* ſon fils, vainqueurs des Juifs. Il voyait *Veſpaſien* & *Titus* adorés des armées romaines dans l'Orient, & *Néron* déteſté de tout l'empire. Il oſe, pour gagner les bonnes graces de *Veſpaſien*, lui prédire au nom du Dieu des Juifs (*a*) que lui & ſon fils ſeront empe-

(a) *Joſeph* liv. 3. chap. 28.

reurs. Ils le furent en effet; mais il est évident que *Joseph* ne risquait rien. Si *Vespasien* succombe un jour en prétendant à l'empire, il n'est pas en état de punir *Joseph*; s'il est empereur, il le récompense, & tant qu'il ne régne pas il espère régner. *Vespasien* fait dire à ce *Joseph* que s'il est prophète il devait avoir prédit la prise de Jotapat qu'il avait en vain défendue contre l'armée romaine: *Joseph* répond qu'en effet il l'avait prédite, ce qui n'était pas bien surprenant. Quel commandant en soutenant un siége dans une petite place contre une grande armée ne prédit pas que la place sera prise.

Il n'était pas bien difficile de sentir qu'on pouvait s'attirer le respect & l'argent de la multitude en faisant le prophète, & que la crédulité du peuple devait être le revenu de quiconque saurait le tromper. Il y eut par-tout des devins; mais ce n'était pas assez de ne prédire qu'en son propre nom, il falait parler au nom de la Divinité: & depuis les prophètes de l'Egypte qui s'appellaient les *Voyans*, jusqu'à *Ulpius* prophète du mignon de l'empereur *Adrien* devenu Dieu, il y eut un nombre prodigieux de charlatans sacrés, qui firent parler les Dieux pour se moquer des hommes. On sait assez comment ils pouvaient réussir, tantôt par une réponse ambigue qu'ils expliquaient ensuite comme ils voulaient, tantôt en corrompant des domestiques, en s'informant d'eux secrétement des aventu-

res des dévots qui venaient les consulter. Un idiot était tout étonné qu'un fourbe lui dît de la part de Dieu ce qu'il avait fait de plus caché.

Ces prophètes passaient pour savoir le passé, le présent & l'avenir; c'est l'éloge qu'*Homère* fait de *Calcas*. Je n'ajouterai rien ici à ce que le savant *Vandale*, & le judicieux *Fontenelle* son rédacteur, ont dit des oracles. Ils ont dévoilé avec sagacité des siécles de fourberie; & le jésuite *Balthus* montra bien peu de sens, ou beaucoup de malignité, quand il soutint contre eux la vérité des oracles payens, par les principes de la religion chrétienne. C'était réellement faire à Dieu une injure, de prétendre que ce Dieu de bonté & de vérité eût lâché les diables de l'enfer, pour venir faire sur la terre ce qu'il ne fait pas lui-même, pour rendre des oracles.

Ou ces diables disaient vrai, & en ce cas il était impossible de ne les pas croire; & Dieu lui-même appuyant toutes les fausses religions par des miracles journaliers, jettait lui-même l'univers entre les bras de ses ennemis: Ou ils disaient faux; & en ce cas Dieu déchaînait les diables pour tromper tous les hommes. Il n'y a peut-être jamais eu d'opinion plus absurde.

L'oracle le plus fameux fut celui de Delphes. On choisit d'abord de jeunes filles innocentes, comme plus propres que les autres à être inspirées, c'est-à-dire, à proférer de bonne foi le galimatias que les prê-

tres leur dictaient. La jeune pythie montait ſur un trépied poſé dans l'ouverture d'un trou dont il ſortait une exhalaiſon prophétique. L'eſprit divin entrait ſous la robe de la pythie par un endroit fort humain; mais depuis qu'une jolie pythie fut enlevée par un dévot, on prit des vieilles pour faire le métier: & je crois que c'eſt la raiſon pour laquelle l'oracle de Delphes commença à perdre beaucoup de ſon crédit.

Les divinations, les augures, étaient des eſpèces d'oracles, & ſont, je crois, d'une plus haute antiquité; car il falait bien des cérémonies, bien du tems pour achalander un oracle divin qui ne pouvait ſe paſſer de temple & de prêtres; & rien n'était plus aiſé que de dire la bonne aventure dans les carrefours. Cet art ſe ſubdiviſa en mille façons; on prédit par le vol des oiſeaux, par le foie des moutons, par les plis formés dans la paume de la main, par des cercles tracés ſur la terre, par l'eau, par le feu, par des petits cailloux, par des baguettes, par tout ce qu'on imagina, & ſouvent même par un pur entouſiaſme qui tenait lieu de toutes les règles. Mais qui fut celui qui inventa cet art? ce fut le premier fripon qui rencontra un imbécille.

La plupart des prédictions étaient comme celles de l'almanach de Liége. *Un grand mourra, il y aura des naufrages.* Un juge de village mourait-il dans l'année? c'était, pour ce village le grand dont la mort était prédite: une barque de pêcheurs était-elle

submergée? voilà les grands naufrages annoncés. L'auteur de l'almanach de Liége est un sorcier, soit que ses prédictions soient accomplies, soit qu'elles ne le soient pas; car si quelque événement les favorise, sa magie est démontrée: si les événemens sont contraires, on applique la prédiction à toute autre chose, & l'allégorie le tire d'affaire.

L'almanach de Liége a dit qu'il viendrait un peuple du Nord qui détruirait tout; ce peuple ne vient point; mais un vent du nord fait geler quelques vignes, c'est ce qui a été prédit par *Matthieu Lansberge.* Quelqu'un ose-t-il douter de son savoir? Aussitôt les colporteurs le dénoncent comme un mauvais citoyen, & les astrologues le traitent même de petit esprit, & de méchant raisonneur.

Les sunnites mahométans ont beaucoup employé cette méthode dans l'explication du Koran de *Mahomet.* L'étoile *Aldebaram* avait été en grande vénération chez les Arabes, elle signifie l'œil du taureau; cela voulait dire que l'œil de *Mahomet* éclairerait les Arabes, & que comme un taureau il frapperait ses ennemis de ses cornes.

L'arbre acacia était en vénération dans l'Arabie, on en faisait de grandes haies qui préservaient les moissons de l'ardeur du soleil; *Mahomet* est l'acacia qui doit couvrir la terre de son ombre salutaire. Les Turcs sensés rient de ces bêtises subtiles; les jeunes femmes n'y pensent pas; les vieilles dé-

votes y croient ; & celui qui dirait publiquement à un derviche qu'il enſeigne des ſotiſes, courrait riſque d'être empalé. Il y a eu des ſavans qui ont trouvé l'hiſtoire de leur tems dans l'Iliade & dans l'Odyſſée ; mais ces ſavans n'ont pas fait la même fortune que les commentateurs de l'Alcoran.

La plus brillante fonction des oracles fut d'aſſurer la victoire dans la guerre. Chaque armée, chaque nation avait ſes oracles qui lui promettaient des triomphes. L'un des deux partis avait reçu infailliblement un oracle véritable. Le vaincu qui avait été trompé attribuait ſa défaite à quelque faute commiſe envers les Dieux après l'oracle rendu ; il eſpérait qu'une autre fois l'oracle s'accomplirait. Ainſi preſque toute la terre s'eſt nourrie d'illuſion. Il n'y eut preſque point de peuple qui ne conſervât dans ſes archives, ou qui n'eût par la tradition orale, quelque prédiction qui l'aſſurait de la conquête du monde, c'eſt-à-dire, des nations voiſines ; point de conquérant qui n'ait été prédit formellement, auſſi-tôt après ſa conquête. Les Juifs mêmes, enfermés dans un coin de terre preſque inconnu entre l'Anti-Liban, l'Arabie déſerte, & la pétrée, eſpérèrent comme les autres peuples d'être les maîtres de l'univers, fondés ſur mille oracles que nous expliquons dans un ſens myſtique, & qu'ils entendaient dans le ſens littéral.

Des sibylles chez les Grecs, & de leur influence sur les autres nations.

Lorsque presque toute la terre était remplie d'oracles, il y eut de vieilles filles qui sans être attachées à aucun temple s'avisèrent de prophétiser pour leur compte. On les appella *sibylles*, mot grec de la dialecte de Laconie, qui signifie conseil de Dieu. L'antiquité en compte dix principales en divers pays: On sait assez le conte de la bonne femme qui vint apporter dans Rome à l'ancien *Tarquin*, les neuf livres de l'ancienne sibylle de Cumes. Comme *Tarquin* marchandait trop, la vieille jetta au feu les six premiers livres, & exigea autant d'argent des trois restans, qu'elle en avait demandé des neuf entiers. *Tarquin* les paya. Ils furent, dit-on, conservés à Rome, jusqu'au tems de *Sylla*, & furent consumés dans un incendie du capitole.

Mais comment se passer des prophéties des sibylles? On envoya trois sénateurs à Erytre, ville de Grèce où l'on gardait précieusement un millier de mauvais vers grecs, qui passaient pour être de la façon de la sibylle *Erytrée*. Chacun en voulait avoir des copies. La sibylle *Erytrée* avait tout prédit. Il en était de ses prophéties comme de celles de *Nostradamus* parmi nous. On ne manquait pas à chaque événement de forger quelques vers grecs qu'on attribuait à la sibylle. *Auguste* qui craignait avec raison qu'on ne

trouvât dans cette rapfodie quelques vers qui autoriferaient des confpirations, défendit fous peine de mort qu'aucun Romain eût chez lui des vers fibyllins; défenfe digne d'un tyran foupçonneux, qui confervait avec adreffe un pouvoir ufurpé par le crime.

Les vers fibyllins furent refpectés plus que jamais quand il fut défendu de les lire. Il fallait bien qu'ils continffent la vérité, puifqu'on les cachait aux citoyens.

Virgile, dans fon églogue fur la naiffance de *Pollion*, ou de *Marcellus*, ou de *Drufus*, ne manqua pas de citer l'autorité de la fibylle de Cumes, qui avait prédit nettement que cet enfant qui mourut bientôt après, ramenerait le fiécle d'or. La fibylle *Erytrée* avait, difait-on alors, prophétifé auffi à Cumes. L'enfant nouveau né appartenant à *Augufte*, ou à fon favori, ne pouvait manquer d'être prédit par la fibylle. Les prédictions, d'ailleurs, ne font jamais que pour les grands, les petits n'en valent pas la peine.

Ces oracles des fibylles étant donc toûjours en très-grande réputation, les premiers chrétiens trop emportés par un faux zèle, crurent qu'ils pouvaient forger de pareils oracles, pour battre les gentils par leurs propres armes. *Hermas* & *St. Juftin* paffent pour être les premiers qui eurent le malheur de foutenir cette impofture. *St. Juftin* cite des oracles de la fibylle de Cumes, débités par un chrétien qui avait pris le nom

d'*Iftape*,

d'*Istape*, & prétendait que sa sibylle avait vécu du tems du déluge. *St. Clément d'Alexandrie*, dans ses stromates, liv. 6, assure que l'apôtre *St. Paul* recommande dans ses épîtres *la lecture des sibylles, qui ont manifestement prédit la naissance du fils de Dieu.*

Il faut que cette épître de *St. Paul* soit perdue; car on ne trouve ces paroles, ni rien d'approchant, dans aucune des épîtres de *St. Paul*. Il courait dans ce tems-là parmi les chrétiens, une infinité de livres que nous n'avons plus, comme les prophéties de *Juldabast*, celles de *Seth*, d'*Enoch* & de *Cham*; la pénitence d'*Adam*, l'histoire de *Zacharie* père de *St. Jean*; l'évangile des Egyptiens; l'évangile de *St. Pierre*, d'*André*, de *Jacques*; l'évangile d'*Eve*, l'apocalypse d'*Adam*, les lettres de *Jésus-Christ*, & cent autres écrits, dont il reste à peine quelques fragmens, ensevelis dans des livres qu'on ne lit guère.

L'église chrétienne était alors partagée en société judaïsante, & société non-judaïsante. Ces deux étaient divisées en plusieurs autres. Quiconque se sentait un peu de talent, écrivait pour son parti. Il y eut plus de cinquante évangiles jusqu'au concile de Nicée; il ne nous en reste aujourd'hui que ceux de la *Vierge*, de *Jacques*, de l'*Enfance*, & de *Nicodème*. On forgea surtout des vers attribués aux anciennes sibylles. Tel était le respect du peuple pour ces oracles sibyllins, qu'on crut avoir besoin de cet appui étranger pour fortifier le chris-

tianiſme naiſſant. Non ſeulement on fit des vers grecs ſibyllins, qui annonçaient *Jéſus-Chriſt*; mais on les fit en acroſtiches, de manière que les lettres de ces mots, *Jeſous Chreiſtos ïos Soter*, étaient l'une après l'autre le commencement de chaque vers. C'eſt dans ces poéſies qu'on trouve cette prédiction :

Avec cinq pains & deux poiſſons,
Il nourrira cinq mille hommes au déſert.
Et en ramaſſant les morceaux qui reſteront,
Il en remplira douze paniers.

On ne s'en tint pas là ; on imagina qu'on pouvait détourner en faveur du chriſtianiſme le ſens des vers de la quatriéme églogue de *Virgile*:

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas :
Jam nova progenies cælo demittitur alto.
Les tems de la ſibylle enfin ſont arrivés :
Un nouveau rejetton deſcend du haut des cieux.

Cette opinion eut un ſi grand cours dans les premiers ſiécles de l'égliſe, que l'empereur *Conſtantin* la ſoutint hautement. Quand un empereur parlait, il avait ſûrement raiſon. *Virgile* paſſa long-tems pour un prophète. Enfin, on était ſi perſuadé des oracles des ſibylles, que nous avons dans une de nos hymnes, qui n'eſt pas fort ancienne, ces deux vers remarquables :

Solvet sæclum in favilla,
Teste David cum sibylla.
Il mettra l'univers en cendres,
Témoin la sibylle & David.

Parmi les prédictions attribuées aux sibylles, on faisait sur-tout valoir le règne de mille ans, que les pères de l'église adoptèrent jusqu'au tems de *Théodose second*.

Ce règne de *Jésus-Christ* pendant mille ans sur la terre était fondé d'abord sur la prophétie de *St. Luc*, ch. 21; prophétie mal entendue, que *Jésus-Christ viendrait dans les nuées, dans une grande puissance & dans une grande majesté, avant que la génération présente fût passée*. La génération avait passé; mais *St. Paul* avait dit aussi dans sa première épître aux Thessaloniciens, ch. 4.

Nous vous déclarons, comme l'ayant appris du Seigneur, que nous qui vivons, & qui sommes réservés pour son avénement, nous ne préviendrons point ceux qui sont déja dans le sommeil.

Car aussi-tôt que le signal aura été donné par la voix de l'archange, & par le son de la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même descendra du ciel, & ceux qui seront morts en Jésus-Christ *ressusciteront les premiers.*

Puis nous autres qui sommes vivans, & qui serons demeurés jusqu'alors, nous serons emportés avec eux dans les nuées, pour aller au devant du Seigneur au milieu de l'air; & ainsi nous vivrons pour jamais avec le Seigneur.

Il est bien étrange que *Paul* dise que c'est le Seigneur lui-même qui lui avait parlé ; car *Paul* loin d'avoir été un des disciples de *Christ*, avait été long-tems un de ses persécuteurs. Quoi qu'il en puisse être, l'Apocalypse avait dit aussi chap. 20, que les justes *régneraient sur la terre pendant mille ans avec Jésus-Christ.*

On s'attendait donc à tout moment que *Jésus-Christ* descendrait du ciel pour établir son règne, & rebâtir Jérusalem, dans laquelle les chrétiens devaient se réjouir avec les patriarches.

Cette nouvelle Jérusalem était annoncée dans l'Apocalypse : *Moi* Jean, *je vis la nouvelle Jérusalem qui descendait du ciel parée comme une épousée.... Elle avait une grande & haute muraille, douze portes, & un ange à chaque porte..... douze fondemens où sont les noms des apôtres de l'agneau..... Celui qui me parlait avait une toise d'or pour mesurer la ville, les portes & la muraille. La ville est bâtie en quarré, elle est de douze mille stades ; sa longueur, sa largeur, & sa hauteur sont égales...... Il en mesura aussi la muraille qui est de cent quarante-quatre coudées.... cette muraille était de jaspe, & la ville était d'or, &c.*

On pouvoit se contenter de cette prédiction ; mais on voulut encor avoir pour garant une sibylle, à qui l'on fait dire à peu près les mêmes choses. Cette persuasion s'imprima si fortement dans les esprits, que *St. Justin* dans son dialogue contre *Tri-*

phon, dit *qu'il en est convenu*, & *que* Jésus *doit venir dans cette Jérusalem boire & manger avec ses disciples.*

St. Irenée se livra si pleinement à cette opinion, qu'il attribue à *St. Jean* l'évangeliste ces paroles : *Dans la nouvelle Jérusalem chaque sep de vigne produira dix mille branches, & chaque branche dix mille bourgeons, chaque bourgeon dix mille grappes, chaque grappe dix mille grains, chaque raisin vingt-cinq amphores de vin. Et quand un des saints vendangeurs cueillera un raisin, le raisin voisin lui dira, Prends moi, je suis meilleur que lui* (*a*).

Ce n'était pas assez que la sibylle eût prédit ces merveilles, on avait été témoin de l'accomplissement. On vit, au rapport de *Tertullien*, la Jérusalem nouvelle descendre du ciel pendant quarante nuits consécutives.

Tertullien s'exprime ainsi : (*b*) *Nous confessons que le royaume nous est promis pour mille ans en terre, après la résurrection dans la cité de Jérusalem apportée du ciel ici-bas.*

C'est ainsi que l'amour du merveilleux & l'envie d'entendre & de dire des choses extraordinaires, a perverti le sens commun dans tous les tems. C'est ainsi qu'on s'est servi de la fraude, quand on n'a pas eu la force. La religion chrétienne fut d'ailleurs

(*a*) *Irenée* ch. 35. liv. 5.
(*b*) *Tert.* contre *Marcion* liv. 3.

soutenue par des raisons si solides, que tout cet amas d'erreurs ne put l'ébranler. On dégagea l'or pur de tout cet alliage, & l'église parvint par degrés à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

Des miracles.

Revenons toûjours à la nature de l'homme; il n'aime que l'extraordinaire; & cela est si vrai que si-tôt que le beau, le sublime est commun, il ne parait plus ni beau ni sublime. On veut de l'extraordinaire en tout genre; & on va jusqu'à l'impossible. L'histoire ancienne ressemble à celle de ce chou plus grand qu'une maison, & à ce pot plus grand qu'une église, fait pour cuire ce chou.

Quelle idée avons-nous attachée au mot *miracle*, qui d'abord signifiait *chose admirable?* Nous avons dit, c'est ce que la nature ne peut opérer, c'est ce qui est contraire à toutes ses loix. Ainsi l'Anglais qui promit au peuple de Londres de se mettre tout entier dans une bouteille de deux pintes, annonçait un miracle. Et autrefois on n'aurait pas manqué de légendaires qui auraient affirmé l'accomplissement de ce prodige, s'il en était revenu quelque chose au couvent.

Nous croyons sans difficulté aux vrais miracles, opérés dans notre sainte religion, & chez les Juifs dont la religion prépara la nôtre. Nous ne parlons ici que des autres nations, & nous ne raisonnons que suivant

les règles du bon sens, toûjours soumises à la révélation.

Quiconque n'est pas illuminé par la foi, ne peut regarder un miracle que comme une contravention aux loix éternelles de la nature. Il ne lui paraît pas possible que Dieu dérange son propre ouvrage ; il sait que tout est lié dans l'univers par des chaînes que rien ne peut rompre. Il sait que Dieu étant immuable, ses loix le sont aussi, & qu'une roue de la grande machine ne peut s'arrêter, sans que la nature entière soit dérangée.

Si *Jupiter* en couchant avec *Alcmène* fait une nuit de vingt-quatre heures lorsqu'elle devait être de douze, il est nécessaire que la terre s'arrête dans son cours, & reste immobile douze heures entières. Mais comme les mêmes phénomènes du ciel reparaissent la nuit suivante, il est nécessaire aussi que la lune & toutes les planètes se soient arrêtées. Voilà une grande révolution dans tous les orbes célestes, en faveur d'une femme de Thèbes en Béotie.

Un mort ressuscite au bout de quelques jours : il faut que toutes les parties imperceptibles de son corps qui s'étaient exhalées dans l'air, & que les vents avaient emportées au loin, reviennent se mettre chacune à leur place, que les vers & les oiseaux, ou les autres animaux nourris de la substance de ce cadavre, rendent chacun ce qu'ils lui ont pris. Les vers engraissés des entrailles de cet homme auront été mangés par des

hirondelles, ces hirondelles par des pigrièches, ces pigrièches par des faucons, ces faucons par des vautours. Il faut que chacun restitue précisément ce qui appartenait au mort : sans quoi ce ne serait plus la même personne. Tout cela n'est rien encor, si l'ame ne revient dans son hôtellerie.

Si l'Etre éternel qui a tout prévu, tout arrangé, qui gouverne tout par des loix immuables, devient contraire à lui-même en renversant toutes ses loix, ce ne peut être que pour l'avantage de la nature entière. Mais il parait contradictoire de supposer un cas où le créateur & le maître de tout, puisse changer l'ordre du monde pour le bien du monde. Car ou il a prévu le prétendu besoin qu'il en aurait, ou il ne l'a pas prévu. S'il l'a prévu, il y a mis ordre dès le commencement ; s'il ne l'a pas prévu, il n'est plus Dieu.

On dit que c'est pour faire plaisir à une nation, à une ville, à une famille, que l'Etre éternel ressuscite *Pélops*, *Hippolite*, *Hérès*, & quelques autres fameux personnages ; mais il ne parait pas vraisemblable que le maitre commun de l'univers oublie le soin de cet univers en faveur de cet *Hippolite* & de ce *Pélops*.

Plus les miracles sont incroyables (selon les faibles lumières de notre esprit), plus ils ont été crus. Chaque peuple eut tant de prodiges, qu'ils devinrent des choses très-ordinaires. Aussi ne s'avisait-on pas de nier ceux de ses voisins. Les Grecs disaient aux

Egyptiens, aux nations asiatiques, Les Dieux vous ont parlé quelquefois, ils nous parlent tous les jours; s'ils ont combattu vingt fois pour vous, ils se sont mis quarante fois à la tête de nos armées. Si vous avez des métamorphoses, nous en avons cent fois plus que vous. Si vos animaux parlent, les nôtres ont fait de très-beaux discours. Il n'y a pas même jusqu'aux Romains chez qui les bêtes n'aient pris la parole pour prédire l'avenir. *Tite-Live* rapporte qu'un bœuf s'écria en plein marché, *Rome, prends garde à toi. Pline* dans son livre huitiéme dit qu'un chien parla lorsque *Tarqnin* fut chassé du trône. Une corneille, si l'on en croit *Suétone*, s'écria dans le capitole, lorsqu'on allait assassiner *Domitien; Estai panta kalos*, c'est fort bien fait, tout est bien. C'est ainsi qu'un des chevaux d'*Achille* nommé *Xante* prédit à son maître qu'il mourra devant Troye. Avant le cheval d'*Achille*, le belier de *Phryxus* avait parlé, aussi-bien que les vaches du mont Olimpe. Ainsi au lieu de réfuter les fables, on enchérissait sur elles. On faisait comme ce praticien à qui on produisait une fausse obligation; il ne s'amusa point à plaider, il produisit sur le champ une fausse quittance.

Il est vrai que nous ne voyons guère de morts ressuscités chez les Romains, ils s'en tenaient à des guérisons miraculeuses. Les Grecs plus attachés à la métempsycose, eurent beaucoup de résurrections. Ils tenaient

ce secret des orientaux, de qui toutes les sciences & les superstitions étaient venues.

De toutes les guérisons miraculeuses les plus attestées, les plus autentiques, sont celles de cet aveugle à qui l'empereur *Vespasien* rendit la vue, & de ce paralytique auquel il rendit l'usage de ses membres. C'est dans Alexandrie que ce double miracle s'opère; c'est devant un peuple innombrable, devant des Romains, des Grecs, des Egyptiens. C'est sur son tribunal que *Vespasien* opère ces prodiges. Ce n'est pas lui qui cherche à se faire valoir par des prestiges, dont un monarque affermi n'a pas besoin. Ce sont ces deux malades eux-mêmes, qui prosternés à ses pieds le conjurent de les guérir: il rougit de leurs prières, il s'en moque, il dit qu'une telle guérison n'est pas au pouvoir d'un mortel. Les deux infortunés insistent: *Sérapis* leur est apparu; *Sérapis* leur a dit qu'ils seraient guéris par *Vespasien*. Enfin il se laisse fléchir, il les touche sans se flatter du succès. La Divinité favorable à sa modestie & à sa vertu, lui communique son pouvoir; à l'instant l'aveugle voit & l'estropié marche. Alexandrie, l'Egypte, tout l'empire applaudissent à *Vespasien* favori du ciel. Le miracle est consigné dans les archives de l'empire, & dans toutes les histoires contemporaines. Cependant avec le tems ce miracle n'est cru de personne, parce que personne n'a intérêt de le soutenir.

Si l'on en croit je ne sais quel écrivain

de nos siécles barbares, nommé *Helgaut*, le roi *Robert* fils de *Hugues Capet* guérit aussi un aveugle. Ce don des miracles dans *Robert* fut apparemment la récompense de la charité avec laquelle il avait fait brûler le confesseur de sa femme & des chanoines d'Orléans accusés de ne pas croire l'infaillibilité & la puissance absolue du pape, & par conséquent d'être manichéens : ou si ce ne fut pas le prix de cette bonne action, ce fut celui de l'excommunication qu'il souffrit pour avoir couché avec la reine sa femme.

Les philosophes ont fait des miracles comme les empereurs & les rois. On connait ceux d'*Apollonios* de *Thiane*; c'était un philosophe pythagoricien, tempérant, chaste, & juste, à qui l'histoire ne reproche aucune action équivoque, ni aucune de ces faiblesses dont fut accusé *Socrate*. Il voyagea chez les mages & chez les bracmanes, & fut d'autant plus honoré par-tout, qu'il était modeste, donnant toujours de sages conseils, & disputant rarement. La priere qu'il avait coutume de faire aux Dieux est admirable : *Dieux immortels, accordez nous ce que vous jugerez convenable, & dont nous ne soyons pas indignes*. Il n'avait nul entousiasme; ses disciples en eurent : ils lui supposèrent des miracles qui furent recueillis par *Philostrate*. Les Thianéens le mirent au rang des demi-Dieux, & les empereurs Romains approuvèrent son apothéose. Mais avec le tems, l'apothéose d'*Apollonios* eut le sort de celle qu'on décernait aux empereurs

Romains, & la chapelle d'*Apollonios* fut aussi déserte que le *Socratéion* élevé par les Athéniens à *Socrate*.

Les rois d'Angleterre depuis *St. Edouard*, jusqu'au roi *Guillaume III*, firent journellement un grand miracle, celui de guérir les écrouelles que les médecins ne pouvaient guérir. Mais *Guillaume III* ne voulut point faire de miracles, & ses successeurs s'en sont abstenus comme lui. Si l'Angleterre éprouve jamais quelque grande révolution qui la replonge dans l'ignorance, alors elle aura des miracles tous les jours.

Des temples.

On n'eut pas un temple si-tôt qu'on reconnu un Dieu. Les Arabes, les Caldéens, les Persans qui révéraient les astres ne pouvaient guère avoir d'abord des édifices consacrés; ils n'avaient qu'à regarder le ciel, c'était là leur temple. Celui de *Bel* à Babilone passe pour le plus ancien de tous; mais ceux de *Brama* dans l'Inde, doivent être d'une antiquité plus reculée; au moins les brames le prétendent.

Il est dit dans les annales de la Chine que les premiers empereurs sacrifiaient dans un temple. Celui d'*Hercule* à Tyr ne paraît pas être des plus anciens. *Hercule* ne fut jamais chez aucun peuple qu'une divinité secondaire; cependant le temple de Tyr est très-antérieur à celui de Judée. *Hiram* en avait un magnifique lorsque *Salomon* ai-

dé par *Hiram* bâtit le ſien. *Hérodote* qui voyagea chez les Tyriens, dit que de ſon tems les archives de Tyr ne donnaient à ce temple que deux mille trois cents ans d'antiquité. L'Egypte était remplie de temples depuis long-tems. *Hérodote* dit encor qu'il apprit que le temple de *Vulcain* à Memphis avait été bâti par *Ménès* vers le tems qui répond à trois mille ans avant notre ère ; & il n'eſt pas à croire que les Egyptiens euſſent élevé un temple à *Vulcain* avant d'en avoir donné un à *Iſis* leur principale divinité.

Je ne puis concilier avec les mœurs ordinaires de tous les hommes, ce que dit *Hérodote* au livre ſecond ; il prétend qu'excepté les Egyptiens & les Grecs tous les autres peuples avaient coutume de coucher avec les femmes au milieu de leurs temples. Je ſoupçonne le texte grec d'avoir été corrompu ; les hommes les plus ſauvages s'abſtiennent de cette action devant des témoins. On ne s'eſt jamais aviſé de careſſer ſa femme ou ſa maîtreſſe en préſence de gens pour qui on a les moindres égards.

Il n'eſt guère poſſible que chez tant de nations qui étaient religieuſes juſqu'au plus grand ſcrupule, tous les temples euſſent été des lieux de proſtitution. Je crois qu'*Hérodote* a voulu dire que les prêtres qui habitaient dans l'enceinte qui entourait le temple, pouvaient coucher avec leurs femmes dans cette enceinte qui avait le nom de temple, comme en uſaient les prêtres Juifs,

& d'autres : mais que les prêtres Egyptiens n'habitant point dans l'enceinte, s'abstenaient de toucher à leurs femmes quand ils étaient de garde dans les porches dont le temple était entouré.

Les petits peuples furent très-long-tems sans avoir de temples. Ils portaient leurs Dieux dans des coffres, dans des tabernacles. Nous avons déja vu que quand les Juifs habitèrent les déserts à l'orient du lac Asphaltide, ils portaient le tabernacle du Dieu *Remphan*, du Dieu *Molok*, du Dieu *Kium*, comme le disent *Jérémie*, *Amos* & *St. Etienne*.

C'est ainsi qu'en usaient toutes les autres petites nations du désert. Cet usage doit être le plus ancien de tous, par la raison qu'il est bien plus aisé d'avoir un coffre que de bâtir un grand édifice.

C'est probablement de ces Dieux portatifs que vint la coutume des processions qui se firent chez tous les peuples. Car il semble qu'on ne se serait pas avisé d'ôter un Dieu de sa place dans son temple pour le promener dans la ville ; & cette violence eût pu paraître un sacrilège, si l'ancien usage de porter son Dieu sur un chariot, ou sur un brancard, n'avait pas été dès long-tems établi.

La plupart des temples furent d'abord des citadelles, dans lesquelles on mettait en sureté les choses sacrées. Ainsi le palladium était dans la forteresse de Troye, les bou-

cliers descendus du ciel se gardaient dans le capitole.

Nous voyons que le temple des Juifs était une maison forte, capable de soutenir un assaut. Il est dit au troisiéme livre des Rois que l'édifice avait soixante coudées de long, & vingt de large; c'est environ quatre vingts dix pieds de long sur trente de face. Il n'y a guère de plus petit édifice public. Mais cette maison étant de pierre & bâtie sur une montagne, pouvait au moins se défendre d'une surprise: les fenêtres qui étaient beaucoup plus étroites au dehors qu'en dedans, ressemblaient à des meurtrières.

Il est dit que les prêtres logeaient dans des appentis de bois adossés à la muraille.

Il est difficile de comprendre les dimensions de cette architecture. Le même livre des Rois nous apprend que sur les murailles de ce temple il y avait trois étages de bois: que le premier avait cinq coudées de large, le second six, & le troisiéme sept. Ces proportions ne sont pas les nôtres; ces étages de bois auraient surpris *Michel Ange* & *Bramante*. Quoiqu'il en soit, il faut considérer que ce temple était bâti sur le penchant de la montagne Moria, & que par conséquent il ne pouvait avoir une grande profondeur. Il falait monter plusieurs degrés pour arriver à la petite esplanade où fut bâti le sanctuaire, long de vingt coudées. Or un temple dans lequel il faut monter & descendre est un édifice barbare.

Il était recommandable par sa sainteté, mais non pas par son architecture. Il n'était pas nécessaire pour les desseins de Dieu que la ville de Jérusalem fût la plus magnifique des villes, & son peuple le plus puissant des peuples; il n'était pas nécessaire non plus que son temple surpassât celui des autres nations; le plus beau des temples est celui où les hommages les plus purs lui sont offerts.

La plupart des commentateurs se sont donné la peine de dessiner cet édifice chacun à sa manière. Il est à croire qu'aucun de ces dessinateurs n'a jamais bâti de maison. On conçoit pourtant que les murailles qui portaient ces trois étages étant de pierre, on pouvait se défendre un jour ou deux dans cette petite retraite.

Cette espèce de forteresse d'un peuple privé des arts, ne tint pas contre *Nabusardan*, l'un des capitaines du roi de Babilone que nous nommons *Nabucodonosor*.

Le second temple bâti par *Néhémie* fut moins grand & moins somptueux. Le livre d'*Esdras* nous apprend que les murs de ce nouveau temple n'avaient que trois rangs de pierre brute, & que le reste était de simple bois. C'était bien plutôt une grange qu'un temple. Mais celui qu'*Hérode* fit bâtir depuis fut une vraie forteresse. Il fut obligé, comme nous l'apprend *Joseph*, de démolir le temple de *Néhémie*, qu'il appelle le temple d'*Aggée*. *Hérode* combla une partie du précipice au bas de la montagne Moria pour

pour faire une plate-forme appuyée d'un très-gros mur ſur lequel le temple fut élevé. Près de cet édifice était la tour Antonia qu'il fortifia encore, de ſorte que ce temple était une vraie citadelle.

En effet, les Juifs oſèrent s'y défendre contre l'armée de *Titus*; juſqu'à ce qu'un ſoldat Romain ayant jetté une ſolive enflammée dans l'intérieur de ce fort, tout prit feu à l'inſtant. Ce qui prouve que les bâtimens dans l'enceinte du temple n'étaient que de bois du tems d'*Hérode*, ainſi que ſous *Néhémie* & ſous *Salomon*.

Ces bâtimens de ſapin contrediſent un peu cette grande magnificence dont parle l'exagérateur *Joſeph*. Il dit que *Tite* étant entré dans le ſanctuaire l'admira, & avoua que ſa richeſſe paſſait ſa renommée. Il n'y a guère d'apparence qu'un empereur Romain au milieu du carnage, marchant ſur des monceaux de morts, s'amuſât à conſidérer avec admiration un édifice de vingt coudées de long tel qu'était le ſanctuaire, & qu'un homme qui avait vu le capitole fût ſurpris de la beauté d'un temple juif. Ce temple était très-ſaint, ſans doute; mais un ſanctuaire de vingt coudées de long n'avait pas été bâti par un *Vitruve*. Les beaux temples étaient ceux d'Ephèſe, d'Alexandrie, d'Athènes, d'Olimpie, de Rome.

Joſeph dans ſa déclamation contre *Appion*, dit qu'il ne falait *qu'un temple aux Juifs, parce qu'il n'y a qu'un Dieu*. Ce raiſonnement ne paraît pas concluant; car ſi les

Juifs avaient eu fept ou huit cents milles de pays, comme tant d'autres peuples, il aurait falu qu'ils paffaffent leur vie à voyager pour aller facrifier dans ce temple chaque année. De ce qu'il n'y a qu'un Dieu, il fuit que tous les temples du monde ne doivent ètre élevés qu'à lui; mais il ne fuit pas que la terre ne doive avoir qu'un temple. La fuperftition a toûjours une mauvaife logique.

D'ailleurs comment *Jofeph* peut-il dire qu'il ne falait qu'un temple aux Juifs, lorsqu'ils avaient depuis le regne de *Ptolomée Philometor* le temple affez connu de l'*Onion* à Bubafte en Egypte?

De la magie.

Qu'eft-ce que la magie? Le fecret de faire ce que ne peut faire la nature; c'eft la chofe impoffible; auffi a-t-on cru à la magie dans tous les tems. Le mot eft venu des *Mag*, *Magdim*, ou *Mages* de Caldée. Ils en favaient plus que les autres; ils recherchaient la caufe de la pluie & du beau tems; & bientôt ils pafsèrent pour faire le beau-tems & la pluie. Ils étaient aftronomes; les plus ignorans & les plus hardis furent aftrologues. Un événement arrivait fous la conjonction de deux planètes, donc ces deux planètes avaient caufé cet événement; & les aftrologues étaient les maîtres des planètes. Des imaginations frappées avaient vu en fonge leurs amis mou-

vans ou morts; les magiciens faisaient apparaître les morts.

Ayant connu le cours de la lune, il était tout simple qu'ils fissent descendre la lune sur la terre. Ils disposaient même de la vie des hommes, soit en faisant des figures de cire, soit en prononçant le nom de Dieu, ou celui du diable. *Clément d'Alexandrie*, dans ses stromates, livre 5, dit que suivant un ancien auteur, *Moïse* prononça le nom de *Ihaho*, ou *Jehovah*, d'une manière si efficace à l'oreille du roi d'Egypte *Phara Nekefir*, que ce roi en mourut sur le champ.

Enfin, depuis *Jannès* & *Membrès*, qui étaient les sorciers à brevet de *Pharaon*, jusqu'à la maréchale d'*Ancre* qui fut brûlée à Paris pour avoir tué un coq blanc dans la pleine lune, il n'y a pas eu un seul tems sans sortilège.

La pythonisse d'Endor qui évoqua l'ombre de *Samuel*, est assez connue; il est vrai qu'il est fort étrange que ce mot de *Python* qui est grec, fût connu des Juifs du tems de *Saül*. Plusieurs savans en ont conclu que cette histoire ne fut écrite que quand les Juifs furent en commerce avec les Grecs après *Alexandre*; mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici.

Revenons à la magie. Les Juifs en firent le métier dès qu'ils furent répandus dans le monde. Le sabbat des sorciers en est une preuve parlante; & le bouc avec lequel les sorcières étaient supposées s'accoupler, vient de cet ancien commerce que les Juifs

eurent avec les boucs dans le désert, ce qui leur est reproché dans le Lévitique, chap. 17.

Il n'y a guère eu parmi nous de procès criminels de sorciers, sans qu'on y ait impliqué quelque Juif.

Les Romains, tout éclairés qu'ils étaient du tems d'*Auguste*, s'infatuaient encor des sortilèges tout comme nous. Voyez l'églogue de *Virgile* intitulée *Pharmaceutria* :

Carmina vel cœlo possunt deducere lunam.
La voix de l'enchanteur fait descendre la lune.

His ego sæpe lupum fieri & se condere silvis
Mœrim, sæpe animas imis exire sepulcris.
Mœris devenu loup se cachait dans les bois,
Du creux de leur tombeau j'ai vu sortir les ames.

On s'étonne que *Virgile* passe aujourd'hui à Naples pour un sorcier. Il n'en faut pas chercher la raison ailleurs que dans cette églogue.

Horace reproche à *Sagana* & à *Canidia* leurs horribles sortilèges. Les premières têtes de la république furent infectées de ces imaginations funestes. *Sextus*, le fils du grand *Pompée*, immola un enfant dans un de ces enchantemens.

Les philtres pour se faire aimer étaient une magie plus douce ; les Juifs étaient en possession de les vendre aux dames Romaines. Ceux de cette nation qui ne pouvaient

devenir de riches courtiers, faiſaient des prophéties ou des philtres.

Toutes ces extravagances, ou ridicules, ou affreuſes, ſe perpétuèrent chez nous; & il n'y a pas un ſiécle qu'elles ſont décréditées. Des miſſionnaires on été tout étonnés de trouver ces extravagances au bout du monde; ils ont plaint les peuples à qui le démon les inſpirait. Eh mes amis, que ne reſtiez-vous dans votre patrie? vous n'y auriez pas trouvé plus de diables, mais vous y auriez trouvé tout autant de ſotiſes.

Vous auriez vu des milliers de miſérables aſſez inſenſés pour ſe croire ſorciers, & des juges aſſez imbécilles & aſſez barbares pour les condamner aux flammes; vous auriez vu une juriſprudence établie en Europe ſur la magie, comme on a des loix ſur le larcin & ſur le meurtre; juriſprudence fondée ſur les déciſions des conciles. Ce qu'il y avait de pis, c'eſt que les peuples voyant que la magiſtrature & l'égliſe croyaient à la magie, n'en étaient que plus invinciblement perſuadés de ſon exiſtence; par conſéquent, plus on pourſuivait les ſorciers, plus il s'en formait. D'où venait une erreur ſi funeſte & ſi générale? de l'ignorance; & cela prouve que ceux qui détrompent les hommes ſont leurs véritables bienfaicteurs.

On a dit que le conſentement de tous les hommes était une preuve de la vérité. Quelle preuve! tous les peuples ont cru à la magie, à l'aſtrologie, aux oracles, aux

influences de la lune. Il eût falu dire au moins que le consentement de tous les sages était, non pas une preuve, mais une espèce de probabilité. Et quelle probabilité encore! tous les sages ne croyaient-ils pas avant *Copernic* que la terre était immobile au centre du monde?

Aucun peuple n'est en droit de se moquer d'un autre. Si *Rabelais* appelle *Picatrix*, *mon reverend père en diable*, parce qu'on enseignait la magie à Tolède, à Salamanque & à Séville, les Espagnols peuvent reprocher aux Français le nombre prodigieux de leurs sorciers.

La France est peut-être de tous les pays celui qui a le plus uni la cruauté & le ridicule. Il n'y a point de tribunal en France qui n'ait fait brûler beaucoup de magiciens. Il y avait dans l'ancienne Rome des fous qui pensaient être sorciers; mais on ne trouva point de barbares qui les brûlassent.

Des victimes humaines.

Les hommes auraient été trop heureux s'ils n'avaient été que trompés; mais le tems qui tantôt corrompt les usages, & tantôt les rectifie, ayant fait couler le sang des animaux sur les autels, des prêtres bouchers accoutumés au sang, passèrent des animaux aux hommes; & la superstition fille dénaturée de la religion s'écarta de la pureté de sa mère, au point de forcer les hommes à immoler leurs propres enfans,

ſous prétexte qu'il falait donner à Dieu ce qu'on avait de plus cher.

Le premier ſacrifice de cette nature, ſi l'on en croit les fragmens de *Sanchoniaton*, fut celui de *Jébud* chez les Phéniciens, qui fut immolé par ſon père *Hillu* environ deux mille ans avant notre ère. C'était un tems où les grands états étaient déja établis, où la Syrie, la Caldée, l'Egypte étaient très-floriſſantes; & déja, dit *Hérodote*, on noyait une fille dans le Nil, pour obtenir de ce fleuve un plein débordement, qui ne fût ni trop fort, ni trop faible.

Ces abominables holocauſtes s'établirent dans preſque toute la terre. *Pauſanias* prétend que *Lycaon* immola le premier des victimes humaines en Grèce. Il falait bien que cet uſage fût reçu du tems de la guerre de Troye, puis qu'*Homère* fait immoler par *Achille* douze Troyens à l'ombre de *Patrocle*. *Homère* eût-il oſé dire une choſe ſi horrible? n'aurait-il pas craint de révolter tous ſes lecteurs, ſi de tels holocauſtes n'avaient pas été en uſage?

Je ne parle pas du ſacrifice d'*Iphigénie* & de celui d'*Idamante* fils d'*Idoménée*: vrais ou faux ils prouvent l'opinion régnante. On ne peut guère révoquer en doute que les Scythes de la Tauride immolaſſent des étrangers.

Si nous deſcendons à des tems plus modernes, les Tyriens & les Carthaginois, dans les grands dangers, ſacrifiaient un homme à *Saturne*. On en fit autant en Ita-

lie; & les Romains eux-mêmes qui condamnèrent ces horreurs, immolèrent deux Gaulois & deux Grecs pour expier le crime d'une vestale. C'est *Plutarque* qui nous l'apprend dans ses questions sur les Romains.

Les Gaulois, les Germains eurent cette horrible coutume. Les druides brûlaient des victimes humaines dans de grandes figures d'osier : des sorcières, chez les Germains, égorgeaient les hommes dévoués à la mort, & jugeaient de l'avenir par le plus ou le moins de rapidité du sang qui coulait de la blessure.

Je crois bien que ces sacrifices étaient rares: s'ils avaient été fréquens, si on en avait fait des fètes annuelles, si chaque famille avait eu continuellement à craindre que les prêtres vinssent choisir la plus belle fille, ou le fils aîné de la maison pour lui arracher le cœur saintement sur une pierre consacrée, on aurait bientôt fini par immoler les prêtres eux-mêmes. Il est très-probable que ces saints parricides ne se commettaient que dans une nécessité pressante, dans les grands dangers où les hommes sont subjugués par la crainte, & où la fausse idée de l'intérêt public forçait l'intérêt particulier à se taire.

Chez les brames, toutes les veuves ne se brûlaient pas toujours sur les corps de leurs maris. Les plus dévotes & les plus folles firent de tems immémorial, & font encor cet étonnant sacrifice. Les Scythes immolèrent quelquefois aux manes de leurs kans

les officiers les plus chéris de ces princes. *Hérodote* dit qu'on les empalait autour du cadavre royal; mais il ne paraît point par l'hiſtoire que cet uſage ait duré long-tems.

Si nous liſions l'hiſtoire des Juifs écrite par un auteur d'une autre nation, nous aurions peine à croire qu'il y ait eu en effet un peuple fugitif d'Egypte, qui ſoit venu par ordre exprès de Dieu immoler ſept ou huit petites nations qu'il ne connaiſſait pas, égorger ſans miſéricorde toutes les femmes, les vieillards & les enfans à la mammelle, & ne réſerver que les petites filles; que ce peuple ſaint ait été puni de ſon Dieu quand il avait été aſſez criminel pour épargner un ſeul homme dévoué à l'anathème. Nous ne croirions pas qu'un peuple ſi abominable eût pu exiſter ſur la terre: mais comme cette nation elle-même nous rapporte tous ces faits dans ſes livres ſaints, il faut la croire.

Je ne traite point ici la queſtion ſi ces livres ont été inſpirés. Notre ſainte égliſe qui a les Juifs en horreur, nous apprend que les livres juifs ont été dictés par le Dieu créateur & père de tous les hommes; je ne puis en former aucun doute, ni me permettre même le moindre raiſonnement.

Il eſt vrai que notre faible entendement ne peut concevoir dans Dieu une autre ſageſſe, une autre juſtice, une autre bonté que celle dont nous avons l'idée; mais enfin, il a fait ce qu'il a voulu; ce n'eſt pas à nous de le juger; je m'en tiens toûjours au ſimple hiſtorique.

Les Juifs ont une loi par laquelle il leur eſt expreſſément ordonné de n'épargner aucune choſe, aucun homme dévoué au Seigneur. *On ne pourra le racheter, il faut qu'il meure*, dit la loi du Lévitique au chapître 27. C'eſt en vertu de cette loi qu'on voit *Jephté* immoler ſa propre fille, le prêtre *Samuel* couper en morceaux le roi *Agag*. Le pentateuque nous dit que dans le petit pays de Madian, qui eſt environ de neuf lieues quarrées, les Iſraëlites ayant trouvé ſix cents ſoixante & quinze mille brebis, ſoixante & douze mille bœufs, ſoixante & un mille ânes, & trente-deux mille filles vierges, *Moïſe* commanda qu'on maſſacrât tous les hommes, toutes les femmes, & tous les enfans, mais qu'on gardât les filles, dont trente-deux ſeulement furent immolées. Ce qu'il y a de remarquable dans ce dévouement, c'eſt que ce même *Moïſe* était gendre du grand prêtre des Madianites *Jéthro*, qui lui avait rendu les plus ſignalés ſervices, & qui l'avait comblé de bienfaits.

Le même livre nous dit que *Joſué*, fils de *Nun*, ayant paſſé avec ſa horde la rivière du Jourdain à pied ſec, & ayant fait tomber au ſon des trompettes les murs de Jérico dévouée à l'anathême, il fit périr tous les habitans dans les flammes, qu'il conſerva ſeulement *Rahab la paillarde* & ſa famille, qui avait caché les eſpions du ſaint peuple: que le même *Joſué* dévoua à la mort douze mille habitans de la ville de

Haï, qu'il immola au Seigneur trente & un rois du pays, tous soumis à l'anathème, & qui furent pendus. Nous n'avons rien de comparable à ces assassinats religieux dans nos derniers tems, si ce n'est peut-être la St. Barthelemi & les massacres d'Irlande.

Ce qu'il y a de triste, c'est que plusieurs personnes doutent que les Juifs aient trouvé six cents soixante & quinze mille brebis, & trente-deux mille filles pucelles dans le village d'un désert au milieu des rochers, & que personne ne doute de la St. Barthelemi. Mais ne cessons de répéter combien les lumières de notre raison sont impuissantes pour nous éclairer sur les étranges événemens de l'antiquité, & sur les raisons que Dieu, maître de la vie & de la mort, pouvait avoir de choisir le peuple Juif pour exterminer le peuple Cananéen.

Des mystères de Cérès Eleusine.

Dans le chaos des superstitions populaires qui auraient fait de presque tout le globe un vaste repaire des bêtes féroces, il y eut une institution salutaire, qui empêcha une partie du genre humain de tomber dans un entier abrutissement; ce fut celui des mystères & des expiations. Il était impossible qu'il ne se trouvât des esprits doux & sages parmi tant de fous cruels, & qu'il n'y eût des philosophes qui tâchassent de ramener les hommes à la raison & à la morale.

Ces sages se servirent de la superstition

même pour en corriger les abus énormes ; comme on emploie le cœur des vipères pour guérir de leurs morsures ; on mêla beaucoup de fables avec des vérités utiles, & les vérités se soutinrent par les fables.

On ne connaît plus les mystères de *Zoroastre*. On sait peu de chose de ceux d'*Isis* ; mais nous ne pouvons douter qu'ils n'annonçassent le grand système d'une vie future ; car *Celse* dit à *Origène*, livre 8, *Vous vous vantez de croire des peines éternelles, & tous les ministres des mystères ne les annoncèrent-ils pas aux initiés ?*

L'unité de Dieu était le grand dogme de tous les mystères. Nous avons encor la prière des prêtresses d'*Isis* conservée dans *Apulée*. *Les puissances célestes te servent ; les enfers te sont soumis ; l'univers tourne sous ta main ; tes pieds foulent le Tartare ; les astres répondent à ta voix ; les saisons reviennent à tes ordres ; les élémens t'obéissent.*

Les cérémonies mystérieuses de *Cérès* furent une imitation de celles d'*Isis*. Ceux qui avaient commis des crimes les confessaient & les expiaient : on jeûnait, on se purifiait, on donnait l'aumône. Toutes les cérémonies étaient tenues secretes sous la religion du serment pour les rendre plus vénérables. Les mystères se célébraient la nuit pour inspirer une sainte horreur. On y représentait des espèces de tragédies, dont le spectacle étalait aux yeux le bonheur des justes & les peines des méchans. Les plus grands hommes de l'antiquité, les *Platons*, les *Ci-*

cérons ont fait l'éloge de ces myſtères, qui n'étaient pas encor dégénérés de leur pureté première.

De très-ſavans hommes ont prouvé que le ſixiéme livre de l'Enéide n'eſt que la peinture de ce qui ſe pratiquait dans ces ſpectacles ſi ſecrets & ſi renommés. Il n'y parle point à la vérité du *Demiourgos* qui repréſentait le créateur ; mais il fait voir dans le veſtibule, dans l'avant-ſcène, les enfans que leurs parens avaient laiſſé périr, & c'était un avertiſſement aux pères & aux mères :

Continuò auditæ voces, vagitus & ingens, &c.

Enſuite paraiſſait *Minos* qui jugeait les morts. Les méchans étaient entraînés dans le Tartare, & les juſtes conduits dans les champs Eliſées. Ces jardins étaient tout ce qu'on avait inventé de mieux pour les hommes ordinaires. Il n'y avait que les héros demi-Dieux à qui on accordait l'honneur de monter au ciel. Toute religion adopta un jardin pour la demeure des juſtes ; & même quand les eſſéniens chez le peuple Juif reçurent le dogme d'une autre vie, ils crurent que les bons iraient après la mort dans des jardins au bord de la mer ; car pour les phariſiens, ils adoptèrent la métempſycoſe, & non la réſurrection. S'il eſt permis de citer l'hiſtoire ſacrée de *Jéſus-Chriſt* parmi tant de choſes profanes, nous remarquerons qu'il dit au voleur repentant, Tu ſe-

ras aujourd'hui avec moi dans le jardin (*a*). Il se conformait au langage de tous les hommes.

Les mystères d'*Eleusine* devinrent les plus célèbres. Une chose très-remarquable, c'est qu'on y lisait le commencement de la théogonie de *Sanchoniaton* le Phénicien; c'est une preuve que *Sanchoniaton* avait annoncé un Dieu suprême, créateur & gouverneur du monde. C'était donc cette doctrine qu'on dévoilait aux initiés imbus de la créance du polithéisme. Figurons nous parmi nous un peuple superstitieux qui serait accoutumé dès sa tendre enfance à rendre à la *Vierge*, à *St. Joseph*, aux autres saints le même culte qu'à Dieu le père. Il serait peut-être dangereux de vouloir les détromper tout d'un coup; il serait sage de révéler d'abord aux plus modérés, aux plus raisonnables, la distance infinie qui est entre Dieu & les créatures. C'est précisément ce que firent les mystagogues. Les participans aux mystères s'assemblaient dans le temple de *Cérès*, & l'hiérophante leur aprenait qu'au lieu d'adorer *Cérès* conduisant *Triptolème* sur un char traîné par des dragons, il falait adorer le Dieu qui nourrit les hommes, & qui permit que *Cérès* & *Triptolème* missent l'agriculture en honneur.

Cela est si vrai que l'hiérophante commençait par réciter les vers de l'ancien *Orphée*, *Marchez dans la voie de la justice*;

(*a*) *Luc.* chap. 23.

adorez le ſeul maître de l'univers ; il eſt un, il eſt ſeul par lui-même, tous les êtres lui doivent leur exiſtence ; il agit dans eux & par eux ; il voit tout, & jamais il n'a été vu des yeux mortels.

J'avoue que je ne conçois pas comment *Pauſanias* peut dire que ces vers ne valent pas ceux d'*Homère* ; il faut convenir que du moins pour le ſens ils valent beaucoup mieux que l'Iliade & l'Odiſſée entière.

Le ſavant évêque *Warburton*, quoique très-injuſte dans pluſieurs de ſes déciſions audacieuſes, donne beaucoup de force à tout ce que je viens de dire de la néceſſité de cacher le dogme de l'unité de Dieu à un peuple entèté du polithéiſme. Il remarque d'après *Plutarque* que le jeune *Alcibiade* ayant aſſiſté à ces myſtères, ne fit aucune difficulté d'inſulter aux ſtatues de *Mercure* dans une partie de débauche avec pluſieurs de ſes amis, & que le peuple en fureur demanda la condamnation d'*Alcibiade*.

Il falait donc alors la plus grande diſcrétion pour ne pas choquer les préjugés de la multitude. *Alexandre* lui-même ayant obtenu en Egypte de l'hiérophante des myſtères, la permiſſion de mander à ſa mère le ſecret des initiés, la conjura en même tems de brûler ſa lettre après l'avoir lue, pour ne pas irriter les Grecs.

Ceux qui trompés par un faux zèle ont prétendu depuis que ces myſtères n'étaient que des débauches infames, devaient être détrompés par le mot même qui répond à

initié; il veut dire, qu'on commençait une nouvelle vie.

Une preuve encor sans replique que ces mystères n'étaient célébrés que pour inspirer la vertu aux hommes, c'est la formule par laquelle on congédiait l'assemblée. On prononçait chez les Grecs les deux anciens mots phéniciens *Koff omphet*, *Veillez & soyez purs*. Enfin pour dernière preuve, c'est que l'empereur *Néron* coupable de la mort de sa mère, ne put être reçu à ces mystères quand il voyagea dans la Grèce; le crime était trop énorme: & tout empereur qu'il était, les initiés n'auraient pas voulu l'admettre. *Zosime* dit aussi que *Constantin* ne put trouver de prêtres payens qui voulussent le purifier & l'absoudre de ses parricides.

Il y avait donc en effet chez les peuples qu'on nomme payens, gentils, idolâtres, une religion très-pure, tandis que les peuples & les prêtres avaient des usages honteux, des cérémonies puériles, des doctrines ridicules, & que même ils versaient quelquefois le sang humain à l'honneur de quelques Dieux imaginaires, méprisés & détestés par les sages.

Cette religion pure consistait dans l'aveu de l'existence d'un Dieu suprême, de sa providence & de sa justice. Ce qui défigurait ces mystères, c'était, si l'on en croit *Tertullien*, la cérémonie de la régénération. Il falait que l'initié parût ressusciter; c'était le symbole du genre nouveau de vie qu'il devait embrasser. On lui présentait une couronne,

couronne, il la foulait aux pieds; l'hiérophante levait sur lui le couteau sacré: L'initié qu'on feignait de frapper feignait aussi de tomber mort; après quoi, il paraissait ressusciter. Il y a encor chez les francs-maçons un reste de cette ancienne cérémonie.

Pausanias dans ses arcadiques nous apprend que dans plusieurs temples d'*Eleusine* on flagellait les pénitens, les initiés; coutume odieuse, introduite long-tems après dans plusieurs églises chrétiennes. Je ne doute pas que dans tous ces mystères, dont le fonds était si sage & si utile, il n'entrât beaucoup de superstitions condamnables. Les superstitions conduisirent à la débauche, qui amena le mépris. Il ne resta enfin de tous ces anciens mystères que des troupes de gueux que nous avons vus sous le nom d'Egyptiens & de Bohèmes courir l'Europe avec des castagnettes, danser la danse des prêtres d'*Isis*, vendre du baume, guérir la gale, & en être couverts, dire la bonne aventure, & voler des poules. Telle a été la fin de ce qu'on eut de plus sacré dans la moitié de la terre connue.

Des Juifs, au tems où ils commencèrent à être connus.

Nous toucherons le moins que nous pourrons à ce qui est divin dans l'histoire des Juifs; ou si nous sommes forcés d'en parler, ce n'est qu'autant que leurs miracles ont un rapport essentiel à la suite des évé-

nemens. Nous avons pour les prodiges continuels qui signalèrent tous les pas de cette nation, le respect qu'on leur doit. Nous les croyons avec la foi raisonnable qu'exige l'église substituée à la synagogue; nous ne les examinons pas, nous nous en tenons toûjours à l'historique. Nous parlerons des Juifs comme nous parlerions des Scythes & des Grecs, en pesant les probabilités & en discutant les faits. Personne au monde n'ayant écrit leur histoire qu'eux-mêmes avant que les Romains détruisissent leur état, il faut ne consulter que leurs annales.

Cette nation est des plus modernes, à ne la regarder comme les autres peuples que depuis le tems où elle forme un établissement, & où elle possède une capitale. Les Juifs ne paraissent considérés de leurs voisins que du tems de *Salomon*, qui était à peu près celui d'*Hésiode* & d'*Homère*, & des premiers archontes d'Athènes.

Le nom de *Salomoh* ou *Soleiman*, est fort connu des orientaux; mais celui de *David* ne l'est point, *Saül* encor moins. Les Juifs avant *Saül* ne paraissent qu'une horde d'Arabes du désert, si peu puissans que les Phéniciens les traitaient à peu près comme les Lacédémoniens traitaient les Ilotes. C'étaient des esclaves auxquels il n'était pas permis d'avoir des armes. Il n'avaient pas le droit de forger le fer, pas même celui d'aiguiser les socs de leurs charrues & le tranchant de leurs coignées. Il falait qu'ils allassent à leurs maitres pour les moindres

ouvrages de cette espèce; les Juifs le déclarent dans le livre de *Samuel*, & ils ajoutent qu'ils n'avaient ni épée, ni javelot, dans la bataille que *Saül* & *Jonathas* donnèrent à Béthaven contre les Phéniciens, ou Philistins; journée où il est rapporté que *Saül* fit serment d'immoler au Seigneur celui qui aurait mangé pendant le combat.

Il est vrai qu'avant cette bataille gagnée sans armes il est dit au chapitre précédent, (*a*) que *Saül* avec une armée de trois cents trente mille hommes défit entiérement les Ammonites; ce qui semble ne se pas accorder avec l'aveu qu'ils n'avaient ni javelot, ni épée, ni aucune arme. D'ailleurs les plus grands rois ont eu rarement à la fois trois cents trente mille combattans effectifs. Comment les Juifs qui semblent errans & opprimés dans ce petit pays, qui n'ont pas une ville fortifiée, pas une arme, pas une épée, ont-ils mis en campagne trois cents trente mille soldats? il y avait là de quoi conquérir l'Asie & l'Europe. Laissons à des auteurs savans & respectables le soin de concilier ces contradictions apparentes que des lumières supérieures font disparaître; respectons ce que nous sommes tenus de respecter, & remontons à l'histoire des Juifs par leurs propres écrits.

Des Juifs en Egypte.

Les annales des Juifs disent que cette na-

(*a*) I. Rois chap. 2.

tion habitait ſur les confins de l'Egypte, dans les tems ignorés, que ſon ſéjour était dans le petit pays de Goſſen, ou Geſſen, vers le mont Caſius & le lac Sirbon. C'eſt là que ſont encor des Arabes qui viennent en hiver paître leurs troupeaux dans la baſſe Egypte. Cette nation n'était compoſée que d'une ſeule famille, qui en deux cents cinq années produiſit un peuple de deux millions de perſonnes; car pour fournir ſix cents mille combattans que la Genèſe compte au ſortir de l'Egypte, il faut au moins deux millions de têtes. Cette multiplication contre l'ordre de la nature, eſt un des miracles que Dieu daigna faire en faveur des Juifs.

C'eſt en vain qu'une foule de ſavans hommes s'étonne que le roi d'Egypte ait ordonné à deux ſages-femmes de faire périr tous les enfans mâles des Hébreux; que la fille du roi qui demeurait à Memphis ſoit venue ſe baigner loin de Memphis dans un bras du Nil où jamais perſonne ne ſe baigne à cauſe des crocodiles. C'eſt en vain qu'ils font des objections ſur l'âge de quatre vingts ans auquel *Moïſe* était déja parvenu avant d'entreprendre de conduire un peuple entier hors d'eſclavage.

Ils diſputent ſur les dix plaies d'Egypte; ils diſent que les magiciens du royaume ne pouvaient faire les mêmes miracles que l'envoyé de Dieu; & que ſi Dieu leur donnait ce pouvoir, il ſemblait agir contre lui-même. Ils prétendent que *Moïſe* ayant

changé toutes les eaux en ſang, il ne reſtait plus d'eau pour que les magiciens puſſent faire la même métamorphoſe.

Ils demandent comment *Pharaon* put pourſuivre les Juifs avec une cavalerie nombreuſe, après que tous les chevaux étaient morts dans la cinquiéme & ſixiéme plaie ? Ils demandent pourquoi ſix cents mille combattans s'enfuirent ayant Dieu à leur tête, & pouvant combattre avec avantage des Egyptiens dont tous les premiers-nés avaient été frappés de mort ? Ils demandent encor pourquoi Dieu ne donna pas la fertile Egypte à ſon peuple chéri, au lieu de le faire errer quarante ans dans d'affreux déſerts ?

On n'a qu'une ſeule réponſe à toutes ces objections ſans nombre ; & cette réponſe eſt, Dieu l'a voulu ; l'égliſe le croit, & nous devons le croire. C'eſt en quoi cette hiſtoire diffère des autres. Chaque peuple a ſes prodiges, mais tout eſt prodige chez le peuple Juif ; & cela devait être ainſi, puiſqu'il était conduit par Dieu même. Il eſt clair que l'hiſtoire de Dieu ne doit point reſſembler à celle des hommes. C'eſt pourquoi nous ne rapporterons aucun de ces faits ſurnaturels dont il n'appartient qu'à l'Eſprit ſaint de parler ; encor moins oſerons-nous tenter de les expliquer. Examinons ſeulement le peu d'événemens qui peuvent être ſoumis à la critique.

De Moïse considéré simplement comme chef d'une nation.

Le maître de la nature donne seul la force au bras qu'il daigne choisir. Tout est surnaturel dans *Moïse*. Plus d'un savant l'a regardé comme un politique très-habile. D'autres ne voient en lui qu'un roseau faible, dont la main divine daigne se servir pour faire le destin des empires. Qu'est-ce en effet qu'un vieillard de quatre vingts ans pour entreprendre de conduire par lui-même tout un peuple sur lequel il n'a aucun droit? Son bras ne peut combattre; & sa langue ne peut articuler. Il est peint décrépit & bègue. Il ne conduit ses suivans que dans des solitudes affreuses pendant quarante années. Il veut leur donner un établissement, & il ne leur en donne aucun. A suivre sa marche dans les déserts de Sur, de Sin, d'Oreb, de Sinaï, de Pharan; de Cadés-Barné, & à le voir rétrogarder jusques vers l'endroit d'où il était parti, il serait difficile de le regarder comme un grand capitaine. Il est à la tête de six cents mille combattans, & il ne pourvoit ni au vêtement ni à la subsistance de ses troupes. Dieu fait tout, Dieu remédie à tout, il nourrit, il vêtit le peuple par des miracles. *Moïse* n'est donc rien par lui-même, & son impuissance montre qu'il ne peut être guidé que par le bras du Tout-puissant; aussi nous ne considérons en lui que l'homme, &

non le miniſtre de Dieu. Sa perſonne en cette qualité eſt l'objet d'une recherche plus ſublime.

Il veut aller au pays des Cananéens à l'occident du Jourdain, dans la contrée de Jérico, qui eſt en effet le ſeul bon terroir de cette province; & au lieu de prendre cette route, il tourne à l'orient entre Eſiongaber & la mer Morte, pays ſauvage, ſtérile, hériſſé de montagnes ſur leſquelles il ne croît pas un arbuſte, ſans aucun ruiſſeau, ſans ſources, excepté quelques petits puits d'eau ſalée. Les Cananéens ou Phéniciens, ſur le bruit de cette irruption d'un peuple étranger, viennent le battre dans ces déſerts vers Cadés-Barné. Comment ſe laiſſe-t-il battre à la tête de ſix cents mille ſoldats, dans un pays qui ne contient pas aujourd'hui trois mille habitans? Au bout de trente-neuf ans il remporte deux victoires; mais il ne remplit aucun objet de ſa légiſlation: lui & ſon peuple meurent avant d'avoir mis le pied dans le pays qu'il voulait ſubjuguer.

Un légiſlateur ſelon nos notions communes doit ſe faire aimer & craindre; mais il ne doit pas pouſſer la ſévérité juſqu'à la barbarie; il ne doit pas, au lieu d'infliger par les miniſtres de la loi quelques ſupplices aux coupables, faire égorger au hazard une grande partie de ſa nation par l'autre.

Se pourrait-il qu'à l'âge de près de ſix-vingts ans, *Moïſe* n'étant conduit que par lui-même, eût été ſi inhumain, ſi endurci au carnage, qu'il eût commandé aux lévites

de massacrer, sans distinction, leurs frères jusqu'au nombre de vingt-trois mille, pour la prévarication de son propre frère, qui devait plutôt mourir que de faire un veau pour être adoré ? Quoi, après cette indigne action son frère est grand-pontife, & vingt-trois mille hommes sont massacrés.

Moïse avait épousé une Madianite, fille de *Jéthro* grand prêtre de Madian, dans l'Arabie pétrée; *Jéthro* l'avait comblé de bienfaits; il lui avait donné son fils pour lui servir de guide dans les déserts; par quelle cruauté opposée à la politique (à ne juger que par nos faibles notions), *Moïse* aurait-il pu immoler vingt-quatre mille hommes de sa nation, sous prétexte qu'on a trouvé un Juif couché avec une Madianite ? Et comment peut-on dire, après ces étonnantes boucheries, que *Moïse était le plus doux de tous les hommes ?* Avouons qu'humainement parlant, ces horreurs révoltent la raison & la nature. Mais si nous considérons dans *Moïse* le ministre des desseins & des vengeances de Dieu, tout change alors à nos yeux; ce n'est point un homme qui agit en homme, c'est l'instrument de la Divinité, à laquelle nous ne devons pas demander compte. Nous ne devons qu'adorer & nous taire.

Si *Moïse* avait institué sa religion de lui-même, comme *Zoroastre*, *Thaut*, les premiers brames, *Numa*, *Mahomet*, & tant d'autres, nous pourrions lui demander pourquoi il ne s'est pas servi dans sa religion

du moyen le plus efficace & le plus utile pour mettre un frein à la cupidité & au crime ? pourquoi il n'a pas annoncé expressément l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenses après la mort, dogmes reçus dès long-tems en Egypte, en Phénicie, en Mésopotamie, en Perse & dans l'Inde ? *Vous avez été instruit*, lui dirions-nous, *dans la sagesse des Egyptiens, vous êtes législateur, & vous négligez absolument le dogme principal des Egyptiens, le dogme le plus nécessaire aux hommes, croyance si salutaire & si sainte, que vos propres Juifs, tout grossiers qu'ils étaient, l'ont embrassée long-tems après vous ; du moins elle fut adoptée en partie par les esséniens & les pharisiens au bout de mille années.*

Cette objection accablante contre un législateur ordinaire, tombe & perd, comme on voit, toute sa force quand il s'agit d'une loi donnée par Dieu même, qui ayant daigné être le roi du peuple Juif, le punissait & le récompensait temporellement ; & qui ne voulait lui révéler la connaissance de l'immortalité de l'ame, & les supplices éternels de l'enfer, que dans les tems marqués par ses décrets. Presque tout événement purement humain chez le peuple Juif est le comble de l'horreur. Tout ce qui est divin est au dessus de nos faibles idées. L'un & l'autre nous réduisent toujours au silence.

Il s'est trouvé des hommes d'une science profonde qui ont poussé le pyrrhonisme de

l'hiſtoire juſqu'à douter qu'il y ait eu un *Moïſe*; ſa vie qui eſt toute prodigieuſe depuis ſon berceau juſqu'à ſon ſépulcre, leur a paru une imitation des anciennes fables Arabes, & particuliérement de celle de l'ancien *Bacchus* (*a*). Ils ne ſavent en quel tems placer *Moïſe*; le nom même du *Pharaon* ou roi d'Egypte ſous lequel on le fait vivre, eſt inconnu. Nul monument, nulle trace ne nous reſte du pays dans lequel on le fait voyager. Il leur paraît impoſſible que *Moïſe* ait gouverné deux ou trois millions d'hommes pendant quarante ans dans des déſerts inhabitables, où l'on trouve à peine aujourd'hui deux ou trois hordes vagabondes qui ne compoſent pas trois à quatre mille hommes. Nous ſommes bien loin d'adopter ce ſentiment téméraire qui ſapperait tous les fondemens de l'hiſtoire ancienne du peuple Juif.

Nous n'adhérons pas non plus à l'opinion d'*Aben Eſra*, de *Maimonide*, de *Nugnès*, de l'auteur des cérémonies judaïques; quoique le docte *Le Clerc*, *Midleton*, les ſavans connus ſous le titre de théologiens de Hollande, & même le grand *Newton*, aient fortifié ce ſentiment. Ces illuſtres ſavans prétendent que ni *Moïſe*, ni *Joſué* ne purent écrire les livres qui leur ſont attribués: ils diſent que leurs hiſtoires & leurs loix auraient été gravées ſur la pierre, ſi en effet elles avaient exiſté; que cet art exige des

(*a*) Voyez l'article *Bacchus*.

ſoins prodigieux, & qu'il n'était pas poſſible de cultiver cet art dans des déſerts. Ils ſe fondent, comme on peut le voir ailleurs, ſur des anticipations, ſur des contradictions apparentes. Nous embraſſons contre ces grands-hommes, l'opinion commune, qui eſt celle de la ſynagogue, & de l'égliſe dont nous reconnaiſſons l'infaillibilité.

Ce n'eſt pas que nous oſions accuſer les *Le Clerc*, les *Midleton*, les *Newton* d'impieté, à Dieu ne plaiſe! Nous ſommes convaincus que ſi les livres de *Moïſe* & de *Joſué* & le reſte du pentateuque ne leur paraiſſaient pas être de la main de ces héros Iſraelites, ils n'en ont pas été moins perſuadés que ces livres ſont inſpirés. Ils reconnaiſſent le doigt de Dieu à chaque ligne dans la Genèſe, dans *Joſué*, dans *Samſon*, dans *Ruth*. L'écrivain Juif n'a été, pour ainſi dire, que le ſecretaire de Dieu; c'eſt Dieu qui a tout dicté. *Newton* ſans doute n'a pu penſer autrement, on le ſent aſſez. Dieu nous préſerve de reſſembler à ces hypocrites pervers qui ſaiſiſſent tous les prétextes d'accuſer tous les grands-hommes d'irréligion, comme on les accuſait autrefois de magie! Nous croirions non ſeulement agir contre la probité, mais inſulter cruellement la religion chrétienne, ſi nous étions aſſez abandonnés pour vouloir perſuader au public que les plus ſavans hommes & les plus grands génies de la terre ne ſont pas de vrais chrétiens. Plus nous reſpectons l'égliſe à laquelle nous ſommes ſoumis, plus

nous pensons que cette église tolère les opinions de ces savans vertueux avec la charité qui fait son caractère.

Des Juifs après Moïse, jusqu'à Saül.

Je ne recherche point pourquoi *Josuah* ou *Josué* capitaine des Juifs, faisant passer sa horde de l'orient du Jourdain à l'occident vers Jérico, a besoin que Dieu suspende le cours de ce fleuve, qui n'a pas en cet endroit quarante pieds de largeur, sur lequel il était si aisé de jetter un pont de planches, & qu'il était plus aisé encore de passer à gué. Il y avait plusieurs gués à cette rivière, témoin celui auquel les Israélites égorgèrent les quarante-deux mille Israélites qui ne pouvaient prononcer *Shiboleth*.

Je ne demande point pourquoi Jérico tombe au son des trompettes; ce sont de nouveaux prodiges que Dieu daigne faire en faveur du peuple dont il s'est déclaré le roi; cela n'est pas du ressort de l'histoire. Je n'examine point de quel droit *Josué* venait détruire des villages qui n'avaient jamais entendu parler de lui. Les Juifs disaient, Nous descendons d'*Abraham*; *Abraham* voyagea chez vous il y a quatre cents quarante années, donc votre pays nous appartient; & nous devons égorger vos mères, vos femmes & vos enfans.

Fabricius & *Holstenius* se sont fait l'objection suivante. Que dirait-on si un Norvégien venait en Allemagne avec quelques

centaines de ſes compatriotes, & diſait aux Allemans, Il y a quatre cents ans qu'un homme de notre pays fils d'un potier voyagea près de Vienne, ainſi l'Autriche nous appartient, & nous venons tout maſſacrer au nom du Seigneur? Les mêmes auteurs conſidèrent que le tems de *Joſué* n'eſt pas le nôtre, que ce n'eſt pas à nous à porter un œil profane dans les choſes divines; & ſur-tout que Dieu avait le droit de punir les péchés des Cananéens par les mains des Juifs.

Il eſt dit qu'à peine Jérico eſt ſans défenſe, que les Juifs immolent à leur Dieu tous les habitans, vieillards, femmes, filles, enfans à la mammelle, & tous les animaux, excepté une femme proſtituée, qui avait gardé chez elle les eſpions Juifs; eſpions d'ailleurs inutiles, puiſque les murs devaient tomber au ſon des trompettes. Pourquoi tuer auſſi tous les animaux qui pouvaient ſervir?

A l'égard de cette femme que la vulgate appelle *meretrix*, apparemment elle mena depuis une vie plus honnête, puiſqu'elle fut une ayeule de *David*, & même du Sauveur du monde. Tous ces événemens ſont des figures, des prophéties qui annoncent de loin la loi de grace. Ce ſont encor une fois des myſtères auxquels nous ne touchons pas.

Le livre de *Joſué* rapporte que ce chef s'étant rendu maître d'une partie du pays de Canaan, fit pendre ſes rois au nombre de

trente & un, c'est-à-dire, trente & un chefs de bourgades, qui avaient osé défendre leurs foyers, leurs femmes & leurs enfans. Il faut se prosterner ici devant la Providence, qui châtiait les péchés de ces rois par le glaive de *Josué*.

Il n'est pas bien étonnant que les peuples voisins se réunissent contre les Juifs, qui ne pouvaient passer que pour des brigands exécrables dans l'esprit des peuples aveuglés, & non pour les instrumens sacrés de la vengeance divine & du futur salut du genre humain. Ils furent réduits en esclavage par *Cusan* roi de Mésopotamie. Il y a loin, il est vrai, de la Mésopotamie à Jérico; il falait donc que *Cusan* eût conquis la Syrie & une partie de la Palestine. Quoi qu'il en soit, ils sont esclaves huit années, & restent ensuite soixante & deux ans sans remuer. Ces soixante & deux ans sont une espèce d'asservissement, puisqu'il leur était ordonné par la loi de prendre tout le pays depuis la Méditerranée jusqu'à l'Euphrate, que tout ce vaste pays (*a*) leur était promis, & qu'assurément ils auraient été tentés de s'en emparer, s'ils avaient été libres. Ils sont esclaves dix-huit années sous *Eglon* roi des Moabites, assassiné par *Aod*; ils sont ensuite pendant vingt années esclaves d'un peuple Cananéen qu'ils ne nomment pas, jusqu'au tems où la prophètesse guerrière *Débora* les délivre. Ils sont encore esclaves pendant sept ans jusqu'à *Gédéon*.

(*a*) Genèse ch. 15. ℣. 18. Deuter. ch. 1. ℣. 7.

Ils sont esclaves dix-huit ans des Phéniciens, qu'ils appellent Philistins; jusqu'à *Jephté*. Ils sont encor esclaves des Phéniciens quarante années jusqu'à *Saül*. Ce qui peut confondre notre jugement, c'est qu'ils étaient esclaves du tems même de *Samson*, pendant qu'il suffisait à *Samson* d'une simple mâchoire d'âne pour tuer mille Philistins, & que Dieu opérait par les mains de *Samson* les plus étonnans prodiges.

Arrêtons nous ici un moment pour observer combien de Juifs furent exterminés par leurs propres frères, ou par l'ordre de Dieu même, depuis qu'ils errèrent dans les déserts jusqu'au tems où ils eurent un roi élu par le sort.

Les lévites après l'adoration du veau d'or jetté en fonte par le frère de *Moïse*, égorgent - - - -	23000 Juifs.
Consumés par le feu pour la révolte de *Coré*. - -	250
Egorgés pour la même révolte. - - - - -	14700
Egorgés pour avoir commerce avec des filles Madianites. - - - -	24000
Egorgés au gué du Jourdain, pour n'avoir pas pu prononcer *Shiboleth*. -	42000
Tués par les Benjamites qu'on attaquait. - -	40000
	143950

De l'autre part - -	143950 Juifs.
Benjamites tués par les autres tribus. - - -	45000
Lorſque l'arche fut priſe par les Philiſtins, & que Dieu pour les punir les ayant affligés d'hémorrhoïdes ils ramenèrent l'arche à Bethſamès, & qu'ils offrirent au Seigneur cinq anus d'or & cinq rats d'or, les Bethſamites frappés de mort pour avoir regardé l'arche, au nombre de - - -	50070
Somme totale	239020

Voilà deux cents trente-neuf mille vingt Juifs exterminés par l'ordre de Dieu même, ou par leurs guerres civiles, ſans compter ceux qui périrent dans le déſert, & ceux qui moururent dans les batailles contre les Cananéens, &c.

Si on jugeait des Juifs comme des autres nations, on ne pourrait concevoir comment les enfans de *Jacob* auraient pu produire une race aſſez nombreuſe pour ſupporter une telle perte. Mais Dieu qui les conduiſait, Dieu qui les éprouvait & les puniſſait, rendit cette nation ſi différente en tout des autres hommes, qu'il faut la regarder avec d'autres yeux que ceux dont on examine le reſte de la terre, & ne point juger de ces événemens comme on juge des événemens ordinaires.

Des

Des Juifs depuis Saül.

Les Juifs ne paraissent pas jouir d'un sort plus heureux sous leurs rois que sous leurs juges.

Leur premier roi *Saül* est obligé de se donner la mort. *Isboseth* & *Miphiboseth* ses fils sont assassinés.

David livre aux Gabaonites sept petits-fils de *Saül* pour être mis en croix. Il ordonne à *Salomon* son fils de faire mourir *Adonias* son autre fils, & son général *Joab*. Le roi *Asa* fait tuer une partie du peuple dans Jérusalem. *Baasa* assassine *Nadab* fils de *Jéroboam* & tous ses parens. *Jéhu* assassine *Joram* & *Ochosias*, soixante & dix fils d'*Achab*, quarante-deux frères d'*Ochosias*, & tous leurs amis. *Athalie* assassine tous ses petits-fils, excepté *Joas*; elle est assassinée par le grand-prêtre *Joiadad*. *Joas* est assassiné par ses domestiques; *Amasias* est tué; *Zacharias* est assassiné par *Sellum*, qui est assassiné par *Manahem*, lequel *Manahem* fait fendre le ventre à toutes les femmes grosses dans Tapsa. *Phacéia*, fils de *Manahem*, est assassiné par *Phacée* fils de *Romeli*, qui est assassiné par *Osée* fils d'*Ela*. *Manassé* fait tuer un grand nombre de Juifs, & les Juifs assassinent *Ammon* fils de *Manassé*, &c.

Au milieu de ces massacres dix tribus enlevées par *Salmanasar* roi des Babiloniens, sont esclaves & dispersées pour jamais, excepté quelques manœuvres qu'on garde pour cultiver la terre.

Il reste encore deux tribus, qui bientôt sont esclaves à leur tour pendant soixante & dix ans; au bout de ces soixante & dix ans, les deux tribus obtiennent de leurs vainqueurs & de leurs maîtres, la permission de retourner à Jérusalem. Ces deux tribus, ainsi que le peu de Juifs qui peuvent être restés à Samarie avec les nouveaux habitans étrangers, sont toûjours sujettes des rois de Perse.

Quand *Alexandre* s'empare de la Perse, la Judée est comprise dans ses conquêtes. Après *Alexandre* les Juifs demeurèrent soumis tantôt aux *Séleucides* ses successeurs en Syrie, tantôt aux *Ptolomées* ses successeurs en Egypte; toûjours assujettis, & ne se soutenant que par le métier de courtiers qu'ils faisaient dans l'Asie. Ils obtinrent quelques faveurs du roi d'Egypte *Ptolomée Epiphane*. Un Juif, nommé *Joseph*, devint fermier général des impôts sur la basse Syrie & la Judée qui appartenaient à ce *Ptolomée*. C'est là l'état le plus heureux des Juifs; car c'est alors qu'ils bâtirent la troisiéme partie de leur ville, appellée depuis l'enceinte des *Maccabées*, parce que les *Maccabées* l'achevèrent.

Du joug du roi *Ptolomée* ils repassent à celui du roi de Syrie *Antiochus le Dieu*. Comme ils s'étaient enrichis dans les fermes, ils devinrent audacieux, & se révoltèrent contre leur maître *Antiochus*. C'est le tems des *Maccabées*, dont les Juifs d'Alexandrie ont célébré le courage & les grandes actions;

mais les *Maccabées* ne purent empêcher que le général d'*Antiochus Eupator* fils d'*Antiochus Epiphane*, ne fit raser les murailles du temple, en laissant subsister seulement le sanctuaire, & qu'on ne fit trancher la tète au grand-prêtre *Onias*, regardé comme l'auteur de la révolte.

Jamais les Juifs ne furent plus inviolablement attachés à leur loi que sous les rois de Syrie; ils n'adorèrent plus de divinités étrangères; ce fut alors que leur religion fut irrévocablement fixée; & cependant ils furent plus malheureux que jamais, comptant toûjours sur leur délivrance, sur les promesses de leurs prophètes, sur le secours de leur Dieu, mais abandonnés par la Providence, dont les décrets ne sont pas connus des hommes.

Ils respirèrent quelque tems par les guerres intestines des rois de Syrie. Mais bientôt les Juifs eux-mêmes s'armèrent les uns contre les autres. Comme ils n'avaient point de rois, & que la dignité de grand-sacrificateur était la première, c'était pour l'obtenir qu'il s'élevait de violens partis: on n'était grand-prêtre que les armes à la main, & on n'arrivait au sanctuaire que sur les cadavres de ses rivaux.

Hircan, de la race des *Maccabées*, devenu grand-prêtre, mais toûjours sujet des Syriens, fit ouvrir le sépulcre de *David*, dans lequel l'exagérateur *Joseph* prétend qu'on trouva trois mille talens. C'était quand on rebâtissait le temple sous *Néhémie*

qu'il eût falu chercher ce prétendu trésor. Cet *Hircan* obtint d'*Antiochus Sidétès* le droit de battre monnoie. Mais comme il n'y eut jamais de monnoie juive, il y a grande apparence que le trésor du tombeau de *David* n'avait pas été considérable.

Il est à remarquer que ce grand-prêtre *Hircan* était saducéen, & qu'il ne croyait ni à l'immortalité de l'ame, ni aux anges; sujet nouveau de querelle qui commençait à diviser les saducéens & les pharisiens. Ceux-ci conspirèrent contre *Hircan*, & voulurent le condamner à la prison & au fouet. Il se vengea d'eux, & gouverna despotiquement.

Son fils *Aristobule* osa se faire roi pendant les troubles de Syrie & d'Egypte. Ce fut un tyran plus cruel que tous ceux qui avaient opprimé le peuple Juif. *Aristobule*, exact à la vérité à prier dans le temple, & ne mangeant jamais de porc, fit mourir de faim sa mère, & fit égorger *Antigone* son frère. Il eut pour successeur un nommé *Jean*, ou *Jeanné*, aussi méchant que lui.

Ce *Jeanné*, souillé de crimes, laissa deux fils qui se firent la guerre. Ces deux fils étaient *Aristobule* & *Hircan*: *Aristobule* chassa son frère & se fit roi. Les Romains alors subjuguaient l'Asie. *Pompée* en passant vint mettre les Juifs à la raison, prit le temple, fit pendre les séditieux aux portes, & chargea de fers le prétendu roi *Aristobule*.

Cet *Aristobule* avait un fils qui osait se nommer *Alexandre*. Il remua, il leva quelques troupes, & finit par être pendu par ordre de *Pompée*.

Enfin, *Marc-Antoine* donna pour roi aux Juifs un Arabe Iduméen, du pays de ces Amalécites tant maudits par les Juifs. C'est ce même *Hérode* que *St. Matthieu* dit avoir fait égorger tous les petits enfans des environs de Bethléem, sur ce qu'il apprit qu'il était né un roi des Juifs dans ce village, & que trois mages conduits par une étoile étaient venus lui offrir des présens.

Ainsi les Juifs furent presque toûjours subjugués ou esclaves. On sait comme ils se révoltèrent contre les Romains, & comme *Titus* les fit tous vendre au marché, au prix de l'animal dont ils ne voulaient pas manger.

Ils essuyèrent un sort encor plus funeste sous les empereurs *Trajan* & *Adrien*, & ils le méritèrent. Il y eut du tems de *Trajan* un tremblement de terre qui engloutit les plus belles villes de la Syrie. Les Juifs crurent que c'était le signal de la colère de Dieu contre les Romains; ils se rassemblèrent, ils s'armèrent en Afrique & en Chipre: une telle fureur les anima, qu'ils dévorèrent les membres des Romains égorgés par eux. Mais bientôt tous les coupables moururent dans les supplices. Ce qui restait fut animé de la même rage sous *Adrien*, quand *Barcochebas* se disant leur messie se mit à leur tête. Ce fanatisme fut étouffé dans des torrens de sang.

Il est étonnant qu'il reste encor des Juifs. Le fameux *Benjamin de Tudel*, rabin très-savant qui voyagea dans l'Europe & dans

l'Asie au douziéme siécle, en comptait environ trois cents quatre vingts mille, tant Juifs que Samaritains : car il ne faut pas faire mention d'un prétendu royaume de Théma vers le Thibet, où ce *Benjamin*, trompé ou trompeur sur cet article, prétend qu'il y avait trois cents mille Juifs des dix anciennes tribus, rassemblés sous un souverain. Jamais les Juifs n'eurent aucun pays en propre depuis *Vespasien*, excepté quelques bourgades dans les déserts de l'Arabie heureuse vers la mer Rouge. *Mahomet* fut d'abord obligé de les ménager. Mais à la fin il détruisit la petite domination qu'ils avaient établie au nord de la Mecque. C'est depuis *Mahomet* qu'ils ont cessé réellement de composer un corps de peuple.

En suivant simplement le fil historique de la petite nation juive, on voit qu'elle ne pouvait avoir une autre fin. Elle se vante elle-même d'être sortie d'Egypte comme une horde de voleurs, emportant tout ce qu'elle avait emprunté des Egyptiens ; elle fait gloire de n'avoir jamais épargné ni la vieillesse, ni le sexe, ni l'enfance, dans les villages & dans les bourgs dont elle a pu s'emparer. Elle ose étaler une haine irréconciliable contre toutes les autres nations ; elle se révolte contre tous ses maîtres ; toûjours superstitieuse, toûjours avide du bien d'autrui, toûjours barbare, rampante dans le malheur ; & insolente dans la prospérité. Voilà ce que furent le Juifs aux yeux des

Grecs & des Romains qui purent lire leurs livres: mais aux yeux des chrétiens éclairés par la foi, ils ont été nos précurseurs, ils nous ont préparé la voie. Ils ont été les hérauts de la Providence.

Les deux autres nations qui sont errantes comme la juive dans l'Orient, & qui comme elle ne s'allient avec aucun autre peuple, sont les Banians & les Parsis nommés Guèbres. Ces Banians adonnés au commerce ainsi que les Juifs, sont les descendans des premiers habitans paisibles de l'Inde; ils n'ont jamais mêlé leur sang à un sang étranger, non plus que les bracmanes. Les Parsis sont ces mêmes Perses, autrefois dominateurs de l'Orient, & souverains des Juifs. Ils sont dispersés depuis *Omar*, & labourent en paix une partie de la terre où ils régnèrent, fidèles à cette antique religion des mages, adorant un seul Dieu, & conservant le feu sacré qu'ils regardent comme l'ouvrage & l'emblême de la Divinité.

Je ne compte point ces restes d'Egyptiens adorateurs secrets d'*Isis*, qui ne subsistent plus aujourd'hui que dans quelques troupes vagabondes, bientôt pour jamais anéanties.

Des prophètes Juifs.

Nous nous garderons bien de confondre les *Nabim*, les *Roheim* des Hébreux avec les imposteurs des autres nations. On sait

que Dieu ne se communiquait qu'aux Juifs, excepté dans quelques cas particuliers, comme, par exemple, quand il inspira *Balaam* prophète de Mésopotamie, & qu'il lui fit prononcer le contraire de ce qu'on voulait lui faire dire. Ce *Balaam* était le prophète d'un autre Dieu, & cependant il n'est point dit qu'il fût un faux prophète (*a*). Nous avons déja remarqué que les prêtres d'Egypte étaient prophètes & voyans. Quel sens attachait-on à ce mot? celui d'inspiré. Tantôt l'inspiré devinait le passé; tantôt l'avenir; souvent il se contentait de parler dans un style figuré. C'est pourquoi, lorsque *St. Paul* cite ce vers d'un poete Grec, Aratus, *Tout vit dans Dieu, tout se meut, tout respire en Dieu*, il donne à ce poete le nom de prophète (*b*).

Le titre, la qualité de prophète était-elle une dignité chez les Hébreux, un ministère particulier attaché par la loi à certaines personnes choisies, comme la dignité de pythie à Delphes? Non; les prophètes étaient seulement ceux qui se sentaient inspirés, ou qui avaient des visions. Il arrivait de là que souvent il s'élevait de faux prophètes sans mission, qui croyaient avoir l'esprit de Dieu, & qui souvent causèrent de grands malheurs, comme les prophètes des Cevennes au commencement de ce siécle.

Il était très-difficile de distinguer le faux prophète du véritable. C'est pourquoi *Ma-*

(*a*) Nombres ch. 22.
(*b*) Actes des apôtres ch. 17.

naſſé roi de Juda fit périr *Iſaïe* par le ſupplice de la ſcie. Le roi *Sédécias* ne pouvait décider entre *Jérémie* & *Ananie* qui prédiſaient des choſes contraires ; & il fit mettre *Jérémie* en priſon. *Ezéchiel* fut tué par des Juifs compagnons de ſon eſclavage. *Michée* ayant prophétiſé des malheurs aux rois *Achab* & *Joſaphat*, un autre prophète *Théſédéchia* fils de *Canaa* (*a*) lui donna un ſoufflet, en lui diſant, L'eſprit de l'Eternel a paſſé par ma main pour aller ſur ta joue. *Oſée* chap. 9. déclare que les prophètes ſont des fous, *ſtultum prophetam*, *inſanum virum ſpiritualem*. Les prophètes ſe traitaient les uns les autres de viſionnaires & de menteurs. Il n'y avait donc d'autre moyen de diſcerner le vrai du faux que d'attendre l'accompliſſement des prédictions.

Eliſée étant allé à Damas en Syrie, le roi qui était malade lui envoya quarante chameaux chargés de préſens, pour ſavoir s'il guérirait ; *Eliſée* répondit, *que le roi pourrait guérir*, *mais qu'il mourrait*. Le roi mourut en effet. Si *Eliſée* n'avait pas été un prophète du vrai Dieu, on aurait pu le ſoupçonner de ſe ménager une évaſion à tout événement ; car ſi le roi n'était pas mort, *Eliſée* avait prédit ſa guériſon en diſant qu'il pouvait guérir, & qu'il n'avait pas ſpécifié le tems de ſa mort. Mais ayant confirmé ſa miſſion par des miracles éclatans, on ne pouvait douter de ſa véracité.

(*a*) Paralipomènes ch. 18.

Nous ne rechercherons pas ici avec les commentateurs, ce que c'était que l'esprit double qu'*Elisée* reçut d'*Elie*, ni ce que signifie le manteau que lui donna *Elie* en montant au ciel dans un char de feu traîné par des chevaux enflammés, comme les Grecs figurèrent en poésie le char d'*Apollon*. Nous n'approfondirons point quel est le type, quel est le sens mystique de ces quarante-deux petits enfans, qui en voyant *Elisée* dans le chemin escarpé qui conduit à Bethel, lui dirent en riant, *monte*, *chauve*, *monte*; & de la vengeance qu'en tira le prophète, en faisant venir sur le champ deux ours qui dévorèrent ces innocentes créatures. Les faits sont connus; & le sens peut en être caché.

Il faut observer ici une coutume de l'Orient, que les Juifs poussèrent à un point qui nous étonne. Cet usage était non seulement de parler en allégories, mais d'exprimer par des actions singulières les choses qu'on voulait signifier. Rien n'était plus naturel alors que cet usage; car les hommes n'ayant écrit long-tems leurs pensées qu'en hiéroglyphes, ils devaient prendre l'habitude de parler comme ils écrivaient.

Ainsi les Scythes (si on en croit *Hérodote*) envoyèrent à *Darab*, que nous appellons *Darius*, un oiseau, une souris, une grenouille & cinq flèches; cela voulait dire que si *Darius* ne s'enfuyait aussi vîte qu'un oiseau, ou s'il ne se cachait comme une souris & comme une grenouille, il périrait

par leurs flèches. Le conte peut n'être pas vrai, mais il est toûjours un témoignage des emblèmes en usage dans ces tems reculés.

Les rois s'écrivaient en énigmes; on en a des exemples dans *Hiram*, dans *Salomon*, dans la reine de *Saba*. *Tarquin le superbe* consulté dans son jardin par son fils sur la manière dont il faut se conduire avec les Gabiens, ne répond qu'en abattant les pavots qui s'élevaient au dessus des autres fleurs. Il faisait assez entendre qu'il falait exterminer les grands, & épargner le peuple.

C'est à ces hiéroglyphes que nous devons les fables, qui furent les premiers écrits des hommes. La fable est bien plus ancienne que l'histoire simple.

Il faut être un peu familiarisé avec l'antiquité pour n'être point effarouché des actions & des discours énigmatiques des prophètes Juifs.

Isaïe veut faire entendre au roi *Achas* qu'il sera délivré dans quelques années du roi de Syrie, & du melk ou roitelet de Samarie unis contre lui; il lui dit: *Avant qu'un enfant soit en âge de discerner le mal & le bien, vous serez délivré de ces deux rois. Le Seigneur prendra un rasoir de louage pour raser la tête, le poil du pénil* (qui est figuré par les pieds) *& la barbe, &c.* Alors le prophète prend deux témoins, *Zacharie* & *Urie*; il couche avec la prophètesse; elle met au monde un enfant; le Seigneur lui donne le nom de *Maher-Salal-*

bas-bas, *Partagez vîte les dépouilles*; & ce nom signifie qu'on partagera les dépouilles des ennemis.

Je n'entre point dans le sens allégorique & infiniment respectable qu'on donne à cette prophétie; je me borne à l'examen de ces usages étonnans aujourd'hui pour nous.

Le même *Isaïe* marche tout nud dans Jérusalem, pour marquer que les Egyptiens seront entiérement dépouillés par le roi de Babilone.

Quoi! dira-t-on, est-il possible qu'un homme marche tout nud dans Jérusalem sans être repris de justice? Oui, sans doute: *Diogène* ne fut pas le seul dans l'antiquité qui eut cette hardiesse; *Strabon*, dans son quinziéme livre, dit qu'il y avait dans les Indes une secte de bracmanes qui auraient été honteux de porter des vêtemens. Aujourd'hui encor on voit des pénitens dans l'Inde qui marchent nuds & chargés de chaînes, avec un anneau de fer attaché à la verge, pour expier les péchés du peuple. Il y en a dans l'Afrique & dans la Turquie. Ces mœurs ne sont pas nos mœurs, & je ne crois pas que du tems d'*Isaïe* il y eût un seul usage qui ressemblât aux nôtres.

Jérémie n'avait que quatorze ans quand il reçut l'Esprit. Dieu étendit sa main & lui toucha la bouche, parce qu'il avait quelque difficulté de parler. Il voit d'abord une chaudière bouillante tournée au nord; cette chaudière représente les peuples qui viendront

du Septentrion ; & l'eau bouillante figure les malheurs de Jérusalem.

Il achète une ceinture de lin, la met sur ses reins, & va la cacher par l'ordre de Dieu dans un trou auprès de l'Euphrate. Il retourne ensuite la prendre & la trouve pourrie. Il nous explique lui-même cette parabole en disant que l'orgueil de Jérusalem pourrira.

Il se met des cordes au cou, il se charge de chaînes, il met un joug sur ses épaules ; il envoie ces cordes, ces chaînes, & ce joug aux rois voisins, pour les avertir de se soumettre au roi de Babilone *Nabucodonosor*, en faveur duquel il prophétise.

Ezéchiel peut surprendre davantage ; il prédit aux Juifs que les pères mangeront leurs enfans, & que les enfans mangeront leurs pères. Mais avant d'en venir à cette prédiction, il voit quatre animaux étincelans de lumière, & quatre roues couvertes d'yeux ; il mange un volume de parchemin ; on le lie avec des chaînes. Il trace un plan de Jérusalem sur une brique ; il met à terre une poêle de fer ; il couche trois cents quatre-vingts dix jours sur le côté gauche, & quarante jours sur le côté droit. Il doit manger du pain de froment, d'orge, de fèves, de lentilles, de millet, & le couvrir d'excrémens humains. *C'est ainsi*, dit-il, *que les enfans d'Israël mangeront leur pain souillé parmi les nations chez lesquelles il seront chassés*. Mais après avoir mangé de ce pain

de douleur, Dieu lui permet de ne le couvrir que des excrémens de bœufs.

Il coupe ses cheveux & les divise en trois parts ; il en met une partie au feu, coupe la seconde avec une épée autour de la ville, & jette au vent la troisiéme.

Le même *Ezéchiel* a des allégories encor plus surprenantes. Il introduit le Seigneur qui parle ainsi, chap. 16. *Quand tu naquis, on ne t'avait point coupé le nombril, tu n'étais ni lavée ni salée.... tu es devenue grande, ta gorge s'est formée, ton poil a paru..... J'ai passé, j'ai connu que c'était le tems des amans. Je t'ai couverte, & je me suis étendu sur ton ignominie.... Je t'ai donné des chaussures & des robes de coton, des brasselets, un colier, des pendans d'oreille.... Mais pleine de confiance en ta beauté tu t'es livrée à la fornication.... & tu as bâti un mauvais lieu; tu t'es prostituée dans les carrefours; tu as ouvert tes jambes à tous les passans... tu as recherché les plus robustes.... On donne de l'argent aux courtisanes, & tu en as donné à tes amans, &c.*

(a) Oolla *a forniqué sur moi; elle a aimé avec fureur ses amans, princes, magistrats, cavaliers...., Sa sœur* Ooliba *s'est prostituée avec plus d'emportement. Sa luxure a recherché ceux qui avaient le.... d'un âne, & qui.... comme les chevaux.*

Ces expressions nous semblent bien indécentes & bien grossières ; elles ne l'étaient point chez les Juifs, elles signifiaient les

(a) *Ezéch.* chap. 23.

apostasies de Jérusalem & de Samarie. Ces apostasies étaient représentées très-souvent comme une fornication, comme un adultère. Il ne faut pas, encor une fois, juger des moeurs, des usages, des façons de parler anciennes, par les nôtres; elles ne se ressemblent pas plus que la langue française ne ressemble au caldéen & à l'arabe.

Le Seigneur ordonne d'abord au prophète *Osée* chap. 1. de prendre pour sa femme une prostituée, & il obéit. Cette prostituée lui donne un fils. Dieu appelle ce fils *Jesraël:* c'est un type de la maison de *Jéhu*, qui périra, parceque *Jéhu* avait tué *Joram* dans *Jesraël*. Ensuite le Seigneur ordonne à *Osée* chap. 3. d'épouser une femme adultère qui soit aimée d'un autre, comme le Seigneur aime les enfans d'*Israël*, qui regardent les Dieux étrangers & qui aiment le marc de raisin. Le Seigneur dans la prophétie d'*Amos* chap. 4. menace les vaches de Samarie de les mettre dans la chaudière. Enfin tout est opposé de nos moeurs & de notre tour d'esprit; & si on examine les usages de toutes les nations orientales, nous les trouverons également opposés à nos coutumes, non seulement dans les tems reculés, mais aujourd'hui même lorsque nous les connaissons mieux.

Des prières des Juifs.

Il nous reste peu de prières des anciens peuples. Nous n'avons que deux ou trois,

formules des mystères, & l'ancienne prière à *Isis* rapportée dans *Apulée*. Les Juifs ont conservé les leurs.

Si l'on peut conjecturer le caractère d'une nation par les prières qu'elle fait à Dieu, on s'appercevra aisément que les Juifs étaient un peuple charnel & sanguinaire. Ils paraissent dans leurs psaumes souhaiter la mort du pécheur plutôt que sa conversion; & ils demandent au Seigneur dans le style oriental tous les biens terrestres.

Ps. 88. *Tu arroseras les montagnes, la terre sera rassasiée de fruits.*

Ps. 103. *Tu produis le foin pour les bêtes, & l'herbe pour l'homme. Tu fais sortir le pain de la terre, & le vin qui réjouit le cœur; tu donnes l'huile qui répand la joie sur le visage.*

Ps. 107. *Juda est une marmite remplie de viandes; la montagne du Seigneur est une montagne coagulée; une montagne grasse. Pourquoi regardez-vous les montagnes coagulées?*

Mais il faut avouer que les Juifs maudissent leurs ennemis dans un style non moins figuré.

Ps. 2. *Demande moi, & je te donnerai en héritage toutes les nations; tu les régiras avec une verge de fer.*

Ps. 27. *Mon Dieu, traitez mes ennemis selon leurs œuvres, selon leurs desseins méchans, punissez les comme ils le méritent.*

Ps. 30. *Que mes ennemis impies rougissent, qu'ils soient conduits dans le sépulcre.*

Ps. 34. *Seigneur, prenez vos armes & votre bouclier, tirez votre épée, fermez tous les passages*

sages ; que mes ennemis soient couverts de confusion ; qu'ils soient comme la poussière emportée par le vent ; qu'ils tombent dans le piège.

Que la mort les surprenne ; qu'ils descendent tout vivans dans la fosse. Ps. 54.

Dieu brisera leurs dents dans leur bouche ; il mettra en poudre les mâchoires de ces lions. Ps. 57.

Ils souffriront la faim comme des chiens, ils se disperseront pour chercher à manger, & ne seront point rassasiés. Ps. 58.

Je m'avancerai vers l'Idumée, & je la foulerai aux pieds. Ps. 59.

Réprimez ces bêtes sauvages ; c'est une assemblée de peuples semblables à des taureaux & à des vaches. . . . . Vos pieds seront baignés dans le sang de vos ennemis ; & la langue de vos chiens en sera abreuvée. Ps. 67.

Faites fondre sur eux tous les traits de votre colère ; qu'ils soient exposés à votre fureur ; que leur demeure & leurs tentes soient désertes. Ps. 68.

Répandez abondamment votre colère sur les peuples à qui vous êtes inconnus. Ps. 78.

Mon Dieu ; traitez-les comme les Madianites ; rendez-les comme une roue qui tourne toujours ; comme la paille que le vent emporte ; comme une forêt brûlée par le feu. Ps. 82.

Asservissez le pécheur ; que le malin soit toujours à son côté droit. Ps. 108.

Qu'il soit toujours condamné quand il plaidera.

Que sa prière lui soit imputée à péché ; que ses enfans soient orphelins ; & sa femme veu-

ve ; que ses enfans soient des mendians vagabonds ; que l'usurier enlève tout son bien.

Ps. 128. *Le Seigneur juste coupera leurs têtes : que tous les ennemis de Sion soient comme l'herbe sèche des toits.*

Ps. 136. *Heureux celui qui éventrera tes petits enfans encore à la mammelle, & qui les écrasera contra la pierre, &c.*

On voit que si Dieu avait exaucé toutes les prières de son peuple, il ne serait resté que des Juifs sur la terre ; car ils détestaient toutes les nations, ils en étaient détestés ; & en demandant sans cesse que Dieu exterminât tous ceux qu'ils haïssaient, ils semblaient demander la ruine de la terre entière. Mais il faut toûjours se souvenir que non seulement les Juifs étaient le peuple chéri de Dieu, mais l'instrument de ses vengeances. C'était par lui qu'il punissait les péchés des autres nations, comme il punissait son peuple par elles. Il n'est plus permis aujourd'hui de faire les mêmes prières, & de lui demander qu'on éventre les mères & les enfans encor à la mammelle, & qu'on les écrase contre la pierre. Dieu étant reconnu pour le père commun de tous les hommes, aucun peuple ne fait ces imprécations contre ses voisins. Nous avons été aussi cruels quelquefois que les Juifs ; mais en chantant leurs psaumes, nous n'en détournons pas le sens contre les peuples qui nous font la guerre. C'est un des grands avantages que la loi de grace a sur la loi de rigueur. Et plût à Dieu que sous une loi

ſainte & avec des prières divines, nous n'euſſions pas répandu le ſang de nos frères, & ravagé la terre au nom d'un Dieu de miſéricorde !

De Joſeph, hiſtorien des Juifs.

On ne doit pas s'étonner que l'hiſtoire de *Flavien Joſeph* trouvât des contradicteurs quand elle parut à Rome. Il eſt vrai qu'il n'y en avait que très-peu d'exemplaires ; il falait au moins trois mois à un copiſte habile pour la tranſcrire. Les livres étaient très-chers & très-rares : peu de Romains daignaient lire les annales d'une chétive nation d'eſclaves, pour qui les grands & les petits avaient un mépris égal. Cependant il paraît par la réponſe de *Joſeph* à *Appion*, qu'il trouva un petit nombre de lecteurs, & l'on voit auſſi que ce petit nombre le traita de menteur & de viſionnaire.

Il faut ſe mettre à la place des Romains du tems de *Titus*, pour concevoir avec quel mépris mêlé d'horreur les vainqueurs de la terre connue & les légiſlateurs des nations devaient regarder l'hiſtoire du peuple Juif. Ces Romains ne pouvaient guère ſavoir que *Joſeph* avait tiré la plupart des faits des livres ſacrés dictés par le St. Eſprit. Ils ne pouvaient pas être inſtruits que *Joſeph* avait ajouté beaucoup de choſes à la Bible, & en avait paſſé beaucoup ſous ſilence. Ils ignoraient qu'il avait pris le fonds de quelques hiſtoriettes dans le troiſiéme li-

vre d'*Esdras*, & que ce livre d'*Esdras* est un de ceux qu'on nomme apocryphes.

Que devait penser un sénateur Romain en lisant ces contes orientaux? *Joseph* rapporte liv. 10. ch. 12. que *Darius* fils d'*Astiage* avait fait le prophète *Daniel* gouverneur de trois cents soixante villes, lorsqu'il défendit sous peine de la vie de prier aucun Dieu pendant un mois. Certainement l'écriture ne dit point que *Daniel* gouvernait trois cents soixante villes.

Joseph semble supposer ensuite que toute la Perse se fit Juive.

Le même *Joseph* donne au second temple des Juifs, rebâti par *Zorobabel*, une singulière origine.

Zorobabel, dit-il, *était l'intime ami du roi Darius.* Un esclave Juif intime ami du roi des rois! c'est à peu près comme si un de nos historiens nous disait qu'un fanatique des Cevennes délivré des galères, était l'intime ami de *Louis XIV*.

Quoi qu'il en soit, selon *Flavien Joseph*, *Darius* qui était un prince de beaucoup d'esprit, proposa à toute sa cour une question digne du mercure galant, savoir, qui avait le plus de force, ou du vin, ou des rois, ou des femmes? Celui qui répondrait le mieux devait pour récompense avoir une tiare de lin, une robe de pourpre, un colier d'or, boire dans une coupe d'or, coucher dans un lit d'or, se promener dans un chariot d'or, traîné par des chevaux enharnachés d'or, & avoir des patentes de cousin du roi.

Darius s'assit sur son trône d'or pour écouter les réponses de son académie de beaux esprits. L'un disserta en faveur du vin, l'autre fut pour les rois. *Zorobabel* prit le parti des femmes. Il n'y a rien de si puissant qu'elles, car j'ai vu, dit-il, *Apamée* la maîtresse du roi mon seigneur, donner de petits soufflets sur les joues de sa sacrée majesté, & lui ôter son turban pour s'en coëffer.

Darius trouva la réponse de *Zorobabel* si comique, que sur le champ il fit rebâtir le temple de Jérusalem.

Ce conte ressemble assez à celui qu'un de nos plus ingénieux académiciens a fait de *Soliman* & d'un nez retroussé, lequel a servi de canevas à un fort joli opéra bouffon. Mais nous sommes contraints d'avouer que l'auteur du nez retroussé n'a eu ni lit d'or, ni carrosse d'or, & que le roi de France ne l'a point appellé mon cousin; nous ne sommes plus au tems des *Darius*.

Ces rèveries dont *Joseph* surchargeait les livres saints, firent tort sans doute chez les payens aux vérités que la Bible contient. Les Romains ne pouvaient distinguer ce qui avait été puisé dans une source impure, de ce que *Joseph* avait tiré d'une source sacrée. Cette Bible, sacrée pour nous, était ou inconnue aux Romains, ou aussi méprisée d'eux que *Joseph* lui-même. Tout fut également l'objet des railleries & du profond dédain que les lecteurs conçurent pour l'histoire juive. Les apparitions des anges

aux patriarches, le passage de la mer Rouge, les dix plaies d'Egypte, l'inconcevable multiplication du peuple Juif en si peu de tems, & dans un aussi petit terrain, tous les prodiges qui signalèrent cette nation ignorée, furent traités avec ce mépris qu'un peuple vainqueur de tant de nations, un peuple roi, mais à qui Dieu s'était caché, avait naturellement pour un petit peuple réduit en esclavage.

Joseph sentait bien que tout ce qu'il écrivait, révolterait des auteurs profanes; il dit en plusieurs endroits, *le lecteur en jugera comme il voudra.* Il craint d'effaroucher les esprits; il diminue autant qu'il le peut la foi qu'on doit aux miracles. On voit à tout moment qu'il est honteux d'être Juif, lors même qu'il s'efforce de rendre sa nation recommandable à ses vainqueurs. Il faut sans doute pardonner aux Romains, qui n'avaient que le sens commun, & qui n'avaient pas encor la foi, de n'avoir regardé l'historien *Joseph* que comme un misérable transfuge qui leur contait des fables ridicules, pour tirer quelque argent de ses maîtres. Bénissons Dieu, nous qui avons le bonheur d'être plus éclairés que les *Titus*, les *Trajans*, les *Antonins*, & que tout le sénat & les chevaliers Romains nos maîtres, nous qui éclairés par des lumières supérieures, pouvons discerner les fables absurdes de *Joseph* & les sublimes vérités que la sainte écriture nous annonce.

D'un mensonge de Flavien Joseph, concernant Alexandre & les Juifs.

Lors qu'*Alexandre* élu par tous les Grecs comme son père, & comme autrefois *Agamemnon*, pour aller venger la Grèce des injures de l'Asie, eut remporté la victoire d'Issus, il s'empara de la Syrie, l'une des provinces de *Darah* ou *Darius*; il voulait s'assurer de l'Egypte avant de passer l'Euphrate & le Tigre, & ôter à *Darius* tous les ports qui pourraient lui fournir des flottes. Dans ce dessein, qui était celui d'un très-grand capitaine, il falut assiéger Tyr. Cette ville était sous la protection des rois de Perse, & souveraine de la mer; *Alexandre* la prit après un siége opiniâtre de sept mois, & y employa autant d'art que de courage; la digue qu'il osa faire sur la mer est encor aujourd'hui regardée comme le modèle que doivent suivre tous les généraux dans de pareilles entreprises. C'est en imitant *Alexandre* que le duc de *Parme* prit Anvers, & le cardinal de *Richelieu* la Rochelle, s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes. *Rollin* à la vérité dit qu'*Alexandre* ne prit Tyr que parce qu'elle s'était moquée des Juifs, & que Dieu voulut venger l'honneur de son peuple. Mais *Alexandre* pouvait avoir encor d'autres raisons: il falait après avoir soumis Tyr, ne pas perdre un moment pour s'emparer du port de Péluse. Ainsi *Alexandre* ayant fait une

marche forcée pour surprendre Gaza, il alla de Gaza à Péluse en sept jours. C'est ainsi qu'*Arrien*, *Quinte-Curce*, *Diodore*, *Paul Orose* même, le rapportent fidellement d'après le journal d'*Alexandre*.

Que fait *Joseph* pour relever sa nation sujette des Perses, tombée sous la puissance d'*Alexandre* avec toute la Syrie, & honorée depuis de quelques priviléges par ce grand-homme? Il prétend qu'*Alexandre* en Macédoine avait vu en songe le grand-prêtre des Juifs *Jaddus* (supposé qu'il y eût en effet un prêtre Juif dont le nom finit en *us*), que ce prêtre l'avait encouragé à son expédition contre les Perses, que c'était par cette raison qu'*Alexandre* avait attaqué l'Asie. Il ne manqua donc pas après le siége de Tyr de se détourner de cinq ou six journées de chemin pour aller voir Jérusalem; comme le grand-prêtre *Jaddus* avait autrefois apparu en songe à *Alexandre*, il reçut aussi en songe un ordre de Dieu d'aller saluer ce roi; il obéit, & revêtu de ses habits pontificaux, suivi de ses lévites en surplis, il alla en procession au devant d'*Alexandre*: dès que ce monarque vit *Jaddus*, il reconnut le même homme qui l'avait averti en songe sept ou huit ans auparavant de venir conquérir la Perse; & il le dit à *Parménion*. *Jaddus* avait sur sa tête son bonnet orné d'une lame d'or, sur laquelle était gravé un mot hébreu; *Alexandre* qui sans doute entendait l'hébreu parfaitement, reconnut aussi-tôt le

nom *Jéhovah*, & se prosterna humblement, sachant bien que Dieu ne pouvait avoir que ce nom. *Jaddus* lui montra aussi-tôt des prophéties qui disaient clairement qu'*Alexandre* s'emparerait de l'empire des Perses, prophéties qui ne furent jamais faites après l'événement. Il le flatta que Dieu l'avait choisi pour ôter à son peuple chéri toute espérance de régner sur la terre promise, ainsi qu'il avait choisi autrefois *Nabucodonosor* & *Cyrus*, qui avaient possédé la terre promise l'un après l'autre. Ce conte absurde du romancier *Joseph* ne devait pas, ce me semble, être copié par *Rollin*, comme s'il était attesté par un écrivain sacré.

Mais c'est ainsi qu'on a écrit l'histoire ancienne, & bien souvent la moderne.

Des préjugés populaires auxquels les écrivains sacrés ont daigné se conformer par condescendance.

Les livres saints sont faits pour enseigner la morale & non la physique.

Le serpent passait dans l'antiquité pour le plus habile de tous les animaux. L'auteur du pentateuque veut bien dire que le serpent fut assez subtil pour séduire *Eve*. On attribuait quelquefois la parole aux bêtes; l'écrivain sacré fait parler le serpent, & l'ânesse de *Balaam*. Plusieurs Juifs & plusieurs docteurs chrétiens ont regardé cette histoire comme une allégorie; mais soit emblème, soit réalité, elle est également res-

pectable. Les étoiles étaient regardées comme des points dans les nuées : l'auteur divin se proportionne à cette idée vulgaire, & dit que la lune fut faite pour présider aux étoiles.

L'opinion commune était que les cieux étaient solides ; on les nommait en hébreu *Rakiak*, mot qui répond à la plaque de métal, à un corps étendu & ferme, que nous traduisîmes par *firmament*. Il portait des eaux, lesquelles se répandaient par des ouvertures. L'écriture se proportionne à cette physique.

Les Indiens, les Caldéens, les Persans, imaginaient que Dieu avait formé le monde en six tems. L'auteur de la Genèse, pour ne pas effaroucher la faiblesse des Juifs, représente Dieu formant le monde en six jours, quoiqu'un mot & un instant suffisent à sa toute-puissance. Un jardin, des ombrages étaient un très-grand bonheur dans les pays secs, brûlés du soleil ; le divin auteur place le premier homme dans un jardin.

On n'avait point d'idée d'un être purement immatériel. Dieu est toûjours représenté comme un homme ; il se promène à midi dans le jardin, il parle, & on lui parle.

Le mot ame, *Ruah*, signifie le soufle, la vie : l'ame est toûjours employée pour la vie dans le pentateuque.

On croyait qu'il y avait des nations de géans, & la Genèse veut bien dire qu'ils étaient les enfans des anges & des filles des hommes.

On accordait aux brutes une espèce de raison. Dieu daigne faire alliance après le déluge avec les brutes comme avec les hommes.

Personne ne savait ce que c'est que l'arc-en-ciel ; il était regardé comme une chose surnaturelle, & *Homère* en parle toujours ainsi. L'écriture l'appelle l'arc de Dieu, le signe d'alliance.

Parmi beaucoup d'erreurs auxquelles le genre humain a été livré, on croyait qu'on pouvait faire naître les animaux de la couleur qu'on voulait, en présentant cette couleur aux mères avant qu'elles conçussent : l'auteur de la Genèse dit que *Jacob* eut des brebis tachetées par cet artifice.

Toute l'antiquité se servait des charmes contre la morsure des serpens ; & quand la plaie n'était pas mortelle, ou qu'elle était heureusement sucée par des charlatans nommés *Psilles*, ou qu'enfin on avait appliqué avec succès des topiques convenables, on ne doutait pas que les charmes n'eussent opéré. *Moïse* éleva un serpent d'airain, dont la vue guérissait ceux que les serpens avaient mordus. Dieu changeait une erreur populaire en une vérité nouvelle.

Une des plus anciennes erreurs était l'opinion que l'on pouvait faire naître des abeilles d'un cadavre pourri. Cette idée était fondée sur l'expérience journalière de voir des mouches & des vermisseaux couvrir les corps morts des animaux. De cette expérience qui trompait les yeux, toute l'anti-

quité avait conclu que la corruption eſt le principe de la génération. Puiſqu'on croyait qu'un corps mort produiſait des mouches, on ſe figurait que le moyen ſûr de ſe procurer des abeilles, était de préparer les peaux ſanglantes des animaux de la manière requiſe pour opérer cette métamorphoſe. On ne faiſait pas réflexion combien les abeilles ont d'averſion pour toute chair corrompue, combien toute infection leur eſt contraire. La méthode de faire naître des abeilles ne pouvait réuſſir; mais on croyait que c'était faute de s'y bien prendre. *Virgile* dans ſon quatriéme chant des géorgiques, dit que cette opération fut heureuſement faite par *Ariſtée*; mais auſſi il ajoute que c'eſt un miracle, *mirabile monſtrum.*

C'eſt en rectifiant cet antique préjugé qu'il eſt rapporté que *Samſon* trouva un eſſain d'abeilles dans la gueule d'un lion qu'il avait déchiré de ſes mains.

C'était encor une opinion vulgaire que l'aſpic ſe bouchait les oreilles de peur d'entendre la voix de l'enchanteur. Le pſalmiſte ſe prête à cette erreur en diſant pſ. 58. *Tel que l'aſpic ſourd qui bouche ſes oreilles, & qui n'entend point les enchantemens.*

L'ancienne opinion que les femmes font tourner le vin & le lait, empêchent le beurre de ſe figer, & font périr les pigeonnaux dans les colombiers quand elles ont leurs règles, ſubſiſte encor dans le petit peuple, ainſi que les influences de la lune. On crut que les purgations des femmes étaient les

évacuations d'un sang corrompu, & que si un homme approchait de sa femme dans ce tems critique, il faisait nécessairement des enfans lépreux & estropiés: cette idée avait tellement prévenu les Juifs, que le Lévitique chapitre 20, condamne à mort l'homme & la femme qui se seront rendu le devoir conjugal dans ce tems critique.

Enfin l'Esprit saint veut bien se conformer tellement aux préjugés populaires, que le Sauveur lui-même dit, qu'on ne met jamais le vin nouveau dans de vieilles futailles, & qu'il faut que le bled pourrisse pour meurir.

St. Paul dit aux Corinthiens, en voulant leur persuader la résurrection, *Insensés, ne savez-vous pas qu'il faut que le grain meure pour se vivifier?* on sait bien aujourd'hui que le grain ne pourrit ni ne meurt en terre pour lever; s'il pourrissait, il ne leverait pas; mais alors on était dans cette erreur; & le St. Esprit daignait en tirer des comparaisons utiles. C'est ce que *St. Jérôme* appelle parler par économie.

Toutes les maladies de convulsions passèrent pour des possessions de diable, dès que la doctrine des diables fut admise. L'épilepsie chez les Romains comme chez les Grecs fut appellée le *mal sacré.* La mélancolie accompagnée d'une espèce de rage, fut encor un mal dont la cause était ignorée; ceux qui en étaient attaqués erraient la nuit en hurlant autour des tombeaux. Ils furent appellés démoniaques, lycantro-

pes, chez les Grecs. L'écriture admet des démoniaques qui errent autour des tombeaux.

Les coupables chez les anciens Grecs étaient souvent tourmentés des furies; elles avaient réduit *Oreste* à un tel désespoir, qu'il s'était mangé un doigt dans un accès de fureur; elles avaient poursuivi *Alcméon*, *Etéocle*, & *Polinice*. Les Juifs hellénistes qui furent instruits de toutes les opinions grecques, admirent enfin chez eux des espèces de furies, des esprits immondes, des diables qui tourmentaient les hommes. Il est vrai que les saducéens ne reconnaissaient point de diables; mais les pharisiens les reçurent un peu avant le règne d'*Hérode*. Il y avait alors chez les Juifs des exorcistes qui chassaient les diables; ils se servaient d'une racine qu'ils mettaient sous le nez des possédés, & employaient une formule tirée d'un prétendu livre de *Salomon*. Enfin ils étaient tellement en possession de chasser les diables, que notre Sauveur lui-même accusé, selon *St. Matthieu*, de les chasser par les enchantemens de *Belzébuth*, accorde que les Juifs ont le même pouvoir, & leur demande si c'est par *Belzébuth* qu'ils triomphent des esprits malins?

Certes si les mêmes Juifs qui firent mourir *Jésus* avaient eu le pouvoir de faire de tels miracles, si les pharisiens chassaient en effet les diables, ils faisaient donc le même prodige qu'opérait le Sauveur; ils avaient le don que *Jésus* communiquait à ses dis-

ciples ; & s'ils ne l'avaient pas ; *Jésus* se conformait donc au préjugé populaire, en daignant supposer que ses implacables ennemis, qu'il appellait race de vipères, avaient le don des miracles, & dominaient sur les démons. Il est vrai que ni les Juifs ni les chrétiens ne jouissent plus aujourd'hui de cette prérogative long-tems si commune. Il y a toûjours des exorcistes, mais on ne voit plus de diables, ni de possédés : tant les choses changent avec le tems ! Il était dans l'ordre alors qu'il y eût des possédés, & il est bon qu'il n'y en ait plus aujourd'hui. Les prodiges nécessaires pour élever un édifice divin sont inutiles quand il est au comble. Tout a changé sur la terre ; la vertu seule ne change jamais : elle est semblable à la lumière du soleil, qui ne tient presque rien de la matière connue, & qui est toûjours pure, toûjours immuable, quand tous les élémens se confondent sans cesse. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour bénir son auteur.

Des anges, des génies, des diables, chez les anciennes nations & chez les Juifs.

Tout a sa source dans la nature de l'esprit humain ; tous les hommes puissans, les magistrats, les princes avaient leurs messagers ; il était vraisemblable que les Dieux en avaient aussi. Les Caldéens & les Perses semblent être les premiers qui parlèrent des anges. Les Parsis ignicoles qui

subsistent encor, ont communiqué à l'auteur de la religion des anciens Parsis (a), les noms des anges que les premiers Perses reconnaissaient. On en trouve cent dix-neuf, parmi lesquels ne sont ni *Raphaël*, ni *Gabriel*, que les Perses n'adoptèrent que long-tems après. Ces mots sont caldéens; ils ne furent connus des Juifs que dans leur captivité: car avant l'histoire de *Tobie* on ne voit le nom d'aucun ange; ni dans le pentateuque, ni dans aucun livre des Hébreux.

Les Perses dans leur ancien catalogue qu'on trouve au devant du *Sadder*, ne comptaient que douze diables; & *Arimane* était le premier. C'était du moins une chose consolante de reconnaître plus de génies bienfaisans que de démons ennemis du genre humain.

On ne voit pas que cette doctrine ait été suivie des Egyptiens. Les Grecs au lieu de génies tutelaires eurent des divinités secondaires, des héros & des demi-Dieux. Au lieu de diables ils eurent *Até*, *Erinnis*, les *Euménides*. Il me semble que ce fut *Platon* qui parla le premier d'un bon & d'un mauvais génie, qui présidaient aux actions de tout mortel. Depuis lui, les Grecs & les Romains se piquèrent d'avoir chacun deux génies; & le mauvais eut toûjours plus d'occupations & de succès que son antagoniste.

Quand les Juifs eurent enfin donné des noms

(a) Hide, *de religione veterum Persarum*.

noms à leur milice céleste, ils la distinguèrent en dix classes : les saints, les rapides, les forts, les flammes, les étincelles, les députés, les princes, les fils de princes, les images, les animés. Mais cette hiérarchie ne se trouve que dans le Talmud & dans le Targum, & non dans des livres du canon hébreu.

Ces anges eurent toûjours la forme humaine, & c'est ainsi que nous les peignons encor aujourd'hui, en leur donnant des ailes. *Raphaël* conduisit *Tobie*. Les anges qui apparurent à *Abraham*, à *Lot*, burent & mangèrent avec ces patriarches ; & la brutale fureur des habitans de Sodome ne prouve que trop que les anges de *Lot* avaient un corps. Il serait même difficile de comprendre comment les anges auraient parlé aux hommes, & comment on leur eût répondu, s'ils n'avaient paru sous la figure humaine.

Les Juifs n'eurent pas même une autre idée de Dieu. Il parle le langage humain avec *Adam* & *Eve* ; il parle même au serpent ; il se promène dans le jardin d'Eden à l'heure de midi. Il daigne converser avec *Abraham*, avec les patriarches, avec *Moïse*. Plus d'un commentateur a cru même que ces mots de la Genèse, *faisons l'homme à notre image*, pouvaient être entendus à la lettre ; que le plus parfait des êtres de la terre était une faible ressemblance de la forme de son créateur ; & que cette idée devait engager l'homme à ne jamais dégénérer.

Quoique la chûte des anges transformés en diables, en démons, soit le fondement de la religion juive & de la chrétienne, il n'en est pourtant rien dit dans la Genèse, ni dans la loi, ni dans aucun livre canonique. La Genèse dit expressément qu'un serpent parla à *Eve* & la séduisit. Elle a soin de remarquer que le serpent était le plus habile, le plus rusé de tous les animaux; & nous avons observé que toutes les nations avaient cette opinion du serpent. La Genèse marque encor positivement que la haine des hommes pour les serpens vient du mauvais office que cet animal rendit au genre humain; que c'est depuis ce tems-là qu'il cherche à nous mordre, que nous cherchions à l'écraser; & qu'enfin il est condamné pour sa mauvaise action à ramper sur le ventre, & à manger la poussière de la terre. Il est vrai que le serpent ne se nourrit point de terre; mais toute l'antiquité le croyait.

Il semble à notre curiosité que c'était là le cas d'apprendre aux hommes que ce serpent était un des anges rebelles devenus démons, qui venait exercer sa vengeance sur l'ouvrage de Dieu & le corrompre. Cependant, il n'est aucun passage dans le pentateuque dont nous puissions inférer cette interprétation, en ne consultant que nos faibles lumières.

Sathan paraît dans *Job* le maître de la terre, subordonné à Dieu. Mais quel homme un peu versé dans l'antiquité ne sait

que ce mot *Sathan* était caldéen, que ce *Sathan* était l'*Arimane* des Perses adopté par les Caldéens, le mauvais principe qui dominait sur les hommes ? *Job* est représenté comme un pasteur Arabe, vivant sur les confins de la Perse. Nous avons déja dit que les mots arabes conservés dans la traduction hébraïque de cette ancienne allégorie, montrent que le livre fut d'abord écrit par des Arabes. *Flavien Joseph*, qui ne le compte point parmi les livres du canon hébreu, ne laisse aucun doute sur ce sujet.

Les démons, les diables, chassés d'un globe du ciel, précipités dans le centre de notre globe, & s'échappant de leur prison pour tenter les hommes, sont regardés depuis plusieurs siécles comme les auteurs de notre damnation. Mais encor une fois, c'est une opinion dont il n'y a aucune trace dans l'ancien testament. C'est une vérité de tradition.

Quelques commentateurs ont écrit que ce passage d'Isaïe, *Comment es-tu tombé du ciel*, ô Lucifer, *qui paraissais le matin ?* désigne la chûte des anges, & que c'est *Lucifer* qui se déguisa en serpent pour faire manger la pomme à *Eve* & à son mari.

Mais en vérité, une allégorie si étrangère ressemble à ces énigmes qu'on faisait imaginer autrefois aux jeunes écoliers dans les collèges. On exposait, par exemple, un tableau représentant un vieillard & une jeune fille. L'un disait, C'est l'hiver & le

printems; l'autre, C'eſt la neige & le feu; un autre, C'eſt la roſe & l'épine, ou bien, C'eſt la force & la faibleſſe: & celui qui avait trouvé le ſens le plus éloigné du ſujet, l'application la plus extraordinaire, gagnait le prix.

Il en eſt préciſément de même de cette application ſingulière de l'étoile du matin au diable. *Iſaïe* dans ſon quatorziéme chap. en inſultant à la mort d'un roi de Babilone, lui dit, *A ta mort on a chanté à gorge déployée; les ſapins, les cèdres s'en ſont réjouis. Il n'eſt venu depuis aucun exacteur nous mettre à la taille. Comment ta hauteur eſt-elle deſcendue au tombeau malgré le ſon de tes muſettes? comment es-tu couché avec les vers & la vermine? comment es-tu tombée du ciel, étoile du matin,* Hélel, *toi qui preſſais les nations, tu es abattue en terre!*

On a traduit cet *Hélel* en latin par *Lucifer*: on a donné depuis ce nom au diable, quoiqu'il y ait aſſurément peu de rapport entre le diable & l'étoile du matin. On a imaginé que ce diable étant une étoile tombée du ciel, était un ange qui avait fait la guerre à Dieu: il ne pouvait la faire lui ſeul, il avait donc des compagnons. La fable des géans armés contre les Dieux répandue chez toutes les nations, eſt ſelon pluſieurs commentateurs une imitation profane de la tradition qui nous apprend que des anges s'étaient ſoulevés contre leur maître.

Cette idée reçut une nouvelle force de

l'épître de *St. Jude*, où il est dit : *Dieu a gardé dans les ténèbres, enchaînés jusqu'au jugement du grand jour, les anges qui ont dégénéré de leur origine, & qui ont abandonné leur propre demeure...... Malheur à ceux qui ont suivi les traces de* Caïn...... *desquels* Enoch *septième homme après* Adam *a prophétisé, en disant, Voici, le Seigneur est venu avec ses millions de saints, &c.*

On s'imagina qu'*Enoch* avait laissé par écrit l'histoire de la chûte des anges. Mais il y a deux choses importantes à observer ici. Premiérement, *Enoch* n'écrivit pas plus que *Seth*, à qui les Juifs attribuèrent des livres ; & le faux *Enoch* que cite *St. Jude*, est reconnu pour être forgé par un Juif (*a*). Secondement, ce faux *Enoch* ne dit pas un mot de la rebellion & de la chûte des anges

(*a*) Il faut pourtant que ce livre d'*Enoch* ait quelque antiquité, car on le trouve cité plusieurs fois dans le testament des douze patriarches, autre livre juif, retouché par un chrétien du premier siècle : & ce testament des douze patriarches est même cité par *St. Paul* dans sa première épître aux Thessaloniciens, si c'est citer un passage que de le répéter mot pour mot. Le testament du patriarche *Ruben* porte au chap. 6. *La colère du Seigneur tomba enfin sur eux* : & *St. Paul* dit précisément les mêmes paroles. Au reste, ces douze testamens ne sont pas conformes à la Genèse dans tous les faits. L'inceste de *Juda*, par exemple, n'y est pas rapporté de la même manière. *Juda* dit qu'il abusa de sa belle-fille étant ivre. Le testament de *Ruben* a cela de particulier, qu'il admet dans l'homme sept organes des sens au lieu de cinq ; il compte la vie & l'acte de la génération pour deux sens. Au reste, tous ces patriarches se repentent dans ce testament d'avoir vendu leur frère *Joseph*.

avant la formation de l'homme. Voici mot à mot ce qu'il dit dans ses *Egregori*.

Le nombre des hommes s'étant prodigieusement accru, ils eurent de très-belles filles; les anges, les veillans, Egregori, *en devinrent amoureux, & furent entraînés dans beaucoup d'erreurs. Ils s'animèrent entr'eux; ils se dirent, Choisissons nous des femmes parmi les filles des hommes de la terre.* Semiaxas *leur prince dit, Je crains que vous n'osiez pas accomplir un tel dessein, & que je ne demeure seul chargé du crime. Tous répondirent, Faisons serment d'exécuter notre dessein, & dévouons nous à l'anathème si nous y manquons. Ils s'unirent donc par serment & firent des imprécations. Ils étaient deux cents en nombre. Ils partirent ensemble du tems de* Jared, *& allèrent sur la montagne appellée* Hermonim *à cause de leur serment. Voici le nom des principaux:* Semiaxas, Atarculph, Araciel, Chobabiel Hosampsich, Zaciel Parmar, Thausaël, Samiel, Tiriel, Sumiel.

Eux & les autres prirent des femmes l'an onze cent soixante & dix de la création du monde. De ce commerce naquirent trois genres d'hommes, les géans Naphilim, *&c.*

L'auteur de ce fragment écrit de ce style qui semble appartenir aux premiers tems; c'est la même naïveté. Il ne manque pas de nommer les personnages; il n'oublie pas les dates; point de réflexions, point de maximes; c'est l'ancienne manière orientale.

On voit que cette histoire est fondée sur le sixième chapitre de la Genèse: *Or en ce*

tems il y avait des géans sur la terre; car les enfans de Dieu ayant eu commerce avec les filles des hommes, elles enfantèrent les puissans du siécle.

Le livre d'*Enoch* & la Genèse sont entiérement d'accord sur l'accouplement des anges avec les filles des hommes, & sur la race des géans qui en naquit. Mais ni cet *Enoch*, ni aucun livre de l'ancien testament, ne parle de la guerre des anges contre Dieu, ni de leur défaite, ni de leur chûte dans l'enfer, ni de leur haine contre le genre humain.

Il n'est question des esprits malins & du diable que dans l'allégorie de *Job*, dont nous avons parlé, laquelle n'est pas un livre juif, & dans l'aventure de *Tobie*. Le diable *Asmodée*, ou *Shammadey*, qui étrangla les sept premiers maris de *Sara*, & que *Raphaël* fit déloger avec la fumée du foie d'un poisson, n'était point un diable Juif, mais Persan. *Raphaël* l'alla enchaîner dans la haute Egypte; mais il est constant que les Juifs n'ayant point d'enfer, ils n'avaient point de diables. Ils ne commencèrent que fort tard à croire l'immortalité de l'ame & un enfer, & ce fut quand la secte des pharisiens prévalut. Ils étaient donc bien éloignés de penser que le serpent qui tenta *Eve* fût un diable, un ange précipité dans l'enfer. Cette pierre qui sert de fondement à tout l'édifice ne fut posée que la dernière. Nous n'en révérons pas moins l'histoire de la chûte des anges devenus diables; mais

nous ne savons où en trouver l'origine.

On appella diables *Belzébuth*, *Belphégor*, *Astaroth*; mais c'étaient d'anciens Dieux de Syrie. *Belphégor* était le Dieu du mariage; *Belzébuth*, ou *Bel-se-buth*, signifiait le Seigneur qui préserve des insectes. Le roi *Ochosias* même l'avait consulté comme un Dieu, pour savoir s'il guérirait d'une maladie; & *Elie* indigné de cette démarche avait dit, *N'y a-t-il point de Dieu en Israël, pour aller consulter le Dieu d'Accaron?*

Astaroth était la lune, & la lune ne s'attendait pas à devenir diable.

L'apôtre *Jude* dit encor *que le diable se querella avec l'ange* Michaël *au sujet du corps de* Moïse. Mais on ne trouve rien de semblable dans le canon des Juifs. Cette dispute de *Michaël* avec le diable n'est que dans un livre apocryphe intitulé, *Analipses de Moïse*, cité par *Origène* dans le troisiéme livre de ses principes.

Il est donc indubitable que les Juifs ne reconnurent point de diables jusques vers le tems de leur captivité à Babilone. Ils puisèrent cette doctrine chez les Perses qui la tenaient de *Zoroastre*.

Il n'y a que l'ignorance, le fanatisme & la mauvaise foi qui puissent nier tous ces faits; & il faut ajouter que la religion ne doit pas s'effrayer des conséquences. Dieu a certainement permis que la croyance aux bons & aux mauvais génies, à l'immortalité de l'âme, aux récompenses & aux peines éternelles, ait été établie chez vingt

nations de l'antiquité avant de parvenir au peuple Juif. Nôtre sainte religion a consacré cette doctrine; elle a établi ce que les autres avaient entrevu; & ce qui n'était chez les anciens qu'une opinion, est devenu par la révélation une vérité divine.

Si les Juifs ont enseigné les autres nations, ou s'ils ont été enseignés par elles.

Les livres sacrés n'ayant jamais décidé si les Juifs avaient été les maîtres ou les disciples des autres peuples, il est permis d'examiner cette question.

Philon dans sa relation de sa mission auprès de *Caligula*, commence par dire qu'*Israël* est un terme caldéen, que c'est un nom que les Caldéens donnèrent aux justes consacrés à Dieu, qu'*Israël* signifie *voyant Dieu*. Il parait donc prouvé par cela seul que les Juifs n'appellèrent *Jacob Israël*, qu'ils ne se donnèrent le nom d'*Israélites*, que lorsqu'ils eurent quelque connaissance du caldéen. Or ils ne purent avoir connaissance de cette langue que quand ils furent esclaves en Caldée. Est-il vraisemblable que dans les déserts de l'Arabie pétrée, ils eussent appris déja le caldéen?

Flavien Joseph, dans sa réponse à *Appion*, à *Lysimaque* & à *Molon* liv. 2. ch. 5. avoue en propres termes, *que ce sont les Egyptiens qui apprirent à d'autres nations à se faire circoncire*, *comme* Hérodote *le témoigne*. En effet, serait-il probable que la

nation antique & puissante des Egyptiens, eût pris cette coutume d'un petit peuple qu'elle abhorrait, & qui de son aveu ne fut circoncis que sous *Josué* ?

Les livres sacrés eux-mêmes nous apprennent que *Moïse* avait été nourri dans les sciences des Egyptiens, & ils ne disent nulle part que les Egyptiens aient jamais rien appris des Juifs. Quand *Salomon* voulut bâtir son temple & son palais, ne demanda-t-il pas des ouvriers au roi de Tyr ? il est dit même qu'il donna vingt villes au roi *Hiram*, pour obtenir des ouvriers & des cèdres : c'était sans doute payer bien chérement, & le marché est étrange ; mais jamais les Tyriens demandèrent-ils des artistes Juifs ?

Le même *Joseph* dont nous avons parlé avoue que sa nation, qu'il s'efforce de relever, *n'eut long-tems aucun commerce avec les autres nations*, qu'elle fut *sur-tout inconnue des Grecs*, *qui connaissaient les Scythes & les Tartares. Faut-il s'étonner*, ajoute-t-il liv. premier ch. 5, *que notre nation éloignée de la mer, & ne se piquant point de rien écrire, ait été si peu connue ?*

Lorsque le même *Joseph* raconte avec ses exagérations ordinaires, la manière aussi honorable qu'incroyable, dont le roi *Ptolomée Philadelphe* acheta une traduction grecque des livres juifs, faite par des Hébreux dans la ville d'Alexandrie, *Joseph*, dis-je, ajoute que *Démétrius de Phalère*, qui fit faire cette traduction pour la bibliothèque

de son roi, demanda à l'un des traducteurs, *comment il se pouvait faire qu'aucun historien, aucun poëte étranger n'eût jamais parlé des loix juives?* le traducteur répondit: *Comme ces loix sont toutes divines, personne n'a osé entreprendre d'en parler, & ceux qui ont voulu le faire en ont été châtiés de Dieu. Théopompe voulant en insérer quelque chose dans son histoire, perdit l'esprit durant trente jours; mais ayant reconnu dans un songe qu'il était devenu fou pour avoir voulu pénétrer dans les choses divines, & en faire part aux profanes, il appaisa la colère de Dieu par ses prières, & rentra dans son bon sens.*

Théodecte poëte Grec, ayant mis dans une tragédie quelques passages qu'il avait tirés de nos livres saints, devint aussitôt aveugle, & ne recouvra la vue qu'après avoir reconnu sa faute (a).

Ces deux contes de *Joseph* indignes de l'histoire, & d'un homme qui a le sens commun, contredisent à la vérité les éloges qu'il donne à cette traduction grecque des livres juifs; car si c'était un crime d'en insérer quelque chose dans une autre langue, c'était sans doute un bien plus grand crime de mettre tous les Grecs à portée de les connaître. Mais au moins *Joseph* en rapportant ces deux historiettes, convient que les Grecs n'avaient jamais eu connaissance des livres de sa nation.

(a) *Joseph* hist. des Juifs, liv. 12, ch. 2.

Au contraire, dès que les Hébreux furent établis dans Aléxandrie, ils s'adonnèrent aux lettres grecques ; on les appella les Juifs hellénistes. Il est donc indubitable que les Juifs depuis *Aléxandre* prirent beaucoup de choses des Grecs, dont la langue était devenue celle de l'Asie mineure, & d'une partie de l'Egypte ; & que les Grecs ne purent rien prendre des Hébreux.

Des Romains. Commencemens de leur empire & de leur religion : leur tolérance.

Les Romains ne peuvent point être comptés parmi les nations primitives. Ils sont trop nouveaux. Rome n'existe que sept cents cinquante ans avant notre ère vulgaire. Quand elle eut des rites & des loix, elle les tint des Toscans & des Grecs. Les Toscans lui communiquèrent la superstition des augures, superstition pourtant fondée sur des observations physiques, sur le passage des oiseaux dont on augurait les changemens de l'athmosphère. Il semble que toute superstition ait une chose naturelle pour principe, & que bien des erreurs soient nées d'une vérité dont on abuse.

Les Grecs fournirent aux Romains la loi des douze tables. Un peuple qui va chercher des loix & des Dieux chez un autre, devait être un peuple petit & barbare ; aussi les prémiers Romains l'étaient-ils. Leur territoire du tems des rois & des premiers consuls, n'était pas si étendu que celui de Ra-

guſe. Il ne faut pas ſans doute entendre par ce nom de roi, des monarques tels que *Cyrus* & ſes ſucceſſeurs. Le chef d'un petit peuple de brigands, ne peut jamais être deſpotique. Les dépouilles ſe partagent en commun, & chacun défend ſa liberté comme ſon bien propre. Les premiers rois de Rome étaient des capitaines de flibuſtiers.

Si l'on en croit les hiſtoriens Romains, ce petit peuple commença par ravir les filles & les biens de ſes voiſins. Il devait être exterminé; mais la férocité & le beſoin qui le portait à ces rapines, rendirent ſes injuſtices heureuſes; il ſe ſoutint étant toûjours en guerre; & enfin, au bout de quatre ſiécles, étant bien plus aguerri que tous les autres peuples, il les ſoumit tous les uns après les autres, depuis le fond du golphe Adriatique juſqu'à l'Euphrate.

Au milieu du brigandage, l'amour de la patrie domina toûjours juſqu'au tems de *Sylla*. Cet amour de la patrie conſiſta pendant plus de quatre cents ans, à rapporter à la maſſe commune ce qu'on avait pillé chez les autres nations. C'eſt la vertu des voleurs. Aimer la patrie c'était tuer & dépouiller les autres hommes. Mais dans le ſein de la république il y eut de très-grandes vertus. Les Romains policés avec le tems, policèrent tous les barbares vaincus, & devinrent enfin les légiſlateurs de l'Occident.

Les Grecs paraiſſent dans les premiers tems de leurs républiques une nation ſu-

périeure en tout aux Romains. Ceux-ci ne sortent des repaires de leurs sept montagnes avec des poignées de foin, *manipuli*, qui leur servent de drapeaux, que pour piller les villages voisins. Ceux-là au contraire ne sont occupés qu'à défendre leur liberté. Les Romains volent à quatre ou cinq milles à la ronde les Eques, les Volsques, les Antiates. Les Grecs repoussent les armées innombrables du grand roi de Perse, & triomphent de lui sur terre & sur mer. Ces Grecs vainqueurs cultivent & perfectionnent tous les beaux arts; & les Romains les ignorent tous, jusques vers le tems de *Scipion l'Africain*.

J'observerai ici sur leur religion deux choses importantes; c'est qu'ils adoptèrent, ou permirent les cultes de tous les autres peuples, à l'exemple des Grecs, & qu'au fond le sénat & les empereurs reconnurent toûjours un Dieu suprême, ainsi que la plupart des philosophes, & des poetes de la Grèce.

La tolérance de toutes les religions était une loi naturelle, gravée dans les cœurs de tous les hommes. Car de quel droit un être créé pourrait-il forcer un autre être à penser comme lui? mais quand un peuple est rassemblé, quand la religion est devenue une loi de l'état, il faut se soumettre à cette loi. Or les Romains par leurs loix adoptèrent tous les Dieux des Grecs, qui eux-mêmes avaient des autels pour les Dieux inconnus, comme nous l'avons déja remarqué.

Les ordonnances des douze tables portent; *ſeparatim nemo habeſſit Deos neve advenas niſi publicè adſcitos :* que perſonne n'ait des Dieux étrangers & nouveaux ſans la ſanction publique. On donna cette ſanction à pluſieurs cultes; tous les autres furent tolérés. Cette aſſociation de toutes les divinités du monde, cette eſpèce d'hoſpitalité divine fut le droit des gens de toute l'antiquité, excepté peut-être chez un ou deux petits peuples.

Comme il n'y eut point de dogmes, il n'y eut point de guerre de religion. C'était bien aſſez que l'ambition, la rapine verſaſſent le ſang humain, ſans que la religion achevât d'exterminer le monde.

Il eſt encor très-remarquable que chez les Romains on ne perſécuta jamais perſonne pour ſa manière de penſer. Il n'y en a pas un ſeul exemple depuis *Romulus* juſqu'à *Domitien*, & chez les Grecs il n'y eut que le ſeul *Socrate*.

Il eſt encor inconteſtable que les Romains, comme les Grecs, adoraient un Dieu ſuprême. Leur *Jupiter* était le ſeul qu'on regardât comme le maître du tonnerre, le ſeul que l'on nommât le Dieu très-grand & très-bon, *Deus optimus maximus.* Ainſi de l'Italie à l'Inde & à la Chine, vous trouvez le culte d'un Dieu ſuprême & la tolérance dans toutes les nations connues.

A cette connaiſſance d'un Dieu, à cette indulgence univerſelle, qui ſont par-tout le fruit de la raiſon cultivée, ſe joignit une

foule de superstitions, qui étaient le fruit ancien de la raison commencée & erronée. On sait bien que les poulets sacrés, & la déesse *Pertunda*, & la déesse *Cloacina*, sont ridicules.

Pourquoi les vainqueurs & les législateurs de tant de nations n'abolirent-ils pas ces sotises? C'est qu'étant anciennes elles étaient chères au peuple, & qu'elles ne nuisaient point au gouvernement. Les *Scipions*, les *Paul-Emiles*, les *Cicerons*, les *Catons*, les *Césars* avaient autre chose à faire qu'à combattre les superstitions de la populace. Quand une vieille erreur est établie, la politique s'en sert comme d'un mords que le vulgaire s'est mis lui-même dans la bouche, jusqu'à ce qu'une autre superstition vienne la détruire, & que la politique profite de cette seconde erreur, comme elle a profité de la première.

Questions sur les conquêtes des Romains, & leur décadence.

Pourquoi les Romains qui n'étaient que trois mille habitans, & qui n'avaient qu'un bourg de mille pas de circuit sous *Romulus*, devinrent-ils avec le tems les plus grands conquérans de la terre? & d'où vient que les Juifs qui prétendent avoir eu six cents trente mille soldats en sortant d'Egypte, qui ne marchaient qu'au milieu des miracles; qui combattaient sous le Dieu des armées, ne purent-ils jamais parvenir à con-

quérir

quérir ſeulement Tyr & Sidon dans leur voiſinage, pas même à être jamais à portée de les attaquer? Pourquoi ces Juifs furent-ils preſque toûjours dans l'eſclavage? Ils avaient tout l'entouſiaſme & toute la férocité qui devaient faire des conquérans; le Dieu des armées était toûjours à leur tête; & cependant ce ſont les Romains éloignés d'eux de dix-huit cents milles, qui viennent à la fin les ſubjuguer & les vendre au marché.

N'eſt-il pas clair (humainement parlant & ne conſidérant que les cauſes ſecondes) que ſi les Juifs qui eſpéraient la conquête du monde, ont été preſque toûjours aſſervis, ce fut leur faute? Et ſi les Romains dominèrent, ne le méritèrent-ils pas par leur courage & par leur prudence? Je demande très-humblement pardon aux Romains de les comparer un moment avec les Juifs.

Pourquoi les Romains pendant plus de quatre cents cinquante ans ne purent-ils conquérir qu'une étendue de pays d'environ vingt-cinq lieues? N'eſt-ce point parce qu'ils étaient en très-petit nombre, & qu'ils n'avaient ſucceſſivement à combattre que de petits peuples comme eux? Mais enfin, ayant incorporé avec eux leurs voiſins vaincus, ils eurent aſſez de force pour réſiſter à *Pyrrhus*.

Alors toutes les petites nations qui les entouraient, étant devenues Romaines, il

s'en forma un peuple tout guerrier assez formidable pour détruire Carthage.

Pourquoi les Romains employèrent-ils sept cents années à se donner enfin un empire à peu près aussi vaste que celui qu'*Alexandre* conquit en sept ou huit années ? est-ce parce qu'ils eurent toûjours à combattre des nations belliqueuses, & qu'*Alexandre* eut affaire à des peuples amollis ?

Pourquoi cet empire fut-il détruit par des barbares ? Ces barbares n'étaient-ils pas plus robustes, plus guerriers que les Romains amollis à leur tour sous *Honorius* & sous ses successeurs ? Quand les Cimbres vinrent menacer l'Italie du tems de *Marius*, les Romains durent prévoir que les Cimbres, c'est-à-dire les peuples du Nord, déchireraient l'empire lorsqu'il n'y aurait plus de *Marius*.

La faiblesse des empereurs, les factions de leurs ministres & de leurs eunuques, la haine que l'ancienne religion de l'empire portait à la nouvelle, les querelles sanglantes élevées dans le christianisme, les disputes théologiques substituées au maniement des armes, & la mollesse à la valeur, des multitudes de moines remplaçant les agriculteurs & les soldats, tout appellait ces mêmes barbares qui n'avaient pu vaincre la république guerrière, & qui accablèrent Rome languissante, sous des empereurs cruels, efféminés & dévots.

Lorsque les Goths, les Hérules, les Vandales, les Huns, inondèrent l'empire ro-

main ; quelles mesures les deux empereurs prenaient-ils pour détourner ces orages ? La différence de l'*Omoousios* à l'*Omoiousios* mettait le trouble dans l'Orient & dans l'Occident. Les persécutions théologiques achevaient de tout perdre. *Nestorius* patriarche de Constantinople qui eut d'abord un grand crédit sous *Théodose second*, obtint de cet empereur qu'on persécutât ceux qui pensaient qu'on devait rebatiser les chrétiens apostats repentans, ceux qui croyaient qu'on devait célébrer la Pâque le 14 de la lune de Mars, ceux qui ne faisaient pas plonger trois fois les batisés ; enfin il tourmenta tant les chrétiens, qu'ils le tourmentèrent à leur tour. Il appella la Ste. Vierge *Antropotokos* ; ses ennemis qui voulaient qu'on l'appellât *Theotokos*, & qui sans doute avaient raison, puisque le concile d'Éphèse décida en leur faveur, lui suscitèrent une persécution violente. Ces querelles occupèrent tous les esprits. Mais pendant qu'on disputait, les barbares se partageaient l'Europe & l'Afrique.

Mais pourquoi *Alaric* qui au commencement du cinquième siécle marcha des bords du Danube vers Rome, ne commença-t-il pas par attaquer Constantinople, lorsqu'il était maître de la Thrace ? Comment hazarda-t-il de se trouver pressé entre l'empire d'Orient & celui d'Occident ? Est-il naturel qu'il voulût passer les Alpes & l'Apennin, lorsque Constantinople tremblante s'offrait à sa conquête ? Les historiens de

ces tems-là, aussi mal instruits que les peuples étaient mal gouvernés, ne nous développent point ce mystère; mais il est aisé de le deviner. *Alaric* avait été général d'armée sous *Théodose premier*, prince violent, dévot & imprudent, qui perdit l'empire en confiant sa défense aux Goths. Il vainquit avec eux son compétiteur *Eugène*; mais les Goths apprirent par-là qu'ils pouvaient vaincre pour eux-mèmes. *Théodose* soudoyait *Alaric* & ses Goths. Cette paie devint un tribut, quand *Arcadius* fils de *Théodose* fut sur le trône de l'Orient. *Alaric* épargna donc son tributaire pour aller tomber sur *Honorius* & sur Rome.

Honorius avait pour général le célèbre *Stilicon*, le seul qui pouvait défendre l'Italie, & qui avait déja arrèté les efforts des barbares. *Honorius* sur de simples soupçons lui fit trancher la tète sans forme de procès. Il était plus aisé d'assassiner *Stilicon* que de battre *Alaric*. Cet indigne empereur retiré à Ravenne, laissa le barbare, qui lui était supérieur en tout, mettre le siége devant Rome. L'ancienne maîtresse du monde se racheta du pillage au prix de cinq mille livres pesant d'or, trente mille d'argent, quatre mille robes de soie, trois mille de pourpre, & trois mille livres d'épiceries. Les denrées de l'Inde servirent à la rançon de Rome.

Honorius ne voulut pas tenir le traité. Il envoya quelques troupes qu'*Alaric* extermina. Il entra dans Rome en 409, & un

Goth y créa un empereur qui devint ſon premier ſujet. L'année d'après, trompé par *Honorius*, il le punit en ſaccageant Rome. Alors tout l'empire d'Occident fut déchiré; les habitans du Nord y pénétrèrent de tous côtés, & les empereurs d'Orient ne ſe maintinrent qu'en ſe rendant tributaires.

C'eſt ainſi que *Théodoſe ſecond* le fut d'*Attila*. L'Italie, les Gaules, l'Eſpagne, l'Afrique, furent la proie de quiconque voulut y entrer. Ce fut là le fruit de la politique forcée de *Conſtantin*, qui avait transféré l'empire romain en Thrace.

N'y a-t-il pas viſiblement une deſtinée qui fait l'accroiſſement & la ruine des états? Qui aurait prédit à *Auguſte* qu'un jour le capitole ſerait occupé par un prêtre d'une religion tirée de la religion juive, aurait bien étonné *Auguſte*. Pourquoi ce prêtre s'eſt-il enfin emparé de la ville des *Scipions* & des *Céſars?* c'eſt qu'il l'a trouvée dans l'anarchie. Il s'en eſt rendu le maître preſque ſans effort, comme les évêques d'Allemagne vers le treiziéme ſiécle devinrent ſouverains des peuples dont ils étaient paſteurs.

Tout événement en amène un autre auquel on ne s'attendait pas. *Romulus* ne croyait fonder Rome ni pour les princes Goths, ni pour des évèques. *Alexandre* n'imagina pas qu'Alexandrie appartiendrait aux Turcs; & *Conſtantin* n'avait pas bâti Conſtantinople pour *Mahomet ſecond*.

Des premiers peuples qui écrivirent l'histoire, & des fables des premiers historiens.

Il eſt inconteſtable que les plus anciennes annales du monde ſont celles de la Chine. Ces annales ſe ſuivent ſans interruption toutes circonſtanciées, toutes ſages, ſans aucun mêlange de merveilleux, toutes appuyées ſur des obſervations aſtronomiques depuis quatre mille cent cinquante-deux ans. Elles remontent encor à pluſieurs ſiécles au delà ſans dates préciſes à la vérité, mais avec cette vraiſemblance qui ſemble approcher de la certitude. Il eſt bien probable que des nations puiſſantes, telles que les Indiens, les Egyptiens, les Caldéens, les Syriens qui avaient de grandes villes, avaient auſſi des annales.

Les peuples errans doivent être les derniers qui aient écrit, parce qu'ils ont moins de moyens que les autres d'avoir des archives & de les conſerver, parce qu'ils ont peu de beſoins, peu de loix, peu d'événemens, qu'ils ne ſont occupés que d'une ſubſiſtance précaire, & qu'une tradition orale leur ſuffit. Une bourgade n'eut jamais d'hiſtoire, un peuple errant encor moins, une ſimple ville très-rarement.

L'hiſtoire d'une nation ne peut jamais être écrite que fort tard ; on commence par quelques regiſtres très-ſommaires, qui ſont conſervés autant qu'ils peuvent l'être dans un temple ou dans une citadelle. Une

guerre malheureuſe détruit ſouvent ces annales, & il faut recommencer vingt fois, comme des fourmis dont on a foulé aux pieds l'habitation ; ce n'eſt qu'au bout de pluſieurs ſiécles qu'une hiſtoire un peu détaillée peut ſuccéder à ces regiſtres informes, & cette première hiſtoire eſt toûjours mêlée d'un faux merveilleux, par lequel on veut remplacer la vérité qui manque. Ainſi les Grecs n'eurent leur *Hérodote* que dans la quatre-vingtiéme Olympiade, plus de mille ans après la première époque rapportée dans les marbres de Paros. *Fabius Pictor*, le plus ancien hiſtorien des Romains, n'écrivit que du tems de la ſeconde guerre contre Carthage, environ cinq cents quarante ans après la fondation de Rome.

Or ſi ces deux nations, les plus ſpirituelles de la terre, les Grecs & les Romains nos maîtres, ont commencé ſi tard leur hiſtoire, ſi nos nations ſeptentrionales n'ont eu aucun hiſtorien avant *Grégoire de Tours*, croira-t-on de bonne foi que des Tartares vagabonds qui dorment ſur la neige, ou des Troglodites qui ſe cachent dans des cavernes, ou des Arabes errans & voleurs, qui errent dans des montagnes de ſable, aient eu des *Thucidides* & des *Xénophons*? peuvent-ils ſavoir quelque choſe de leurs ancêtres? peuvent-ils acquérir quelque connaiſſance avant d'avoir eu des villes, avant de les avoir habitées, avant d'y avoir appellé tous les arts dont ils étaient privés?

Si les Samoyèdes, ou les Nazamons, ou les Esquimaux, venaient nous donner des annales antidatées de plusieurs siécles, remplies des plus étonnans faits d'armes, & d'une suite continuelle de prodiges qui étonnent la nature, ne se moquerait-on pas de ces pauvres sauvages? Et si quelques personnes amoureuses du merveilleux ou intéressées à le faire croire, donnaient la torture à leur esprit pour rendre ces sotises vraisemblables, ne se moquerait-on pas de leurs efforts? & s'ils joignaient à leur absurdité l'insolence d'affecter du mépris pour les savans, & la cruauté de persécuter ceux qui douteraient, ne seraient-ils pas les plus exécrables des hommes? Qu'un Siamois vienne me conter les métamorphoses de *Sammonocodom*, & qu'il me menace de me brûler si je lui fais des objections, comment dois-je en user avec ce Siamois?

Les historiens Romains nous content à la vérité, que le Dieu *Mars* fit deux enfans à une vestale, dans un siécle où l'Italie n'avait point de vestales; qu'une louve nourrit ces deux enfans au lieu de les dévorer, comme nous l'avons déja vu; que *Castor* & *Pollux* combattirent pour les Romains; que *Curtius* se jetta dans un gouffre, & que le gouffre se referma; mais le sénat de Rome ne condamna jamais à la mort ceux qui doutèrent de tous ces prodiges: il fut permis d'en rire dans le capitole.

Il y a dans l'histoire romaine des événemens très-possibles, qui sont très-peu

vraisemblables. Plusieurs savans hommes ont déja révoqué en doute l'aventure des oies qui sauvèrent Rome, & celle de *Camille* qui détruisit entiérement l'armée des Gaulois. La victoire de *Camille* brille beaucoup, à la vérité, dans *Tite-Live*; mais *Polybe* plus ancien que *Tite-Live*, & plus homme d'état, dit précisément le contraire; il assure que les Gaulois craignant d'être attaqués par les Vénètes, partirent de Rome chargés de butin, après avoir fait la paix avec les Romains. A qui croirons-nous de *Tite-Live* ou de *Polybe*? au moins nous douterons.

Ne douterons-nous pas encor du supplice de *Régulus* qu'on fait enfermer dans un coffre armé en dedans de pointes de fer? Ce genre de mort est assurément unique. Comment ce même *Polybe* presque contemporain, *Polybe* qui était sur les lieux, qui a écrit si supérieurement la guerre de Rome & de Carthage, aurait-il passé sous silence un fait aussi extraordinaire, aussi important, & qui aurait si bien justifié la mauvaise foi dont les Romains en usèrent avec les Carthaginois? Comment ce peuple aurait-il osé violer si barbarement le droit des gens avec *Régulus*, dans le tems que les Romains avaient entre leurs mains plusieurs principaux citoyens de Carthage sur lesquels ils auraient pu se venger?

Enfin, *Diodore de Sicile* rapporte dans un de ses fragmens, que les enfans de *Régulus* ayant fort maltraité des prisonniers

Carthaginois, le sénat romain les réprimanda, & fit valoir le droit des gens. N'aurait-il pas permis une juste vengeance aux fils de *Règulus*, si leur père avait été assassiné à Carthage? L'histoire du supplice de *Régulus* s'établit avec le tems, la haine contre Carthage lui donna cours; *Horace* la chanta, & on n'en douta plus.

Si nous jettons les yeux sur les premiers tems de notre histoire de France, tout en est peut-être aussi faux qu'obscur & dégoutant; du moins il est bien difficile de croire l'aventure de *Childeric* & d'une *Bazine* femme d'un *Bazin*, & d'un capitaine Romain élu roi des Francs qui n'avaient point encor de rois.

Grégoire de Tours est notre *Hérodote*, à cela près que le Tourangeau est moins amusant, moins élégant que le Grec. Les moines qui écrivirent après *Grégoire* furent-ils plus éclairés & plus véridiques? ne prodiguèrent-ils pas quelquefois des louanges un peu outrées à des assassins qui leur avaient donné des terres? Ne chargèrent-ils jamais d'opprobres des princes sages qui ne leur avaient rien donné?

Je sais bien que les Francs qui envahirent la Gaule furent plus cruels que les Lombards qui s'emparèrent de l'Italie, & que les Visigoths qui régnèrent en Espagne. On voit autant de meurtres, autant d'assassinats dans les annales des *Clovis*, des *Thierris*, des *Childeberts*, des *Chilperics* & des *Clotaires*, que dans celles des rois de

Juda & d'*Israël*. Rien n'est assurément plus sauvage que ces tems barbares; cependant, n'est-il pas permis de douter du supplice de la reine *Brunehaut?*

Elle était âgée de près de quatre vingts ans quand elle mourut en 613 ou 614. *Frédegaire* qui écrivait sur la fin du huitiéme siécle, cent cinquante ans après la mort de *Brunehaut*, (& non pas dans le septiéme siécle, comme il est dit dans l'abrégé chronologique par une faute d'impression) *Frédegaire*, dis-je, nous assure que le roi *Clotaire*, prince très-pieux, très-craignant Dieu, humain, patient, débonnaire, fit promener la reine *Brunehaut* sur un chameau autour de son camp, ensuite la fit attacher par les cheveux, par un bras & par une jambe à la queue d'une cavale indomtée, qui la traîna vivante sur les chemins, lui fracassa la tête sur les cailloux, la mit en piéces, après quoi elle fut brûlée & réduite en cendres. Ce chameau, cette cavale indomtée, une reine de quatre vingts ans attachée par les cheveux & par un pied à la queue de cette cavale, ne sont pas des choses bien communes.

Il est peut-être difficile que le peu de cheveux d'une femme de cet âge puissent tenir à une queue, & qu'on soit lié à la fois à cette queue par les cheveux & par un pied. Et comment eut-on la pieuse attention d'inhumer *Brunehaut* dans un tombeau à Autun, après l'avoir brûlée dans un camp? Les moines *Frédegaire* & *Ai-*

moin le disent, mais ces moines sont-ils des *de Thou* & des *Humes?*

Il y a un autre tombeau érigé à cette reine au quinziéme siécle dans l'abbaye de St. Martin d'Autun qu'elle avait fondée. On a trouvé dans ce sépulcre un reste d'éperon. C'était, dit-on, l'éperon qu'on mit aux flancs de la cavale indomtée. C'est dommage qu'on n'y ait pas trouvé aussi la corne du chameau sur lequel on avait fait monter la reine. N'est-il pas possible que cet éperon y ait été mis par inadvertence, ou plutôt par honneur? Car, au quinziéme siécle un éperon doré était une grande marque d'honneur. En un mot, n'est-il pas raisonnable de suspendre son jugement sur cette étrange aventure si mal constatée? Il est vrai que *Pasquier* dit que la mort de *Brunehaut avait été prédite par la sibylle.*

Tous ces siécles de barbarie sont des siécles d'horreurs & de miracles. Mais faudra-t-il croire tout ce que les moines ont écrit? Ils étaient presque les seuls qui sussent lire & écrire, lorsque *Charlemagne* ne savait pas signer son nom. Ils nous ont instruit de la date de quelques grands événemens. Nous croyons avec eux que *Charles Martel* battit les Sarrazins; mais qu'il en ait tué trois cents soixante mille dans la bataille, en vérité c'est beaucoup.

Ils disent que *Clovis*, second du nom, devint fou; la chose n'est pas impossible; mais que Dieu ait affligé son cerveau pour le punir d'avoir pris un bras de *St. Denys*

dans l'église de ces moines pour le mettre dans son oratoire, cela n'est pas si vraisemblable.

Si on n'avait que de pareils contes à retrancher de l'histoire de France, ou plutôt de l'histoire des rois Francs & de leurs maires, on pourrait s'efforcer de la lire. Mais comment supporter les mensonges grossiers dont elle est pleine? On y assiége continuellement des villes & des forteresses qui n'existaient pas. Il n'y avait par delà le Rhin que des bourgades sans murs, défendues par des palissades de pieux, & par des fossés. On sait que ce n'est que sous *Henri l'Oiseleur*, vers l'an 920, que la Germanie eut des villes murées & fortifiées. Enfin, tous les détails de ces tems-là sont autant de fables, & qui pis est, de fables ennuyeuses.

Des législateurs qui ont parlé au nom des Dieux.

Tout législateur profane qui osa feindre que la Divinité lui avait dicté ses loix, était visiblement un blasphémateur, & un traître; un blasphémateur, puisqu'il calomniait les Dieux; un traître, puisqu'il asservissait sa patrie à ses propres opinions. Il y a deux sortes de loix, les unes naturelles, communes à tous, & utiles à tous. *Tu ne voleras ni ne tueras ton prochain; tu auras un soin respectueux de ceux qui t'ont donné le jour & qui ont élevé ton enfance; tu ne raviras pas la femme de ton frère; tu*

ne mentiras pas pour lui nuire ; tu l'aideras dans ses besoins pour mériter d'en être secouru à ton tour : voilà les loix que la nature a promulguées du fond des isles du Japon aux rivages de notre Occident. Ni *Orphée*, ni *Hermès*, ni *Minos*, ni *Licurgue*, ni *Numa* n'avaient besoin que *Jupiter* vînt au bruit du tonnerre annoncer des vérités gravées dans tous les cœurs.

Si je m'étais trouvé vis-à-vis de quelqu'un de ces grands charlatans dans la place publique, je lui aurais crié, Arrête, ne compromets point ainsi la Divinité; tu veux me tromper, si tu la fais descendre pour enseigner ce que nous savons tous ; tu veux sans doute la faire servir à quelqu'autre usage : tu veux te prévaloir de mon consentement à des vérités éternelles, pour arracher de moi mon consentement à ton usurpation : je te défère au peuple comme un tyran qui blasphème.

Les autres loix sont les politiques : loix purement civiles, éternellement arbitraires, qui tantôt établissent des éphores, tantôt des consuls, des comices par centuries, ou des comices par tribus, un aréopage ou un sénat, l'aristocratie, la démocratie ou la monarchie. Ce serait bien mal connaître le cœur humain, de soupçonner qu'il soit possible qu'un législateur profane eût jamais établi une seule de ces loix politiques au nom des Dieux, que dans la vûe de son intérêt. On ne trompe ainsi les hommes que pour son profit.

Mais tous les légiſlateurs profanes ont-ils été des fripons, dignes du dernier ſupplice? Non; de même qu'aujourd'hui dans les aſſemblées des magiſtrats, il ſe trouve toûjours des ames droites & élevées qui propoſent des choſes utiles à la ſociété, ſans ſe vanter qu'elles lui ont été révélées, de même auſſi parmi les légiſlateurs il s'en eſt trouvé pluſieurs qui ont inſtitué des loix admirables, ſans les attribuer à *Jupiter* ou à *Minerve*. Tel fut le ſénat romain qui donna des loix à l'Europe, à la petite Aſie & à l'Afrique, ſans les tromper; & tel de nos jours a été *Pierre le grand*, qui eût pu en impoſer à ſes ſujets plus facilement qu'*Hermès* aux Egyptiens, *Minos* aux Crétois, & *Zamolxis* aux anciens Scythes.

Le reſte manque. L'éditeur n'a rien oſé ajouter au manuſcrit de....... S'il retrouve la ſuite, il en fera part aux amateurs de l'hiſtoire.



ESSAI

ESSAI

SUR LES MOEURS ET L'ESPRIT DES NATIONS, ET SUR LES PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE, DEPUIS CHARLEMAGNE JUSQU'À LOUIS XIII.

AVANT-PROPOS,

Qui contient le plan de cet ouvrage, avec le précis de ce qu'étaient originairement les nations occidentales, & les raisons pour lesquelles on commence cet essai par l'Orient.

VOus voulez enfin surmonter le dégoût que vous cause l'histoire moderne, depuis la décadence de l'empire romain, & prendre une idée générale des nations qui habitent & qui désolent la terre. Vous ne cherchez dans cette immensité que ce qui mérite d'être connu de vous; l'esprit, les mœurs, les usages des nations principales, appuyés des faits qu'il n'est pas permis d'ignorer. Le but de ce travail n'est pas de savoir en quelle année un prince indigne d'être connu succéda à un prince barbare chez une nation grossière. Si on pouvait

avoir le malheur de mettre dans sa tête la suite chronologique de toutes les dynasties, on ne saurait que des mots. Autant qu'il faut connaître les grandes actions des souverains qui ont rendu leurs peuples meilleurs & plus heureux, autant on peut ignorer le vulgaire des rois, qui ne pourrait que charger la mémoire. De quoi vous serviraient les détails de tant de petits intérêts qui ne subsistent plus aujourd'hui, de tant de familles éteintes qui se sont disputé des provinces englouties ensuite dans de grands royaumes? Presque chaque ville a aujourd'hui son histoire vraie ou fausse, plus ample, plus détaillée que celle d'*Alexandre*. Les seules annales d'un ordre monastique contiennent plus de volumes que celles de l'empire romain.

Dans tous ces recueils immenses qu'on ne peut embrasser, il faut se borner & choisir. C'est un vaste magasin, où vous prendrez ce qui est à votre usage.

L'illustre *Bossuet*, qui dans son discours sur une partie de l'histoire universelle en a saisi le véritable esprit, au moins dans ce qu'il dit de l'empire romain, s'est arrêté à *Charlemagne*. C'est en commençant à cette époque que votre dessein est de vous faire un tableau du monde; mais il faudra souvent remonter à des tems antérieurs. Cet éloquent écrivain en disant un mot des Arabes qui fondèrent un si puissant empire & une religion si florissante, n'en parle que comme d'un déluge de barbares. Il paraît

avoir écrit uniquement pour insinuer que tout a été fait dans le monde pour la nation Juive, que si Dieu donna l'empire de l'Asie aux Babiloniens, ce fut pour punir les Juifs, si Dieu fit régner *Cyrus* ce fut pour les venger, si Dieu envoya les Romains ce fut encore pour châtier les Juifs. Cela peut être. Mais les grandeurs de *Cyrus* & des Romains ont encore d'autres causes; & *Bossuet* même ne les a pas omises en parlant de l'esprit des nations.

Il eût été à souhaiter qu'il n'eût pas oublié entiérement les anciens peuples de l'Orient, comme les Indiens & les Chinois qui ont été si considérables, avant que les autres nations fussent formées.

Nourris des productions de leur terre, vêtus de leurs étoffes, amusés par les jeux qu'ils ont inventés, instruits même par leurs anciennes fables morales, pourquoi négligerions-nous de connaître l'esprit de ces nations, chez qui les commerçans de notre Europe ont voyagé dès qu'ils ont pu trouver un chemin jusqu'à elles?

En vous instruisant en philosophe de ce qui concerne ce globe, vous portez d'abord votre vue sur l'Orient, berceau de tous les arts, & qui a tout donné à l'Occident.

Stérilité naturelle de nos climats.

Les climats orientaux voisins du midi tiennent tout de la nature, & nous dans notre Occident septentrional nous devons tout au tems, au commerce, à une industrie tardive. Des forêts, des pierres, des

fruits ſauvages, voilà tout ce qu'a produit naturellement l'ancien pays des Celtes, des Allobroges, des Pictes, des Germains, des Sarmates, & des Scythes. On dit que l'iſle de Sicile produit d'elle-même un peu d'avoine; mais le froment, le ris, les fruits délicieux croiſſaient vers l'Euphrate, à la Chine, & dans l'Inde. Les pays fertiles furent les premiers peuplés, les premiers policés. Tout le Levant depuis la Grèce juſqu'aux extrêmités de notre hémiſphère fut long-tems célèbre avant même que nous en fuſſions aſſez pour connaître que nous étions barbares. Quand on veut ſavoir quelque choſe des Celtes nos ancêtres, il faut avoir recours aux Grecs & aux Romains, nations encor très-poſtérieures aux Aſiatiques.

Nul ancien monument en Europe.

Si, par exemple, des Gaulois voiſins des Alpes joints aux habitans de ces montagnes, s'étant établis ſur les bords de l'Eridan, vinrent juſqu'à Rome trois cents ſoixante & un ans après ſa fondation, s'ils aſſiégèrent le capitole, ce ſont les Romains qui nous l'ont appris. Si d'autres Gaulois environ cent ans après entrèrent dans la Theſſalie, dans la Macédoine, & paſſèrent ſur le rivage du Pont-Euxin, ce ſont les Grecs qui nous le diſent, ſans nous dire quels étaient ces Gaulois, ni quel chemin ils prirent. Il ne reſte chez nous aucun monument de ces émigrations qui reſſemblent à celles des Tartares. Elles prouvent ſeulement que la nation était très-nombreuſe, mais non civiliſée. La colonie de Grecs qui

fonda Marſeille ſix cents ans avant notre ère vulgaire, ne put polir la Gaule. La langue grecque ne s'étendit pas même au delà de ſon territoire.

Gaulois, Allemans, Eſpagnols, Bretons, Sarmates, nous ne ſavons rien de nous avant dix-huit ſiécles, ſinon le peu que nos vainqueurs ont pu nous en apprendre. Nous n'avions pas même de fables; nous n'avions pas oſé imaginer une origine. Ces vaines idées que tout cet Occident fut peuplé par *Gomer* fils de *Japhet*, ſont des fables orientales.

Si les anciens Toſcans qui enſeignèrent les premiers Romains, ſavaient quelque choſe de plus que les autres peuples occidentaux, c'eſt que les Grecs avaient envoyé chez eux des colonies; ou plutôt c'eſt parce que de tout tems une des propriétés de cette terre a été de produire des hommes de génie, comme le territoire d'Athènes était plus propre aux arts que celui de Thèbes & de Lacédémone. Mais quels monumens avons-nous de l'ancienne Toſcane? Aucun. Nous nous épuiſons en vaines conjectures ſur quelques inſcriptions inintelligibles, que les injures du tems ont épargnées, & qui probablement ſont des premiers ſiécles de la république romaine. Pour les autres nations de notre Europe, il ne nous reſte pas une ſeule inſcription d'elles dans leur ancien langage. *Anciens Toſcans.*

L'Eſpagne maritime fut découverte par les Phéniciens, ainſi que depuis les Eſpa- *Anciens Eſpagnols.*

gnols ont découvert l'Amérique. Les Tyriens, les Carthaginois, les Romains y trouvèrent tour-à-tour de quoi les enrichir dans les trésors que la terre produisait alors. Les Carthaginois y firent valoir des mines, mais moins riches que celles du Mexique & du Pérou; le tems les a épuisées, comme il épuisera celles du nouveau monde. *Pline* rapporte que les Romains en tirèrent en neuf ans, huit mille marcs d'or, & environ vingt-quatre mille d'argent. Il faut avouer que ces prétendus descendans de *Gomer* avaient bien mal profité des présens que leur faisait la terre en tout genre, puisqu'ils furent subjugués par les Carthaginois, par les Romains, par les Vandales, par les Gots, & par les Arabes.

Gaule barbare. Ce que nous savons des Gaulois par *Jules César* & par les autres auteurs Romains, nous donne l'idée d'un peuple qui avait besoin d'être soumis par une nation éclairée. Les dialectes du langage celtique, étaient affreuses. L'empereur *Julien* sous qui ce langage se parlait encore, dit dans son misopogon, qu'il ressemblait au croassement des corbeaux. Les mœurs du tems de *César* étaient aussi barbares que le langage. Les druides, imposteurs grossiers faits pour le peuple qu'ils gouvernaient, immolaient des victimes humaines qu'ils brûlaient dans de grandes & hideuses statues d'osier. Les druidesses plongeaient des couteaux dans le cœur des prisonniers, & jugeaient de l'avenir à la manière dont le sang coulait. De

grandes pierres un peu creusées qu'on a trouvées sur les confins de la Germanie, & de la Gaule, vers Strasbourg, sont, dit-on, les autels où l'on faisait ces sacrifices. Voilà tous les monumens de l'ancienne Gaule. Les habitans des côtes de la Biscaye & de la Gascogne s'étaient quelquefois nourris de chair humaine. Il faut détourner les yeux de ces tems sauvages qui sont la honte de la nature.

Comptons parmi les folies de l'esprit humain, l'idée qu'on a eu de nos jours de faire descendre les Celtes des Hébreux. Ils sacrifiaient des hommes, dit-on, parce que *Jephté* avait immolé sa fille. Les druides étaient vêtus de blanc pour imiter les prêtres des Juifs ; ils avaient comme eux un grand-pontife. Leurs druidesses sont des images de la sœur de *Moïse* & de *Débora*. Le pauvre qu'on nourrissait à Marseille, & qu'on immolait couronné de fleurs, & chargé de malédictions, avait pour origine le *bouc émissaire*. On va jusqu'à trouver de la ressemblance entre trois ou quatre mots celtiques & hébraïques qu'on prononce également mal ; & on en conclut que les Juifs, & les nations des Celtes sont la même famille. C'est ainsi qu'on insulte à la raison dans des histoires universelles, & qu'on étouffe sous un amas de conjectures forcées, le peu de connaissance que nous pourrions avoir de l'antiquité.

Ridicule des histoires anciennes.

Les Germains avaient à peu près les mêmes mœurs que les Gaulois, sacrifiaient

Hommes sacrifiés.

comme eux des victimes humaines, décidaient comme eux leurs petits différents particuliers par le duel, & avaient seulement plus de grossiéreté & moins d'industrie. *César* dans ses mémoires nous apprend que leurs magiciennes réglaient toûjours parmi eux le jour du combat. Il nous dit que quand un de leurs rois *Arioviste*, amena cent mille de ses Germains errans pour piller les Gaules que *César* voulait asservir plutôt que piller, il envoya vers ce barbare deux officiers Romains pour entrer en conférence avec lui, qu'*Arioviste* les fit charger de chaînes, qu'ils furent destinés à être sacrifiés aux Dieux des Germains, & qu'ils allaient l'être lorsqu'il les délivra par sa victoire.

Germains barbares. Les familles de tous ces barbares avaient en Germanie pour uniques retraites des cabanes, où d'un côté le père, la mère, les sœurs, les frères, les enfans couchaient nuds sur la paille, & de l'autre côté étaient leurs animaux domestiques. Ce sont là pourtant ces mêmes peuples que nous verrons bientôt maîtres de Rome. *Tacite* loue les mœurs des Germains, mais comme *Horace* chantait celles des barbares nommés Getes, l'un & l'autre ignoraient ce qu'ils louaient, & voulaient seulement faire la satyre de Rome. Le même *Tacite*, au milieu de ses éloges, avoue ce que tout le monde savait, que les Germains aimaient mieux vivre de rapine, que de cultiver la terre; & qu'après avoir pillé leurs voisins, ils retour-

naient chez eux manger & dormir. Cependant, on ne peut pas toûjours vivre de brigandage. Les empereurs Romains continrent ou subjuguèrent ces sauvages; ils furent forcés au travail qu'ils regardaient comme un malheur.

Quand *César* passe en Angleterre, il trouve cette isle plus sauvage encore que la Germanie. Les habitans couvraient à peine leur nudité de quelques peaux de bêtes. Les femmes d'un canton y appartenaient indifféremment à tous les hommes du même canton. Leurs demeures étaient des cabanes de roseaux, & leurs ornemens des figures que les hommes & les femmes s'imprimaient sur la peau en y faisant des piquures, en y versant le suc des herbes, ainsi que le pratiquent encor les sauvages de l'Amérique.

Que la nature humaine ait été plongée pendant une longue suite de siécles dans cet état si approchant de celui des brutes, & inférieur à plusieurs égards, c'est ce qui n'est que trop vrai. La raison en est, comme on l'a dit, qu'il n'est pas dans la nature de l'homme de *desirer ce qu'on ne connaît pas*. Il a falu par-tout non seulement un espace de tems prodigieux, mais des circonstances heureuses, pour que l'homme s'élevât au dessus de la vie animale.

Vous avez donc grande raison de vouloir passer tout d'un coup aux nations qui ont été civilisées les premières. Il se peut que long-tems avant les empires de la

Chine, & des Indes, il y ait eu des nations instruites, polies, puissantes, que des déluges de barbares auront ensuite replongées dans le premier état d'ignorance & de grossiéreté qu'on appelle l'état de pure nature.

La seule prise de Constantinople a suffi pour anéantir l'esprit de l'ancienne Grèce. Le génie des Romains fut détruit par les Goths. Les côtes de l'Afrique autrefois si florissantes, ne sont presque plus que des repaires de brigands. Des changemens encor plus grands ont dû arriver dans des climats moins heureux. Les causes physiques ont dû se joindre aux causes morales; car si l'Océan n'a pu changer entiérement son lit, du moins il est constant qu'il a couvert tour-à-tour, & abandonné de vastes terrains. La nature a dû être exposée à un grand nombre de fléaux & de vicissitudes. Les plus belles terres, les plus fertiles de l'Europe occidentale, toutes les campagnes basses arrosées par les fleuves, ont été couvertes des eaux de la mer pendant une prodigieuse multitude de siécles : c'est ce que vous avez déja vu dans le discours préliminaire.

Changemens dans le globe.

Nous redirons encor qu'il n'est pas si sûr que les montagnes qui traversent l'ancien & le nouveau monde, aient été autrefois des plaines couvertes par les mers; car, 1°. plusieurs de ces montagnes sont élevées de quinze mille pieds & plus au dessus de l'Océan.

2°. S'il eût été un tems où ces montagnes n'eussent pas existé, d'où seraient partis les fleuves qui sont si nécessaires à la vie des animaux ? Ces montagnes sont les réservoirs des eaux, elles ont dans les deux hémisphères des directions diverses ; ce sont, comme dit *Platon*, les os de ce grand animal appellé la terre. Nous voyons que les moindres plantes ont une structure invariable. Comment la terre serait-elle exceptée de la loi générale ?

3°. Si les montagnes étaient supposées avoir porté des mers, ce serait une contradiction dans l'ordre de la nature, une violation des loix de la gravitation & de l'hydrostatique.

4°. Le lit de l'Océan est creusé, & dans ce creux il n'est point de chaînes de montagnes d'un pôle à l'autre, ni d'orient en occident, comme sur la terre ; il ne faut donc pas conclure que tout ce globe a été long-tems mer, parce que plusieurs parties du globe l'ont été. Il ne faut pas dire que l'eau a couvert les Alpes & les *Cordilièras*, parce qu'elle a couvert la partie basse de la Gaule, de la Grèce, de la Germanie, de l'Afrique & de l'Inde. Il ne faut pas affirmer que le mont Taurus a été navigable, parce que l'archipel des Philippines & des Moluques a été un continent. Il y a grande apparence que les hautes montagnes ont été toûjours à peu près ce qu'elles sont. Dans combien de livres n'a-t-on pas dit qu'on a trouvé un ancre de vaisseau sur la

cime des montagnes de la Suiſſe! Cela eſt pourtant auſſi faux que tous les contes qu'on trouve dans ces livres.

N'admettons en phyſique que ce qui eſt prouvé, & en hiſtoire que ce qui eſt de la plus grande probabilité reconnue. Il ſe peut que les pays montagneux aient éprouvé par les volcans & par les ſecouſſes de la terre, autant de changemens que les pays plats. Mais par-tout où il y a eu des ſources de fleuves il y a eu des montagnes. Mille révolutions locales ont certainement changé une partie du globe, dans le phyſique & dans le moral; mais nous ne les connaiſſons pas, & les hommes ſe ſont aviſés ſi tard d'écrire l'hiſtoire, que le genre humain, tout ancien qu'il eſt, paraît nouveau pour nous.

D'ailleurs, vous commencez vos recherches au tems où le chaos de notre Europe commence à prendre une forme après la chûte de l'empire romain. Parcourons donc enſemble ce globe. Voyons dans quel état il était alors, en l'étudiant de la même manière qu'il paraît avoir été civiliſé, c'eſt-à-dire, depuis les pays orientaux juſqu'aux nôtres; & portons notre première attention ſur un peuple qui avait une hiſtoire ſuivie dans une langue déja fixée, lorſque nous n'avions pas encor l'uſage de l'écriture.

CHAPITRE PREMIER.

De la Chine, de son antiquité, de ses forces, de ses loix, de ses usages & de ses sciences.

L'Empire de la Chine dès-lors était plus vaste que celui de *Charlemagne*, sur-tout en y comprenant la Corée & le Tonquin, provinces alors tributaires des Chinois. Environ trente degrés en longitude & vingt-quatre en latitude, forment son étendue. Nous avons remarqué que le corps de cet état subsiste avec splendeur depuis plus de quatre mille ans, sans que les loix, les mœurs, le langage, la manière même de s'habiller, aient souffert d'altération sensible. CH. I.

Son histoire incontestable, & la seule qui soit fondée sur des observations célestes, remonte, par la chronologie la plus sûre, jusqu'à une éclipse, calculée deux mille cent cinquante-cinq ans avant notre ère vulgaire, & vérifiée par les mathématiciens missionnaires, qui envoyés dans les derniers siécles chez cette nation inconnue, l'ont admirée & l'ont instruite. Le père *Gaubil* a examiné une suite de trente-six éclipses de soleil, rapportées dans les livres de *Confucius*, & il n'en a trouvé que deux fausses & deux douteuses. Les douteuses sont celles qui en effet sont arrivées, mais qui n'ont pu être observées du lieu où l'on suppose *Eclipses calculées.*

l'obſervateur ; & cela même prouve qu'alors les aſtronomes Chinois calculaient les éclipſes, puiſqu'ils ſe trompèrent dans deux calculs.

CH. I.

Il eſt vrai qu'*Alexandre* avait envoyé de Babilone en Gréce les obſervations des Caldéens, qui remontaient un peu plus haut que les obſervations chinoiſes ; & c'eſt ſans contredit le plus beau monument de l'antiquité : mais ces éphémérides de Babilone n'étaient point liées à l'hiſtoire des faits ; les Chinois au contraire ont joint l'hiſtoire du ciel à celle de la terre, & ont ainſi juſtifié l'une par l'autre.

Deux cents trente ans au delà du jour de l'éclipſe dont on a parlé, leur chronologie atteint ſans interruption, & par des témoignages autentiques, juſqu'à l'empereur *Hiao*, qui travailla lui-même à réformer l'aſtronomie, & qui, dans un règne d'environ quatre vingts ans, chercha à rendre les hommes éclairés & heureux. Son nom eſt encore en vénération à la Chine, comme l'eſt en Europe celui des *Titus*, des *Trajans*, & des *Antonins*. S'il fut pour ſon tems un mathématicien habile, cela ſeul montre qu'il était né chez une nation déja très-policée. On ne voit point que les anciens chefs des bourgades germaines ou gauloiſes aient réformé l'aſtronomie. *Clovis* n'avait point d'obſervatoire.

Avant *Hiao*, on trouve encore ſix rois ſes prédéceſſeurs ; mais la durée de leur règne eſt incertaine. Je crois qu'on ne peut

mieux faire dans ce silence de la chronologie, que de recourir à la régle de *Newton*, qui ayant composé une année commune des années qu'ont régné les rois de différens pays, réduit chaque règne à vingt-deux ans ou environ. Suivant ce calcul, d'autant plus raisonnable qu'il est plus modéré, ces six rois auront régné à peu près cent trente ans; ce qui est bien plus conforme à l'ordre de la nature, que les deux cents quarante ans qu'on donne, par exemple, aux sept rois de Rome, & que tant d'autres calculs, démentis par l'expérience de tous les tems.

Le premier de ces rois, nommé *Fohi*, régnait donc plus de vingt-cinq siécles avant l'ère vulgaire, au tems que les Babiloniens avaient déja une suite d'observations astronomiques; & dès-lors la Chine obéissait à un souverain. Ses quinze royaumes, réunis sous un seul homme, prouvent que longtems auparavant cet état était très-peuplé, policé, partagé en beaucoup de souverainetés; car jamais un grand état ne s'est formé que de plusieurs petits; c'est l'ouvrage de la politique, du courage, & sur-tout du tems. Il n'y a pas une plus grande preuve d'antiquité.

Il est rapporté dans les cinq Kings, le livre de la Chine le plus ancien & le plus autorisé, que sous l'empereur *Yo*, quatriéme successeur de *Fohi*, on observa une conjonction de Saturne, Jupiter, Mars, Mercure & Vénus. Nos astronomes modernes

CH. I. disputent entr'eux sur le tems de cette conjonction, & ne devraient pas disputer. Mais quand même on se serait trompé à la Chine dans cette observation du ciel, il était beau même de se tromper. Les livres chinois disent expressément que de tems immémorial on savait à la Chine que Vénus & Mercure tournaient autour du soleil. Il faudrait renoncer aux plus simples lumières de la raison, pour ne pas voir que de telles connaissances supposaient une multitude de siécles antérieurs.

Ce qui rend sur-tout ces premiers livres respectables, & qui leur donne une supériorité reconnue sur tous ceux qui rapportent l'origine des autres nations; c'est qu'on n'y voit aucun prodige, aucune prédiction, aucune même de ces fourberies politiques que nous attribuons aux fondateurs des autres états, excepté peut-être ce qu'on a imputé à *Fohi*, d'avoir fait accroire qu'il avait vu ses loix écrites sur le dos d'un serpent ailé. Cette imputation même fait voir qu'on connaissait l'écriture avant *Fohi*. Enfin, ce n'est pas à nous, au bout de notre Occident, à contester les archives d'une nation qui était toute policée, quand nous n'étions que des sauvages.

Un tyran nommé *Chi-Hoangti* ordonna à la vérité qu'on brûlât tous les livres; mais cet ordre insensé & barbare avertissait de les conserver avec soin, & ils reparurent après lui. Qu'importe après tout que ces livres renferment, ou non, une chronolo-

gie

gie toujours sûre? Je veux que nous ne sachions pas en quel tems précisément vécut *Charlemagne* : dès qu'il est certain qu'il a fait de vastes conquêtes avec de grandes armées ; il est clair qu'il est né chez une nation nombreuse, formée en corps de peuple par une longue suite de siécles. Puis donc que l'empereur *Hiao*, qui vivait incontestablement plus de deux mille quatre cents ans avant notre ère, conquit tout le pays de la Corée, il est indubitable que son peuple était de l'antiquité la plus reculée. De plus, les Chinois inventèrent un cycle, un comput qui commence deux mille six cents deux ans avant le nôtre. Est-ce à nous à leur contester une chronologie unanimement reçue chez eux ; à nous qui avons soixante systèmes différens pour compter les tems anciens ; & qui ainsi n'en avons pas un?

CH. II.

Prodigieuse antiquité de l'empire de la Chine prouvée.

Répétons que les hommes ne multiplient pas aussi aisément qu'on le pense. Le tiers des enfans est mort au bout de dix ans. Les calculateurs de la propagation de l'espèce humaine ont remarqué qu'il faut des circonstances favorables pour qu'une nation s'accroisse d'un vingtième au bout de cent années ; & très-souvent il arrive que la peuplade diminue au lieu d'augmenter. De savans chronologistes ont supputé qu'une seule famille après le déluge, toujours occupée à peupler, & ses enfans s'étant occupés de même, il se trouva en deux cents cinquante ans beaucoup plus d'habitans que

Ridicule supposition de la propagation de l'espèce humaine.

CH. I. n'en contient aujourd'hui l'univers. Il s'en faut beaucoup que le Talmud & les mille & une nuits aient inventé rien de plus absurde. Il a déja été dit qu'on ne fait point ainsi des enfans à coups de plume. Voyez nos colonies, voyez ces archipels immenses de l'Asie dont il ne sort personne: les Maldives, les Philippines, les Moluques, n'ont pas le nombre d'habitans nécessaire. Tout cela est encor une nouvelle preuve de la prodigieuse antiquité de la population de la Chine.

Elle était au tems de *Charlemagne*, comme long-tems auparavant, plus peuplée encore que vaste. Le dernier dénombrement dont nous avons connaissance, fait seulement dans les quinze provinces qui composent la Chine proprement dite, monte jusqu'à près de soixante millions d'hommes capables d'aller à la guerre; en ne comptant ni les soldats vétérans, ni les vieillards au dessus de soixante ans, ni la jeunesse au dessous de vingt ans, ni les mandarins, ni la multitude des lettrés, ni les bonzes; encore moins les femmes, qui sont par-tout en pareil nombre que les hommes, à un quinziéme ou seiziéme près, selon les observations de ceux qui ont calculé avec le plus d'exactitude ce qui concerne le genre humain. A ce compte, il paraît difficile qu'il y ait moins de cent cinquante millions d'habitans à la Chine: notre Europe n'en a pas beaucoup plus de cent millions, à compter vingt millions en France, vingt-

Population.

deux en Allemagne, quatre dans la Hongrie, dix dans toute l'Italie jusqu'en Dalmatie, huit dans la Grande-Bretagne & dans l'Irlande, huit dans l'Espagne & le Portugal, dix ou douze dans la Russie Européanne, six dans la Pologne, autant dans la Turquie d'Europe, dans la Grèce & les Isles, quatre dans la Suède, trois dans la Norvège & le Danemarck, près de quatre dans la Hollande & les Pays-Bas voisins. Ch. I.

On ne doit donc pas être surpris, si les villes chinoises sont immenses; si Pékin, la nouvelle capitale de l'empire, a près de six de nos grandes lieues de circonférence, & renferme environ trois millions de citoyens: si Nanquin, l'ancienne métropole, en avait autrefois davantage: si une simple bourgade nommée Quientzeng, où l'on fabrique la porcelaine, contient environ un million d'habitans.

Le journal de l'empire Chinois, journal le plus autentique & le plus utile qu'on ait dans le monde, puisqu'il contient le détail de tous les besoins publics, des ressources & des intérêts de tous les ordres de l'état; ce journal, dis-je, rapporte que l'an de notre ère 1725, la femme que l'empereur *Yontchin* déclara impératrice, fit à cette occasion, selon une ancienne coutume, des libéralités aux pauvres femmes de toute la Chine, qui passaient soixante & dix ans. Le journal compte dans la seule province de Kanton quatre vingts dix-huit mille deux cents vingt femmes de soixante & dix ans.

Libéralités singulières.

CH. I.

qui reçurent ces préſens, quarante mille huit cents quatre vingts & treize qui paſſaient quatre vingts ans, & trois mille quatre cents cinquante-trois qui approchaient de cent années. Combien de femmes ne reçurent pas ce préſent? En voilà plus de cent quarante-deux mille qui le reçurent dans une ſeule province. Ce nombre eſt de celles qui ne ſont plus comptées parmi les perſonnes utiles. Quelle doit donc être la population de l'état? & ſi chacune d'elles reçut la valeur de dix livres dans toute l'étendue de l'empire, à quelles ſommes dut monter cette libéralité?

Etat des armées.

Les forces de l'état conſiſtent, ſelon les rélations des hommes les plus intelligens qui aient jamais voyagé, dans une milice d'environ huit cents mille ſoldats bien entretenus: cinq cents ſoixante & dix mille chevaux ſont nourris ou dans les écuries ou dans les pâturages de l'empereur, pour monter les gens de guerre, pour les voyages de la cour, & pour les couriers publics. Pluſieurs miſſionnaires, que l'empereur *Canghi* dans ces derniers tems approcha de ſa perſonne par amour pour les ſciences, rapportent qu'ils l'ont ſuivi dans ces chaſſés magnifiques vers la grande Tartarie, où cent mille cavaliers & ſoixante mille hommes de pied marchaient en ordre de bataille: c'eſt un uſage immémorial dans ces climats.

Les villes chinoiſes n'ont jamais eu d'autres fortifications, que celles que le bon ſens inſpirait à toutes les nations avant

l'usage de l'artillerie ; un fossé, un rempart, une forte muraille & des tours ; depuis même que les Chinois se servent de canons, ils n'ont point suivi le modèle de nos places de guerre : mais au lieu qu'ailleurs on fortifie les places, les Chinois ont fortifié leur empire. La grande muraille qui séparait & défendait la Chine des Tartares, bâtie cent trente-sept ans avant notre ère, subsiste encore dans un contour de cinq cents lieues, s'éléve sur des montagnes, descend dans des précipices, ayant presque par-tout vingt de nos pieds de largeur, sur plus de trente de hauteur. Monument supérieur aux pyramides d'Egypte par son utilité, comme par son immensité. CH. I. *Grande muraille.*

Ce rempart n'a pu empêcher les Tartares de profiter dans la suite des tems des divisions de la Chine, & de la subjuguer ; mais la constitution de l'état n'en a été ni affaiblie ni changée. Le pays des conquérans est devenu une partie de l'état conquis ; & les Tartares Mantchoux, maîtres de la Chine, n'ont fait autre chose que se soumettre les armes à la main aux loix du pays, dont ils ont envahi le trône.

On trouve dans le troisiéme livre de *Confutzée* une particularité qui fait voir combien l'usage des chariots armés est ancien. De son tems, les vice-rois ou gouverneurs de provinces étaient obligés de fournir au chef de l'état ou empereur mille chars de guerre à quatre chevaux de front, mille quadriges. *Homère* qui fleurit long-tems avant le *Anciens quadriges.*

philosophe Chinois, ne parle jamais que
CH. I. de chars à deux ou à trois chevaux. Les Chinois avaient sans doute commencé, & étaient parvenus à se servir de quadriges. Mais ni chez les anciens Grecs, du tems de la guerre de Troye, ni chez les Chinois, on ne voit aucun usage de la simple cavalerie. Il paraît pourtant incontestable que la méthode de combattre à cheval, précéda celle des chariots. Il est marqué que les *Pharaons* d'Egypte avaient de la cavalerie, mais ils se servaient aussi de chars de guerre. Cependant il est à croire que dans un pays fangeux, comme l'Egypte, & entrecoupé de tant de canaux, le nombre des chevaux fut toûjours très-médiocre.

Finances. Quant aux finances, le revenu ordinaire de l'empereur se monte, selon les supputations les plus vraisemblables, à deux cents millions d'onces d'argent. Il est à remarquer que l'once d'argent ne vaut pas cent de nos sous valeur intrinsèque, comme le dit l'histoire de la Chine; car il n'y a point de valeur intrinsèque numéraire; mais à prendre le marc de notre argent à cinquante de nos livres de compte, cette somme revient à douze cents cinquante millions de notre monnoie en 1740. Je dis, en ce tems, car cette valeur arbitraire n'a que trop changé parmi nous, & changera peut-être encore: c'est à quoi ne prennent pas assez garde les écrivains, plus instruits des livres que des affaires, qui évaluent souvent l'argent étranger d'une manière très-fautive.

Ils ont eu des monnoies d'or & d'argent frappées au marteau, long-tems avant que les dariques fussent fabriquées en Perse. L'empereur *Cang-hi* avait rassemblé une suite de trois mille de ces monnoies, parmi lesquelles il y en avait beaucoup des Indes; autre preuve de l'ancienneté des arts dans l'Asie. Mais depuis long-tems l'or n'est plus une mesure commune à la Chine, il y est marchandise comme en Hollande; l'argent n'y est plus monnoie, le poids & le titre en font le prix: on n'y frappe plus que du cuivre, qui seul dans ce pays a une valeur arbitraire. Le gouvernement dans des tems difficiles a payé en papier, comme on a fait depuis dans plus d'un état de l'Europe; mais jamais la Chine n'a eu l'usage des banques publiques, qui augmentent les richesses d'une nation, en multipliant son crédit. CH. I.

Ce pays favorisé de la nature, possède presque tous les fruits transplantés dans notre Europe, & beaucoup d'autres qui nous manquent. Le bled, le ris, la vigne, les légumes, les arbres de toute espèce y couvrent la terre; mais les peuples n'ont fait du vin que dans les derniers tems, satisfaits d'une liqueur assez forte qu'ils savent tirer du ris.

Manufactures.

L'insecte précieux qui produit la soie, est originaire de la Chine; c'est de là qu'il passa en Perse assez tard, avec l'art de faire des étoffes du duvet qui le couvre; & ces étoffes étaient si rares du tems même de

[redacted] CH. I.

Justinien, que la soie se vendait en Europe au poids de l'or.

Le papier fin, & d'un blanc éclatant, était fabriqué chez les Chinois de tems immémorial ; on en faisait avec des filets de bois de bambou bouilli. On ne connaît pas la première époque de la porcelaine & de ce beau vernis qu'on commence à imiter & à égaler en Europe.

Ils savent depuis deux mille ans fabriquer le verre, mais moins beau & moins transparent que le nôtre.

Imprimerie.

L'imprimerie fut inventée par eux dans le même tems. On sait que cette imprimerie est une gravure sur des planches de bois, telle que *Guttemberg* la pratiqua le premier à Mayence au quinziéme siécle. L'art de graver les caractères sur le bois est plus perfectionné à la Chine ; notre méthode d'employer les caractères mobiles & de fonte, beaucoup supérieure à la leur, n'a point encore été adoptée par eux ; tant ils sont attachés à toutes leurs anciennes méthodes.

L'usage des cloches est chez eux de la plus haute antiquité. Nous n'en avons eu en France qu'au sixiéme siécle de notre ère. Ils ont cultivé la chymie ; & sans devenir jamais bons physiciens, ils ont inventé la poudre ; mais ils ne s'en servaient que dans des fêtes, dans l'art des feux d'artifice, où ils ont surpassé les autres nations. Ce furent les Portugais qui dans ces derniers siécles leur ont enseigné l'usage de

l'artillerie, & ce sont les jésuites qui leur [redacted] ont appris à fondre le canon. Si les Chinois ne s'appliquèrent à inventer ces instrumens destructeurs, il ne faut pas en louer leur vertu, puisqu'ils n'en ont pas moins fait la guerre. CH. I.

Astronomie. Ils ne poussèrent loin l'astronomie qu'en tant qu'elle est la science des yeux & le fruit de la patience. Ils observèrent le ciel assidument, remarquèrent tous les phénomènes, & les transmirent à la postérité. Ils divisèrent, comme nous, le cours du soleil en trois cents soixante-cinq parties & un quart. Ils connurent, mais confusément, la précession des équinoxes & des solstices. Ce qui mérite peut-être le plus d'attention, c'est que de tems immémorial ils partagent le mois en semaines de sept jours. Les Indiens en usaient ainsi; la Caldée se conforma à cette méthode, qui passa dans le petit pays de la Judée; mais elle ne fut point adoptée en Grèce.

On montre encore les instrumens dont se servit un de leurs fameux astronomes mille ans avant notre ère, dans une ville qui n'est que du troisiéme ordre. Nanquin, l'ancienne capitale, conserve un globe de bronze, que trois hommes ne peuvent embrasser, porté sur un cube de cuivre qui s'ouvre, & dans lequel on fait entrer un homme pour tourner ce globe, sur lequel sont tracés les méridiens & les parallèles.

Pékin a un observatoire, rempli d'astrolabes & de sphères armillaires; instrumens

CH. I.

à la vérité inférieurs aux nôtres pour l'exactitude ; mais témoignages célèbres de la supériorité des Chinois sur les autres peuples d'Asie.

La boussole qu'ils connaissaient, ne servait pas à son véritable usage de guider la route des vaisseaux. Ils ne navigeaient que près des côtes. Possesseurs d'une terre qui fournit tout, ils n'avaient pas besoin d'aller, comme nous, au bout du monde. La boussole, ainsi que la poudre à tirer, était pour eux une simple curiosité, & ils n'en étaient pas plus à plaindre.

Géométrie. Voyez les lettres de Parenin.

On est étonné que ce peuple inventeur n'ait jamais percé dans la géométrie au delà des élémens. Il est certain qu'ils connaissaient ces élémens plusieurs siécles avant qu'*Euclide* les eût rédigés chez les Grecs d'Alexandrie. L'empereur *Cang-hi* assura de nos jours au père *Parenin*, l'un des plus savans & des plus sages missionnaires qui aient approché de ce prince, que l'empereur *Yu* s'était servi des propriétés du triangle rectangle pour lever un plan géographique d'une province, il y a plus de trois mille neuf cents soixante années ; & le père *Parenin* lui-même cite un livre écrit onze cents ans avant notre ère, dans lequel il est dit que la fameuse démonstration attribuée en Occident à *Pythagore*, était depuis long-tems au rang des théorêmes les plus connus.

On demande pourquoi les Chinois ayant été si loin dans des tems si reculés, sont

toûjours restés à ce terme, pourquoi l'astronomie est chez eux si ancienne & si bornée, pourquoi dans la musique ils ignorent encore les demi-tons? Il semble que la nature ait donné à cette espèce d'hommes si différente de la nôtre, des organes faits pour trouver tout d'un coup tout ce qui leur était nécessaire, & incapables d'aller au delà. Nous au contraire, nous avons eu des connaissances très-tard, & nous avons tout perfectionné rapidement. Ce qui est moins étonnant, c'est la crédulité avec laquelle ces peuples ont toûjours joint leurs erreurs de l'astrologie judiciaire aux vraies connaissances célestes. Cette superstition a été celle de tous les hommes; & il n'y a pas long-tems que nous en sommes guéris; tant l'erreur semble faite pour le genre humain.

Si on cherche pourquoi tant d'arts & de sciences, cultivés sans interruption depuis si long-tems à la Chine, ont cependant fait si peu de progrès, il y en a peut-être deux raisons: l'une est le respect prodigieux que ces peuples ont pour ce qui leur a été transmis par leurs pères, & qui rend parfait à leurs yeux tout ce qui est ancien; l'autre est la nature de leur langue, premier principe de toutes les connaissances.

L'art de faire connaître ses idées par l'écriture, qui devait n'être qu'une méthode très-simple, est chez eux ce qu'ils ont de plus difficile. Chaque mot a des caractères différens: un savant à la Chine est celui

qui connaît le plus de ces caractères ; quelques-uns sont arrivés à la vieillesse avant que de savoir bien écrire.

CH. I.

Ce qu'ils ont le plus connu, le plus cultivé, le plus perfectionné, c'est la morale & les loix. Le respect des enfans pour leurs pères est le fondement du gouvernement chinois. L'autorité paternelle n'y est jamais affaiblie. Un fils ne peut plaider contre son père qu'avec le consentement de tous les parens, des amis, & des magistrats. Les mandarins lettrés y sont regardés comme les pères des villes & des provinces, & le roi comme le père de l'Empire. Cette idée, enracinée dans les cœurs, forme une famille de cet état immense.

La Chine monarchie tempérée.

La loi fondamentale étant donc que l'empire est une famille, on y a regardé plus qu'ailleurs le bien public comme le premier devoir. De là vient l'attention continuelle de l'empereur & des tribunaux à réparer les grands chemins, à joindre les rivières, à creuser des canaux, à favoriser la culture des terres & les manufactures.

Nous traiterons dans un autre chapitre du gouvernement de la Chine. Mais vous remarquerez d'avance que les voyageurs, & sur-tout les missionnaires, ont cru voir par-tout le despotisme. On juge de tout par l'extérieur ; on voit des hommes qui se prosternent ; & dès-lors, on les prend pour des esclaves. Celui devant qui on se prosterne, doit être maître absolu de la vie & de la fortune de cent millions d'hom-

mes, fa feule volonté doit fervir de loi. Il n'en eft pourtant pas ainfi, & c'eft ce que nous difcuterons. Il fuffit de dire ici que dans les plus anciens tems de la monarchie, il fut permis d'écrire fur une longue table placée dans le palais, ce qu'on trouvait de répréhenfible dans le gouvernement; que cet ufage fut mis en vigueur fous le règne de *Venti*, deux fiécles avant notre ère vulgaire, & que dans les tems paifibles les repréfentations des tribunaux ont toûjours eu force de loi. Cette obfervation importante détruit les imputations vagues qu'on trouve dans l'Efprit des loix, contre ce gouvernement le plus ancien qui foit au monde. CH. I.

Tous les vices exiftent à la Chine comme ailleurs, mais certainement plus réprimés par le frein des loix, parce que les loix font toûjours uniformes. Le favant auteur des Mémoires de l'amiral *Anfon* témoigne un grand mépris pour la Chine, fur ce que le petit peuple de Kanton trompa les Anglais autant qu'il le put. Mais doit-on juger du gouvernement d'une grande nation par les mœurs de la populace des frontières? Et qu'auraient dit de nous les Chinois, s'ils euffent fait naufrage fur nos côtes maritimes dans le tems où les loix des nations d'Europe confifquaient les effets naufragés, & que la coutume permettait qu'on égorgeât les propriétaires?

Les cérémonies continuelles, qui chez les Chinois gênent la fociété, & dont l'amitié feule fe défait dans l'intérieur des mai- *Ufages utiles.*

CH. I. sons, ont établi dans toute la nation une retenue & une honnêteté qui donne à la fois aux mœurs de la gravité & de la douceur. Ces qualités s'étendent jusqu'aux derniers du peuple. Des missionnaires racontent que souvent dans les marchés publics, au milieu de ces embarras & de ces confusions qui excitent dans nos contrées des clameurs si barbares & des emportemens si fréquens & si odieux, ils ont vu les paysans se mettre à genoux les uns devant les autres selon la coutume du pays, se demander pardon de l'embarras dont chacun s'accusait, s'aider l'un & l'autre, & débarrasser tout avec tranquillité.

Dans les autres pays les loix punissent les crimes; à la Chine, elles font plus, elles récompensent la vertu. Le bruit d'une action généreuse & rare se répand-il dans une province, le mandarin est obligé d'en avertir l'empereur; & l'empereur envoie une marque d'honneur à celui qui l'a si bien méritée. Dans nos derniers tems, un pauvre paysan nommé *Chicou*, trouve une bourse remplie d'or qu'un voyageur a perdue, il la transporte jusqu'à la province de ce voyageur, & remet la bourse au magistrat du canton, sans vouloir rien pour ses peines. Le magistrat, sous peine d'être cassé, était obligé d'en avertir le tribunal suprême de Pékin; le tribunal obligé d'en avertir l'empereur; & le pauvre paysan fut créé mandarin du cinquiéme ordre: car il y a des places de mandarins pour les

Loi admirable.

payſans qui ſe diſtinguent par la morale, comme pour ceux qui réuſſiſſent le mieux dans l'agriculture. Il faut avouer que parmi nous on n'aurait diſtingué ce payſan qu'en le mettant à une taille plus forte, parce qu'on aurait jugé qu'il était à ſon aiſe. Cette morale, cette obéiſſance aux loix, jointe à l'adoration d'un Etre ſuprême, forment la religion de la Chine, celle des empereurs & des lettrés. L'empereur eſt de tems immémorial le premier pontife: c'eſt lui qui ſacrifie au *Tien*, au Souverain du ciel & de la terre. Il doit être le premier philoſophe, le premier prédicateur de l'empire: ſes édits ſont preſque toûjours des inſtructions & des leçons de morale.

CHAPITRE II.

De la religion de la Chine. Que le gouvernement n'eſt point athée; que le chriſtianiſme n'y a point été prêché au ſeptiéme ſiécle. De quelques ſectes établies dans le pays.

DAns le ſiécle paſſé nous ne connaiſſions pas aſſez la Chine. *Voſſius* l'admirait en tout avec exagération. *Renaudot* ſon rival, & l'ennemi des gens de lettres, pouſſait la contradiction juſqu'à feindre de mépriſer les Chinois, & juſqu'à les calomnier. Tâchons d'éviter ces excès.

Confutzée qui vivait il y a deux mille

[redacted] trois cents ans, un peu avant *Pythagore*, rétablit cette religion, laquelle consiste à être juste. Il l'enseigna, & la pratiqua dans la grandeur, dans l'abaissement, tantôt premier ministre d'un roi tributaire de l'empereur, tantôt exilé, fugitif & pauvre. Il eut de son vivant cinq mille disciples; & après sa mort ses disciples furent les empereurs, les *Colao*, c'est-à-dire, les mandarins, les lettrés, & tout ce qui n'est pas peuple. Il commence par dire dans son livre, que quiconque est destiné à gouverner, doit *rectifier la raison qu'il a reçue du ciel comme on essuie un miroir terni*, qu'il doit *aussi se renouveller soi-même, pour renouveller le peuple par son exemple.* Tout tend à ce but; il n'est point prophète, il ne se dit point inspiré: il ne connaît d'inspiration que l'attention continuelle à réprimer ses passions; il n'écrit qu'en sage. Aussi n'est-il regardé par les Chinois que comme un sage. Sa morale est aussi pure, aussi sévère & en même tems aussi humaine que celle d'*Epictète*. Il ne dit point, *ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît*; mais, *fais aux autres ce que tu veux qu'on te fasse*. Il recommande le pardon des injures, le souvenir des bienfaits, l'amitié, l'humilité. Ses disciples étaient un peuple de frères. Le tems le plus heureux & le plus respectable qui fut jamais sur la terre, fut celui où l'on suivit ses loix.

CH. II.

Morale de Confutzée.

Sa famille subsiste encore: & dans un pays

pays où il n'y a d'autre nobleſſe que celle des ſervices actuels, elle eſt diſtinguée des autres familles en mémoire de ſon fondateur. Pour lui, il a tous les honneurs, non pas les honneurs divins qu'on ne doit à aucun homme, mais ceux que mérite un homme qui a donné de la Divinité les idées les plus ſaines que puiſſe former l'eſprit humain ſans révélation: c'eſt pourquoi le père *le Comte* & d'autres miſſionnaires ont écrit *que les Chinois ont connu le vrai Dieu, quand les autres peuples étaient idolâtres, & qu'ils lui ont ſacrifié dans le plus ancien temple de l'univers.*

Culte de Dieu très-ancien.

Les reproches d'athéiſme dont on charge ſi libéralement dans notre Occident quiconque ne penſe pas comme nous, ont été prodigués aux Chinois. Il faut être auſſi inconſidérés que nous le ſommes dans toutes nos diſputes, pour avoir oſé traiter d'athée un gouvernement dont preſque tous les édits parlent (*a*) *d'un être ſuprême père des peuples, récompenſant & puniſſant avec juſtice, qui a mis entre l'homme & lui une correſpondance de prières & de bienfaits, de fautes & de châtimens.*

Le parti oppoſé aux jéſuites a toujours prétendu que le gouvernement de la Chine était athée, parce que les jéſuites en étaient favoriſés. Mais il faut que cette rage de

(*a*) Voyez l'édit de l'empereur *Yontchin* rapporté dans les mémoires de la Chine, rédigés par le jéſuite *du Halde.*

parti se taise devant le testament de l'empe-
CH. II. reur *Cang-hi*. Le voici.

Je suis âgé de soixante & dix ans, j'en ai régné soixante & un, je dois cette faveur à la protection du ciel, de la terre, de mes ancêtres, & au Dieu de toutes les récoltes de l'empire, je ne puis les attribuer à ma faible vertu.

Il est vrai que leur religion n'admet point de peines & de récompenses éternelles; & c'est ce qui fait voir combien cette religion est ancienne. *Moïse* lui-même ne parle point de l'autre vie dans ses loix. Les saducéens chez les Juifs ne la crurent jamais; & ce dogme n'a été heureusement constaté dans l'Occident que par le maître de la vie & de la mort.

On a cru que les lettrés Chinois n'avaient pas une idée distincte d'un Dieu immatériel; mais il est injuste d'inférer de là qu'ils sont athées. Les anciens Egyptiens, ces peuples si religieux, n'adoraient pas *Isis* & *Osiris* comme de purs esprits. Tous les Dieux de l'antiquité étaient adorés sous une forme humaine; & ce qui montre bien à quel point les hommes sont injustes, c'est qu'on flétrissait du nom d'athées chez les Grecs ceux qui n'admettaient pas ces Dieux corporels, & qui adoraient dans la Divinité une nature inconnue, invisible, inaccessible à nos sens.

Le fameux archevêque *Navarette* dit que selon tous les interprètes des livres sacrés de la Chine, *l'ame est une partie aérée, ignée,*

qui en se séparant du corps se réunit à la substance du ciel. Ce sentiment se trouve le même que celui des stoïciens. C'est ce que *Virgile* dévelope admirablement dans son sixième livre de l'Enéide. Or certainement ni le Manuel d'*Epictète*, ni l'Enéide ne sont infectés de l'athéisme. Tous les premiers pères de l'église ont pensé ainsi. Nous avons calomnié les Chinois, uniquement parce que leur métaphysique n'est pas la nôtre. Nous aurions dû admirer en eux deux mérites, qui condamnent à la fois les superstitions des payens, & les mœurs des chrétiens. Jamais la religion des lettrés ne fut déshonorée par des fables, ni souillée par des querelles & des guerres civiles.

Gouvernement Chinois accusé à la fois d'athéisme & d'idolâtrie.

En imputant l'athéisme au gouvernement de ce vaste empire, nous avons eu la légèreté de lui attribuer l'idolâtrie par une accusation qui se contredit ainsi elle-même. Le grand mal-entendu sur les rites de la Chine est venu de ce que nous avons jugé de leurs usages par les nôtres : car nous portons au bout du monde les préjugés de notre esprit contentieux. Une génuflexion, qui n'est chez eux qu'une révérence ordinaire, nous a paru un acte d'adoration : nous avons pris une table pour un autel : c'est ainsi que nous jugeons de tout. Nous verrons en son tems comment nos divisions & nos disputes ont fait chasser de la Chine nos missionnaires.

Quelque tems avant *Confucius*, *Laokium* avait introduit une secte, qui croit aux

esprits malins, aux enchantemens, aux
CH. II. prestiges. Une secte semblable à celle d'*Epicure* fut reçue & combattue à la Chine cinq cents ans avant JESUS-CHRIST: mais dans le premier siécle de notre ère, ce pays fut inondé de la superstition des bonzes. Ils apportèrent des Indes l'idole de *Fo* ou de *Foé*, adorée sous différens noms par les Japonois & les Tartares; prétendu Dieu descendu sur la terre, à qui on rend le culte le plus ridicule, & par conséquent le plus fait pour le vulgaire. Cette religion, née dans les Indes près de mille ans avant JESUS-CHRIST, a infecté l'Asie orientale; c'est ce Dieu que prêchent les *Bonzes* à la Chine, les *Talapoins* à Siam, les *Lamas* en Tartarie. C'est en son nom qu'ils promettent une vie éternelle, & que des milliers de bonzes consacrent leurs jours à des exercices de pénitence, qui effrayent la nature. Quelques-uns passent leur vie enchaînés; d'autres portent un carcan de fer, qui plie leur corps en deux, & tient leur front toûjours baissé à terre. Leur fanatisme se subdivise à l'infini. Ils passent pour chasser des démons, pour opérer des miracles; ils vendent au peuple la rémission des péchés. Cette secte séduit quelquefois des mandarins; & par une fatalité qui montre que la même superstition est de tous les pays, quelques mandarins se sont fait tondre en bonzes par piété.

Secte de Fo.

Ce sont eux qui dans la Tartarie ont à leur tête le *Dalaïlama*, idole vivante qu'on

adore, & c'eſt là peut-être le triomphe de la ſuperſtition humaine. CH. II.

Ce *Dalaïlama*, ſucceſſeur & vicaire du Dieu *Fo*, paſſe pour immortel. Les prêtres nourriſſent toûjours un jeune *Lama*, déſigné ſucceſſeur ſecret du ſouverain pontife, qui prend ſa place dès que celui-ci, qu'on croit immortel, eſt mort. Les princes Tartares ne lui parlent qu'à genoux. Il décide ſouverainement tous les points de foi ſur leſquels les *Lamas* ſont diviſés. Enfin il s'eſt depuis quelque tems fait ſouverain du Tibet, à l'occident de la Chine. L'empereur reçoit ſes ambaſſadeurs, & lui envoie des préſens conſidérables. *Grand Lama.*

Ces ſectes ſont tolérées à la Chine pour l'uſage du vulgaire, comme des alimens groſſiers fait pour le nourrir; tandis que les magiſtrats & les lettrés, ſéparés en tout du peuple, ſe nourriſſent d'une ſubſtance plus pure, il ſemble en effet que la populace ne mérite pas une religion raiſonnable. *Confucius* gémiſſait pourtant de cette foule d'erreurs: il y avait beaucoup d'idolâtres de ſon tems. La ſecte de *Laokium* avait déja introduit les ſuperſtitions chez le peuple. *Pourquoi*, dit-il dans un de ſes livres, *y a-t-il plus de crimes chez la populace ignorante que parmi les lettrés? C'eſt que le peuple eſt gouverné par les bonzes.*

Beaucoup de lettrés ſont à la vérité tombés dans le matérialiſme, mais leur morale n'en a point été altérée. Il penſent que la vertu eſt ſi néceſſaire aux hommes, *Matérialiſtes.*

& si aimable par elle-même, qu'on n'a pas même besoin de la connaissance d'un Dieu pour la suivre. D'ailleurs il ne faut pas croire que tous les matérialistes Chinois soient athées; puisque plusieurs pères de l'église croyaient Dieu & les anges corporels.

Nous ne savons point au fond ce que c'est que la matière; encor moins connaissons nous ce qui est immatériel. Les Chinois n'en savent pas sur cela plus que nous, il a suffi aux lettrés d'adorer un Etre suprême, on n'en peut douter.

Croire Dieu & les esprits corporels est une ancienne erreur métaphysique; mais ne croire absolument aucun Dieu ce serait une erreur affreuse en morale, une erreur incompatible avec un gouvernement sage. C'est une contradiction digne de nous de s'élever avec fureur, comme on a fait, contre *Bayle*, sur ce qu'il croit possible qu'une société d'athées subsiste; & de crier avec la même violence que le plus sage empire de l'univers est fondé sur l'athéisme.

Le père *Fouquet*, jésuite, qui avait passé vingt-cinq ans à la Chine, & qui en revint ennemi des jésuites, m'a dit plusieurs fois qu'il y avait à la Chine très-peu de philosophes athées. Il en est de même parmi nous.

Fausse inscription.

On prétend que vers le huitième siécle, avant *Charlemagne*, la religion chrétienne était connue à la Chine. On assure que nos missionnaires ont trouvé dans la province

de Kingt-ching ou Quen-ſir, une inſcription en caractères ſyriaques & chinois. Ce monument, qu'on voit tout au long dans *Kircher*, atteſte qu'un ſaint homme nommé *Olopuen*, conduit par des nuées bleues, & obſervant la règle des vents, vint de Tacin à la Chine l'an 1092 de l'ère des Séleucides, qui répond à l'an 636 de JESUS-CHRIST; qu'auſſi-tôt qu'il fut arrivé au fauxbourg de la ville impériale, l'empereur envoya un colao au devant de lui, & lui fit bâtir une égliſe chrétienne. CH. II.

Il eſt évident par l'inſcription même, que c'eſt une de ces fraudes pieuſes qu'on s'eſt toûjours trop aiſément permiſes. Le ſage *Navarette* en convient. Ce pays de *Tacin*, cette *ère des Séleucides*, ce nom d'*Olopuen*, qui eſt, dit-on, chinois, & qui reſſemble à un ancien nom eſpagnol, ces *nuées bleues* qui ſervent de guides, cette égliſe chrétienne bâtie tout d'un coup à Pékin pour un prêtre de Paleſtine qui ne pouvait mettre le pied à la Chine ſans encourir la peine de mort; tout cela fait voir le ridicule de la ſuppoſition. Ceux qui s'efforcent de la ſoutenir, ne font pas réflexion que les prêtres dont on trouve les noms dans ce prétendu monument, étaient des neſtoriens, & qu'ainſi ils ne combattent que pour des hérétiques.

Il faut mettre cette inſcription avec celle de *Malabar*, où il eſt dit que *St. Thomas* arriva dans le pays en qualité de charpentier avec une règle & un pieu, & qu'il

CH. II. porta ſeul une groſſe poutre pour preuve de ſa miſſion. Il y a aſſez de vérités hiſtoriques ſans y mêler ces abſurdes menſonges.

Juifs à la Chine. Il eſt très-vrai qu'au tems de *Charlemagne* la religion chrétienne (ainſi que les peuples qui la profeſſent) avait toûjours été abſolument inconnue à la Chine. Il y avait des Juifs: pluſieurs familles de cette nation non moins errante que ſuperſtitieuſe, s'y étaient établies deux ſiécles avant notre ère vulgaire; elles y exerçaient le métier de courtier que les Juifs ont fait dans preſque tout le monde.

Je me réſerve à jetter les yeux ſur Siam, ſur le Japon, & ſur tout ce qui eſt ſitué vers l'orient & le midi, lorſque je ſerai parvenu au tems où l'induſtrie des Européans s'eſt ouvert un chemin facile à ces extrêmités de notre hémiſphère.

CHAPITRE III.

Des Indes.

EN ſuivant le cours apparent du ſoleil, je trouve d'abord l'Inde, ou l'Indouſtan, contrée auſſi vaſte que la Chine, & plus connue par les denrées précieuſes que l'induſtrie des négocians en a tirées dans tous les tems, que par des relations exactes. Ce pays eſt l'unique dans le monde qui produiſe ces épiceries, dont la ſobriété de ſes

habitans peut se passer, & qui sont nécessaires à la voracité des peuples septentrionaux. CH. III.

Une chaîne de montagnes peu interrompue, semble avoir fixé les limites de l'Inde entre la Chine, la Tartarie & la Perse; le reste est entouré de mers. L'Inde en deçà du Gange fut long-tems soumise aux Persans; & voilà pourquoi *Alexandre*, vengeur de la Grèce & vainqueur de *Darius*, poussa ses conquêtes jusqu'aux Indes tributaires de son ennemi. Depuis *Alexandre*, les Indiens avaient vécu dans la liberté & dans la mollesse qu'inspirent la chaleur du climat & la richesse de la terre.

Les Grecs y voyageaient avant *Alexandre* pour y chercher la science. C'est là que le célèbre *Pilpay* écrivit, il y a deux mille trois cents années, ces *Fables morales*, traduites dans presque toutes les langues du monde. Tout a été traité en fables & en allégories chez les Orientaux, & particuliérement chez les Indiens. *Pythagore*, disciple des gymnosophistes, serait lui seul une preuve incontestable que les véritables sciences étaient cultivées dans l'Inde. Un législateur en politique & en géométrie n'eût pas resté long-tems dans une école où l'on n'aurait enseigné que des mots. Il est très-vraisemblable même que *Pythagore* apprit chez les Indiens les propriétés du triangle rectangle, dont on lui fait honneur. Ce qui était si connu à la Chine, pouvait aisément l'être dans l'Inde. On a écrit long-

Pythagore n'est pas l'inventeur des propriétés du triangle rectangle.

CH. III. tems après lui qu'il avait immolé cent bœufs pour cette découverte. Cette dépenſe eſt un peu forte pour un philoſophe; il eſt digne d'un ſage de remercier d'une penſée heureuſe l'Etre dont nous vient toute penſée, ainſi que le mouvement & la vie. Mais il eſt bien plus vraiſemblable que *Pythagore* dut ce théorême aux gymnoſophiſtes, qu'il ne l'eſt qu'il ait immolé cent bœufs.

Long-tems avant *Pilpay* les ſages de l'Inde avaient traité la morale & la philoſophie en fables allégoriques, en paraboles. Voulaient-ils exprimer l'équité d'un de leurs rois, ils diſaient que *les Dieux qui préſident aux divers élémens, & qui ſont en diſcorde entre eux, avaient pris ce roi pour leur arbitre*. Leurs anciennes traditions rapportent un jugement qui eſt à peu près le même que celui de *Salomon*. Ils ont une fable qui eſt préciſément la même que celle de *Jupiter* & d'*Amphitrion*; mais elle eſt plus ingénieuſe. Un ſage découvre qui des deux eſt le Dieu, & qui eſt l'homme. Ces traditions montrent combien ſont anciennes les paraboles qui font enfans des Dieux les hommes extraordinaires. Les Grecs dans leur mythologie n'ont été que des diſciples de l'Inde & de l'Egypte. Toutes ces fables envelopaient autrefois un ſens philoſophique: ce ſens a diſparu, & les fables ſont reſtées.

L'antiquité des arts dans l'Inde a toûjours été reconnue de tous les autres peu-

ples. Nous avons encore une relation de deux voyageurs Arabes, qui allèrent aux Indes & à la Chine un peu après le règne de *Charlemagne*, & quatre cents ans avant le célèbre *Marco Paolo.* Ces Arabes prétendent avoir parlé à l'empereur de la Chine qui régnait alors; ils rapportent que l'empereur leur dit qu'il ne comptait que cinq grands rois dans le monde, & qu'il mettait de ce nombre, *le roi des éléphans & des Indiens, qu'on appelle le roi de la sageſſe, parce que la ſageſſe vient originairement des Indes.*

J'avoue que ces deux Arabes ont rempli leurs récits de fables, comme tous les écrivains orientaux; mais enfin il réſulte que les Indiens paſſaient pour les premiers inventeurs des arts dans tout l'Orient, ſoit que l'empereur Chinois ait fait cet aveu aux deux Arabes, ſoit qu'ils aient parlé d'eux-mêmes.

Il eſt indubitable que les plus anciennes théogonies, furent inventées chez les Indiens. Ils ont deux livres écrits, il y a environ cinq mille ans dans leur ancienne langue ſacrée, nommée le *Hanſcrit* ou le *Sanſcrit.* De ces deux livres, le premier eſt le *Shaſta*, & le ſecond le *Védam.* Voici le commencement du *Shaſta.*

L'Eternel abſorbé dans la contemplation de ſon exiſtence, réſolut dans la plénitude des tems, de former des êtres participans de ſon eſſence & de ſa béatitude.... Ces êtres n'étaient pas; il voulut, & ils furent.

CH. III.

On voit assez que cet exorde, véritablement sublime & qui fut long-tems inconnu aux autres nations, n'a jamais été que faiblement imité par elles.

Ces êtres nouveaux furent les demi-Dieux, les esprits célestes adoptés ensuite par les Caldéens, & chez les Grecs par *Platon*. Les Juifs les admirent quand ils furent captifs à Babilone. Ce fut là qu'ils apprirent les noms que les Caldéens avaient donnés aux anges, & ces noms n'étaient pas ceux des Indiens. *Michaël*, *Gabriel*, *Raphaël*, *Israël* même sont des mots caldéens qui ne furent jamais connus dans l'Inde.

C'est dans le *Shasta* qu'on trouve l'histoire de la chûte de ces anges. Voici comme le *Shasta* s'exprime.

Depuis la création des Debtalog (*c'est-à-dire des anges*) *la joie & l'harmonie environnèrent long-tems le trône de l'Eternel. Ce bonheur aurait duré jusqu'à la fin des tems; mais l'envie entra dans le cœur de* Moisaor *& des anges ses suivans. Ils rejettèrent le pouvoir de perfectibilité, dont l'Eternel les avait doués dans sa bonté. Ils exercèrent le pouvoir d'imperfection. Ils firent le mal à la vue de l'Eternel. Les anges fidèles furent saisis de tristesse. La douleur fut connue pour la première fois.*

Ensuite la rebellion des mauvais anges est décrite. Les trois ministres de Dieu, qui sont peut-être l'original de la trinité de *Platon*, précipitent les mauvais anges dans l'abyme. A la fin des tems Dieu leur fait

grace & les envoie animer les corps des hommes (a). CH. III.

Il n'y a rien dans toute l'antiquité de si majestueux & de si philosophique. Ces mystères des bracmanes percèrent enfin jusques dans la Syrie. Il falait qu'ils fussent bien connus, puisque les Juifs en entendirent parler du tems d'*Hérode*. Ce fut alors qu'on forgea suivant ces principes indiens le faux livre d'*Enoch*, cité par l'apôtre *Jude*, dans lequel il est dit quelque chose de la chûte des anges. Cette doctrine devint depuis le fondement de la religion chrétienne.

Les esprits ont dégénéré dans l'Inde. [illegible] Probablement le gouvernement tartare les a hébêtés, comme le gouvernement turc a déprimé les Grecs & abruti les Egyptiens. Les sciences ont presque péri de même chez les Perses par les révolutions de l'état. Nous

(a) Le serpent dont il est parlé dans la Genèse devint le principal mauvais ange. On lui donna tantôt le nom de *Sathan*, qui est un mot persan, tantôt celui de *Lucifer* étoile du matin, parce que la vulgate traduisit le mot *Hélel* par celui de *Lucifer*. *Isaïe* insultant à la mort d'un roi de Babilone, lui dit par une figure de réthorique: *comment es-tu tombé du ciel, étoile du matin, Lucifer?* On a pris ce nom pour celui du diable & on a appliqué ce passage à la chûte des anges. C'est encor le fondement du poëme de *Milton*. Mais *Milton* est bien moins raisonnable que le *Shasta* indien. Le *Shasta* ne pousse point l'extravagance jusqu'à faire déclarer la guerre à Dieu par les anges ses créatures, & à rendre quelque tems la victoire indécise. Cet excès était réservé à *Milton*.

NB. Tout ce morceau est tiré principalement de Mr. *Holwell* qui a demeuré trente ans avec les brames & qui entend très-bien leur langue sacrée.

avons vu qu'elles se sont fixées à la Chine au même point de médiocrité où elles ont été chez nous au moyen âge, par la même cause qui agissait sur nous, c'est-à-dire, par un respect superstitieux pour l'antiquité, & par les réglemens même des écoles. Ainsi dans tout pays, l'esprit humain trouve des obstacles à ses progrès.

CH. III.

Cependant, jusqu'au treiziéme siécle de notre ère, l'esprit vraiment philosophique ne périt pas absolument dans l'Inde. *Pachimère*, dans ce treiziéme siécle, traduisit quelques écrits d'un brame son contemporain. Voici comme ce brame Indien s'explique; le passage mérite attention.

Belle idée d'un brame.

J'ai vu toutes les sectes s'accuser réciproquement d'imposture; j'ai vu tous les mages disputer avec fureur du premier principe, & de la dernière fin. Je les ai tous interrogés; & je n'ai vu dans tous ces chefs de factions qu'une opiniâtreté inflexible, un mépris superbe pour les autres, une haine implacable. J'ai donc résolu de n'en croire aucun. Ces docteurs en cherchant la vérité, sont comme une femme qui veut faire entrer son amant par une porte dérobée, & qui ne peut trouver la clef de la porte. Les hommes dans leurs vaines recherches ressemblent à celui qui monte sur un arbre où il y a un peu de miel, & à peine en a-t-il mangé, que les serpens qui sont autour de l'arbre, le dévorent.

Telle fut la manière d'écrire des Indiens. Leur esprit paraît encor davantage dans les jeux de leur invention. Le jeu que nous

appellons *des échecs* par corruption, fut inventé par eux, & nous n'avons rien qui en approche : il est allégorique comme leurs fables ; c'est l'image de la guerre. Les noms de *Shack* qui veut dire *Prince*, & de *pion* qui signifie *soldat* : se sont conservés encor dans cette partie de l'Orient. Les chiffres dont nous nous servons, & que les Arabes ont apportés en Europe vers le tems de *Charlemagne*, nous viennent de l'Inde. Les anciennes médailles, dont les curieux Chinois font tant de cas, sont une preuve que plusieurs arts furent cultivés aux Indes avant d'être connus des Chinois.

Chiffres indiens.

Année indienne.

On y a de tems immémorial divisé la route annuelle du soleil en douze parties. L'année des bracmanes, & des plus anciens gymnosophistes, commença toûjours quand le soleil entrait dans la constellation qu'ils nomment *Moscham* & qui est pour nous le belier. Leurs semaines furent toûjours de sept jours : division que les Grecs ne connurent jamais. Leurs jours portent les noms des sept planètes. Le jour du soleil est appellé chez eux *Mitradinam* : reste à savoir si ce mot *Mitra*, qui chez les Perses signifie aussi le soleil, est originairement un terme de la langue des mages, ou de celle des sages de l'Inde.

Il est bien difficile de dire laquelle des deux nations enseigna l'autre ; mais s'il s'agissait de décider entre les Indes & l'Egypte, je croirais toûjours les sciences bien plus anciennes dans les Indes. Ma conjec-

ture est fondée sur ce que le terrain des Indes est bien plus aisément habitable que le terrain voisin du Nil, dont les débordemens durent long-tems rebuter les premiers colons avant qu'ils eussent domté ce fleuve en creusant les canaux. Le sol des Indes est d'ailleurs d'une fertilité bien plus variée, & qui a dû exciter davantage la curiosité & l'industrie humaine.

CH. III.

L'homme est-il originaire de l'Inde?

Quelques-uns ont cru la race des hommes originaire de l'Indoustan, alléguant que l'animal le plus faible devait naître dans le climat le plus doux, & sur une terre qui produit sans culture les fruits les plus nourrissans, les plus salutaires, comme les dattes & les cocos. Ceux-ci sur-tout donnent aisément à l'homme de quoi le nourrir, le vêtir & le loger. Et de quoi d'ailleurs a besoin un habitant de cette presqu'isle? Tout ouvrier y travaille presque nud, deux aunes d'étoffe tout au plus servent à couvrir une femme qui n'a point de luxe. Les enfans restent entiérement nuds du moment où ils sont nés jusqu'à la puberté. Ces matelas, ces amas de plumes, ces rideaux à double contour, qui chez nous exigent tant de frais & de soins, seraient une incommodité intolérable pour ces peuples, qui ne peuvent dormir qu'au frais sur la natte la plus légère. Nos maisons de carnage, qu'on appelle des boucheries, où l'on vend tant de cadavres pour nourrir le nôtre, mettraient la peste dans le climat de l'Inde; il ne faut à ces nations que des nourritures rafraî-

rafraîchiſſantes & pures ; la nature leur a prodigué des forêts de citronniers, d'orangers, de figuiers, de palmiers, de cocotiers, & des campagnes couvertes de ris. L'homme le plus robuſte peut ne dépenſer qu'un ou deux ſous par jour pour ſes alimens. Nos ouvriers dépenſent plus en un jour qu'un Malabare en un mois. Toutes ces conſidérations ſemblent fortifier l'ancienne opinion que le genre humain eſt originaire d'un pays où la nature a tout fait pour lui, & ne lui a laiſſé preſque rien à faire. Mais cela prouve ſeulement que les Indiens ſont indigènes, & ne prouve point du tout que les autres eſpèces d'hommes viennent de ces contrées. Les blancs & les nègres, & les rouges, & les Lappons, & les Samoyèdes, & les Albinos ne viennent certainement pas du même ſol. La différence entre toutes ces eſpèces eſt auſſi marquée qu'entre les chevaux & les chameaux ; il n'y a donc qu'un brame mal inſtruit & entêté, qui puiſſe prétendre que tous les hommes deſcendent de l'Indien *Adimo* & de ſa femme.

CH. III.

L'Inde au tems de *Charlemagne* n'était connue que de nom ; & les Indiens ignoraient qu'il y eût un *Charlemagne*. Les Arabes ſeuls maîtres du commerce maritime fourniſſaient à la fois les denrées des Indes à Conſtantinople & aux Francs. Veniſe les allait déja chercher dans Alexandrie. Le débit n'en était pas encor conſidérable en France chez les particuliers ; elles furent long-tems in-

connues en Allemagne, & dans tout le Nord.
CH. III. Les Romains avaient fait ce commerce eux-mêmes dès qu'ils furent les maîtres de l'Egypte. Ainsi les peuples occidentaux ont toûjours porté dans l'Inde leur or & leur argent, & ont toûjours enrichi ce pays déja si riche par lui-même. De là vient qu'on ne vit jamais les peuples de l'Inde, non plus que les Chinois & les Gangarides, sortir de leurs pays pour aller exercer le brigandage chez d'autres nations, comme les Arabes, soit Juifs, soit Sarrasins, les Tartares & les Romains mêmes, qui postés dans le plus mauvais pays de l'Italie subsistèrent d'abord de la guerre, & subsistent aujourd'hui de la religion.

L'Inde autrefois plus étendue.

Il est incontestable que le continent de l'Inde a été autrefois beaucoup plus étendu qu'il ne l'est aujourd'hui. Ces isles, ces immenses archipels qui l'avoisinent à l'orient & au midi, tenaient dans les tems reculés à la terre ferme. On s'en apperçoit encor par la mer même qui les sépare; son peu de profondeur, les arbres qui croissent sur son fonds, semblables à ceux des isles; les nouveaux terrains qu'elle laisse souvent à découvert, tout fait voir que ce continent a été inondé, & il a dû l'être insensiblement quand l'Océan, qui gagne toûjours d'un côté ce qu'il perd de l'autre, s'est retiré de nos terres occidentales.

L'Inde dans tous les tems connus commerçante & industrieuse, avait nécessairement une grande police; & ce peuple,

chez qui *Pythagore* avait voyagé pour s'inſtruire, devait avoir de bonnes loix, ſans leſquelles les arts ne ſont jamais cultivés; mais les hommes avec des loix ſages ont toûjours eu des coutumes inſenſées. Celle qui fait aux femmes un point d'honneur & de religion de ſe brûler ſur le corps de leurs maris, ſubſiſtait dans l'Inde de tems immémorial. Les philoſophes Indiens ſe jettaient eux-mêmes dans un bucher, par un excès de fanatiſme & de vaine gloire: *Calan*, ou *Calanus*, qui ſe brûla devant *Alexandre*, n'avait pas le premier donné cet exemple; cette abominable dévotion n'eſt pas détruite encore. La veuve du roi de Tanjour ſe brûla en 1735 ſur le bucher de ſon époux. Mr. *Dumas*, Mr. *Dupleix* gouverneur de Pondichéri, ont été témoins de pareils ſacrifices; c'eſt le dernier effort des erreurs qui pervertiſſent le genre humain. Le plus auſtère des derviches n'eſt qu'un lâche en comparaiſon d'une femme du Malabar. Il ſemblerait qu'une nation chez qui les philoſophes, & même les femmes, ſe dévouaient ainſi à la mort, dût être une nation guerrière & invincible: cependant depuis l'ancien *Séſac*, quiconque a attaqué l'Inde, l'a aiſément vaincue.

CH. III.

Affreuſes ſuperſtitions.

Il ſerait encor difficile de concilier les idées ſublimes que les bramins conſervent de l'Etre ſuprême avec leurs ſuperſtitions & leur mythologie fabuleuſe, ſi l'hiſtoire ne nous montrait pas de pareilles contradictions chez les Grecs & chez les Romains.

CH. III. *Chrétiens de St. Thomas.*

Il y avait des chrétiens sur les côtes de Malabar depuis deux cents ans, au milieu de ces nations idolâtres. Un marchand de Syrie nommé *Mar Thomas*, s'étant établi sur les côtes de Malabar avec sa famille, & ses facteurs, au sixiéme siécle, y laissa sa religion, qui était le nestorianisme; ces sectaires orientaux, s'étant multipliés se nommèrent les *chrétiens de St. Thomas*: ils vécurent paisiblement parmi les idolâtres. Qui ne veut point remuer est rarement persécuté. Ces chrétiens n'avaient aucune connaissance de l'église latine.

Ce n'est pas certainement le christianisme qui fleurissait alors dans l'Inde, c'est le mahométisme. Il s'y était introduit par les conquêtes des califes, & *Aaron al Rachild*, cet illustre contemporain de *Charlemagne*, dominateur de l'Afrique, de la Syrie, de la Perse & d'une partie de l'Inde, envoya des missionnaires musulmans des rives du Gange aux isles de l'Océan indien, & jusques chez des peuplades de nègres. Depuis ce tems il y eut beaucoup de musulmans dans l'Inde. On ne dit point que le grand *Aaron* convertit à sa religion les Indiens par le fer & par le feu, comme *Charlemagne* convertit les Saxons. On ne voit pas non plus que les Indiens aient refusé le joug & la loi d'*Aaron al Rachild*, comme les Saxons refusèrent de se soumettre à *Charles*.

Les Indiens ont toûjours été aussi mous que nos septentrionaux étaient agrestes. La

mollesse inspirée par le climat ne se corrige jamais ; mais la dureté s'adoucit. CH. III.

En général les hommes du Midi oriental ont reçu de la nature des mœurs plus douces que les peuples de notre Occident ; leur climat les dispose à l'abstinence des liqueurs fortes & de la chair des animaux, nourritures qui aigrissent le sang, & portent souvent à la férocité ; & quoique la superstition & les irruptions étrangères aient corrompu la bonté de leur naturel, cependant tous les voyageurs conviennent que le caractère de ces peuples n'a rien de cette inquiétude, de cette pétulance & de cette dureté qu'on a eu tant de peine à contenir chez les nations du Nord.

Le physique de l'Inde différant en tant de choses du nôtre, il falait bien que le moral différât aussi. Leurs vices étaient plus doux que les nôtres. Ils cherchaient en vain des remèdes aux déréglemens de leurs mœurs, comme nous en avons cherché. C'était de tems immémorial une maxime chez eux & chez les Chinois, que le sage viendrait de l'Occident. L'Europe au contraire disait que le sage viendrait de l'Orient. Toutes les nations ont toujours eu besoin d'un sage.

CHAPITRE IV.

Des bracmanes ; du Védam, & de l'Ezour-védam.

CH. IV. SI l'Inde de qui toute la terre a besoin, & qui seule n'a besoin de personne, doit être par cela même la contrée la plus anciennement policée, elle doit conséquemment avoir eu la plus ancienne forme de religion. Il est très-vraisemblable que cette religion fut long-tems celle du gouvernement chinois, & qu'elle ne consistait que dans le culte pur d'un Être suprême dégagé de toute superstition & de tout fanatisme.

Les premiers bracmanes avaient fondé cette religion simple, telle qu'elle fut établie à la Chine par ses premiers rois. Ces bracmanes gouvernaient l'Inde. Lorsque les chefs paisibles d'un peuple spirituel & doux, sont à la tête d'une religion, elle doit être simple & raisonnable, parce que ces chefs n'ont pas besoin d'erreurs pour être obéis. Il est si naturel de croire un Dieu unique, de l'adorer, & de sentir dans le fond de son cœur qu'il faut être juste, que quand des princes annoncent ces vérités, la foi des peuples court au devant de leurs paroles. Il faut du tems pour établir des loix arbitraires ; mais il n'en faut

point pour apprendre aux hommes raſſemblés à croire un Dieu, & à écouter la voix de leur propre cœur.

CH. IV.

Les premiers bracmanes étant donc à la fois rois & pontifes, ne pouvaient guère établir la religion que ſur la raiſon univerſelle. Il n'en eſt pas de même dans les pays où le pontificat n'eſt pas uni à la royauté. Alors les fonctions religieuſes qui appartiennent originairement aux pères de famille, forment une profeſſion ſéparée; le culte de Dieu devient un métier, & pour faire valoir ce métier, il faut ſouvent des preſtiges & des fourberies.

La religion dégénéra donc chez les bracmanes dès qu'ils ne furent plus ſouverains.

Long-tems avant *Alexandre*, les bracmanes ne régnaient plus dans l'Inde; mais leur tribu qu'on nomme *Caſte*, était toûjours la plus conſidérée, comme elle l'eſt encore aujourd'hui; & c'eſt dans cette même tribu qu'on trouvait les ſages vrais ou faux, que les Grecs appellèrent gymnoſophiſtes. Il eſt difficile de nier qu'il y eût parmi eux, dans leur décadence, cette eſpèce de vertu qui s'accorde avec les illuſions du fanatiſme. Ils reconnaiſſaient toûjours un Dieu ſuprême à travers la multitude de divinités ſubalternes que la ſuperſtition populaire adoptait dans tous les pays du monde. *Strabon* dit expreſſément, qu'au fond les bracmanes n'adoraient qu'un ſeul Dieu. En cela ils étaient ſemblables à *Confucius*, à *Orphée*, à *Socrate*, à *Platon*,

à *Marc-Aurèle*, à *Epictète*, à tous les sages, à tous les hiérophantes des mystères. Les sept années de noviciat chez les bracmanes, la loi du silence pendant ces sept années, étaient en vigueur du tems de *Strabon*. Le célibat pendant ce tems d'épreuve, l'abstinence de la chair des animaux qui servent l'homme, étaient des loix qu'on ne transgressa jamais, & qui subsistent encor chez les brames. Ils croyaient un Dieu créateur, rémunérateur & vengeur. Ils croyaient l'homme déchu & dégénéré, & cette idée se trouve chez tous les anciens peuples. *Aurea prima sata est ætas* est la devise de toutes les nations.

CH. IV.

Ancienne théologie des bracmanes.

Apulée, *Quinte-Curce*, *Clément d'Alexandrie*, *Philostrate*, *Porphyre*, *Pallade*, s'accordent tous dans les éloges qu'ils donnent à la frugalité extrême des bracmanes, à leur vie retirée & pénitente, à leur pauvreté volontaire, à leur mépris de toutes les vanités du monde. *St. Ambroise* préfère hautement leurs mœurs à celles des chrétiens de son tems. Peut-être est-ce une de ces exagérations qu'on se permet quelquefois, pour faire rougir ses concitoyens de leurs désordres; on loue les bracmanes pour corriger les moines: & si *St. Ambroise* avait vécu dans l'Inde, il aurait probablement loué les moines pour faire honte aux bracmanes. Mais enfin il résulte de tant de témoignages, que ces hommes singuliers étaient en réputation de sainteté dans toute la terre.

Cette connaissance d'un Dieu unique dont tous les philosophes leur savaient tant de gré, ils la conservent encore aujourd'hui au milieu des pagodes, & de toutes les extravagances du peuple. Un de nos poëtes a dit dans une de ses épîtres, où le faux domine presque toûjours :

CH. IV.

L'Inde aujourd'hui voit l'orgueilleux bracmane
Déifier, brutalement zélé,
Le diable même en bronze ciselé.

Fausse idée qu'on a des bracmanes en Europe.

Certainement des hommes qui ne croient point au diable, ne peuvent adorer le diable. Ces reproches absurdes sont intolérables : on n'a jamais adoré le diable en aucun pays du monde : les manichéens n'ont jamais rendu de culte au mauvais principe : on ne lui en rendait aucun dans la religion de *Zoroastre*. Il est tems que nous quitions l'indigne usage de calomnier toutes les sectes, & d'insulter toutes les nations.

Nous avons, comme vous savez, l'Ezourvédam, ancien commentaire composé par *Chumontou*, sur ce Védam, sur ce livre sacré que les brames prétendent avoir été donné de Dieu aux hommes. Ce commentaire a été rédigé par un brame très-savant, qui a rendu beaucoup de services à notre compagnie des Indes ; & il l'a traduit lui-même de la langue sacrée en français (*a*).

(*a*) Ce manuscrit est à la bibliothèque du roi, où chacun peut le consulter.

Ch. IV.

Dans cet Ezourvédam, dans ce commentaire, *Chumontou* combat l'idolâtrie; il rapporte les propres paroles du Védam. *C'est l'Etre suprême qui a tout créé, le sensible & l'insensible; il y a eu quatre âges différens; tout périt à la fin de chaque âge, tout est submergé, & le déluge est un passage d'un âge à l'autre*, &c.

Paroles tirées du Védam même.

*Lorsque Dieu existait seul, & que nul autre être n'existait avec lui, il forma le dessein de créer le monde; il créa d'abord le tems, ensuite l'eau & la terre: & du mélange des cinq élémens, à savoir, la terre, l'eau, le feu, l'air & la lumière, il en forma les différens corps, & leur donna la terre pour leur base. Il fit ce globe que nous habitons en forme ovale comme un œuf. Au milieu de la terre est la plus haute de toutes les montagnes nommée Mérou, (c'est l'*Immaüs*).* Adimo, *c'est le nom du premier homme sorti des mains de Dieu.* Procriti *est le nom de son épouse.* D'Adimo *naquit* Brama, *qui fut le législateur des nations & le père des brames.*

Que de choses curieuses dans ce peu de paroles! on y apperçoit d'abord cette grande vérité, que Dieu est le créateur du monde; on voit ensuite la source primitive de cette ancienne fable des quatre âges, d'or, d'argent, d'airain, & de fer. Tous les principes de la théologie des anciens sont renfermés dans le Védam. On y voit ce déluge de *Deucalion*, qui ne figure autre chose que la peine extrême qu'on a éprouvée dans tous les tems à dessécher les ter-

Le Védam origine des fables de la Grèce.

res, que la négligence des hommes a laissé long-tems inondées. Toutes les citations du Védam, dans ce manuscrit, sont étonnantes; on y trouve expressément ces paroles admirables: *Dieu ne créa jamais le vice, il ne peut en être l'auteur. Dieu qui est la sagesse & la sainteté, ne créa jamais que la vertu.*

Voici un morceau des plus singuliers du Védam. *Le premier homme étant sorti des mains de Dieu, lui dit; Il y aura sur la terre différentes occupations, tous ne seront pas propres à toutes, comment les distinguer entr'eux? Dieu lui répondit; Ceux qui sont nés avec plus d'esprit & de goût pour la vertu que les autres, seront les brames. Ceux qui participent le plus du* Rosogoun, *c'est-à-dire, de l'ambition, seront les guerriers; ceux qui participent le plus du* Tomogun, *c'est-à-dire, de l'avarice, seront les marchands. Ceux qui participeront du* Comogun, *c'est-à-dire, qui seront robustes & bornés, seront occupés aux œuvres serviles.*

On reconnaît dans ces paroles l'origine véritable des quatre castes des Indes, ou plutôt les quatre conditions de la société humaine. En effet, sur quoi peut être fondée l'inégalité de ces conditions, sinon sur l'inégalité primitive des talens? Le Védam poursuit & dit: *L'Etre suprême n'a ni corps ni figure*, & l'Ezourvédam ajoute: *Tous ceux qui lui donnent des pieds & des mains sont des insensés.* Chumontou cite ensuite ces paroles du Védam. *Dans le tems que Dieu*

tira toutes choses du néant, il créa séparément un individu de chaque espèce, & voulut qu'il portât dans lui son germe, afin qu'il pût produire; il est le principe de chaque chose: le soleil n'est qu'un corps sans vie & sans connaissance, il est entre les mains de Dieu comme une chandelle entre les mains d'un homme.

Après cela l'auteur du commentaire combattant l'opinion des nouveaux brames, qui admettaient plusieurs incarnations dans le Dieu *Brama* & dans le Dieu *Visnou*, s'exprime ainsi.

Dis moi donc, homme étourdi & insensé, qu'est-ce que ce Kochiopo *& cette* Odité, *que tu dis avoir donné naissance à ton Dieu? ne sont-ils pas des hommes comme les autres? & ce Dieu qui est pur de sa nature & éternel de son essence, se serait-il abaissé jusqu'à s'anéantir dans le sein d'une femme pour s'y revêtir d'une figure humaine? ne rougis-tu pas de nous présenter ce Dieu en posture de suppliant devant une de ses créatures? as-tu perdu l'esprit? ou es-tu venu à ce point d'impiété de ne pas rougir de faire jouer à l'Etre suprême le personnage de fourbe & de menteur?.... Cesse de tromper les hommes, ce n'est qu'à cette condition que je continuerai à t'expliquer le Védam; car si tu restes dans les mêmes sentimens, tu es incapable de l'entendre, & ce serait le prostituer que de te l'enseigner.*

Au livre troisiéme de ce commentaire, l'auteur *Chumontou* réfute la fable que les

nouveaux brames inventaient ſur une incarnation du Dieu *Brama*, qui ſelon eux parut dans l'Inde ſous le nom de *Kopilo*, c'eſt-à-dire, de pénitent; ils prétendaient qu'il avait voulu naître de *Déhobuti*, femme d'un homme de bien nommé *Kordomo*.

S'il eſt vrai, dit le commentateur, *que* Brama *ſoit né ſur la terre, pourquoi donc portait-il le nom d'Eternel? celui qui eſt ſouverainement heureux, & dans qui ſeul eſt notre bonheur, aurait-il voulu ſe ſoumettre à tout ce que ſouffre un enfant?* &c.

On trouve enſuite une deſcription de l'enfer toute ſemblable à celle que les Egyptiens & les Grecs ont donnée depuis ſous le nom de Tartare. *Que faut-il faire*, dit-on, *pour éviter l'enfer? Il faut aimer Dieu*, répond le commentateur Chumontou: *il faut faire ce qui nous eſt ordonné par le Védam, & le faire de la façon dont il nous le preſcrit. Il y a*, dit-il, *quatre amours de Dieu. Le premier eſt de l'aimer pour lui-même, ſans intérêt perſonnel. Le ſecond, de l'aimer par intérêt. Le troiſiéme, de ne l'aimer que dans les momens où l'on n'écoute pas ſes paſſions. Le quatriéme, de ne l'aimer que pour obtenir l'objet de ces paſſions mêmes: & ce quatriéme amour n'en mérite pas le nom.*

Tel eſt le précis des principales ſingularités du Védam, livre inconnu juſqu'aujourd'hui à l'Europe, & à preſque toute l'Aſie.

Les brames ont dégénéré de plus en plus. Leur Cormovédam, qui eſt leur rituel, eſt

[redacted] un ramas de cérémonies ſuperſtitieuſes;
CH. IV. qui font rire quiconque n'eſt pas né ſur les bords du Gange où de l'Indus, ou plutôt quiconque n'étant pas philoſophe s'étonne des ſotiſes des autres peuples, & ne s'étonne point de celles de ſon pays.

Le détail de ces minuties eſt immenſe. C'eſt un aſſemblage de toutes les folies que la vaine étude de l'aſtronomie judiciaire a pu inſpirer à des ſavans ingénieux, mais extravagans ou fourbes. Toute la vie d'un brame eſt conſacrée à ces cérémonies ſuperſtitieuſes. Il y en a pour tous les jours de l'année. Il ſemble que les hommes ſoient devenus faibles & lâches dans l'Inde à meſure qu'ils ont été ſubjugués. Il y a grande apparence qu'à chaque conquête les ſuperſtitions, & les pénitences du peuple vaincu ont redoublé. *Séſac*, *Madiès*, les Aſſyriens, les Perſes, *Alexandre*, les Arabes, les Tartares, & de nos jours *Sha-Nadir*, en venant les uns après les autres ravager ces beaux pays, ont fait un peuple pénitent d'un peuple qui n'a pas ſu être guerrier.

Jamais les pagodes n'ont été plus riches que dans les tems d'humiliation & de miſère; toutes ces pagodes ont des revenus conſidérables, & les dévots les enrichiſſent encor de leurs offrandes. Quand un raya paſſe devant une pagode, il deſcend de ſon cheval, de ſon chameau, ou de ſon éléphant, ou de ſon palanquin, & mar-

che à pied jusqu'à ce qu'il ait passé le territoire du temple.

Cet ancien commentaire du Védam dont je viens de donner l'extrait, me paraît écrit avant les conquêtes d'*Alexandre*; car on n'y trouve aucun des noms que les vainqueurs Grecs imposèrent aux fleuves, aux villes, aux contrées. L'Inde s'appelle *Zomboudipo*; le mont Immaüs est *Mérou*; le Gange est nommé *Zanoubi*. Ces anciens noms ne sont plus connus que des savans dans la langue sacrée.

L'ancienne pureté de la religion des premiers bracmanes ne subsiste plus que chez quelques-uns de leurs philosophes: & ceux-là ne se donnent pas la peine d'instruire un peuple qui ne veut pas être instruit, & qui ne le mérite pas. Il y aurait même du risque à vouloir le détromper; les brames ignorans se souléveraient; les femmes attachées à leurs pagodes, à leurs petites pratiques superstitieuses crieraient à l'impiété. Quiconque veut enseigner la raison à ses concitoyens, est persécuté, à moins qu'il ne soit le plus fort; & il arrive presque toûjours que le plus fort redouble les chaînes de l'ignorance au lieu de les rompre.

Peu de christianisme dans l'Inde.

La religion mahométane seule a fait dans l'Inde d'immenses progrès, sur-tout parmi les hommes bien élevés, parce que c'est la religion du prince, & qu'elle n'enseigne que l'unité de Dieu conformément à l'ancienne doctrine des premiers bracmanes. Le christianisme n'a pas eu dans l'Inde le

même succès, malgré l'évidence & la sainteté de sa doctrine, & malgré les grands établissemens des Portugais, des Français, des Anglais, des Hollandais, des Danois. C'est même le concours de ces nations qui a nui au progrès de notre culte. Comme elles se haïssent toutes, & que plusieurs d'entr'elles se font souvent la guerre dans ces climats, elles y ont fait haïr ce qu'elles enseignent. Leurs usages d'ailleurs révoltent les Indiens; ils sont scandalisés de nous voir boire du vin & manger des viandes qu'ils abhorrent. La conformation de nos organes qui fait que nous prononçons si mal les langues de l'Asie, est encor un obstacle presque invincible; mais le plus grand est la différence des opinions qui divisent nos missionnaires. Le catholique y combat l'anglican, qui combat le luthérien combattu par le calviniste. Ainsi tous contre tous voulant annoncer chacun la vérité, & accusant les autres de mensonge, ils étonnent un peuple simple & paisible, qui voit accourir chez lui des extrêmités occidentales de la terre des hommes ardens pour se déchirer mutuellement sur les rives du Gange.

CH. IV.

Nous avons eu dans ces climats comme ailleurs, des missionnaires respectables par leur piété, & auxquels on ne peut reprocher que d'avoir exagéré leurs travaux & leurs triomphes. Mais tous n'ont pas été des hommes vertueux & instruits, envoyés d'Europe pour changer la croyance de l'Asie.

ſie. Le célèbre *Niecamp*, auteur de l'hiſtoire de la miſſion de Tranquebar, avoue, (*a*) *Que les Portugais remplirent le ſéminaire de Goa de malfaicteurs condamnés au banniſſement; qu'ils en firent des miſſionnaires, & que ces miſſionnaires n'oublièrent pas leur premier métier.* Notre ſainte religion a fait peu de progrès ſur les côtes, & nul dans les états ſoumis immédiatement au grand Mogol. La religion de *Mahomet* & celle de *Brama* partagent encor tout ce vaſte continent. Il n'y a pas encor deux ſiécles que nous appellions toutes ces nations la paganie, tandis que les Arabes, les Turcs, les Indiens ne nous connaiſſaient que ſous le nom d'idolâtres.

CHAPITRE V.

De la Perſe, au tems de Mahomet le prophète, & de l'ancienne religion de Zoroaſtre.

EN tournant vers la Perſe, on y trouve, un peu avant le tems qui me ſert d'époque, la plus grande & la plus prompte révolution que nous connaiſſions ſur la terre. Une nouvelle domination, une religion & des mœurs juſqu'alors inconnues, avaient changé la face de ces contrées; & ce chan-

(*a*) Premier tome, page 223.

[redacted]gement s'étendait déja fort avant en Asie, CH. V. en Afrique & en Europe.

Pour me faire une idée du mahométisme, qui a donné une nouvelle forme à tant d'empires, je me rappellerai d'abord les parties du monde qui lui furent les premières soumises.

La Perse avait étendu sa domination avant *Alexandre*, de l'Egypte à la Bactriane, au delà du pays où est aujourd'hui Samarkande, & de la Thrace jusqu'au fleuve de l'Inde.

Divisée & resserrée sous les Séleucides, elle avait repris des accroissemens sous *Arsaces* le Parthien, deux cents cinquante ans avant JÉSUS-CHRIST. Les Arsacides n'eurent ni la Syrie, ni les contrées qui bordent le Pont-Euxin: mais ils disputèrent avec les Romains de l'empire de l'Orient, & leur opposèrent toûjours des barrières insurmontables.

Du tems d'*Alexandre Sévère*, vers l'an 226 de notre ère, un simple soldat Persan, qui prit le nom d'*Artaxare*, enleva ce royaume aux Parthes, & rétablit l'empire des Perses, dont l'étendue ne différait guère alors de ce qu'elle est de nos jours.

Vous ne voulez pas examiner ici quels étaient les premiers Babiloniens conquis par les Perses, ni comment ce peuple se vantait de quatre cents mille ans d'observations astronomiques, dont on ne put retrouver qu'une suite de dix-neuf cents années du tems d'*Alexandre*. Vous ne voulez

pas vous écarter de votre ſujet pour vous rappeller l'idée de la grandeur de Babilone, & de ces monumens plus vantés que ſolides dont les ruines mêmes ſont détruites. Si quelque reſte des arts aſiatiques mérite un peu notre curioſité, ce ſont les ruines de Perſépolis décrites dans pluſieurs livres, & copiées dans pluſieurs eſtampes. Je ſais quelle admiration inſpirent ces maſures échappées aux flambeaux dont *Alexandre* & la courtiſane *Thaïs* mirent Perſépolis en cendres. Mais était-ce un chef-d'œuvre de l'art qu'un palais bâti au pied d'une chaîne de rochers arides? Les colonnes qui ſont encor debout, ne ſont aſſurément ni dans de belles proportions, ni d'un deſſein élégant. Les chapiteaux ſurchargés d'ornemens groſſiers ont preſque autant de hauteur que le fût même des colonnes. Toutes les figures ſont auſſi lourdes & auſſi ſèches que celles dont nos égliſes gothiques ſont encor malheureuſement ornées. Ce ſont des monumens de grandeur, mais non pas de goût; & tout nous confirme que ſi on s'arrêtait à l'hiſtoire des arts, on ne trouverait que quatre ſiècles dans les annales du monde; ceux d'*Alexandre*, d'*Auguſte*, des *Médicis*, & de *Louis XIV*.

Antiquité des Perſes.

Cependant les Perſans furent toûjours un peuple ingénieux. *Locman*, qui eſt le même qu'*Eſope*, était né à Casbin. Cette tradition eſt bien plus vraiſemblable que celle qui le fait originaire d'Ethiopie, pays où il n'y eût jamais de philoſophes. Les

dogmes de l'ancien *Zerdust*, appellé *Zoroastre* par les Grecs, qui ont changé tous les noms orientaux, subsistaient encore. On leur donne neuf mille ans d'antiquité; car les Persans, ainsi que les Egyptiens, les Indiens, les Chinois, reculent l'origine du monde autant que d'autres la raprochent. Un second *Zoroastre* sous *Darius* fils d'*Histaspes*, n'avait fait que perfectionner cette antique religion. C'est dans ces dogmes qu'on trouve, ainsi que dans l'Inde, l'immortalité de l'ame, & une autre vie heureuse ou malheureuse. C'est là qu'on voit expressément un enfer. *Zoroastre* dans les écrits que le *Sadder* a rédigés, dit que Dieu lui fit voir cet enfer, & les peines réservées aux méchans; il y voit plusieurs rois, un entr'autres auquel il manquait un pied; il en demande à Dieu la raison. Dieu lui répond: *Ce roi pervers n'a fait qu'une action de bonté en sa vie. Il vit en allant à la chasse un dromadaire qui était lié trop loin de son auge, & qui voulant y manger, ne pouvait y atteindre. Il approcha l'auge d'un coup de pied; j'ai mis son pied dans le ciel, tout le reste est ici.* Ce trait peu connu fait voir l'espèce de philosophie qui régnait dans ces tems reculés, philosophie toujours allégorique, & quelquefois très-profonde.

CH. V.

Immortalité de l'ame.

Trait singulier du Sadder.

Paradis & enfer chez toutes les nations.

Vous savez que les Babiloniens furent les premiers après les Indiens qui admirent des êtres mitoyens entre la Divinité & l'homme. Les Juifs ne donnèrent des noms aux

anges que dans le tems de leur captivité à Babilone. Le nom de *Sathan* paraît pour la première fois dans le livre de *Job*; ce nom est persan, & on prétend que *Job* l'était. Le nom de *Raphaël* est employé par l'auteur, quel qu'il soit, de *Tobie*, qui était captif à Ninive, & qui écrivit en caldéen. Le nom d'*Israël* même était caldéen & signifiait *voyant Dieu*. Ce Sadder est l'abrégé du Zenda-Vesta ou du Zend l'un des trois plus anciens livres qui soient au monde, comme nous l'avons dit dans le discours, qui sert d'introduction à cet ouvrage. Ce mot Zenda-Vesta signifiait chez les Caldéens le culte du feu, le Sadder est divisé en cent articles que les Orientaux appellaient *portes* ou *puissances*; il est important de les lire, si l'on veut connaître quelle était la morale de ces anciens peuples. Notre ignorante crédulité se figure toûjours que nous avons tout inventé, que tout est venu des Juifs & de nous qui avons succédé aux Juifs; on est bien détrompé quand on fouille un peu dans l'antiquité. Voici quelques unes de ces portes qui serviront à nous tirer d'erreur. CH. V.

PREMIERE PORTE.

Le décret du très-juste Dieu est que les hommes soient jugés par le bien & le mal qu'ils auront fait. Leurs actions seront pesées dans les balances de l'équité. Les bons habiteront la lumière. La foi les délivrera de *Sathan*.

II.

Si les vertus l'emportent sur les péchés, le ciel est ton partage : si les péchés l'emportent, l'enfer est ton châtiment.

V.

Qui donne l'aumône est véritablement un homme ; c'est le plus grand mérite dans notre sainte religion, &c.

VI.

Célébre quatre fois par jour le soleil ; célébre la lune au commencement du mois.

NB. Il ne dit point, Adore comme des Dieux le soleil & la lune, mais célébre le soleil & la lune comme ouvrages du créateur. Les anciens Perses n'étaient point ignicoles, mais déicoles, comme le prouve invinciblement l'historien de la religion des Perses.

VII.

Dis, *Abunavar* & *Ashim Vuhû*, quand quelqu'un éternue.

NB. On ne rapporte cet article que pour faire voir de quelle prodigieuse antiquité est l'usage de saluer ceux qui éternuent.

IX.

Fuis sur-tout le péché contre nature, il n'y en a point de plus grand.

NB. Ce précepte fait bien voir combien *Sextus Empiricus* ſe trompe, quand il dit que cette infamie était permiſe par les loix de Perſe. CH. V.

XI.

Aie ſoin d'entretenir le feu ſacré, c'eſt l'ame du monde, &c.

NB. Ce feu ſacré devint un des rites de pluſieurs nations.

XII.

N'enſevelis point les morts dans des draps neufs, &c.

NB. Ce précepte prouve combien ſe ſont trompés tous les auteurs qui ont dit que les Perſes n'enſeveliſſaient point leurs morts. L'uſage d'enterrer ou de brûler les cadavres, ou de les expoſer à l'air ſur des collines, a varié ſouvent. Les rites changent chez tous les peuples, la morale ſeule ne change pas.

XIII.

Aime ton père & ta mère, ſi tu veux vivre à jamais.

NB. Voyez le décalogue.

XV.

Quelque choſe qu'on te préſente, bénis Dieu.

XIX.

Marie toi dans ta jeuneſſe; ce monde

n'eſt qu'un paſſage ; il faut que ton fils
CH. V. te ſuive, & que la chaîne des ètres ne ſoit
point interrompue.

XXX.

Il eſt certain que Dieu a dit à *Zoroaſtre*, Quand on ſera dans le doute ſi une action eſt bonne ou mauvaiſe, qu'on ne la faſſe pas.

NB. Ceci eſt un peu contre la doctrine des opinions probables.

XXXIII.

Que les grandes libéralités ne ſoient répandues que ſur les plus dignes ; ce qui eſt confié aux indignes eſt perdu.

XXXV.

Mais s'il s'agit du néceſſaire, quand tu manges, donne auſſi à manger aux chiens.

XL.

Quiconque exhorte les hommes à la pénitence, doit ètre ſans péché ; qu'il ait du zèle, & que ce zèle ne ſoit point trompeur ; qu'il ne mente jamais ; que ſon caractère ſoit bon, ſon ame ſenſible à l'amitié, ſon cœur & ſa langue toûjours d'intelligence ; qu'il ſoit éloigné de toute débauche, de toute injuſtice, de tout péché ; qu'il ſoit un exemple de bonté, de juſtice devant le peuple de Dieu.

NB. Quel exemple pour les prêtres de tout pays ! & remarquez que dans toutes les religions de l'Orient le peuple est appellé le peuple de Dieu. CH. V.

XLI.

Quand les *Fervardagans* viendront, fais les repas d'expiation & de bienveillance, cela est agréable au créateur.

NB. Ce précepte a quelque ressemblance avec les *Agapes*.

LXVII.

Ne mens jamais, cela est infame, quand même le mensonge ferait utile.

NB. Cette doctrine est bien contraire à celle du mensonge officieux.

LXIX.

Point de familiarité avec les courtisanes. Ne cherche à séduire la femme de personne.

LXX.

Qu'on s'abstienne de tout vol, de toute rapine.

LXXI.

Que ta main, ta langue & ta pensée soient pures de tout péché. Dans tes afflictions offre à Dieu ta patience ; dans le bonheur rends lui des actions de graces.

XCI.

CH. V.

Jour & nuit penſe à faire du bien, la vie eſt courte. Si devant ſervir aujourd'hui ton prochain tu attends à demain, fais pénitence. Célébre les ſix *Gahambârs*; car Dieu a créé le monde en ſix fois dans l'eſpace d'une année, &c. Dans le tems des ſix *Gahambârds* ne refuſe perſonne. Un jour le grand roi *Giemshid* ordonna au chef de ſes cuiſines de donner à manger à tous ceux qui ſe préſenteraient; le mauvais génie ou *Sathan* ſe préſenta ſous la forme d'un voyageur: quand il eut diné, il demanda encor à manger; *Giemshid* ordonna qu'on lui ſervit un bœuf; *Sathan* ayant mangé le bœuf, *Giemshid* lui fit ſervir des chevaux; *Sathan* en demanda encor d'autres. Alors le juſte Dieu envoya l'ange *Behman*, qui chaſſa le diable; mais l'action de *Giemshid* fut agréable à Dieu.

NB. On reconnaît bien le génie oriental dans cette allégorie.

Batême des anciens Perſes.

Ce ſont là les principaux dogmes des anciens Perſes. Preſque tous ſont conformes à la religion naturelle de tous les peuples du monde; les cérémonies ſont par-tout différentes, la vertu eſt par-tout la même; c'eſt qu'elle vient de Dieu, & le reſte eſt des hommes.

Nous remarquerons ſeulement que les Parſis eurent toûjours un batême, & jamais la circonciſion. Le batême eſt commun

à toutes les aciennes nations de l'Orient ; la circoncision des Egyptiens, des Arabes & des Juifs, est infiniment postérieure ; car rien n'est plus naturel que de se laver : il a falu bien des siécles, avant d'imaginer qu'une opération contre la nature & contre la pudeur pût plaire à l'Etre des êtres. CH. V.

Nous passons tout ce qui concerne des cérémonies inutiles pour nous, ridicules à nos yeux, liées à des usages que nous ne connaissons plus. Nous supprimons aussi toutes les amplifications orientales, & toutes ces figures gigantesques, incohérentes & fausses, si familières à tous ces peuples, chez lesquels il n'y a peut-être jamais eu que l'auteur des fables attribuées à *Esope*, qui ait écrit naturellement.

Nous savons assez que le bon goût n'a jamais été connu dans l'Orient, parce que les hommes n'y ayant jamais vécu en société avec les femmes, & ayant presque toûjours été dans la retraite, n'eurent pas les mêmes occasions de se former l'esprit, qu'eurent les Grecs & les Romains. Otez aux Arabes, aux Persans, aux Juifs le soleil & la lune, les montagnes & les vallées, les dragons & les basilics, il ne leur reste plus de poésie.

Il suffit de savoir que ces préceptes de *Zoroastre* rapportés dans le *Sadder*, sont de l'antiquité la plus haute ; qu'il y est parlé de rois dont *Bérose* lui-même ne fait pas mention.

Nous ne savons pas quel était le premier

Zoroastre, en quel tems il vivait, si c'est le *Brama* des Indiens, & l'*Abraham* des Juifs: mais nous savons à n'en pouvoir douter, que sa religion enseignait la vertu; c'est le but essentiel de toutes les religions; elle ne peuvent jamais en avoir eu d'autre; car il n'est pas dans la nature humaine, quelque abrutie qu'elle puisse être, de croire à un homme qui viendrait enseigner le crime.

CH. V.

Les dogmes du *Sadder* nous prouvent encore que les Perses n'étaient point idolâtres. Notre ignorante témérité accusa long-tems d'idolâtrie les Persans, les Indiens, les Chinois, & jusqu'aux mahométans, si attachés à l'unité de Dieu, qu'ils nous traitent nous-mêmes d'idolâtres faute d'avoir approfondi nos mystères. Tous nos anciens livres italiens, français, espagnols, appellent les mahométans payens, & leur empire la paganie. Nous ressemblions dans ces tems-là aux Chinois, qui se croyaient le seul peuple raisonnable, & qui n'accordaient pas aux autres hommes la figure humaine. La raison est toûjours venue tard; c'est une divinité qui n'est apparue qu'à peu de personnes.

Les Juifs imputèrent aux chrétiens des repas de *Thieste*, & des noces d'*Oedipe*, les chrétiens aux payens; toutes les sectes s'accusèrent mutuellement des plus grands crimes: l'univers s'est calomnié.

Les deux principes.

La doctrine des deux principes est de *Zoroastre*. *Orosmade* ou *Oromaze* l'ancien

des jours, & *Arimane* le génie des ténèbres, ſont l'origine du manichéiſme. C'eſt l'*Oſiris* & le *Typhon* des Egyptiens; c'eſt la *Pandore* des Grecs, c'eſt le vain effort de tous les ſages pour expliquer l'origine du bien & du mal. Cette théologie des mages fut reſpectée dans l'Orient ſous tous les gouvernemens; & au milieu de toutes les révolutions, l'ancienne religion s'était toûjours ſoutenue en Perſe. Ni les Dieux des Grecs, ni d'autres divinités n'avaient prévalu. CH. V.

Nousbirvan ou *Coſroès le grand*, ſur la fin du ſixiéme ſiécle, avait étendu ſon empire dans une partie de l'Arabie pétrée, & de celle qu'on nommait heureuſe. Il en avait chaſſé les Abiſſins, demi-chrétiens qui l'avaient envahie. Il proſcrivit, autant qu'il le put, le chriſtianiſme de ſes propres états, forcé à cette ſévérité par le crime d'un fils de ſa femme, qui s'étant fait chrétien, ſe révolta contre lui.

Les enfans du grand *Nousbirvan*, indignes d'un tel père, déſolaient la Perſe par des guerres civiles & par des parricides. Les ſucceſſeurs du légiſlateur *Juſtinien* aviliſſaient le nom de l'empire. *Maurice* venait d'être détrôné par les armes de *Phocas*, & par les intrigues du patriarche *Cyriaque* & de quelques évêques, que *Phocas* punit enſuite de l'avoir ſervi. Le ſang de *Maurice* & de ſes cinq fils avait coulé ſous la main du bourreau, & le pape *Grégoire le grand*, ennemi des patriarches de Conſtan-

tinople, tâchait d'attirer le tyran *Phocas* dans son parti, en lui prodiguant des louanges, & en condamnant la mémoire de *Maurice*, qu'il avait loué pendant sa vie.

L'empire de Rome en Occident était anéanti; un déluge de barbares, Goths, Hérules, Huns, Vandales, Francs, inondait l'Europe, quand *Mahomet* jettait, dans les déserts de l'Arabie, les fondemens de la religion & de la puissance musulmane.

CHAPITRE VI.

De l'Arabie, & de Mahomet.

De tous les législateurs & de tous les conquérans, il n'en est aucun dont la vie ait été écrite avec plus d'autenticité & dans un plus grand détail par ses contemporains: ôtez de cette vie les prodiges dont cette partie du monde fut toûjours infatuée, le reste est d'une vérité reconnue. Il naquit dans la ville de Mecca, que nous nommons la Mecque, l'an 579 de notre ère vulgaire au mois d'Avril. Son père s'appellait *Abdala*, sa mère *Emina*: il n'est pas douteux que sa famille ne fût une des plus considérées de la première tribu, qui était celle des Coracites. Mais la généalogie qui le fait descendre d'*Abraham* en droite li-

gne, est une de ces fables inventées par ce desir si naturel d'en imposer aux hommes. CH. VI.

Les mœurs & les superstitions des premiers âges que nous connaissons, s'étaient conservées dans l'Arabie. On le voit par le vœu que fit son grand-père *Abdala Moutaleb* de sacrifier un de ses enfans. Une prêtresse de la Mecque lui ordonna de racheter ce fils pour quelques chameaux, que l'exagération arabe fait monter au nombre de cent. Cette prêtresse était consacrée au culte d'une étoile qu'on croit avoir été celle de *Sirius*, car chaque tribu avait son étoile ou sa planète (*a*). On rendait aussi un culte à des génies, à des dieux mitoyens; mais on reconnaissait un Dieu supérieur; & c'est en quoi presque tous les peuples se sont accordés. *Mœurs des Arabes.*

Abdala Moutaleb vécut, dit-on, cent dix ans; son petit-fils *Mahomet* porta les armes dès l'âge de quatorze ans dans une guerre sur les confins de la Syrie; réduit à la pauvreté, un de ses oncles le donna pour facteur à une veuve nommée *Cadishé*, qui faisait en Syrie un négoce considérable; il avait alors vingt-cinq ans. Cette veuve épousa bientôt son facteur, & l'oncle de *Mahomet* qui fit ce mariage donna douze onces d'or à son neveu: environ neuf cents francs de notre monnoie furent tout le pa- *Enfance de Mahomet.* *Marié à vingt-cinq ans.*

(*a*) Voyez le *Koran* & la préface du *Koran*, écrite par le savant & judicieux *Sale* qui avait demeuré vingt-cinq ans en Arabie.

Ch. VI.

trimoine de celui qui devait changer la face de la plus grande & de la plus belle partie du monde. Il vécut obscur avec sa première femme *Cadishé*, jusqu'à l'âge de quarante ans. Il ne déploya qu'à cet âge les talens qui le rendaient supérieur à ses compatriotes. Il avait une éloquence vive & forte, dépouillée d'art & de méthode, telle qu'il la falait à des Arabes ; un air d'autorité & d'insinuation, animé par des yeux perçans & par une physionomie heureuse, l'intrépidité d'*Alexandre*, sa libéralité, & la sobriété dont *Alexandre* aurait eu besoin pour être un grand-homme en tout.

Son caractère.

L'amour, qu'un tempérament ardent lui rendait nécessaire, & qui lui donna tant de femmes & de concubines, n'affaiblit ni son courage, ni son application, ni sa santé. C'est ainsi qu'en parlent les contemporains ; & ce portrait est justifié par ses actions.

Après avoir bien connu le caractère de ses concitoyens, leur ignorance, leur crédulité & leur disposition à l'entousiasme, il vit qu'il pouvait s'ériger en prophète. Il forma le dessein d'abolir dans sa patrie le sabisme, qui consiste dans le mélange du culte de Dieu & de celui des astres, le judaïsme détesté de toutes les nations, & qui prenait une grande supériorité dans l'Arabie ; enfin le christianisme qu'il ne connaissait que par les abus de plusieurs sectes répandues autour de son pays ; il prétendait rétablir le culte simple d'*Abraham* ou *Ibrahim*, dont il se croyait descendu ; & rappeller

rappeller les hommes à l'unité d'un Dieu, dogme qu'il s'imaginait être défiguré dans toutes les religions. C'eſt en effet ce qu'il déclare expreſſément dans le troiſiéme *Sura* ou chapitre de ſon Koran. *Dieu connaît, & vous ne connaiſſez pas.* Abraham *n'était ni Juif ni chrétien, mais il était de la vraie religion. Son cœur était réſigné à Dieu; il n'était point du nombre des idolâtres.* CH. VI.

Il eſt à croire que *Mahomet* comme tous les entouſiaſtes, violemment frappé de ſes idées, les débita d'abord de bonne foi, les fortifia par des rèveries, ſe trompa lui-même en trompant les autres, & appuya enfin par des fourberies néceſſaires une doctrine qu'il croyait bonne. Il commença par ſe faire croire dans ſa maiſon, ce qui était probablement le plus difficile; ſa femme & le jeune *Aly* mari de ſa fille *Fatime* furent ſes premiers diſciples. Ses concitoyens s'élevèrent contre lui; il devait bien s'y attendre: ſa réponſe aux menaces des Coracites marque à la fois ſon caractère & la manière de s'exprimer commune à ſa nation. *Quand vous viendriez à moi*, dit-il, *avec le ſoleil à la droite & la lune à la gauche, je ne reculerai pas dans ma carrière.* *D'abord prophète chez lui.*

Il n'avait encor que ſeize diſciples, en comptant quatre femmes, quand il fut obligé de les faire ſortir de la Mecque où ils étaient perſécutés, & de les envoyer prêcher ſa religion en Ethiopie; pour lui il oſa reſter à la Mecque, où il affronta ſes ennemis, & il fit de nouveaux proſélytes *Ses premiers diſciples.*

qu'il envoya encor en Ethiopie au nombre
CH. VI. de cent. Ce qui affermit le plus sa religion naissante, ce fut la conversion d'*Omar* qui l'avait long-tems persécuté. *Omar*, qui depuis devint un si grand conquérant, s'écria dans une assemblée nombreuse ; *J'atteste qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'il n'a ni compagnon, ni associé, & que Mahomet est son serviteur & son prophète.*

Le nombre de ses ennemis l'emportait encor sur ses partisans. Ses disciples se répandirent dans Médine ; ils y formèrent une faction considérable. *Mahomet* persécuté dans la Mecque, & condamné à mort, s'enfuit à Médine. Cette fuite qu'on nomme *Egire*, devint l'époque de sa gloire & de la fondation de son empire. De fugitif il devint conquérant. S'il n'avait pas été persécuté, il n'aurait peut-être pas réussi. Réfugié à Médine, il y persuada le peuple & l'asservit. Il battit d'abord avec cent treize hommes les Mecquois qui étaient venus fondre sur lui au nombre de mille. Cette victoire, qui fut un miracle aux yeux de ses sectateurs, les persuada que Dieu combattait pour eux comme eux pour lui. Dès la première victoire, ils espérèrent la conquête du monde. *Mahomet* prit la Mecque, vit ses persécuteurs à ses pieds, conquit en neuf ans, par la parole & par les armes, toute l'Arabie, pays aussi grand que la Perse, & que les Perses ni les Romains n'avaient pu conquérir. Il se trouvait à la tête de quarante mille hommes tous enyvrés de son

entousiasme. Dans ses premiers succès, il avait écrit au roi de Perse *Cosroès second*, à l'empereur *Héraclius*, au prince des Coptes gouverneur d'Egypte, au roi des Abissins, à un roi nommé *Mondar*, qui régnait dans une province près du golphe Persique. CH. VI.

Il osa leur proposer d'embrasser sa religion; & ce qui est étrange, c'est que de ces princes il y en eut deux qui se firent mahométans; ce furent le roi d'Abissinie & ce *Mondar*. *Cosroès* déchira la lettre de *Mahomet* avec indignation. *Héraclius* répondit par des présens. Le prince des Coptes lui envoya une fille qui passait pour un chef-d'œuvre de la nature, & qu'on appellait *la belle Marie*.

Il attaque l'empire romain.

Mahomet au bout de neuf ans se croyant assez fort pour étendre ses conquêtes & sa religion chez les Grecs & chez les Perses, commença par attaquer la Syrie soumise alors à *Héraclius*, & lui prit quelques villes. Cet empereur, entêté de disputes métaphysiques de religion, & qui avait pris le parti des monothelites, essuya en peu de tems deux propositions bien singulières; l'une de la part de *Cosroès second*, qui l'avait long-tems vaincu, & l'autre de la part de *Mahomet*. *Cosroès* voulait qu'*Héraclius* embrassât la religion des mages, & *Mahomet* qu'il se fit musulman.

Ses progrès.

Le nouveau prophète donnait le choix à ceux qu'il voulait subjuguer, d'embrasser sa secte, ou de payer un tribut. Ce tribut était réglé par l'Alcoran à treize drag-

[redacted] nes d'argent par an pour chaque chef de famille. Une taxe si modique est une preuve que les peuples qu'il soumit étaient pauvres. Le tribut a augmenté depuis. De tous les législateurs qui ont fondé des religions, il est le seul qui ait étendu la sienne par les conquêtes. D'autres peuples ont porté leur culte avec le fer & le feu chez des nations étrangères; mais nul fondateur de secte n'avait été conquérant. Ce privilège unique est aux yeux des musulmans l'argument le plus fort, que la Divinité prit soin elle-même de seconder leur prophète.

CH. VI.

Sa mort.

632.

Enfin *Mahomet*, maître de l'Arabie, & redoutable à tous ses voisins, attaqué d'une maladie mortelle à Médine à l'âge de soixante & trois ans & demi, voulut que ses derniers momens parussent ceux d'un héros & d'un juste: *Que celui à qui j'ai fait violence & injustice paraisse*, s'écria-t-il, *& je suis prêt de lui faire réparation.* Un homme se leva, qui lui redemanda quelque argent; *Mahomet* le lui fit donner, & expira peu de tems après, regardé comme un grand-homme par ceux mêmes qui savaient qu'il était un imposteur, & révéré comme un prophète par tout le reste.

Mahomet savant pour son tems.

Ce n'était pas sans doute un ignorant, comme quelques-uns l'ont prétendu. Il falait bien même qu'il fût très-savant pour sa nation & pour son tems, puisqu'on a de lui quelques aphorismes de médecine, & qu'il réforma le calendrier des Arabes comme *César* celui des Romains. Il se donne

à la vérité le titre de prophète non lettré; mais on peut savoir écrire & ne pas s'arroger le nom de savant. Il était poëte; la plupart des derniers versets de ses chapitres sont rimés; le reste est en prose cadencée. La poésie ne servit pas peu à rendre son Alcoran respectable. Les Arabes faisaient un très-grand cas de la poésie, & lors qu'il y avait un bon poete dans une tribu, les autres tribus envoyaient une ambassade de félicitation à celle qui avait produit un auteur qu'on regardait comme inspiré, & comme utile. On affichait les meilleures poésies dans le temple de la Mecque; & quand on y afficha le second chapitre de *Mahomet*, qui commence ainsi, *Il ne faut point douter, c'est ici la science des justes, de ceux qui croient aux mystères, qui prient quand il le faut, qui donnent avec générosité*, &c. alors le premier poete de la Mecque nommé *Abid*, déchira ses propres vers affichés au temple, admira *Mahomet* & se rangea sous sa loi. Voilà des mœurs, des usages, des faits si différens de tout ce qui se passe parmi nous, qu'ils doivent nous montrer combien le tableau de l'univers est varié, & combien nous devons être en garde contre notre habitude de juger de tout par nos usages.

CH. VI.

Les Arabes contemporains écrivirent la vie de *Mahomet* dans le plus grand détail. Tout y ressent la simplicité barbare des tems qu'on nomme héroïques. Son contrat de mariage avec sa première femme *Cadishé*

CH. VI.

Naïveté des écrivains orientaux.

est exprimé en ces mots : *Attendu que Cadishé est amoureuse de Mahomet, & Mahomet pareillement amoureux d'elle.* On voit quels repas apprêtaient ses femmes : on apprend le nom de ses épées, & de ses chevaux. On peut remarquer sur-tout dans son peuple des mœurs conformes à celles des anciens Hébreux (je ne parle ici que des mœurs), la même ardeur à courir au combat au nom de la Divinité, la même soif du butin, le même partage des dépouilles, & tout se rapportant à cet objet.

Arabes infiniment supérieurs aux Juifs.

Mais en ne considérant ici que les choses humaines, & en faisant toûjours abstraction des jugemens de Dieu, & de ses voies inconnues, pourquoi *Mahomet* & ses successeurs, qui commencèrent leurs conquêtes précisément comme les Juifs, firent-ils de si grandes choses, & les Juifs de si petites ? Ne serait-ce point parce que les musulmans eurent le plus grand soin de soumettre les vaincus à leur religion, tantôt par la force, tantôt par la persuasion ? Les Hébreux au contraire n'associèrent guère les étrangers à leur culte. Les musulmans Arabes incorporèrent à eux les autres nations ; les Hébreux s'en tinrent toûjours séparés. Il paraît enfin que les Arabes eurent un entousiasme plus courageux, une politique plus généreuse & plus hardie. Le peuple Hébreu avait en horreur les autres nations, & craignait toûjours d'être asservi. Le peuple Arabe au contraire voulut attirer tout à lui, & se crut fait pour dominer.

Si ces Ifmaëlites reffemblaient aux Juifs par l'entoufiafme & par la foif du pillage, ils étaient prodigieufement fupérieurs par le courage, par la grandeur d'ame, par la magnanimité ; leur hiftoire, ou vraie ou fabuleufe avant *Mahomet*, eft remplie d'exemples d'amitié tels que la Grèce en inventa dans les fables de *Pilade* & d'*Orefte*, de *Théfée* & de *Pirithoüs*. L'hiftoire des Barmécides n'eft qu'une fuite de générofités inouies qui élèvent l'ame. Ces traits caractérifent une nation. On ne voit au contraire dans toutes les annales du peuple Hébreu aucune action généreufe. Ils ne connaiffent ni l'hofpitalité, ni la libéralité, ni la clémence. Leur fouverain bonheur eft d'exercer l'ufure avec les étrangers ; & cet efprit d'ufure, principe de toute lâcheté, eft tellement enraciné dans leurs cœurs, que c'eft l'objet continuel des figures qu'ils emploient dans l'efpèce d'éloquence qui leur eft propre. Leur gloire eft de mettre à feu & à fang les petits villages dont ils peuvent s'emparer. Ils égorgent les vieillards & les enfans ; ils ne réfervent que les filles nubiles ; ils affaffinent leurs maîtres quand ils font efclaves ; ils ne favent jamais pardonner quand ils font vainqueurs ; ils font les ennemis du genre humain. Nulle politeffe, nulle fcience, nul art perfectionné dans aucun tems chez cette nation atroce. Mais dès le fecond fiécle de l'égire, les Arabes deviennent les précepteurs de l'Europe dans les fciences

CH. VI.

& dans les arts, malgré leur loi qui femble l'ennemie des arts.

CH. VI.

Abubéker.

La dernière volonté de *Mahomet* ne fut point exécutée. Il avait nommé *Aly* fon gendre, époux de *Fatime*, pour l'héritier de fon empire. Mais l'ambition, qui l'emporte fur le fanatifme même, engagea les chefs de fon armée à déclarer calife, c'eft-à-dire, vicaire du prophète, le vieux *Abubéker* fon beau-père, dans l'efpérance qu'ils pourraient bientôt eux-mêmes partager la fucceffion. *Aly* refta dans l'Arabie, attendant le tems de fe fignaler.

Cette divifion fut la première femence du grand fchifme qui fépare aujourd'hui les fectateurs d'*Omar* & ceux d'*Aly*, les Sunni & les Chias, les Turcs & les Perfans modernes.

Abubéker raffembla d'abord en un corps les feuilles éparfes de l'Alcoran. On lut, en préfence de tous les chefs, les chapitres de ce livre, écrits les uns fur des feuilles de palmier, les autres fur du parchemin, & on établit ainfi fon autenticité invariable. Le refpect fuperftitieux pour ce livre alla jufqu'à fe perfuader que l'original avait été écrit dans le ciel. Toute la queftion fut de favoir s'il avait été écrit de toute éternité, ou feulement au tems de *Mahomet*. Les plus dévots fe déclarèrent pour l'éternité.

Bientôt *Abubéker* mena fes mufulmans en Paleftine, & y défit le frère d'*Héraclius*. Il mourut peu après avec la réputation du plus généreux de tous les hommes, n'ayant

jamais pris pour lui qu'environ quarante [redacted]
sous de notre monnoie par jour de tout le butin qu'on partageait, & ayant fait voir combien le mépris des petits intérêts peut s'accorder avec l'ambition que les grands intérêts inspirent. CH. VI.

Testament remarquable d'Abubéker.

Abubéker passe chez les *Osmanlis* pour un grand-homme & pour un musulman fidèle. C'est un des saints de l'Alcoran. Les Arabes rapportent son testament conçu en ces termes : *Au nom de Dieu très-miséricordieux, voici le testament d'*Abubéker*, fait dans le tems qu'il allait passer de ce monde à l'autre, dans le tems où les infidèles croient, où les impies cessent de douter, & où les menteurs disent la vérité.* Ce début semble être d'un homme persuadé. Cependant *Abubéker*, beau-père de *Mahomet*, avait vu ce prophète de bien près. Il faut qu'il ait été trompé lui-même par le prophète, ou qu'il ait été le complice d'une imposture illustre qu'il regardait comme nécessaire. Sa place lui ordonnait d'en imposer aux hommes pendant sa vie & à sa mort.

Omar.

Omar, élu après lui, fut un des plus rapides conquérans qui aient désolé la terre. Il prend d'abord Damas, célèbre par la fertilité de son territoire, par les ouvrages d'acier les meilleurs de l'univers, par ces étoffes de soie qui portent encore son nom. Il chasse de la Syrie & de la Phénicie les Grecs qu'on appellait Romains. Il reçoit à composition, après un long siége, la ville de Jérusalem, presque toûjours occu-

pée par des étrangers, qui ſe ſuccédèrent les uns aux autres depuis que *David* l'eut enlevée à ſes anciens citoyens : ce qui mérite la plus grande attention, c'eſt qu'il laiſſa aux Juifs & aux chrétiens, habitans de Jéruſalem, une pleine liberté de conſcience.

CH. VI.

Année 15 *de l'égire.* 636 *de l'ère vulgaire.*

Dans le même tems les lieutenans d'*Omar* s'avançaient en Perſe. Le dernier des rois Perſans, que nous appellons *Hormiſdas IV*, livre bataille aux Arabes à quelques lieues de Madain, devenue la capitale de cet empire. Il perd la bataille & la vie. Les Perſes paſſent ſous la domination d'*Omar* plus facilement qu'ils n'avaient ſubi le joug d'*Alexandre*.

Alors tomba cette ancienne religion des mages, que le vainqueur de *Darius* avait reſpectée ; car il ne toucha jamais au culte des peuples vaincus.

Des mages.

Les mages, adorateurs d'un ſeul Dieu, ennemis de tout ſimulacre, révéraient dans le feu qui donne la vie à la nature, l'emblême de la Divinité. Ils regardaient leur religion comme la plus ancienne & la plus pure. La connaiſſance qu'ils avaient des mathématiques, de l'aſtronomie & de l'hiſtoire, augmentait leur mépris pour leurs vainqueurs alors ignorans. Ils ne purent abandonner une religion conſacrée par tant de ſiécles pour une ſecte ennemie qui venait de naître. La plupart ſe retirèrent aux extrêmités de la Perſe & de l'Inde. C'eſt là qu'ils vivent aujourd'hui ſous le nom de *Gaures* ou de *Guèbres*, de *Parſis*, d'*Ignico-*

les, ne ſe mariant qu'entre eux, entretenant le feu ſacré, fidèles à ce qu'ils connaiſſent de leur ancien culte; mais ignorans, mépriſés, &, à leur pauvreté près, ſemblables aux Juifs ſi long-tems diſperſés ſans s'allier aux autres nations, & plus encore aux Banians, qui ne ſont établis & diſperſés que dans l'Inde, & en Perſe. Il reſta un grand nombre de familles Guèbres ou Ignicoles à Hiſpahan, juſqu'au tems de *Sha-Abbas* qui les bannit, comme *Iſabelle* chaſſa les Juifs d'Eſpagne. Ils ne furent tolérés dans les fauxbourgs de cette ville que ſous ſes ſucceſſeurs. Les Ignicoles maudiſſent depuis long-tems dans leurs prières *Alexandre* & *Mahomet*. Il eſt à croire qu'ils y ont joint *Sha-Abbas*.

Tandis qu'un lieutenant d'*Omar* ſubjugue la Perſe, un autre enlève l'Egypte entière aux Romains, & une grande partie de la Libye. C'eſt dans cette conquête qu'eſt brûlée la fameuſe bibliothèque d'Alexandrie, monument des connaiſſances & des erreurs des hommes, commencée par *Ptolomée Philadelphe*, & augmentée par tant de rois. Alors les Sarrazins ne voulaient de ſcience que l'Alcoran; mais ils faiſaient déja voir que leur génie pouvait s'étendre à tout. L'entrepriſe de renouveller en Egypte l'ancien canal creuſé par les rois, & rétabli enſuite par *Trajan*, & de rejoindre ainſi le Nil à la mer Rouge, eſt digne des ſiécles les plus éclairés. Un gouverneur d'Egypte entreprend ce grand travail ſous le

Bibliothèque d'Alexandrie brûlée.

CH. VI.

califat d'*Omar*, & en vint à bout. Quelle différence entre le génie des Arabes, & celui des Turcs! Ceux-ci ont laiſſé périr un ouvrage dont la conſervation valait mieux que la conquête d'une grande province.

Mœurs des Arabes ſemblables à celles des guerriers de l'Iliade.

Les amateurs de l'antiquité, ceux qui ſe plaiſent à comparer les génies des nations, verront avec plaiſir combien les mœurs, les uſages du tems de *Mahomet*, d'*Abubéker*, d'*Omar* reſſemblaient aux mœurs antiques dont *Homère* a été le peintre fidèle. On voit les chefs défier à un combat ſingulier les chefs ennemis; on les voit s'avancer hors des rangs & combattre aux yeux des deux armées ſpectatrices immobiles. Ils s'interrogent l'un l'autre, ils ſe parlent, ils ſe bravent, ils invoquent Dieu avant d'en venir aux mains. On livra pluſieurs combats ſinguliers dans ce genre, au ſiége de Damas.

Il eſt évident que les combats des Amazones dont parlent *Homére* & *Hérodote*, ne ſont point fondés ſur des fables. Les femmes de la tribu d'*Imiar*, de l'Arabie heureuſe, étaient guerrières, & combattaient dans les armées d'*Abubéker* & d'*Omar*. On ne doit pas croire qu'il y ait jamais eu un royaume des Amazones, où les femmes vécuſſent ſans hommes. Mais dans les tems & dans les pays où l'on menait une vie agreſte & paſtorale, il n'eſt pas ſurprenant que des femmes auſſi durement élevées que les hommes aient quelquefois combattu comme eux. On voit ſur-tout au ſiége de

Damas une de ces femmes de la tribu d'*Imiar*, venger la mort de son mari tué à ses côtés, & percer d'un coup de flèche le commandant de la ville. Rien ne justifie plus l'*Arioste* & le *Tasse*, qui dans leurs poëmes font combattre tant d'héroïnes.

L'histoire vous en présentera plus d'une dans les tems de la chevalerie. Ces usages toûjours très-rares paraissent aujourd'hui incroyables, sur-tout depuis que l'artillerie ne laisse plus agir la valeur, l'adresse, l'agilité de chaque combattant, & où les armées sont devenues des espèces de machines régulières qui se meuvent comme par des ressorts.

Les discours des héros Arabes à la tête des armées, ou dans les combats singuliers, ou en jurant des trèves, tiennent tous de ce naturel qu'on trouve dans Homère; mais ils ont incomparablement plus d'entousiasme & de sublime.

Vers l'an 11 de l'égire, dans une bataille entre l'armée d'*Héraclius* & celle des Sarrazins, le général mahométan nommé *Dérar* est pris; les Arabes en sont épouvantés. *Rafi* un de leurs capitaines court à eux, *Qu'importe*, leur dit-il, *que* Dérar *soit pris ou mort? Dieu est vivant & vous regarde, combattez;* il leur fait tourner tête & remporte la victoire.

Un autre s'écrie, *Voilà le ciel, combattez pour Dieu, & il vous donnera la terre.*

Le général *Kaled* prend dans Damas la fille d'*Héraclius*, & la renvoie sans rançon;

CH. VI. on lui demande pourquoi il en use ainsi ; C'est, dit-il, que j'espère reprendre bientôt la fille avec le père dans Constantinople.

Quand le calife *Mohavia* prêt d'expirer, l'an 60 de l'égire, fit assurer à son fils *Yesud* le trône des califes, qui jusqu'alors était électif, il dit, *Grand Dieu! si j'ai établi mon fils dans le califat, parce que je l'en ai cru digne, je te prie d'affermir mon fils sur le trône ; mais si je n'ai agi que comme père, je te prie de l'en précipiter.*

Tout ce qui arrive alors, caractérise un peuple supérieur. Les succès de ce peuple conquérant semblent dûs encor plus à l'entousiasme qui l'anime, qu'à ses conducteurs : car *Omar* est assassiné par un esclave Perse en 653. *Otman* son successeur l'est en 655 dans une emeute. *Aly* ce fameux gendre de *Mahomet* n'est élu, & ne gouverne qu'au milieu des troubles. Il meurt assassiné au bout de cinq ans comme ses prédécesseurs, & cependant les armes musulmanes sont toûjours heureuses. Ce calife *Aly*, que les Persans révérent aujourd'hui, & dont ils suivent les principes en opposition à ceux d'*Omar*, avait transféré le siége des califes de la ville de Médine, où *Mahomet* est enseveli, dans la ville de Couffa, sur les bords de l'Euphrate : à peine en reste-t-il aujourd'hui des ruines. C'est le sort de Babilone, de Séleucie, & de toutes les anciennes villes de la Caldée, qui n'étaient bâties que de briques.

Il est évident que le génie du peuple Ara-

be mis en mouvement par *Mahomet*, fit tout de lui-même pendant près de trois siécles, & ressembla en cela au génie des anciens Romains. C'est en effet sous *Valid*, le moins guerrier des califes, que se font les plus grandes conquêtes. Un de ses généraux étend son empire jusqu'à Samarkande en 707. Un autre attaque en même tems l'empire des Grecs vers la mer Noire. Un autre en 711 passe d'Egypte en Espagne, soumise aisément tour à tour par les Carthaginois, par les Romains, par les Goths & Vandales, & enfin par ces Arabes qu'on nomme *Maures*. Ils y établirent d'abord le royaume de Cordoue. Le sultan d'Egypte secoue à la vérité le joug du grand-calife de Bagdat, & *Abdérame* gouverneur de l'Espagne conquise ne reconnaît plus le sultan d'Egypte: cependant tout plie encor sous les armes musulmanes.

CH. VI.

Beaux siécles des Arabes.

Cet *Abdérame*, petit-fils du calife *Hésham*, prend les royaumes de Castille, de Navarre, de Portugal, d'Arragon. Il s'établit en Languedoc; il s'empare de la Guienne, & du Poitou; & sans *Charles Martel* qui lui ôta la victoire & la vie, la France était une province mahométane.

Après le règne de dix-neuf califes de la maison des *Omniades*, commence la dynastie des califes Abassides vers l'an 752 de notre ère. *Abougiafar Almanzor*, second calife Abasside, fixa le siége de ce grand empire à Bagdat au delà de l'Euphrate dans la Caldée. Les Turcs disent qu'il en jetta

les fondemens. Les Persans assurent qu'elle
CH. VI. était très-ancienne, & qu'il ne fit que la réparer. C'est cette ville qu'on appelle quelquefois Babilone, & qui a été le sujet de tant de guerres entre la Perse & la Turquie.

La domination des califes dura six cents cinquante-cinq ans: despotiques dans la religion, comme dans le gouvernement, ils n'étaient point adorés ainsi que le grand-lama, mais ils avaient une autorité plus réelle, & dans les tems mêmes de leur décadence, ils furent respectés des princes qui les persécutaient. Tous ces sultans Turcs, Arabes, Tartares, reçurent l'investiture des califes, avec bien moins de contestation, que plusieurs princes chrétiens ne l'ont reçue des papes. On ne baisait point les pieds du calife, mais on se prosternait sur le seuil de son palais.

Si jamais puissance a menacé toute la terre, c'est celle de ces califes; car ils avaient le droit du trône & de l'autel, du glaive & de l'entousiasme. Leurs ordres étaient autant d'oracles, & leurs soldats autant de fanatiques.

Dès l'an 671 ils assiégèrent Constantinople, qui devait un jour devenir mahométane; les divisions, presque inévitables parmi tant de chefs audacieux n'arrêtèrent pas leurs conquêtes. Ils ressemblèrent en ce point aux anciens Romains, qui parmi leurs guerres civiles avaient subjugué l'Asie mineure.

A me-

A mesure que les mahométans devinrent puissans, ils se polirent. Ces califes, toûjours reconnus pour souverains de la religion, & en apparence de l'empire, par ceux qui ne reçoivent plus leurs ordres de si loin, tranquilles dans leur nouvelle Babilone, y font bientôt renaître les arts. *Aaron al Rachild*, contemporain de *Charlemagne*, plus respecté que ses prédécesseurs, & qui sut se faire obéir jusqu'en Espagne & aux Indes, ranima les sciences, fit fleurir les arts agréables & utiles, attira les gens de lettres, composa des vers, & fit succéder dans ses vastes états la politesse à la barbarie. Sous lui les Arabes, qui adoptaient déja les chiffres indiens, les apportèrent en Europe. Nous ne connumes en Allemagne & en France le cours des astres, que par le moyen de ces mêmes Arabes. Le mot seul d'*Almanach* en est encore un témoignage.

CH. VI.

Aaron al Rachild.

L'almageste de *Ptolomée* fut alors traduit du grec en arabe par l'astronome *Ben-Honaïn*. Le calife *Almamon* fit mesurer géométriquement un degré du méridien, pour déterminer la grandeur de la terre: opération qui n'a été faite en France que plus de neuf cents ans après sous *Louis XIV*. Ce même astronome *Ben-Honaïn* poussa ses observations assez loin, reconnut ou que *Ptolomee* avait fixé la plus grande déclinaison du soleil trop au septentrion, ou que l'obliquité de l'écliptique avait changé. Il vit même que la période de trente-six mille

Arts des Arabes.

ans qu'on avait aſſignée au mouvement prétendu des étoiles fixes d'occident en orient, devait être beaucoup raccourcie.

Ch. VI.

La chymie & la médecine étaient cultivées par les Arabes. La chymie, perfectionnée aujourd'hui par nous, ne nous fut connue que par eux. Nous leur devons de nouveaux remèdes, qu'on nomme les *minoratifs*, plus doux & plus ſalutaires que ceux qui étaient auparavant en uſage dans l'école d'*Hippocrate* & de *Galien*. L'algèbre fut une de leurs inventions. Ce terme le montre encor aſſez; ſoit qu'il dérive du mot *Algiabarat*, ſoit plutôt qu'il porte le nom du fameux Arabe *Geber* qui enſeignait cet art dans notre huitiéme ſiécle. Enfin, dès le ſecond ſiécle de *Mahomet*, il falut que les chrétiens d'Occident s'inſtruiſiſſent chez les muſulmans.

Beaux vers arabes.

Une preuve infaillible de la ſupériorité d'une nation dans les arts de l'eſprit, c'eſt la culture perfectionné de la poéſie. Je ne parle pas de cette poéſie enflée & giganteſque, de ce ramas de lieux communs inſipides ſur le ſoleil, la lune & les étoiles, les montagnes & les mers: mais de cette poéſie ſage & hardie, telle qu'elle fleurit du tems d'*Auguſte*, telle qu'on l'a vu renaître ſous *Louis XIV*. Cette poéſie d'image & de ſentiment fut connue du tems d'*Aaron al Rachild*. En voici entre autres exemples un qui m'a frappé, & que je rapporte ici parce qu'il eſt court. Il s'agit de la célèbre diſgrace de *Giafar le Barmécide*.

Mortel, faible mortel, à qui le sort prospère
Fait goûter de ses dons les charmes dangereux,
Connais quelle est des rois la faveur passagère,
Contemple *Barmécide*, & tremble d'être heureux.

Ce dernier vers sur-tout est traduit mot à mot. Rien ne me paraît plus beau que *tremble d'être heureux*. La langue arabe avait l'avantage d'être perfectionnée depuis long-tems; elle était fixée avant *Mahomet*, & ne s'est point altérée depuis. Aucun des jargons qu'on parlait alors en Europe, n'a pas seulement laissé la moindre trace. De quelque côté que nous nous tournions, il faut avouer que nous n'existons que d'hier. Nous allons plus loin que les autres peuples en plus d'un genre; & c'est peut-être parce que nous sommes venus les derniers.

CHAPITRE VII.

De l'Alcoran & de la loi musulmane. Examen si la religion musulmane était nouvelle, & si elle a été persécutante.

LE précédent chapitre a pu nous donner quelque connaissance des mœurs de *Mahomet* & de ses Arabes, par qui une grande partie de la terre éprouva une révolution si grande & si prompte. Il faut tracer à présent une peinture fidèle de leur religion.

CH. VII.

C'est un préjugé répandu parmi nous, que le mahométisme n'a fait de si grands progrès que parce qu'il favorise les inclinations voluptueuses. On ne fait pas réflexion que toutes les anciennes religions de l'Orient ont admis la pluralité des femmes. *Mahomet* réduisit à quatre le nombre illimité jusqu'alors. Il est dit que *David* avait dix-huit femmes, & *Salomon* trois cents avec sept cents concubines. Ces rois buvaient du vin avec leurs compagnes. C'était donc la religion juive qui était voluptueuse, & celle de *Mahomet* était sévère.

Polygamie.

C'est un grand problême parmi les politiques, si la polygamie est utile à la société & à la propagation. L'Orient a décidé cette question dans tous les siécles, & la nature est d'accord avec les peuples orientaux, dans presque toute espèce animale, chez qui plusieurs femelles n'ont qu'un mâle. Le tems perdu par les grossesses, par les couches, par les incommodités naturelles aux femmes, semble exiger que ce tems soit réparé. Les femmes dans les climats chauds cessent de bonne heure d'être belles & fécondes. Un chef de famille, qui met sa gloire & sa prospérité dans un grand nombre d'enfans, a besoin d'une femme qui remplace une épouse inutile. Les loix de l'Occident semblent plus favorables aux femmes, celles de l'Orient aux hommes & à l'état; il n'est point d'objet de législation qui ne puisse être un sujet de dispute. Ce n'est pas ici la place d'une dissertation; no-

tre objet est de peindre les hommes plutôt que de les juger.

CH. VIII. *Paradis de Mahomet, le même que chez tous les anciens.*

On déclame tous les jours contre le paradis sensuel de *Mahomet*; mais l'antiquité n'en avait jamais connu d'autre. *Hercule* épousa *Hébé* dans le ciel, pour récompense des peines qu'il avait éprouvées sur la terre. Les héros buvaient le nectar avec les Dieux; & puisque l'homme était supposé ressusciter avec ses sens, il était naturel de supposer aussi qu'il goûterait, soit dans un jardin, soit dans quelque autre globe, les plaisirs propres aux sens qui doivent jouir, puisqu'ils subsistent. Cette créance même fut celle des péres de l'église du second & du troisiéme siécle. C'est ce qu'atteste précisément *St. Justin* dans la seconde partie de ses dialogues: *Jérusalem*, dit-il, *sera agrandie & embellie, pour recevoir les saints, qui jouiront pendant mille ans de tous les plaisirs des sens.*

Cent auteurs qui en ont copié un, ont écrit que c'était un moine *Nestorien* qui avait composé l'Alcoran. Les uns ont nommé ce moine *Sergius*, les autres *Boheïra*. Mais il est évident que les chapitres de l'Alcoran furent écrits suivant l'occurence, dans les voyages de *Mahomet*, & dans ses expéditions militaires. Avait-il toûjours ce moine avec lui? On a cru encor sur un passage équivoque de ce livre, que *Mahomet* ne savait ni lire ni écrire. Comment un homme qui avait fait le commerce vingt années, un poete, un médecin, un législa-

teur, aurait-il ignoré ce que les moindres enfans de sa tribu apprenaient ?

CH. VII.

L'Alcoran.

Le *Koran*, que je nomme ici *Alcoran*, pour me conformer à notre vicieux usage, veut dire, le livre ou la lecture. Ce n'est point un livre historique dans lequel on ait voulu imiter les livres des Hébreux, & nos évangiles; ce n'est pas non plus un livre purement de loix comme le Lévitique ou le Deuteronome, ni un recueil de psaumes & de cantiques, ni une vision prophétique & allégorique dans le goût de l'Apocalypse. C'est un mèlange de tous ces divers genres, un assemblage de sermons dans lesquels on trouve quelques faits historiques, quelques visions, des révélations, des loix religieuses & civiles.

Le *Koran* est devenu le code de la jurisprudence, ainsi que la loi canonique, chez toutes les nations mahométanes. Tous les interprètes de ce livre conviennent que sa morale est contenue dans ces paroles : *Recherchez qui vous chasse ; donnez à qui vous ôte ; pardonnez à qui vous offense ; faites du bien à tous ; ne contestez point avec les ignorans.*

Il aurait dû bien plutôt recommander de ne point disputer avec les savans : mais dans cette partie du monde on ne se doutait pas qu'il y eût ailleurs de la science & des lumières.

Parmi les déclamations incohérentes dont ce livre est rempli selon le goût oriental, on ne laisse pas de trouver des morceaux qui peuvent paraître sublimes. *Mahomet*,

par exemple, parlant de la cessation du déluge, s'exprime ainsi: *Dieu dit, Terre, engloutis tes eaux: Ciel, puise les ondes que tu as versées: le ciel & la terre obéirent.* CH. VII.

Sa définition de Dieu est d'un genre plus véritablement sublime. On lui demandait quel était cet *Alla* qu'il annonçait; *C'est celui*, répondit-il, *qui tient l'être de soi-même, & de qui les autres le tiennent; qui n'engendre point & qui n'est point engendré, & à qui rien n'est semblable dans toute l'étendue des êtres.* Cette fameuse réponse consacrée dans tout l'Orient, se trouve presque mot à mot dans l'antépénultiéme chapitre du *Koran*.

Il est vrai que les contradictions, les absurdités, les anachronismes sont répandus en foule dans ce livre. On y voit sur-tout une ignorance profonde de la physique la plus simple & la plus connue. C'est là la pierre de touche des livres que les fausses religions prétendent écrits par la Divinité; car Dieu n'est ni absurde, ni ignorant; mais le peuple qui ne voit pas ces fautes, les adore; & les imans emploient un déluge de paroles pour les pallier.

Les commentateurs du *Koran* distinguent toûjours le sens positif & l'allégorique, la lettre & l'esprit. On reconnait le génie arabe dans les commentaires comme dans le texte; un des plus autorisés commentateurs dit, *que le* Koran *porte tantôt une face d'homme, tantôt une face de bête*, pour signifier l'esprit & la lettre.

CH. VII.

Que la religion mahométane était très-ancienne.

Une chose qui peut surprendre bien des lecteurs, c'est qu'il n'y eut rien de nouveau dans la loi de *Mahomet*, sinon que *Mahomet* était prophète de Dieu.

En premier lieu, l'unité d'un Etre suprême créateur & conservateur était très-ancienne. Les peines & les récompenses dans une autre vie, la croyance d'un paradis & d'un enfer avaient été admises chez les Chinois, les Indiens, les Perses, les Egyptiens, les Grecs, les Romains, & ensuite chez les Juifs, & sur-tout chez les chrétiens, dont la religion consacra cette doctrine.

L'Alcoran reconnaît des anges & des génies; & cette créance vient des anciens Perses. Celle d'une résurrection & d'un jugement dernier, était visiblement puisée dans le Talmud & dans le christianisme. Les mille ans que Dieu emploiera, selon *Mahomet*, à juger les hommes, & la manière dont il y procédera, sont des accessoires qui n'empêchent pas que cette idée ne soit entiérement empruntée. Le pont aigu sur lequel les ressuscités passeront, & du haut duquel les réprouvés tomberont en enfer, est tiré de la doctrine allégorique des mages.

C'est chez ces mêmes mages, c'est dans leur *Jannat* que *Mahomet* a pris l'idée d'un paradis, d'un jardin, où les hommes revivans avec tous leurs sens perfectionnés, goûteront par ces sens mêmes toutes les voluptés qui leur sont propres, sans quoi

ces ſens leur ſeraient inutiles. C'eſt là qu'il a puiſé l'idée de ſes *Houris*, de ces femmes céleſtes qui feront le partage des élus, & que les mages appellaient *Hourani*, comme on le voit dans le *Sadder*. Il n'exclut point les femmes de ſon paradis, comme on le dit ſouvent parmi nous. Ce n'eſt qu'une raillerie ſans fondement, telle que tous les peuples en font les uns des autres. Il promet des jardins, c'eſt le nom du paradis; mais il promet pour ſouveraine béatitude la viſion, la communication de l'Etre ſuprême.

Le dogme de la prédeſtination abſolue & de la fatalité qui ſemble aujourd'hui caractériſer le mahométiſme, était l'opinion de toute l'antiquité; elle n'eſt pas moins claire dans l'Iliade que dans l'Alcoran.

A l'égard des ordonnances légales, comme la circonciſion, les ablutions, les prières, le pélérinage de la Mecque, *Mahomet* ne fit que ſe conformer pour le fonds aux uſages reçus. La circonciſion était pratiquée de tems immémorial chez les Arabes, chez les anciens Egyptiens, chez les peuples de la Colchide, & chez les Hébreux. Les ablutions furent toûjours recommandées dans l'Orient, comme un ſymbole de la pureté de l'ame.

Point de religion ſans prières: la loi que *Mahomet* porta de prier cinq fois par jour, était gênante; & cette gêne même fut reſpectable. Qui aurait oſé ſe plaindre que la

créature ſoit obligée d'adorer cinq fois par jour ſon créateur ?

Quant au pélérinage de la Mecque, aux cérémonies pratiquées dans le *Kaaba*, & ſur la pierre noire, peu de perſonnes ignorent que cette dévotion était chère aux Arabes depuis un grand nombre de ſiécles. Le *Kaaba* paſſait pour le plus ancien temple du monde; & quoiqu'on y vénérât alors trois cents idoles, il était principalement ſanctifié par la pierre noire, qu'on diſait être le tombeau d'*Iſmaël.* Loin d'abolir ce pélérinage, *Mahomet* pour ſe concilier les Arabes, en fit un précepte poſitif.

Le jeûne était établi chez pluſieurs peuples, particuliérement chez les Juifs & chez les chrétiens. *Mahomet* le rendit très-ſévère, en l'étendant à un mois lunaire, pendant lequel il n'eſt pas permis de boire un verre d'eau, ni de fumer avant le coucher du ſoleil; & ce mois lunaire arrivant ſouvent au plus fort de l'été, le jeûne devint par là d'une ſi grande rigueur, qu'on a été obligé d'y apporter des adouciſſemens, ſur-tout à la guerre.

Il n'y a point de religion dans laquelle on n'ait recommandé l'aumône. La mahométane eſt la ſeule qui en ait fait un précepte légal, poſitif, indiſpenſable. L'Alcoran ordonne de donner deux & demi pour cent de ſon revenu, ſoit en argent, ſoit en denrées.

Dans toutes ces ordonnances poſitives, vous ne trouvez rien qui ne ſoit conſacré

par les usages les plus antiques. Parmi les préceptes négatifs, c'est-à-dire, ceux qui ordonnent de s'abstenir, vous ne trouverez que la défense générale à toute une nation de boire du vin, qui soit nouvelle & particulière au mahométisme. Cette abstinence dont les musulmans se plaignent & se dispensent souvent dans les climats froids, fut ordonnée dans un climat brûlant, où le vin altérait trop aisément la santé & la raison. Mais d'ailleurs, il n'était pas nouveau que des hommes voués au service de la Divinité, se fussent abstenus de cette liqueur. Plusieurs colléges de prêtres en Égypte, en Syrie, aux Indes, les nazaréens, les récabites chez les Juifs s'étaient imposé cette mortification.

Elle ne fut point révoltante pour les Arabes : *Mahomet* ne prévoyait pas qu'elle deviendrait un jour presque insupportable à ses musulmans dans la Thrace, la Macédoine, la Bosnie & la Servie. Il ne savait pas que les Arabes viendraient un jour jusqu'au milieu de la France, & les Turcs mahométans devant les bastions de Vienne.

Il en est de même de la défense de manger du porc, du sang & des bêtes mortes de maladies ; ce sont des préceptes de santé : le porc sur-tout est une nourriture très-dangereuse dans ces climats, aussi-bien que dans la Palestine, qui en est voisine. Quand le mahométisme s'est étendu dans les pays plus froids, l'abstinence a cessé d'être raisonnable, & n'a pas cessé de subsister.

CH. VII.

La prohibition de tous les jeux de hazard est peut-être la seule loi dont on ne puisse trouver d'exemple dans aucune religion. Elle ressemble à une loi de couvent plutôt qu'à une loi générale d'une nation. Il semble que *Mahomet* n'ait formé un peuple que pour prier, pour pleurer, & pour combattre.

Toutes ces loix, qui à la polygamie près, sont si austères, & sa doctrine qui est si simple, attirèrent bientôt à sa religion le respect & la confiance. Le dogme sur-tout de l'unité d'un Dieu, présenté sans mystère, & proportionné à l'intelligence humaine, rangea sous sa loi une foule de nations; & jusqu'à des nègres dans l'Afrique, & à des insulaires dans l'Océan indien.

Cette religion s'appella l'*Islamim*, c'est-à-dire, résignation à la volonté de Dieu; & ce seul mot devait faire beaucoup de prosélytes. Ce ne fut point par les armes que l'*Islamim* s'établit dans plus de la moitié de notre hemisphère, ce fut par l'entousiasme, par la persuasion, & sur-tout par l'exemple des vainqueurs, qui a tant de force sur les vaincus. *Mahomet* dans ses premiers combats en Arabie contre les ennemis de son imposture, faisait tuer sans miséricorde ses compatriotes rénitens. Il n'était pas alors assez puissant pour laisser vivre ceux qui pouvaient détruire sa religion naissante. Mais si-tôt qu'elle fut affermie dans l'Arabie par la prédication & par le fer, les Arabes franchissant les limites de leur pays dont

Ils n'étaient point sortis jusqu'alors, ne forcèrent jamais les étrangers à recevoir la religion musulmane. Ils donnèrent toûjours le choix aux peuples subjugués d'être musulmans, ou de payer tribut. Ils voulaient piller, dominer, faire des esclaves, mais non pas obliger ces esclaves à croire. Quand il furent ensuite dépossédés de l'Asie par les Turcs & par les Tartares, ils firent des prosélytes de leurs vainqueurs mêmes; & des hordes de Tartares devinrent un grand peuple musulman. Par là on voit en effet qu'ils ont converti plus de monde qu'ils n'en ont subjugué.

Le peu que je viens de dire, dément bien tout ce que nos historiens, nos déclamateurs & nos préjugés nous disent; mais la vérité doit les combattre.

Bornons nous toûjours à cette vérité historique; le législateur des musulmans, homme puissant & terrible, établit ses dogmes par son courage & par ses armes; cependant, sa religion devint indulgente & tolérante. L'instituteur divin du christianisme vivant dans l'humilité & dans la paix, prêcha le pardon des outrages; & sa sainte & douce religion est devenue par nos fureurs la plus intolérante de toutes.

Sectes mahométanes.

Les mahométans ont eu comme nous des sectes & des disputes scholastiques; il n'est pas vrai qu'il y ait soixante & treize sectes chez eux, c'est une de leurs reveries. Ils ont prétendu que les mages en avaient soixante & dix, les Juifs soixante & onze, les

chrétiens soixante & douze, & que les mu-
 sulmans, comme plus parfaits, devaient en avoir soixante & treize. Etrange perfection, & bien digne des scholastiques de tous les pays!

Les diverses explications de l'Alcoran formèrent chez eux les sectes qu'ils nommèrent orthodoxes, & celles qu'ils nomment hérétiques. Les orthodoxes sont les sonnites, c'est-à-dire les traditionistes, docteurs attachés à la tradition la plus ancienne, laquelle sert de supplément à l'Alcoran. Ils sont divisés en quatre sectes, dont l'une domine aujourd'hui à Constantinople, une autre en Afrique, une troisiéme en Arabie, & une quatriéme en Tartarie & aux Indes; elles sont regardées comme également utiles pour le salut.

Les hérétiques sont ceux qui nient la prédestination absolue, ou qui different des sonnites sur quelques points de l'école. Le mahométisme a eu ses pélagiens, ses scotistes, ses thomistes, ses molinistes, ses jansénistes. Toutes ces sectes n'ont pas produit plus de révolutions que parmi nous. Il faut pour qu'une secte fasse naître de grands troubles, qu'elle attaque les fondemens de la secte dominante, qu'elle la traite d'impie, d'ennemie de Dieu & des hommes, qu'elle ait un étendart que les esprits les plus grossiers puissent appercevoir sans peine, & sous lequel les peuples puissent aisément se rallier. Telle a été la secte d'*Aly*, rivale de la secte d'*Omar*; mais ce n'est que

vers le ſeiziéme ſiécle que ce grand ſchiſme s'eſt établi ; & la politique y a eu beaucoup plus de part que la religion. CH. VII.

CHAPITRE VIII.

De l'Italie & de l'égliſe, avant CHARLEMAGNE. *Comment le chriſtianiſme s'était établi. Examen s'il a ſouffert autant de perſécutions qu'on le dit.*

RIen n'eſt plus digne de notre curioſité que la manière dont Dieu voulut que l'égliſe s'établît, en faiſant concourir les cauſes ſecondes à ſes décrets éternels. Laiſſons reſpectueuſement ce qui eſt divin à ceux qui en ſont les dépoſitaires, & attachons nous uniquement à l'hiſtorique. Des diſciples de *Jean* s'établiſſent d'abord dans l'Arabie voiſine de Jéruſalem ; mais les diſciples du CHRIST s'étendent par-tout. Les philoſophes platoniciens d'Alexandrie, où il y avait tant de Juifs, ſe joignent aux premiers chrétiens, qui empruntent des expreſſions de leur philoſophie, comme celle du *Logos*, ſans emprunter toutes leurs idées. Il y avait déja quelques chrétiens à Rome du tems de *Néron :* on les confondait avec les Juifs, parce qu'ils étaient leurs compatriotes, parlant la même langue, s'abſtenant comme eux des alimens défendus par la loi moſaïque. Pluſieurs

[redacted] même étaient circoncis, & obfervaient le sabbat. Ils étaient encor si obscurs, que ni l'historien *Joseph*, ni *Philon* n'en parlent dans aucun de leurs écrits. Cependant on voit évidemment que ces demi-juifs, demi-chrétiens étaient dès le commencement partagés en plusieurs sectes, ébionites, marcionites, carpocratiens, valentiniens, caïnites. Ceux d'Alexandrie étaient fort différens de ceux de Syrie, les Syriens différaient des Achaïens. Chaque parti avait son évangile, & les véritables Juifs étaient les ennemis irréconciliables de tous ces partis.

CH. VIII.

Juifs toûjours privilégiés.

Ces Juifs également rigides & fripons étaient encor dans Rome au nombre de quatre mille. Il y en avait eu huit mille du tems d'*Auguste*; mais *Tibère* en fit passer la moitié en Sardaigne pour peupler cette isle, & pour délivrer Rome d'un trop grand nombre d'usuriers. Loin de les gêner dans leur culte, on les laissait jouir de la tolérance qu'on prodiguait dans Rome à toutes les religions. On leur permettait des synagogues & des juges de leur nation, comme ils en ont aujourd'hui dans Rome chrétienne, où ils sont en plus grand nombre. On les regardait du même œil que nous voyons les nègres, comme une espèce d'hommes inférieure. Ceux qui dans les colonies Juives n'avaient pas assez de talent pour s'appliquer à quelque métier utile, & qui ne pouvaient couper du cuir & faire des sandales, faisaient des fables. Ils savaient les

noms

noms des anges, de la seconde femme d'*Adam*, & de son précepteur, & ils vendaient aux dames Romaines des philtres pour se faire aimer. Leur haine pour les chrétiens, ou galiléens, ou nazaréens, comme on les nommait alors, tenait de cette rage dont tous les superstitieux sont animés contre tous ceux qui se séparent de leur communion. Ils accusèrent les Juifs chrétiens de l'incendie qui consuma une partie de Rome sous *Néron*. Il était aussi injuste d'imputer cet accident aux chrétiens qu'à l'empereur. Ni lui, ni les chrétiens, ni les Juifs n'avaient aucun intérêt à brûler Rome; mais il falait appaiser le peuple qui se soulevait contre des étrangers également haïs des Romains & des Juifs. On abandonna quelques infortunés à la vengeance publique. Il semble qu'on n'aurait pas dû compter parmi les persécutions faites à leur foi, cette violence passagère; elle n'avait rien de commun avec leur religion qu'on ne connaissait pas, & que les Romains confondaient avec le judaïsme protégé par les loix autant que méprisé.

S'il est vrai qu'on ait trouvé en Espagne des inscriptions où *Néron* est remercié *d'avoir aboli dans la province une superstition nouvelle*, l'antiquité de ces monumens est plus que suspecte. S'ils sont autentiques, le christianisme n'y est pas désigné: & si enfin ces monumens outrageans regardent les chrétiens, à qui peut-on les attribuer qu'aux Juifs jaloux établis en Espagne, qui abhor-

raient le christianisme comme un ennemi
CH. VIII. né dans leur sein?

Nous nous garderons bien de vouloir percer l'obscurité impénétrable qui couvre le berceau de l'église naissante, & que l'érudition même a quelquefois redoublée.

Mais ce qui est très-certain, c'est qu'il n'y a que l'ignorance, le fanatisme, l'esclavage des écrivains copistes d'un premier imposteur, qui aient pu compter parmi les papes, l'apôtre *Pierre*, *Lin*, *Clet*, & d'autres dans le premier siécle.

Il n'y eut aucune hiérarchie pendant près de cent ans, parmi les chrétiens. Leurs assemblées secrettes se gouvernaient comme celles des primitifs ou quakers d'aujourd'hui. Ils observaient à la lettre le précepte de leur maître, *les princes des nations dominent, il n'en sera pas ainsi entre vous: quiconque voudra être le premier sera le dernier.* La hiérarchie ne put se former que quand la société devint nombreuse, & ce ne fut que sous *Trajan* qu'il y eut des surveillans *episcopoi* que nous avons traduit par le mot d'évêques, des *presbiteroi*, des *pistoi*, des energumènes, des cathécumènes. Il n'est question du terme *papa* dans aucun des auteurs des premiers siécles. Ce mot grec était inconnu dans le petit nombre de demi-juifs, qui prenaient à Rome le nom de chrétiens.

Il est reconnu par tous les vrais savans que *Simon Barjone*, surnommé *Pierre*, n'alla jamais à Rome. On rit aujourd'hui de

la preuve que des idiots tirèrent d'une épître attribuée à cet apôtre, né en Galilée. Il dit dans cette épître qu'il est à Babilone. Les seuls qui parlent de son prétendu martyre, sont des fabulistes décriés, un *Hegesipe*, un *Marcel*, un *Abdias*, copiés depuis par *Eusèbe*. Ils content que *Simon Barjone* & un autre *Simon*, qu'ils appellent *le magicien*, disputèrent sous *Néron* à qui ressusciterait un mort, & à qui s'éléverait le plus haut dans l'air; que *Simon Barjone* fit tomber l'autre *Simon*, favori de *Néron*, & que cet empereur irrité fit crucifier *Barjone*, lequel par humilité voulut être crucifié la tête en bas. Ces inepties sont aujourd'hui méprisées de tous les chrétiens instruits; mais depuis *Constantin* elles furent autorisées jusqu'à la renaissance des lettres & du bon sens. CH. VIII.

Pour prouver que *Pierre* ne mourut point à Rome, il n'y a qu'à observer que la première basilique bâtie par les chrétiens dans cette capitale, c'est celle de *St. Jean de Latran*; c'est la première église latine, l'aurait-on dédiée à *Jean* si *Pierre* avait été pape?

La liste frauduleuse des prétendus premiers papes est tirée d'un livre apocryphe, intitulé *le Pontifical de Damase*, qui dit en parlant de *Lin*, prétendu successeur de *Pierre*, que *Lin* fut pape jusqu'à la treiziéme année de l'empereur *Néron*. Or c'est précisément cette année 13 qu'on fait crucifier

Pierre. Il y aurait donc eu deux papes à la fois.

CH. VIII.

Enfin, ce qui doit trancher toute difficulté aux yeux de tous les chrétiens, c'eſt que ni dans les actes des apôtres, ni dans les épîtres de *Paul*, il n'eſt pas dit un ſeul mot d'un voyage de *Simon Barjone* à Rome. Le terme de ſiége, de pontificat, de papauté attribué à *Pierre* eſt d'un ridicule ſenſible. Quel ſiége qu'une aſſemblée inconnue de quelques pauvres de la populace Juive !

C'eſt cependant ſur cette fable que la puiſſance papale eſt fondée & ſe ſoutient encor aujourd'hui après toutes ſes pertes. Qu'on juge après cela comment l'opinion gouverne le monde, & comment le menſonge ſubjugue l'ignorance.

C'eſt ainſi qu'autrefois les annaliſtes barbares de l'Europe comptaient parmi les rois de France un *Pharamond*, & ſon père *Marcomir*, & des rois d'Eſpagne, de Suède, d'Ecoſſe depuis le déluge. Il faut avouer que l'hiſtoire ainſi que la phyſique n'a commencé à ſe débrouiller que ſur la fin du ſeiziéme ſiécle. La raiſon ne fait que de naître.

Examen des perſécutions contre les chrétiens.

Ce qui eſt encor certain, c'eſt que le génie du ſénat ne fut jamais de perſécuter perſonne pour ſa créance, que jamais aucun empereur ne voulut forcer les Juifs à changer de religion, ni après la révolte ſous *Veſpaſien*, ni après celle qui éclata ſous *Adrien*. On inſulta toûjours à leur culte;

On s'en moqua ; on érigea des statues dans leur temple avant sa ruine ; mais jamais il ne vint dans l'idée d'aucun *César*, ni d'aucun proconsul, ni du sénat Romain, d'empêcher les Juifs de croire à leur loi. Cette seule raison sert à faire voir quelle liberté eut le christianisme de s'étendre en secret, après s'être formé obscurément dans le sein du judaïsme.

Aucun des *Césars* n'inquiéta les chrétiens jusqu'à *Domitien*. *Dion Cassius* dit qu'il y eut sous cet empereur quelques personnes condamnées comme athées, & comme imitant les mœurs des Juifs. Il paraît que cette vexation, sur laquelle on a d'ailleurs si peu de lumières, ne fut ni longue, ni générale. On ne sait précisément ni pourquoi il y eut quelques chrétiens bannis, ni pourquoi ils furent rappellés. Comment croire *Tertullien*, qui sur la foi d'*Hegésipe* rapporte sérieusement, que *Domitien* interrogea les petits-fils de l'apôtre *St. Jude* de la race de *David*, dont il redoutait les droits au trône de Judée, & que les voyant pauvres & misérables, il cessa la persécution ? S'il eût été possible qu'un empereur Romain craignît des prétendus descendans de *David* quand Jérusalem était détruite, sa politique n'en eût donc voulu qu'aux Juifs, & non aux chrétiens. Mais comment imaginer que le maître de la terre connue ait eu des inquiétudes sur les droits de deux petits-fils de *St. Jude* au royaume de la Palestine, & les ait interrogés ? Voilà mal-

heureusement comme l'histoire a été écrite par tant d'hommes plus pieux qu'éclairés.

Nerva, *Vespasien*, *Tite*, *Trajan*, *Adrien*, les *Antonins*, ne furent point persécuteurs. *Trajan* qui avait renouvellé les défenses portées par la loi des douze tables contre les associations particulières, écrit à *Pline* : *Il ne faut faire aucune recherche contre les chrétiens.* Ces mots essentiels, *il ne faut faire aucune recherche*, prouvent qu'ils purent se cacher, se maintenir avec prudence, quoique souvent l'envie des prêtres, & la haine des Juifs les traînât aux tribunaux & aux supplices. Le peuple les haïssait, & surtout le peuple des provinces, toûjours plus dur, plus superstitieux, & plus intolérant que celui de la capitale : il excitait les magistrats contre eux, il criait qu'on les exposât aux bêtes dans les cirques. *Adrien* non seulement défendit à *Fondanus*, proconsul de l'Asie mineure, de les persécuter; mais son ordonnance porte; *si on calomnie les chrétiens, châtiez sévérement le calomniateur.*

C'est cette justice d'*Adrien* qui a fait si faussement imaginer qu'il était chrétien lui-même. Celui qui éleva un temple à *Antionoüs*, en aurait-il voulu élever à JÉSUS-CHRIST ?

Marc-Aurèle ordonna qu'on ne poursuivît point les chrétiens pour cause de religion. *Caracalla*, *Héliogabale*, *Alexandre*, *Philippe*, *Gallien*, les protégèrent ouvertement. Ils eurent donc tout le tems d'éten-

dre & de fortifier leur églife naiffante. Ils tinrent cinq conciles dans le premier fiécle, feize dans le fecond, & trente-fix dans le troifiéme. Les autels étaient magnifiques dès le tems de ce troifiéme fiécle. L'hiftoire eccléfiaftique en remarque quelques-uns ornés de colonnes d'argent qui pefaient enfemble trois mille marcs. Les calices faits fur le modele des coupes romaines, & les patènes, étaient d'or pur.

CH. VIII.

Les chrétiens jouirent d'une fi grande liberté, malgré les cris & les perfécutions de leurs ennemis, qu'ils avaient publiquement dans plufieurs provinces, des églifes élevées fur les débris de quelques temples tombés ou ruinés. *Origène* & *St. Cyprien* l'avouent ; & il faut bien que le repos de l'églife ait été long, puifque ces deux grands-hommes reprochent déja à leurs contemporains le *luxe*, la *moleffe*, l'*avarice*, fuites de la félicité & de l'abondance. *St. Cyprien* fe plaint expreffément que plufieurs évêques imitant mal les faints exemples qu'ils avaient fous leurs yeux, *accumulaient de grandes fommes d'argent, s'enrichiffaient par l'ufure, & raviffaient des terres par la fraude.* Ce font fes propres paroles : elles font un témoignage évident du bonheur tranquille dont on jouiffait fous les loix romaines. L'abus d'une chofe en démontre l'exiftence.

Si *Décius*, *Maximin*, & *Dioclétien* perfécutèrent les chrétiens, ce fut pour des raifons d'état : *Décius*, parce qu'ils tenaient le parti de la maifon de *Philippe* détrôné ;

quoiqu'à tort, d'être chrétien lui-même: Maximin, parce qu'ils soutenaient *Gordien*.

CH. VIII.

Dioclétien protecteur des chrétiens.

Ils jouirent de la plus grande liberté pendant vingt années sous *Dioclétien*. Non seulement ils avaient cette liberté de religion que le gouvernement romain accorda de tout tems à tous les peuples, sans adopter leurs cultes; mais ils participaient à tous les droits des Romains. Plusieurs chrétiens étaient gouverneurs de provinces. *Eusèbe* cite deux chrétiens, *Dorothée* & *Gorgonius*, officiers du palais, à qui *Dioclétien* prodiguait sa faveur. Enfin il avait épousé une chrétienne. Tout ce que nos déclamateurs écrivent contre *Dioclétien*, n'est donc qu'une calomnie fondée sur l'ignorance. Loin de les persécuter, il les éleva au point qu'il ne fut plus en son pouvoir de les abattre.

En 303 *César Galérius* qui les haïssait, engage *Dioclétien* à faire démolir l'église cathédrale de Nicomédie élevée vis-à-vis le palais de l'empereur. Un chrétien plus qu'indiscret déchire publiquement l'édit; on le punit. Le feu consume quelques jours après une partie du palais de *Galérius*; on en accuse les chrétiens: cependant il n'y eut point de peine de mort décernée contre eux. L'édit portait qu'on brûlât leurs temples & leurs livres, qu'on privât leurs personnes de tous les honneurs.

Origine de la persécution.

Jamais *Dioclétien* n'avait voulu jusques-là les contraindre en matière de religion. Il avait après sa victoire sur les Perses donné des édits contre les manichéens attachés

aux intérêts de la Perse, & secrets ennemis de l'empire romain. La seule raison d'état fut la cause de ces édits. S'ils avaient été dictés par le zèle de la religion, zèle que les conquérans ont si rarement, les chrétiens y auraient été enveloppés. Ils ne le furent pas; ils eurent par conséquent vingt années entières sous *Dioclétien* même pour s'affermir, & ne furent maltraités sous lui que pendant deux années; encor *Lactance*, *Eusèbe*, & l'empereur *Constantin* lui-même imputent ces violences au seul *Galérius*, & non à *Dioclétien*. Il n'est pas en effet vraisemblable qu'un homme assez philosophe pour renoncer à l'empire, l'ait été assez peu pour être un persécuteur fanatique.

Dioclétien n'était à la vérité qu'un soldat de fortune; mais c'est cela même qui prouve son extrême mérite. On ne peut juger d'un prince que par ses exploits & par ses loix. Ses actions guerrières furent grandes & ses loix justes. C'est à lui que nous devons la loi qui annulle les contrats de vente, dans lesquels il y a lésion d'outre moitié. Il dit lui-même que l'humanité dicte cette loi, *humanum est*.

Il fut le père des pupilles trop négligés, il voulut que les capitaux de leurs biens portassent intérêt.

C'est avec autant de sagesse que d'équité qu'en protégeant les mineurs, il ne voulut pas que jamais ces mineurs pussent abuser de cette protection, en trompant leurs dé-

CH. VIII. biteurs. Il ordonna qu'un mineur qui aurait usé de fraude serait déchu du bénéfice de la loi. Il réprima les délateurs & les usuriers. Tel est l'homme que l'ignorance se représente d'ordinaire comme un ennemi armé sans cesse contre les fidèles, & son règne comme une *St. Barthelemi* continuelle, ou comme la persécution des Albigeois. C'est ce qui est entiérement contraire à la vérité. L'ère des martyrs qui commence à l'avénement de *Dioclétien*, n'aurait donc du être datée que deux ans avant son abdication, puisqu'il ne fit aucun martyr pendant vingt ans.

Faux martyrs. C'est une fable bien méprisable, qu'il ait quité l'empire de regret de n'avoir pu abolir le christianisme. S'il l'avait tant persécuté, il aurait au contraire continué à régner pour tâcher de le détruire ; & s'il fut forcé d'abdiquer, comme on l'a dit sans preuve, il n'abdiqua donc pas par dépit & par regret. Le vain plaisir d'écrire des choses extraordinaires, & de grossir le nombre des martyrs, a fait ajouter des persécutions fausses & incroyables à celles qui n'ont été que trop réelles. On a prétendu que du tems de *Dioclétien* en 287, *Maximien-Hercule César* envoya au martyre au milieu des Alpes une légion entière appellée Thébaine, composée de six mille six cents hommes tous chrétiens, qui tous se laissèrent massacrer sans murmurer. Cette histoire si fameuse ne fut écrite que près de deux cents ans après par l'abbé *Eucher*,

qui la rapporte sur des oui-dire. Quand même il y aurait eu une légion Thébaine ou Thébéenne, comment *Maximien-Hercule* aurait-il, comme on le dit, appellé d'Orient cette légion pour aller appaiser dans les Gaules une sédition réprimée depuis une année entière ? Pourquoi se serait-il défait de six mille six cents bons soldats dont il avait besoin pour aller réprimer cette sédition ? Comment tous étaient-ils chrétiens sans exception ? Pourquoi les égorger en chemin ? Qui les aurait massacrés dans une gorge étroite, entre deux montagnes près de St. Maurice en Valais, où l'on ne peut mettre quatre cents hommes en ordre de bataille, & où une légion résisterait aisément à la plus grande armée ? A quel propos cette boucherie dans un tems où l'on ne persécutait pas, dans l'époque de la plus grande tranquillité de l'église, tandis que sous les yeux de *Dioclétien* même, à Nicomédie vis-à-vis son palais, les chrétiens avaient un temple superbe ? *La profonde paix & la liberté entière dont nous jouissions*, dit Eusèbe, *nous fit tomber dans le relâchement.* Cette profonde paix, cette entière liberté s'accorde-t-elle avec le massacre de six mille six cents soldats ? Si ce fait incroyable pouvait être vrai, *Eusèbe* l'eût-il passé sous silence ? Tant de vrais martyrs ont scellé l'évangile de leur sang, qu'on ne doit point faire partager leur gloire à ceux qui n'ont pas partagé leurs souffrances. Il est certain que *Dio-*

CH. VIII. *clétien* les deux dernières années de son empire, & *Galérius* quelques années encor après, persécutèrent violemment les chrétiens de l'Asie mineure & des contrées voisines. Mais dans les Espagnes, dans les Gaules, dans l'Angleterre, qui étaient alors le partage de *Constance Clore*, loin d'être poursuivis, ils virent leur religion dominante, & *Eusèbe* dit que *Maxence* élu empereur à Rome en 306, ne persécuta personne.

Ils servirent utilement *Constance Clore* qui les protégea, & dont la concubine *Hélène* embrassa publiquement le christianisme. Ils firent donc alors un grand parti dans l'état. Leur argent, & leurs armes contribuèrent à mettre *Constantin* sur le trône. C'est ce qui le rendit odieux au sénat, au peuple Romain, aux prétoriens, qui tous avaient pris le parti de *Maxence* son concurrent à l'empire. Nos historiens appellent *Maxence*, Tyran, parce qu'il fut malheureux. Il est pourtant certain qu'il était véritable empereur, puisque le sénat, & le peuple Romain l'avaient proclamé.



CHAPITRE IX.

Que les fausses légendes des premiers chrétiens n'ont point nui à l'établissement de la religion chrétienne.

JÉSUS-CHRIST avait permis que les faux évangiles se mêlassent aux véritables dès le commencement du christianisme ; & même pour mieux exercer la foi des fidèles, les évangiles qu'on appelle aujourd'hui apocryphes précédèrent les quatre ouvrages sacrés qui sont aujourd'hui les fondemens de notre foi ; cela est si vrai que les pères des premiers siécles, citent presque toûjours quelqu'un de ces évangiles, qui ne subsistent plus. Ni *Barnabé*, ni *Clément*, ni *Ignace*, enfin tous, jusqu'à *Justin* ne citent que ces apocryphes. *Clément*, par exemple, dans le huitième chap. épît. 2. s'exprime ainsi: *Le Seigneur dit*, dans son évangile, *si vous ne gardez pas le petit, qui vous confiera le grand?* Or ces paroles ne sont ni dans *Matthieu*, ni dans *Marc*, ni dans *Luc*, ni dans *Jean*.

Il est bien évident que dans les dix ou douze sectes qui partageaient les chrétiens dès le premier siécle, un parti ne se prévalait pas des évangiles de ses adversaires, à moins que ce ne fût pour les combattre ; chacun n'apportait en preuve que les li-

vres de son parti. Comment donc les pères de notre véritable église, ont-ils pu citer les évangiles qui ne sont point canoniques ? il faut bien que ces écrits fussent regardés alors comme autentiques & comme sacrés.

Ce qui paraîtrait encore plus singulier si on ne savait pas de quels excès la nature humaine est capable, c'est que dans toutes les sectes chrétiennes réprouvées par notre église dominante, il se soit trouvé des hommes, qui aient souffert la persécution pour leurs évangiles apocryphes. Cela ne prouve que trop que le faux zèle est martyr de l'erreur, ainsi que le véritable zèle est martyr de la vérité.

On ne peut dissimuler les fraudes pieuses, que malheureusement les premiers chrétiens de toutes les sectes employèrent pour soutenir notre religion sainte, qui n'avait pas besoin de cet appui honteux. On supposa une lettre de *Pilate* à *Tibère*, dans laquelle *Pilate* dit à cet empereur : *Le Dieu des Juifs leur ayant promis de leur envoyer son saint du haut du ciel, qui serait leur roi à bien juste titre, & ayant promis qu'il naîtrait d'une vierge, le Dieu des Juifs l'a envoyé en effet, moi étant président en Judée.*

On supposa un prétendu édit de *Tibère*, qui mettait JÉSUS au rang des Dieux ; on supposa des lettres de *Sénèque* à *Paul*, & de *Paul* à *Sénèque*. On supposa le testament des douze patriarches, qui passa très-long-tems pour autentique, & qui fut me-

me traduit en grec par *St. Jean Chrysostome*. On supposa le testament de *Moïse*, celui d'*Enoch*, celui de *Joseph*: on supposa le célèbre livre d'*Enoch* que l'on regarde comme le fondement de tout le christianisme; puisque c'est dans ce seul livre qu'on rapporte l'histoire de la révolte des anges précipités dans l'enfer, & changés en diables pour tenter les hommes. Ce livre fut forgé dès le tems des apôtres, & avant même qu'on eût les épitres de *St. Jude* qui cite les prophéties de cet *Enoch* septième homme après *Adam*. CH. IX.

On supposa une lettre de JÉSUS-CHRIST à un prétendu roi d'Edesse, dans le tems qu'Edesse n'avait point de roi & qu'elle appartenait aux Romains.

On supposa les voyages de *St. Pierre*, l'apocalypse de *St. Pierre*, les actes de *St. Pierre*, les actes de *St. Paul*, les actes de *Pilate*; on falsifia l'histoire de *Flavien Joseph*, & on fut assez malavisé pour faire dire à ce Juif si zélé pour sa religion juive que JÉSUS était le CHRIST, le Messie.

On écrivit le roman de la querelle de *St. Pierre* avec *Simon* le magicien, d'un mort parent de *Néron*, qu'ils se chargèrent de ressusciter, de leur combat dans les airs, du chien de *Simon* qui apportait des lettres à *St Pierre*, & qui rapportait les réponses.

On supposa des vers des sibylles qui eurent un cours si prodigieux qu'il en est encore fait mention dans nos hymnes

Enfin on supposa un nombre prodigieux de martyrs que l'on confondit, comme nous l'avons déja dit, avec les véritables.

Nous avons encore les actes du martyre de *St. André* l'apôtre, qui sont reconnus pour faux par les plus pieux & les plus savans critiques, de même que les actes du martyre de *St. Clément*.

Eusèbe de Césarée au quatriéme siécle recueillit une grande partie de ces légendes. C'est là qu'on voit d'abord le martyre de *St. Jacques*, frère aîné de JÉSUS-CHRIST, qu'on prétend avoir été un bon Juif, & même récabite, & que les Juifs de Jérusalem appellaient *Jacques le juste*. Il passait les journées entières à prier dans le temple. Il n'était donc pas de la religion de son frère. Ils le pressèrent de déclarer que son frère était un imposteur; mais *Jacques* leur répondit: Sachez qu'il est assis à la droite de la souveraine puissance de Dieu, & qu'il doit paraître au milieu des nuées, pour juger de là tout l'univers.

Ensuite vient un *Siméon*, cousin germain de JÉSUS-CHRIST, fils d'un nommé *Cléophas*, & d'une *Marie*, sœur de *Marie* mère de JÉSUS. On le fait libéralement évêque de Jérusalem. On suppose qu'il fut déféré aux Romains comme descendant en droite ligne du roi *David*; qu'il avait un droit évident au royaume de Jérusalem aussi bien que *St. Jude*; que *Trajan*, qui crai-

gnait

gnait extrêmement la race de *David*, ne fut pas si clément envers *Siméon*, que *Domitien* l'avait été envers les petits-fils de *Jude*, & qu'il ne manqua pas de faire crucifier *Siméon* de peur qu'il ne lui enlevât la Palestine. Il falait que ce cousin germain de JÉSUS-CHRIST fût bien vieux, puisqu'il vivait sous *Trajan* dans la cent-septiéme année de notre ère vulgaire. CH. IX.

On supposa une longue conversation entre *Trajan* & *St. Ignace* à Antioche. *Trajan* lui dit: *Qui es-tu, esprit impur, démon infernal?* Ignace lui répondit: *Je ne m'appelle point esprit impur. Je m'appelle porte-Dieu.* Cette conversation est tout-à-fait vraisemblable.

Vient ensuite une *Ste. Symphorose* avec ses sept enfans qui allèrent voir familiérement l'empereur *Adrien*, dans le tems qu'il batissait sa belle maison de campagne à Tibur. *Adrien*, quoiqu'il ne persécutât jamais personne, fit fendre en sa présence le cadet des sept frères, de la tête en bas, & fit tuer les six autres avec la mère par des genres différens de mort, pour avoir plus de plaisir.

Ste. Félicité & ses sept enfans, car il en faut toujours sept, est interrogée avec eux, jugée & condamnée par le préfet de Rome dans le champ de Mars, où on ne jugeait jamais personne. Le préfet jugeait dans le prétoire; mais on n'y regarde pas de si près.

St. Polycarpe étant condamné au feu, on entend une voix du ciel, qui lui dit: *Cou-*

[redacted]rage, *Polycarpe*, *sois ferme*, & aussitôt les
CH. IX. flammes du bucher se divisent & forment un beau dais sur sa tête, sans le toucher.

Un cabaretier chrétien nommé *St. Théodote*, rencontre dans un pré le curé *Fronton*, auprès de la ville d'Ancyre, on ne sait pas trop quelle année, & c'est bien dommage; mais c'est sous l'empereur Dioclétien. *Ce pré*, dit la légende recueillie par le révérend père Bollandus, *était d'un verd naissant, relevé par les nuances diverses que formaient les divers coloris des fleurs. Ah! le beau pré*, s'écria le St. cabaretier, *pour y bâtir une chapelle! Vous avez raison*, dit le curé Fronton, *mais il me faut des reliques. Allez, allez*, reprit Théodote, *je vous en fournirai*. Il savait bien ce qu'il disait. Il y avait dans Ancyre sept vierges chrétiennes d'environ soixante & douze ans chacune. Elles furent condamnées par le gouverneur à être violées par tous les jeunes gens de la ville, selon les loix romaines; car ces légendes supposent toûjours qu'on faisait souffrir ce supplice à toutes les filles chrétiennes.

Il ne se trouva heureusement aucun jeune homme qui voulût être leur exécuteur, il n'y eut qu'un jeune yvrogne, qui eut assez de courage pour s'attaquer d'abord à *Ste. Técuse*, la plus jeune de toutes, qui était dans sa soixante & onziéme année. *Técuse* se jetta à ses pieds, lui montra la *peau flasque de ses cuisses décharnées, & toutes ses rides pleines de crasse*, &c. cela dés-

arma le jeune homme; le gouverneur indigné que les ſept vieilles euſſent conſervé leur pucelage, les fit ſur le champ prêtreſſes de *Diane* & de *Minerve*, & elles furent obligées de ſervir toute nues ces deux déeſſes, dont pourtant les femmes n'approchaient jamais que voilées de la tète aux pieds.

Le cabaretier *Théodote* les voyant ainſi toute nues, & ne pouvant ſouffrir cet attentat fait à leur pudeur, pria Dieu avec larmes, qu'il eût la bonté de les faire mourir ſur le champ; auſſi-tôt le gouverneur les fit jetter dans le lac d'Ancyre une pierre au cou.

La bienheureuſe *Técuſe* apparut la nuit à St. Théodote. *Vous dormez, mon fils*, lui dit-elle, *ſans penſer à nous. Ne ſouffrez pas, mon cher* Théodote, *que nos corps ſoient mangés par les truites.* Théodote rêva un jour entier à cette apparition.

La nuit ſuivante il alla au lac avec quelques-uns de ſes garçons. Une lumière éclatante marchait devant eux, & cependant la nuit était fort obſcure. Une pluie épouvantable tomba, & fit enfler le lac. Deux vieillards *dont les cheveux, la barbe & les habits étaient blancs comme de la neige, lui apparurent alors, & lui dirent: Marchez, ne craignez rien, voici un flambeau céleſte, & vous trouverez auprès du lac, un cavalier céleſte, armé de toutes piéces qui vous conduira.*

Auſſi-tôt l'orage redoubla. Le cavalier céleſte ſe préſenta avec une lance énorme.

Ce cavalier était le glorieux martyr *Sostandre* lui-même, à qui Dieu avait ordonné de descendre du ciel sur un beau cheval pour conduire le cabaretier. Il poursuivit les sentinelles du lac la lance dans les reins. Les sentinelles s'enfuirent. *Théodote* trouva le lac à sec, ce qui était l'effet de la pluie; on emporta les sept vierges, & les garçons cabaretiers les enterrèrent.

La légende ne manque pas de rapporter leurs noms: c'étaient *Ste. Técuse*, *Ste. Alexandra*, *Ste. Phainé*, hérétiques, & *Ste. Claudia*, *Ste. Euphrasie*, *Ste. Matrone*, & *Ste. Julite*, catholiques.

Dès qu'on sut dans la ville d'Ancyre que ces sept pucelles avaient été enterrées, toute la ville fut en allarmes & en combustion, comme vous le croyez bien. Le gouverneur fit appliquer *Théodote* à la question. *Voyez*, disait Théodote, *les biens dont* JÉSUS-CHRIST *comble ses serviteurs, il me donne le courage de souffrir la question, & bientôt je serai brûlé.* Il le fut en effet. Mais il avait promis des reliques au curé *Fronton* pour mettre dans sa chapelle, & *Fronton* n'en avait point. *Fronton* monta sur un âne pour aller chercher ses reliques à Ancyre, & chargea son âne de quelques bouteilles d'excellent vin, car il s'agissait d'un cabaretier. Il rencontra des soldats qu'il fit boire. Les soldats lui racontèrent le martyre de *St. Théodote.* Ils gardaient son corps, quoiqu'il eût été réduit en cendres. Il les enyvra si bien qu'il eut le tems d'enlever

le corps. Il l'ensevelit & bâtit sa chapelle. Eh bien, lui dit St. Théodote, t'avais-je pas bien dit que tu aurais des reliques. CH. IX.

Voilà ce que les jésuites *Bollandus* & *Papebroc*, ne rougirent pas de rapporter dans leur histoire des saints. Voilà ce qu'un moine nommé *Dom Ruinart* a l'insolente imbecillité d'insérer dans ses actes sincères.

Tant de fraudes, tant d'erreurs, tant de bètises dégoutantes, dont nous sommes inondés depuis dix-sept cents années, n'ont pu faire tort à notre religion. Elle est sans doute divine; puisque dix-sept siécles de friponeries & d'imbécillités n'ont pu la détruire, & nous révérons d'autant plus la vérité que nous méprisons le mensonge.

CHAPITRE X.

Suite de l'établissement du christianisme. Comment CONSTANTIN *en fit la religion dominante. Décadence de l'ancienne Rome.*

LE règne de *Constantin* est une époque glorieuse pour la religion chrétienne, qu'il rendit triomphante. On n'avait pas besoin d'y joindre des prodiges, comme l'apparition du *Labarum* dans les nuées, sans qu'on dise seulement en quel pays cet étendart apparut. Il ne falait pas écrire que les gardes du *Labarum* ne pouvaient jamais être blessés. Le bouclier tombé du ciel dans

l'ancienne Rome; l'*Oriflamme* apporté à *St.* Ch. X. *Denys* par un ange, toutes ces imitations du *Palladium* de Troye ne servent qu'à donner à la vérité l'air de la fable. De savans antiquaires ont suffisamment réfuté ces erreurs que la philosophie désavoue, & que la critique détruit. Attachons nous seulement à voir comment Rome cessa d'être Rome.

Pour développer l'histoire de l'esprit humain chez les peuples chrétiens, il falut remonter jusqu'à *Constantin*, & même au delà. C'est une nuit dans laquelle il faut allumer soi-même le flambeau dont on a besoin. On devrait attendre des lumières d'un homme tel qu'*Eusèbe* évêque de Césarée, confident de *Constantin*, ennemi d'*Athanase*, homme d'état, homme de lettres, qui le premier fit l'histoire de l'église.

Eusèbe historien romanesque.

Mais qu'on est étonné quand on veut s'instruire dans les écrits de cet homme d'état père de l'histoire ecclésiastique!

On y trouve, à propos de l'empereur *Constantin*, que *Dieu a mis les nombres dans son unité, qu'il a embelli le monde par le nombre de deux, & que par le nombre de trois il le composa de matière & de forme; qu'ensuite ayant doublé le nombre de deux, il inventa les quatre élémens: que c'est une chose merveilleuse qu'en faisant l'addition d'un, de deux, de trois & de quatre on trouve le nombre de dix, qui est la fin, le terme & la perfection de l'unité; & que ce nombre dix si parfait multiplié par le nombre plus*

parfait de trois qui est l'image sensible de la Divinité, il en résulte le nombre des trente jours du mois (a). CH. X.

C'est ce même *Eusèbe* qui rapporte la lettre dont nous avons déja parlé, d'un *Abgare* roi d'Edesse à JÉSUS-CHRIST, dans laquelle il lui offre sa *petite ville qui est assez propre*, & la réponse de JÉSUS-CHRIST au roi *Abgare*.

Il rapporte d'après *Tertullien*, que si-tôt que l'empereur *Tibère* eut appris par *Pilate* la mort de JÉSUS-CHRIST, *Tibère*, qui chassait les Juifs de Rome ne manqua pas de proposer au sénat d'admettre au nombre des Dieux de l'empire, celui qu'il ne pouvait connaître encor que comme un homme de Judée, que le sénat n'en voulut rien faire, & que *Tibère* en fut extrêmement courroucé.

Il rapporte d'après *Justin* la prétendue statue élevée à *Simon le magicien*; il prend les Juifs thérapeutes pour des chrétiens.

C'est lui qui sur la foi d'*Hegesipe*, prétend que les petits-neveux de JÉSUS-CHRIST par son frère *Jude*, furent déférés à l'empereur *Domitien*, comme des personnages très-dangereux, qui avaient un droit tout naturel au trône de *David*; que cet empereur prit lui-même la peine de les interroger, qu'ils répondirent qu'ils étaient de bons paysans, qu'ils labouraient de leurs

(a) *Eusèbe*, panégyrique de *Constantin*, chap. 4. & 5.

[redacted]mains un champ de trente-neuf arpens, le seul bien qu'ils possédassent.

Ch. X.

Il calomnie les Romains autant qu'il le peut, parce qu'il était asiatique. Il ose dire que de son tems le sénat de Rome sacrifiait tous les ans un homme à *Jupiter*. Est-il donc permis d'imputer aux *Titus*, aux *Trajans*, aux divins *Antonins* des abominations dont aucun peuple ne se souillait alors dans le monde connu?

C'est ainsi qu'on écrivait l'histoire dans ces tems où le changement de religion donna une nouvelle face à l'empire romain. *Grégoire de Tours* ne s'est point écarté de cette méthode, & on peut dire que jusqu'à *Guichardin* & *Machiavel*, nous n'avons pas eu une histoire bien faite. Mais la grossièreté même de tous ces monumens nous fait voir l'esprit du tems dans lequel ils ont été faits, & il n'y a pas jusqu'aux légendes qui ne puissent nous apprendre à connaître les mœurs de nos nations.

Conduite de Constantin.

Constantin, devenu empereur malgré les Romains, ne pouvait être aimé d'eux. Il est évident que le meurtre de *Licinius* son beau-frère assassiné malgré la foi des sermens, *Licinien* son neveu massacré à l'âge de douze ans, *Maximien* son beau-père égorgé par son ordre à Marseille, son propre fils *Crispus* mis à mort après lui avoir gagné des batailles, son épouse *Fausta* étouffée dans un bain, toutes ces horreurs n'adoucirent pas la haine qu'on lui portait. C'est probablement la raison qui fit trans-

férer le siége de l'empire à Bizance. On trouve dans le code Théodosien un édit de *Constantin*, où il déclare *qu'il a fondé Constantinople par ordre de Dieu*. Il feignait ainsi une révélation pour imposer silence aux murmures. Ce trait seul pourrait faire connaître son caractère. Notre avide curiosité voudrait pénétrer dans les replis du cœur d'un homme tel que *Constantin*, par qui tout changea bientôt dans l'empire romain; séjour du trône, mœurs de la cour, usages, langage, habillemens, administration, religion. Comment démêler celui qu'un parti a peint comme le plus criminel des hommes, & un autre comme le plus vertueux? Si on pense qu'il fit tout servir à ce qu'il crut son intérêt, on ne se trompera pas.

CH. X.

De savoir s'il fut cause de la ruine de l'empire, c'est une recherche digne de votre esprit. Il paraît évident qu'il fit la décadence de Rome. Mais en transportant le trône sur le Bosphore de Thrace, il posait dans l'Orient des barrières contre les invasions des barbares qui inondèrent l'empire sous ses successeurs, & qui trouvèrent l'Italie sans défense. Il semble qu'il ait immolé l'Occident à l'Orient. L'Italie tomba quand Constantinople s'éleva. Ce serait une étude curieuse & instructive que l'histoire politique de ces tems-là. Nous n'avons guère que des satyres & des panégyriques. C'est quelquefois par les panégyriques même qu'on peut trouver la vérité. Par exem-

[redacted]ple, on comble d'éloges *Constantin* pour
Ch. X. avoir fait dévorer par les bêtes féroces dans les jeux du cirque tous les chefs des Francs avec tous les prisonniers qu'il avait faits dans une expédition sur le Rhin. C'est ainsi que furent traités les prédécesseurs de *Clovis* & de *Charlemagne*. Les écrivains qui ont été assez lâches pour louer des actions cruelles, constatent au moins ces actions, & les lecteurs sages les jugent. Ce que nous avons de plus détaillé sur l'histoire de cette révolution, est ce qui regarde l'établissement de l'église & ses troubles.

Ce qu'il y a de déplorable, c'est qu'à peine la religion chrétienne fut sur le trône, que la sainteté en fut profanée par des chrétiens, qui se livrèrent à la soif de la vengeance, lors même que leur triomphe devait leur inspirer l'esprit de paix. Ils massacrèrent dans la Syrie & dans la Palestine tous les magistrats qui avaient sévi contre eux; ils noyèrent la femme & la fille de *Maximin*, ils firent périr dans les tourmens ses fils & ses parens. Les querelles au sujet de la *Consubstantialité du Verbe* troublèrent le monde & l'ensanglantèrent. Enfin, *Ammian Marcellin* dit que *les chrétiens de son tems se déchiraient entre eux comme des bêtes féroces*. Il y avait de grandes vertus qu'*Ammian* ne remarque pas: elles sont presque toujours cachées, sur-tout à des yeux ennemis, & les vices éclatent.

L'église de Rome fut préservée de ces crimes & de ces malheurs; elle ne fut d'a-

bord ni puissante, ni souillée ; elle resta long-tems tranquille & sage au milieu d'un sénat & d'un peuple idolâtre. Il y avait dans cette capitale du monde connu sept cents temples grands ou petits dédiés aux Dieux *majorum & minorum gentium.* Ils subsistèrent jusqu'à *Théodose ;* & les peuples de la campagne persistèrent long-tems après lui dans leur ancien culte. C'est ce qui fit donner aux sectateurs de l'ancienne religion le nom de Payens, *Pagani*, du nom des bourgades appellées *pagi*, dans lesquelles on laissa subsister l'idolâtrie, jusqu'au huitiéme siécle.

CH. X.

On sait assez sur quelle imposture est fondée la donation de *Constantin ;* mais on ne sait point assez combien cette imposture a été long-tems accréditée. Ceux qui la niaient, furent souvent punis en Italie & ailleurs. Qui croirait qu'en 1478 il y eut des hommes brûlés à Strasbourg pour avoir combattu cette erreur ?

Donation de Constantin.

Constantin donna en effet, non au seul évêque de Rome, mais à la cathédrale qui était l'église de St. Jean, mille marcs d'or, & trente mille d'argent, avec quatorze mille sous de rente, & des terres dans la Calabre. Chaque empereur ensuite augmenta ce patrimoine. Les évêques de Rome en avaient besoin. Les missions qu'ils envoyèrent bientôt dans l'Europe payenne, les évêques chassés de leurs siéges, auxquels ils donnèrent un asyle, les pauvres qu'ils nourrirent, les mettaient dans la nécessité d'être

très-riches. Le crédit de la place supérieur aux richesses, fit bientôt du pasteur des chrétiens de Rome, l'homme le plus considérable de l'Occident. La piété avait toûjours accepté ce ministère; l'ambition le brigua. On se disputa la chaire; il y eut deux anti-papes dès le milieu du quatriéme siécle, & le consul *Prétextat* idolâtre disait en 466, *Faites moi évêque de Rome, & je me fais chrétien.*

Cependant cet évêque n'avait d'autre pouvoir que celui que peut donner la vertu, le crédit, ou l'intrigue dans des circonstances favorables. Jamais aucun pasteur de l'église n'eut la jurisdiction contentieuse, encor moins les droits régaliens. Aucun n'eut ce qu'on appelle *jus terrendi*, ni droit de territoire, ni droit de prononcer *do*, *dico*, *addico*. Les empereurs restèrent les juges suprêmes de tout, hors du dogme. Ils convoquèrent les conciles. *Constantin* à Nicée reçut & jugea les accusations que les évêques portèrent les uns contre les autres. Le titre de *Souverain Pontife* resta même attaché à l'empire.

CHAPITRE XI.

Causes de la chûte de l'empire romain.

SI quelqu'un avait pu raffermir l'empire, ou du moins retarder sa chûte, c'était l'em-

pereur *Julien*. Il n'était point un soldat de fortune comme les *Dioclétiens* & les *Théodoses*. Né dans la pourpre, élu par les armées, chéri des soldats, il n'avait point de factions à craindre ; on le regardait, depuis ses victoires en Allemagne, comme le plus grand capitaine de son siécle. Nul empereur ne fut plus équitable & ne rendit la justice plus impartialement, non pas même *Marc-Aurèle*. Nul philosophe ne fut plus sobre & plus continent. Il régnait donc par les loix, par la valeur & par l'exemple. Si sa carrière eût été plus longue, il est à présumer que l'empire eût moins chancelé après sa mort. CH. XI.

Deux fléaux détruisirent enfin ce grand colosse, les barbares & les disputes de religion.

Quant aux barbares, il est aussi difficile de se faire une idée nette de leurs incursions que de leur origine. *Procope*, *Jornandès* nous ont débité des fables que tous nos auteurs copient. Mais le moyen de croire que les Huns venus du nord de la Chine aient passé les Palus-Méotides à gué, à la suite d'une biche, & qu'ils aient chassé devant eux comme des troupeaux de moutons des nations belliqueuses, qui habitaient les pays aujourd'hui nommés la Crimée, une partie de la Pologne, l'Ukraine, la Moldavie, la Valachie. Ces peuples robustes & guerriers, tels qu'ils le sont encor aujourd'hui, étaient connus des Romains sous le nom général de *Goths*. Comment

ces Goths s'enfuirent-ils sur les bords du
CH. XI. Danube dès qu'ils virent paraître les Huns ? Comment demandèrent-ils à mains jointes que les Romains daignassent les recevoir ? Et comment, dès qu'ils furent passés, ravagèrent-ils tout jusqu'aux portes de Constantinople à main armée ?

Tout cela ressemble à des contes d'*Hérodote*, & à d'autres contes non moins vantés. Il est bien plus vraisemblable que tous ces peuples coururent au pillage les uns après les autres. Les Romains avaient volé les nations, les Goths & les Huns vinrent voler les Romains.

Mais pourquoi les Romains ne les exterminèrent-ils pas comme *Marius* avait exterminé les Cimbres ? C'est qu'il ne se trouvait point de *Marius*, c'est que les mœurs étaient changées, c'est que l'empire était partagé entre les ariens & les athanasiens. On ne s'occupait que de deux objets, les courses du cirque & les trois hypostases. L'empire romain avait alors plus de moines que de soldats, & ces moines couraient en troupes de ville en ville pour soutenir ou pour détruire la consubstantialité du verbe. Il y en avait soixante & dix mille en Egypte.

Le christianisme ouvrait le ciel, mais il perdait l'empire : car non seulement les sectes nées dans son sein se combattaient avec le délire des querelles théologiques ; mais toutes combattaient encore l'ancienne religion de l'empire ; religion fausse, reli-

gion ridicule ſans doute, mais ſous laquelle Rome avait marché de victoire en victoire CH. XI. pendant dix ſiécles.

Les deſcendans des *Scipions* étant devenus des controverſiſtes, les évêchés étant plus brigués que ne l'avaient été les couronnes triomphales, la conſidération perſonnelle ayant paſſé des *Hortenſius* & des *Cicerons* aux *Cyrilles*, aux *Grégoires*, aux *Ambroiſes*, tout fut perdu ; & ſi l'on doit s'étonner de quelque choſe, c'eſt que l'empire romain ait ſubſiſté encor un peu de tems.

Théodoſe, qu'on appelle *le grand Théodoſe*, paya un tribut au ſuperbe *Alaric* ſous le nom de penſion du tréſor impérial. *Alaric* mit Rome à contribution la première fois qu'il parut devant les murs, & la ſeconde il la mit au pillage. Tel était alors l'aviliſſement de l'empire, que ce Goth dédaigna d'être roi de Rome, tandis que le miſérable empereur d'Occident *Honorius* tremblait dans Ravenne où il s'était refugié.

Alaric ſe donna le plaiſir de créer dans Rome un empereur nommé *Attale* qui venait recevoir ſes ordres dans ſon antichambre. L'hiſtoire nous a conſervé deux anecdotes concernant *Honorius* qui montrent bien tout l'excès de la turpitude de ces tems. La première, qu'une des cauſes du mépris où *Honorius* était tombé, c'eſt qu'il était impuiſſant ; la ſeconde, c'eſt qu'on propoſa à cet *Attale* empereur, valet d'*Alaric*, de

châtrer *Honorius* pour rendre son ignominie plus complette.

CH. XI.

Après *Alaric* vint *Attila* qui ravageait tout de la Chine jusqu'à la Gaule. Il était si grand & les empereurs *Théodose*, & *Valentinien III* si petits, que la princesse *Honoria*, sœur de *Valentinien III*, lui proposa de l'épouser. Elle lui envoya son anneau pour gage de sa foi; mais avant qu'elle eût réponse d'*Attila* elle était déja grosse de la façon d'un de ses domestiques.

Lors qu'*Attila* eut détruit la ville d'Aquilée, *Léon* évèque de Rome vint mettre à ses pieds tout l'or qu'il avait pu recueillir des Romains pour racheter du pillage les environs de cette ville, dans laquelle l'empereur *Valentinien III* était caché. L'accord étant conclu, les moines ne manquèrent pas d'écrire que le pape *Léon* avait fait trembler *Attila*, qu'il était venu à ce Hun avec un air & un ton de maître, quil était accompagné de *St. Pierre* & de *St. Paul*, armés tout deux d'épées flamboyantes qui étaient visiblement les deux glaives de l'évèque de Rome. Cette manière d'écrire l'histoire a duré chez les chrétiens jusqu'au seiziéme siécle sans interruption.

Bientôt après des déluges de barbares inondèrent de tous côtés ce qui était échappé aux mains d'*Attila*.

Que faisaient cependant les empereurs? Ils assemblaient des conciles. C'était tantôt pour l'ancienne querelle des partisans d'*Athanase*, tantôt pour les donatistes; & ces disputes

diſputes agitaient l'Afrique quand le Vandale *Genſeric* la ſubjugua. C'était ailleurs pour les argumens de *Neſtorius*, & de *Cyrille*, pour les ſubtilités d'*Eutichès*, & la plupart des articles de foi ſe décidaient quelquefois à grands coups de bâtons, comme il arriva ſous *Théodoſe ſecond* dans un concile convoqué par lui à Ephèſe, concile qu'on appelle encor aujourd'hui le brigandage. Enfin pour bien connaître l'eſprit de ces malheureux tems, ſouvenons nous qu'un moine ayant été rebuté un jour par *Théodoſe ſecond* qu'il importunait, le moine excommunia l'empereur, & que ce céſar fut obligé de ſe faire relever de l'excommunication par le patriarche de Conſtantinople. CH. XI.

Pendant ces troubles-là même les Francs envahiſſaient la Gaule; les Viſigoths s'emparaient de l'Eſpagne; les Oſtrogoths ſous *Théodoſe* dominaient en Italie, bientôt après chaſſés par les Lombards. L'empire romain du tems de *Clovis* n'exiſtait plus que dans la Grèce, l'Aſie mineure & dans l'Egypte, tout le reſte était la proie des barbares; Scythes, Vandales & Francs ſe firent chrétiens pour mieux gouverner les provinces chrétiennes aſſujetties par eux: car il ne faut pas croire que ces barbares fuſſent ſans politique, ils en avaient beaucoup, & en ce point tous les hommes ſont à peu près égaux. L'intérêt rendit donc chrétiens ces déprédateurs; mais ils n'en furent que plus inhumains. Le jéſuite *Daniel* hiſtorien français, qui déguiſe tant de choſes, n'oſe diſ-

ſimuler que *Clovis* fut beaucoup plus ſanguinaire, & ſe ſouilla de plus grands crimes après ſon batême, que tandis qu'il était payen. Et ces crimes n'étaient pas de ces forfaits héroïques, qui éblouiſſent l'imbécillité humaine, c'étaient des vols & des parricides. Il ſuborna un prince de Cologne qui aſſaſſina ſon père, après quoi il fit maſſacrer le fils, & tua un roitelet de Cambrai qui lui montrait ſes tréſors. Un citoyen moins coupable eût été traîné au ſupplice, & *Clovis* fonda une monarchie.

CHAPITRE XII.

Suite de la décadence de l'ancienne Rome.

QUand les Goths s'emparèrent de Rome après les Hérules, quand le célèbre *Théodoric* non moins puiſſant que fut depuis *Charlemagne*, eut établi le ſiége de ſon empire à Ravenne au commencement de notre ſixiéme ſiécle, ſans prendre le titre d'empereur d'Occident qu'il eût pu s'arroger; il exerça ſur les Romains préciſément la même autorité que les *Céſars*, conſervant le ſénat, laiſſant ſubſiſter la liberté de religion, ſoumettant également aux loix civiles, orthodoxes, ariens, & idolâtres; jugeant les Goths par les loix gothiques, & les Romains par les loix romaines, pré-

ſidant par ſes commiſſaires aux élections des évêques, défendant la ſimonie, appaiſant des ſchiſmes. Deux papes ſe diſputaient la chaire epiſcopale; il nomma le pape *Simmaque*, & ce pape *Simmaque* étant accuſé, il le fit juger par ſes *Miſſi Dominici*.

Atalaric ſon petit-fils régla les élections des papes, & de tous les autres métropolitains de ſes royaumes, par un édit qui fut obſervé; édit rédigé par *Caſſiodore* ſon miniſtre, qui depuis ſe retira au Mont-Caſſin, & embraſſa la règle de *St. Benoît*; édit auquel le pape *Jean II* ſe ſoumit ſans difficulté.

Quand *Béliſaire* vint en Italie, & qu'il la remit ſous le pouvoir impérial, on ſait qu'il exila le pape *Silverius*, & qu'en cela il ne paſſa point les bornes de ſon autorité, s'il paſſa celles de la juſtice. *Béliſaire* & enſuite *Narſès* ayant arraché Rome au joug des Goths, d'autres barbares, Gépides, Francs, Germains, inondèrent l'Italie. Tout l'empire occidental était dévaſté & déchiré par des ſauvages. Les Lombards établirent leur domination dans toute l'Italie citérieure. *Albouin* fondateur de cette nouvelle dynaſtie, n'était qu'un brigand barbare; mais bientôt les vainqueurs adoptèrent les mœurs, la politeſſe, la religion des vaincus. C'eſt ce qui n'était pas arrivé aux premiers Francs, aux Bourguignons, qui portèrent dans les Gaules leur langage groſſier, & leurs mœurs encor plus agreſtes. La nation Lombarde

était d'abord composée de payens & d'ariens. Leur roi *Rotharis* publia vers l'an 640 un édit qui donna la liberté de professer toutes sortes de religions, de sorte qu'il y avait dans presque toutes les villes d'Italie un évêque catholique, & un évêque arien, qui laissaient vivre paisiblement les peuples nommés idolâtres, répandus encor dans les villages.

CH. XII.

Entière liberté de conscience en Italie, mais courte.

Le royaume de Lombardie s'étendit depuis le Piémont jusqu'à Brindes & à la terre d'Otrante; il renfermait Bénévent, Bari, Tarente; mais il n'eut ni la Pouille, ni Rome, ni Ravenne. Ces pays demeurèrent annexés au faible empire d'Orient. L'église romaine avait donc repassé de la domination des Goths à celle des Grecs. Un *Exarque* gouvernait Rome au nom de l'empereur; mais il ne résidait point dans cette ville presqu'abandonnée à elle-même. Son séjour était à Ravenne, d'où il envoyait ses ordres au duc ou préfet de Rome, & aux sénateurs qu'on appellait encor *Pères conscripts*. L'apparence du gouvernement municipal subsistait toûjours dans cette ancienne capitale si déchue, & les sentimens républicains n'y furent jamais éteints. Ils se soutenaient par l'exemple de Venise, république fondée d'abord par la crainte & par la misère, & bientôt élevée par le commerce & par le courage. Venise était déja si puissante, qu'elle rétablit au huitiéme siécle l'éxarque *Scolasticus* qui avait été chassé de Ravenne.

Quelle était donc aux ſeptiéme & huitiéme ſiécles la ſituation de Rome ? Celle d'une ville malheureuſe, mal défendue par les exarques, continuellement menacée par les Lombards, & reconnaiſſant toûjours les empereurs pour ſes maîtres. Le crédit des papes augmentait dans la déſolation de la ville. Ils en étaient ſouvent les conſolateurs & les pères ; mais toûjours ſujets, ils ne pouvaient être conſacrés qu'avec la permiſſion expreſſe de l'exarque. Les formules par leſquelles cette permiſſion était demandée & accordée, ſubſiſtent encore. Le clergé Romain écrivait au métropolitain de Ravenne, & demandait la protection de *ſa Béatitude* auprès du gouverneur, enſuite le pape envoyait à ce métropolitain ſa profeſſion de foi.

Papes ne peuvent être conſacrés qu'avec la permiſſion de l'exarque.

Le roi Lombard *Aſtolphe* s'empara enfin de tout l'exarcat de Ravenne, en 751, & mit fin à cette vice-royauté impériale qui avait duré cent quatre vingts trois ans.

Comme le duché de Rome dépendait de l'exarcat de Ravenne, *Aſtolphe* prétendit avoir Rome par le droit de ſa conquête. Le pape *Etienne II* ſeul défenſeur des malheureux Romains, envoya demander du ſecours à l'empereur *Conſtantin* ſurnommé *Copronyme*. Ce miſérable empereur envoya pour tout ſecours un officier du palais avec une lettre pour le roi Lombard. C'eſt cette faibleſſe des empereurs Grecs qui fut l'origine du nouvel empire d'Occident, & de la grandeur pontificale.

CH. XII. Vous ne voyez avant ce tems aucun évêque qui ait aspiré à la moindre autorité temporelle, au moindre territoire. Comment l'auraient-ils osé ? leur législateur fut un pauvre qui catéchisa des pauvres. Les successeurs de ces premiers chrétiens furent pauvres. Le clergé ne fit un corps que sous *Constantin premier*, mais cet empereur ne souffrit pas qu'un évêque fût propriétaire d'un seul village. Ce ne peut être que dans des tems d'anarchie que les papes aient obtenu quelques seigneuries. Ces domaines furent d'abord médiocres. Tout s'agrandit & tout tombe avec le tems.

Lorsqu'on passe de l'histoire de l'empire romain à celle des peuples qui l'ont déchiré dans l'Occident, on ressemble à un voyageur, qui au sortir d'une ville superbe se trouve dans des déserts couverts de ronces. Vingt jargons barbares succèdent à cette belle langue latine, qu'on parlait du fond de l'Illyrie au mont Atlas. Au lieu de ces sages loix qui gouvernaient la moitié de notre hémisphère on ne trouve plus que des coutumes sauvages. Les cirques, les amphithéâtres élevés dans toutes les provinces sont changés en masures couvertes de paille. Ces grands chemins si beaux, si solides, établis du pied du capitole jusqu'au mont Taurus, sont couvert d'eaux croupissantes. La même révolution se fait dans les esprits, & *Grégoire de Tours*, le moine de St. Gal *Frédegaire*, sont nos *Polybes* & nos *Tite-Lives*. L'en-

tendement humain s'abrutit dans les ſuperſtitions les plus lâches & les plus inſenſées. Ces ſuperſtitions ſont portées au point que des moines deviennent ſeigneurs & princes. Ils ont des eſclaves, & ces eſclaves n'oſent pas même ſe plaindre. L'Europe entière croupit dans cet aviliſſement juſqu'au ſeiziéme ſiécle, & n'en ſort que par des convulſions terribles.

Fin du Tome premier.

